2A-4
9.V.52
5 Gf 117.
237

BYZANTION

Revue Internationale des Études Byzantines

Publiée sous la direction de

H. Grégoire

avec la collaboration de

N. Bănescu, A. E. R. Boak, Mrs. G. Buckler, P. Charanis, Ch. Delvoye, R. Goossens, A. Grabar, O. Halecki, E. Honigmann, M. Lascaris, P. Lemerle, M. Leroy, R. Lopez, M. Mathieu, G. Moravcsik, P. Orgels, G. Ostrogorsky, A. Soloviev, A. A. Vasiliev, G. Vernadsky.

TOME XXI (1951)

Fascicule I

(1)

BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE
1951

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. BANESCU, A. E. R. BOAK, Mrs. G. BUCKLER, P. CHARANIS, CH. DELVOYE, R. GOOSSENS, A. GRABAR, O. HALECKI, E. HONIGMANN, M. LASCARIS, P. LEMERLE, M. LEROY, R. LOPEZ, M. MATHIEU, G. MORAVCSIK, P. ORGELS, G. OSTROGORSKY, A. SOLOVIEV, A. A. VASILIEV, G. VERNADSKY.

TOME XXI (1951)

FASCICULE 1

BRUXELLES

FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE

1951

TABLE DES MATIÈRES

Articles

J. R. Palanque, *La préfecture du prétoire d'Illyricum au IVe siècle* 5
Anne Hadjinicolaou, *Macellum, lieu d'exil de l'empereur Julien* 15
C. Courtois, *Auteurs et scribes. Remarques sur la chronique d'Hydace.* 23
Stam. C. Caratzas, *Étymologies byzantines* 55
E. Bikerman, *Les Maccabées de Malalas* 63
K. H. Menges, *Altaic Elements in the Proto-Bulgarian Inscriptions* 85
T. Bertelè, *L'imperatore alato nella numismatica bizantina* 119
T. Bertelè, *Il libro dei conti di Giacomo Badoer* 123
Fr. Babinger, *Mehmed II., der Eroberer, und Italien* . . 127

Chronique

J. M. Hoeck, *Der Nachlass Albert Ehrhards und seine Bedeutung für die Byzantinistik* 171
H. Grégoire, *Le VIIIe congrès des études byzantines* . . . 179
Melpo Merlier, *Présentation du Centre d'études d'Asie Mineure* 189

Comptes rendus

A. Ch. Johnson and L. C. West, *Byzantine Egypt : Economic Studies*, par *A. Segrè* 201
G. Ostrogorskij, *Pronija*, par *H. G.* et *M. Lascaris* 223
Ordo Portae, Description grecque de la Porte et de l'armée du sultan Mehmed II, éditée et commentée par Ş. Baştav, par *Silvia Jannacone* 233
Ljetopis popa Dukljanina, éd. V. Mošin, par *M. Lascaris* et *H. G.* 237

(*Voir suite : couverture p. 3.*)

La nouvelle série de la Byzantinische Zeitschrift, par *H. G.* 243
A. e D. Parlangèli, *Il monastero di S. Nicola di Casole, centro di cultura bizantina in terra d'Otranto*, par *M. Lascaris.* 255
Byzantina-Metabyzantina, A Journal of Byzantine and Modern Greek Studies, vol. I, pars II (1949), par *H. G.* et *M. Lascaris* 257
Ἰ. Κ. ΠΑΠΑΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, Ὁ Ἰοβιανὸς τῆς Βασιλικῆς Κερκύρας, par *H. G.* 261

Notes et informations

M. Lascaris, *Cinq notes à la πρόνοια de M. Ostrogorskij* . 265
H. G. et M. Lascaris, *Note à l'article de M. Menges* . 275
O. G. Lecca, *Le titre des anciens souverains roumains de Valachie* 276

Nécrologie

P. Lemerle, *Hommage à Thomas Whittemore* 281

Notes et informations
(*suite*)

Les « Mélanges Dölger » 280
La « Bibliothèque Byzantine » 280
Encore les Melniki-Melingi 280

A

FRANZ DÖLGER

A QUI LE SÉMINAIRE DE KARL KRUMBACHER

BERCEAU DE NOS ÉTUDES

ET LA *BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT*

LEUR PRINCIPAL ORGANE

APRÈS SOIXANTE ANNÉES DE MAGNIFIQUES TRAVAUX

DOIVENT UNE GLOIRE NOUVELLE

BYZANTION

ET LA FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE DE BRUXELLES

ADRESSENT L'HOMMAGE D'UNE AMITIÉ FIDÈLE

ET D'UNE RECONNAISSANTE ADMIRATION.

ΠΟΛΛΑ · ΤΑ · ΕΤΗ

ΚΑΙ · ΛΑΜΠΡΟΤΕΡ · ΑΕΙ · ΤΑ · ΕΡΓΑ

ΕΥΧΟΜΕΘ · ΟΙΚΟΘΕΝ · ΟΙΚΑΔΕ

LA PRÉFECTURE DU PRÉTOIRE D'ILLYRICUM AU IVe SIÈCLE

Dans mon *Essai sur la préfecture du prétoire du Bas-Empire* (1) j'ai montré, à la suite d'Otto Seeck et d'Ernest Stein, que la *praefectura praetorio Illyrici* de la *Notitia dignitatum* n'est pas antérieure à 395 : c'est Arcadius qui, obtenant l'attribution à l'Orient des deux diocèses de Macédoine et de Dacie, en a constitué une préfecture nouvelle d'Illyricum (oriental). Auparavant l'Illyricum tout entier a appartenu constamment (sauf pendant une courte période) à l'Occident et a presque toujours fait partie de la préfecture d'Italie, d'où il n'a été détaché, me semblait-il, que pour peu de temps en 357-361 et en 378.

Depuis 1934, plusieurs travaux ont été consacrés à cette question, en particulier par Ferdinand Lot (2) et Santo Mazzarino (3). On s'étonnerait que je ne donne pas à mon tour mon sentiment. Je voudrais donc, en profitant de ces études

(1) Paris, 1934, p. 84-85.

(2) *Date du partage de l'Illyrie entre l'Orient et l'Occident*, en appendice à l'étude sur *La Notitia dignitatum utriusque imperii* (*Revue des études anciennes*, t. XXXVIII, 1936, p. 322-334).

(3) *L'Illirico prima del 395*, premier chapitre de son grand ouvrage *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio* (Rome, 1942), p. 1-59. Les aperçus de S. Mazzarino sont résumés par Mlle Émilienne Demougeot dans un article sur *Les partages de l'Illyricum à la fin du IVe siècle* (*Revue Historique*, t. CXCVIII, 1947, p. 16-31), où je relève plusieurs fautes d'impression : p. 20, n. 6 et p. 21, n. 7, lire *CIG* 2593 (au lieu de : 2599) ; p. 22, n. 2, lire : VIII, 4, 17 (au lieu de : VII, 4, 17) ; p. 23, l. 13, lire : 387 (au lieu de : 389) ; p. 26, l. 2, lire : 384 (au lieu de : 389) ; p. 28, n. 1, lire : Illyricum oriental (au lieu de : occidental). Mlle Demougeot a repris ses conclusions dans une étude intitulée *A propos des partages de l'Illyricum en 386-395* (*Actes du Congrès international d'études byzantines de Bruxelles*, 1948, p. 87-92) qui s'appuie sur les travaux numismatiques de J. W. E. Pearce.

récentes, en particulier de celle de S. Mazzarino, et aussi des observations qu'avait jadis formulées le regretté Ernest Stein (1), corriger certaines conclusions aventureuses d'une œuvre de jeunesse, et ainsi tenter d'apporter une solution à un problème difficile.

Le premier point sur lequel je voudrais attirer l'attention est que le problème de la préfecture et celui du partage de l'Illyricum sont indépendants l'un de l'autre (2) : l'Illyricum a été partagé en 379-380 sans qu'une préfecture de ce nom ait été instituée (le diocèse de Pannonie restait rattaché à la préfecture d'Italie et ceux de Macédoine et de Dacie furent intégrés momentanément à la préfecture d'Orient) ; inversement une préfecture d'Illyricum avait été formée en 357, comprenant les trois diocèses illyriens, sans qu'il y ait eu partage.

La question qui se pose — la seule à mon avis — est de savoir si ce démembrement de la préfecture d'Italie n'a pas été opéré à nouveau entre 361 et 395. Je l'avais admis pour quelques mois seulement en 378, c'est à dire au moment où Gratien hérita de l'Orient de Valens et avant qu'il n'ait installé Théodose en Orient. Mais Ernest Stein a suggéré que la préfecture illyrienne a été reconstituée dès 376 et encore de 384 à 386. Que faut-il penser de cette hypothèse, que j'avais naguère déclarée « séduisante » (3) ?

La préfecture illyrienne du temps de Constance avait répondu à des considérations personnelles : ce ressort n'a été formé en 357 et maintenu en 360 que pour y installer Taurus, puis Florentius (4) ; aussi est-il compréhensible que dès 361 Julien l'ait incorporé à nouveau dans la vaste préfecture d'Italie, et Valentinien Ier, pendant tout son règne (364-375), a certainement maintenu cet état de choses (5). Mais dès le

(1) *A propos d'un livre récent sur la liste des préfets du prétoire* (*Byzantion*, t. IX, 1934, p. 327-353). Cf. ma réponse (*ibid.*, p. 703-713).

(2) C'est ce qu'a déjà souligné S. Mazzarino, *op. cit.*, p. 8.

(3) *Byzantion*, 1934, p. 711.

(4) Cf. mon *Essai sur la préfecture du prétoire*, p. 34-36.

(5) Cf. pour 364 l'énoncé d'Ammien, XXVI, 5, 5 : *Italiam vero cum Africa et Illyrico* [*regebat potestate praefecti*] *Mamertinus*... Sur l'inutilité de l'hypothèse d'une préfecture illyrienne de Probus, cf. mon *Essai*, p. 111, 114 et Stein, *Byzantion*, 1934, p. 336.

lendemain de sa mort on a dû revenir à la situation antérieure, puisqu'il est plausible de situer au 30 septembre 376 la loi de Cologne qui atteste la préfecture illyrienne de Probus (1) et qu'il faut situer entre 375 et 378 une préfecture illyrienne de Julius Ausonius (le père du poète), puis, avant 379, celle d'Olybrius. La démonstration d'Ernest Stein sur ce point est pleinement probante : l'origine de cette création doit être recherchée dans le désir de Gratien à l'automne de 375 de « restreindre le champ d'action » de Probus, jusque là préposé à la grande préfecture d'Italie-Afrique-Illyricum, sans « manifester son mécontentement avec trop de vivacité » (2). Un peu plus d'un an après, au moment où Gratien, qui venait de nommer le fils d'Ausone proconsul d'Afrique et son gendre vicaire de Macédoine, élève son précepteur à la préfecture des Gaules, il complète l'ascension de la famille en nommant son vieux père préfet d'Illyricum. Mais, si cette nomination n'a pas été purement honorifique (3), elle n'a pu être durable en raison de son très grand âge et de son inexpérience administrative et la nomination d'Olybrius a dû

(1) *Cod. Theod.*, XI, 11, 1. Mlle Demougeot, *Rev. Hist.*, p. 17, déclare à tort que Stein date cette loi de 378 ; c'est moi qui ai proposé cette datation (*Essai*, p. 53, 111, 115), mais je m'incline devant la suggestion de Stein (*Byzantion*, 1934, p. 337) qui a l'avantage d'éviter une correction du lieu de l'adresse *Agr(ippinae)*. D'autre part, Mlle Demougeot, à la suite de Mazzarino, *op. cit.*, p. 23, fait état d'une loi du 13 août 376 (*Cod. theod.*, X, 19, 8), dont Seeck a démontré (*Regesten*, p. 105) qu'elle n'est qu'un fragment, avec trois autres, d'une loi reçue par le Sénat le 1er janvier 376. Cette datation importe peu ici, mais j'avoue que le *tractus Illyrici* auquel fait allusion cette loi ne me paraît pas une preuve en faveur d'une préfecture illyrienne : il ne s'agit probablement que du secteur militaire de la frontière danubienne. Mazzarino, p. 21, met en doute non seulement la datation de Stein, mais l'existence même d'une préfecture illyrienne de Probus, l'intitulé *ad Probum pro Illyrici* pouvant s'expliquer comme une abréviation de la formule complète (*Italiae, Africae et Illyrici*) : cependant cette abréviation, usitée quinze ans plus tard, n'est pas attestée à cette époque et cette préfecture illyrienne de Probus est confirmée par la Chronique de S. Jérôme (pour 372 il est vrai).

(2) Stein, *Byzantion*, 1934, p. 337-339. Mazzarino, *op. cit.*, p. 26 conteste ce raisonnement de Stein en ce qui concerne Probus, mais d'une façon qui ne me paraît pas décisive.

(3) Comme je le pensais naguère (*Essai*, p. 54, n. 29) à la suite de Cuq et de Seeck,

la suivre de peu, si même celui-ci n'a pas été son collègue, chargé de tout le travail effectif (1). L'expédient de 375 s'est donc perpétué quelque temps ; il a pris fin sans doute en janvier 379, lorsque Gratien, proclamant Théodose Auguste, lui a confié avec l'Orient l'administration de l'Illyricum oriental : « la préfecture d'Illyricum, dont le territoire était coupé en deux, devait disparaître » (2) et Olybrius devint alors un des deux préfets d'Orient, peut-être chargé spécialement des affaires de l'Illyricum oriental (3).

Que la préfecture illyrienne ait alors disparu, on en a une preuve formelle dans le texte de la loi occidentale du 5 juillet 379, où l'Illyricum (évidemment réduit au diocèse de Pannonie) est expressément associé à l'Italie (4). Mais l'on

(1) MAZZARINO, *op. cit.*, p. 23-33 développe d'ingénieuses et plausibles considérations sur la préfecture illyrienne d'Ausonius et d'Olybrius en 376-378 : faveurs accordées à toute la famille d'Ausone, ainsi qu'à la *gens Anicia*, à laquelle appartenait Olybrius, et qu'il fallait consoler de la disgrâce de Probus. Il pose aussi judicieusement le problème du silence d'Ammien sur cette restauration de la préfecture illyrienne et en fournit une explication valable.

(2) *Essai*, p. 54.

(3) Ici se poserait le problème du partage de l'Illyricum, mis en doute par F. Lot. Mais celui-ci, en confrontant une foule de textes apparemment contradictoires, semble avoir embrouillé à plaisir la question, qui, après les exposés de Rauschen et d'Alföldi, a été amplement discutée et parfaitement résolue par E. STEIN (*Rheinisches Museum*, 1925, p. 347 et suiv.) : cf. en dernier lieu MAZZARINO, *op. cit.* p. 4-6 et passim. — Mlle Demougeot, qui accepte l'idée du partage, pense qu'« en janvier 379 il y a à nouveau une préfecture d'Illyricum » (p. 18) et parle plus loin (p. 28) de « l'éphémère préfecture d'Illyricum oriental » qui aurait existé de 379 à 381-82 (de même, *Actes du Congrès...* de 1948, p. 87). Il n'y a en réalité aucun indice en faveur de cette préfecture distincte.

(4) *Cod. theod.*, XIII, 1, 11 : *clerici ... intra Illyricum et Italiam in denis solidis, intra Gallias in quinis denis solidis ...* La date du 5 juillet 379 est acceptée par tout le monde, même Seeck, et non pas seulement par Mazzarino : la référence aux *Regesten*, p. 86, donnée par Mlle Demougeot, p. 18, n. 2, est donc inexacte, et l'on ne voit pas à quel « flottement » elle peut faire allusion ici. Le mot Illyricum dans la loi désigne à coup sûr l'Illyricum occidental, rattaché à l'Empire de Gratien (cf. MAZZARINO, p. 36-37) et il n'est pas question de deux préfectures (comme le pense Mlle Demougeot, p. 18, n. 3), mais de deux contrées : si l'on ne s'est pas contenté du mot *Italia* désignant tout le territoire de la préfecture italo-illyrienne, c'est sans doute

peut se demander si, au moment où les diocèses de Macédoine et de Dacie sont restitués à l'Occident à l'automne de 380, Gratien n'a pas restauré la préfecture qu'il avait déjà fait revivre à son avènement. J'ai suggéré naguère cette hypothèse (1), qu'un examen plus approfondi m'amène à rejeter aujourd'hui, car elle se heurte à des objections très fortes. En particulier la loi du 19 janvier 383 (2), énumérant les contrées faisant partie de la préfecture d'Italie, fait une allusion précise à la région illyrienne tout entière : *per omnem Italiam, tum etiam per urbicarias Africanasque regiones ac per omne Illyricum* (3). Il faut en conclure que Gratien, mettant fin vers la fin de 380 à la gémination des deux préfectures occidentales (4), a restauré dans son intégrité la préfecture d'Italie-Afrique-Illyricum et c'est le régime qui a été maintenu jusqu'à la mort de Gratien (août 383).

A-t-il été maintenu sous Valentinien II? Au début sans doute ; mais il faut bien admettre que la préfecture illyrienne a été restaurée à un moment, puisqu'une loi de Théodose la cite expressément : *Nunc placuit ut aurum ad officium inlustris per Illyricum praefecturae...* (5). Quelle est donc la

parce qu'au cours des années antérieures on avait eu l'habitude, dans le langage administratif, de distinguer les deux préfectures ; mais il n'est pas question, je le répète, d'une *praefectura Illyrici*.

(1) *Byzantion*, 1934, p. 712.

(2) *Cod. Theod.*., XI, 13, 1 à Probus, que je voulais transférer en 384 ; mais je reconnais que ce changement n'est pas nécessaire si l'on admet la collégialité à cette date (d'après Stein, *Byzantion*, 1934, p. 341, n. 2) ; voir *infra*, p. 14, n. 2.

(3) Quoi qu'en pense Mazzarino, p. 39, il me semble que l'expression *omne Illyricum* atteste que l'Illyricum oriental a bien été réintégré dans l'Empire d'Occident et la préfecture d'Italie. Par contre les inscriptions de Gortyne dédiées à Probus et à Hypatius (Guarducci, 160 et 166), n'apportent aucune preuve du rattachement de la Crète à la préfecture italo-illyrienne : Stein, *art. cit.*, p. 341 n. 2, avait judicieusement réfuté mon raisonnement, que Mlle Demougeot, p. 19-28 semble faire sien. (Pour désigner ces deux inscriptions celle-ci emploie une expression inexacte : « L'inscription de Vérone dédiée par un consulaire de Gortyne à deux ex-préfets Hypatius et Probus » : il y a en réalité deux inscriptions de Gortyne dédiées par un consulaire de Crète, et l'inscription de Vérone est un texte différent).

(4) Cf. mon *Essai*, p. 56-60.

(5) *Cod. theod.*, VIII, 4, 17.

date de cette loi? Ici se pose un problème qui a embarrassé les historiens et auquel aucune solution valable n'a été apportée, car ce texte législatif est adressé à un préfet d'Orient, Cynégius, et il est daté du 27 juin 389, ce qui est inacceptable, puisque Cynégius est mort en mars 388. Pour résoudre cette contradiction j'avais formulé une conjecture hardie en transférant la loi en 397 (1) ; mais on a eu raison de m'objecter l'énormité des corrections que nécessiterait ce transfert (2). Il convient de ne modifier que l'année, souvent erronée dans le Code théodosien, et non le destinataire ni les autres éléments de datation. Seeck a proposé 385, en rapprochant ce texte de deux autres, datés du 23 décembre 385 et du 18 décembre 389 (*sic*) et en y voyant trois fragments de la même loi qu'il date du 18 décembre. Stein accepte ces conclusions et fixe en 384 la réapparition de la préfecture d'Illyricum (3) : c'est au moment de l'entrevue de Vérone (été 384) que Valentinien II et Théodose auraient d'un commun accord rétabli ce ressort administratif, où Théodose aurait légiféré l'année suivante et que Valentinien II aurait supprimé de son propre chef en 386, date à laquelle « la préfecture d'Illyricum n'existe certainement pas », affirme Stein (5). En effet Eusignius, à qui est adressée le 29 juillet 386 une loi concernant les procurateurs des mines en Macédoine, Dacie et Mésie ou Dar-

(1) *Essai*, p. 62.

(2) Stein, *art. cit.*, p. 343-344 ; Ensslin, *Byzantinische Zeitschrift*, 1935, p. 397 ; Lot, *art. cit.*, p. 33 ; Mazzarino, *op. cit.*, p. 7. Je l'ai reconnu dès 1934, *Byzantion*, p. 711.

(3) *Cod. theod.*, XI, 1, 21 et 2, 5.

(4) « Il ne peut s'agir que de l'Illyrie orientale » écrit Lot (*art. cit.*, p. 332), qui revient ensuite sur cette loi « attestant l'existence de l'Illyrie orientale » (p. 333). J'avais implicitement admis qu'il s'agissait de l'Illyricum oriental (en 396) ; mais si, comme Lot, l'on juge inadmissible de reporter la loi à cette date, il est tout aussi inacceptable de limiter ici le terme d'Illyricum aux diocèses orientaux ; quand on parle d'Illyricum avant 395, il est toujours question des trois diocèses illyriens. Mlle Demougeot a suivi Lot sur ce point : (en 390) « il n'y a plus de préfecture d'Illyricum oriental » (p. 27) ; elle attribue même (p. 28) indûment ce point de vue à Stein qui, en parlant d'une préfecture illyrienne en 385, ne l'a nullement limité à l'Illyricum oriental.

(5) *Byzantion*, 1934, p. 344-345.

danie (1), est certainement préfet d'Italie (2).

Il y a cependant bien des difficultés à admettre que Théodose aurait légiféré en Illyricum au lendemain de l'accord qui reconnaissait précisément la souveraineté de Valentinien II sur ce territoire (3) ; et comment cette intrusion de 385 et la résistance du souverain d'Occident en 386 n'auraient-elles pas laissé d'autres traces dans l'histoire du temps ? Une conjecture me paraît de nature à tout concilier : il suffit de dater la loi contestée du 27 juin 387 (4).

La conjecture est indiscutablement plausible : « C'est un des cas, écrit Stein, où les compilateurs théodosiens ont suppléé arbitrairement un consulat manquant tout entier dans le texte qu'ils utilisaient » (5) ; et celui de 389 a été précisément utilisé indûment en maintes circonstances. Quant à la date de 385, proposée par Seeck, elle se heurte à de graves objections. Les rapprochements de textes qu'il a opérés sont purement formels : si l'on regarde de près le contenu des di-

(1) *Cod. theod.*, I, 32, 5.

(2) J'ai cru pouvoir rejeter cette affirmation (*Byzantion*, 1934, p. 711, n. 2), à quoi HIGGINS m'a opposé (*ibid.*, 1935, p. 640) qu'Eusignius résidait à Milan et que, d'après des lettres de Symmaque, il avait l'Apennin dans sa circonscription et un appel judiciaire lui était adressé d'Aquilée. On pourrait lui répondre en usant d'une conjecture que Seeck et Stein ont plusieurs fois proposée (p. ex. pour Sévérus, passé d'Italie en Gaule en 382) : Eusignius, d'abord préfet d'Illyricum, aurait été transféré en Italie ou réciproquement. Mais l'hypothèse est après tout inutile, si l'on admet plus simplement que l'Illyricum faisait alors partie de la préfecture d'Italie : cf. MAZZARINO, *op. cit.*, p. 45.

(3) A propos précisément de la loi du 29 juillet 386, Lot suppose « que les dispositions sur les procurateurs des mines de cette région ont été prises à Constantinople et envoyées à Milan pour y recevoir la consécration de l'Occident » (art. cit., p. 334). Cette procédure paraît pleinement invraisemblable.

(4) STEIN (*Byzantion*, 1934, p. 344) envisage un instant la possibilité de la fixer « en 387-88, alors que Maxime s'était emparé de l'Italie et qu'en Afrique Gildon s'était rangé de son côté » et que par suite Probus, préfet de Valentinien II, « n'exerçait son pouvoir que sur l'Illyricum » ; mais il avait cru cependant préférable de retenir la date de 385. MAZZARINO (*op. cit.*, p. 45, n. 3) incline à l'attribuer à la période entre août 387 et mars 388, moment où « l'Illirico diviene, per necessità politiche, una amministrazione orientale ».

(5) *Byzantion*, 1934, p. 343.

vers fragments, on doit constater qu'il est « difficile de les intégrer dans un même ensemble » (1). Il faut au moins mettre à part le fragment qui nous intéresse, lequel, abrogeant une mesure de Gratien (2), remplace les redevances en blé par une taxe en argent, alors que les autres textes établissent des redevances en nature ou punissent les contribuables qui apporteraient de l'argent à la place du blé (3). Il est donc, non seulement légitime, mais nécessaire de rechercher pour cette loi une date différente des autres fragments, et le consulat de 387 peut aussi facilement être suppléé que tout autre dans les limites de la préfecture de Cynégius, entre décembre 383 et mars 388. Le 27 juin convient parfaitement (4) : à cette date Valentinien II vient de s'enfuir d'Italie devant l'attaque brusquée de Maxime pour se réfugier à Thessalonique où Théodose le rejoindra un peu plus tard : une « usurpation » de celui-ci dans le domaine de son jeune collègue s'explique alors assez bien et la nécessité peut justifier l'empereur d'Orient d'intervenir par l'intermédiaire de son préfet dans la contrée voisine. A-t-on cru à Constantinople que le petit empereur était tombé entre les mains de l'envahisseur et que, l'Occident étant sans maître légitime, il fallait se hâter d'administrer les provinces illyriennes où Maxime n'avait pas pénétré ? ou bien la Cour byzantine a-t-elle profité du désarroi et de l'impuissance de Valentinien II pour mettre la main sur ce territoire (5) ? En tout cas, l'année suivante, c'est bien Théodose qui a légiféré contre l'hérésie en s'adressant au préfet d'Italie Trifolius (6).

(1) E. DEMOUGEOT, *Rev. ist.*, p. 23, d'après MAZZARINO, *op. cit.*, p. 45, n. 3.

(2) Il s'agit donc de l'Occident, alors que les autres fragments adressés au même Cynégius ne concernent que l'Orient.

(3) *Cod. theod.*, XII, 6, 23 (28 novembre 386) et XI, 2, 5 (18 décembre 385 ou 386).

(4) Il me paraît inutile de modifier le jour (décembre = *kal. ian.* au lieu de *kal. iul.*) comme le voulait Seeck et comme le propose MAZZARINO (p. 45, n. 3 et p. 48, n. 2). L'invasion de Maxime et la fuite de Valentinien II sont postérieures au 19 mai, mais si elles se sont produites dès les jours suivants, elles ont pu être connues à Constantinople un mois plus tard.

(5) Cf. MAZZARINO, *op. cit.*, p. 48-49.

(6) Loi du 14 juin 388, de Stobi (cf. mon *Essai*, p. 74-75).

Quoi qu'il en soit, l'*inlustris praefectura per Illyricum*, reconstituée d'un trait de plume, ne semble pas avoir été pourvue d'un titulaire, puisque la seule loi où elle apparaît alors est adressée au préfet d'Orient (1) ; et après le rétablissement de la légitimité en Occident, le préfet d'Italie administre tout l'Illyricum (2). Plusieurs des préfets de cette époque sont parfois appelés *p(raefectus) p(raetori)o Illyrici* ou *per Illyricum* : ainsi Polémius (22 mai 390) (3), Apodémius (28 juillet 392) (4) ; mais ces expressions ne sauraient être retenues, car les mêmes personnages sont appelés *ppo Illyrici et Italiae* (5) ou *Illyrici et Africae* (6), sans qu'il faille voir là autre chose que des variantes abrégées de la formule

(1) Cf. MAZZARINO, *op. cit.*, p. 48, n. 2.

(2) LOT (*art. cit.*, p. 324, n. 5) pense qu'en 390 « le tout-puissant préfet d'Orient a pu être temporairement chargé de l'administration fiscale de l'Illyrie occidentale aussi bien qu'orientale ». Cette hypothèse lui est suggérée par le texte de la loi du 5 juillet adressée à Tatien (préfet d'Orient) et où il est question de *munera* pour le *limes* de Rétie et les « expéditions illyriennes ». Frappé par cette discordance entre le destinataire et le contenu de la loi, j'avais proposé de lire *Flaviano* au lieu de *Tatiano*, ce qui est paléographiquement inacceptable. Mais l'explication de Lot me paraît tout aussi inacceptable : si tout l'Illyricum est encore occidental, il n'y a aucune raison que le préfet d'Orient intervienne dans le territoire de la préfecture d'Italie, à un moment où Théodose a sous ses ordres des préfets dans l'une et l'autre préfectures, ce qui n'était pas le cas dans les circonstances troublées de 387. Stein avait bien mieux résolu la difficulté en expliquant « qu'il s'agit d'une loi s'étendant à tout l'Empire et adressée à toutes les préfectures dans des exemplaires identiques, sans qu'on ait jugé nécessaire de supprimer dans les exemplaires envoyés en Orient et en Gaule le court passage qui n'intéressait pratiquement que la préfecture d'Italie » (*Byzantion*, 1934, p. 342, n. 1).

(3) Cf. mon *Essai*, p. 75.

(4) Loi que je voulais transférer en 393 (*ibid.*, p. 77), mais qu'on peut maintenir à sa date : cf. STEIN, *Byzantion*, 1934, p. 335.

(5) Polémius les 4 et 29 avril 390, Apodémius le 9 juin 393. En signalant cette dernière loi (*Cod. theod.* XI, 30, 51), Lot dit qu'Apodémius paraît ici « préfet d'Italie avec itération » (*art. cit.*, p. 329-330) ; comme il dit plus haut que Prétextat administrait « l'Italie (avec itération fictive), l'Afrique, enfin ce qui subsistait d'Illyrie en Occident », il semble penser que l'itération portait sur la préfecture d'Italie seule, alors qu'elle concerne manifestement la qualité même de préfet.

(6) Apodémius le 15 février 392.

complète, attestée ailleurs, *ppo Italiae, Illyrici et Africae* (1).

Une *praefectura Illyrici* proprement dite ne reparaîtra qu'après 395 sous Arcadius, mais alors il s'agira d'une réalité toute différente : la préfecture nouvelle sera limitée aux deux diocèses orientaux, rattachés à la *pars Orientis*. Cet Illyricum oriental ne saurait être confondu avec la grande préfecture illyrienne, créée au sein de la *pars Occidentis* au temps de Constance II et restaurée passagèrement par Gratien de 376 à 379 et par Théodose en 387 (2).

Si l'on accepte mes conclusions, on devra corriger ainsi le tableau que je donnais à la fin de mon *Essai* :

PRÉFECTURE D'ILLYRIE (= 3 diocèses)

b) *sous Gratien* :

4. Sex. Petronius **Probus** (fin 375) - 38 septembre 376
5. Julius **Ausonius** (fin 376)
6. Hermogenianus **Olybrius** (fin 376 ?) - (janvier 379).

c) *sous Théodose* :

(rattachée à la préfecture d'Orient ?) 27 juin 387.

Aix-en-Provence. Jean-Remy PALANQUE.

(1) Cf. mon *Essai*, p. 75, n. 159 et 76-77 ; STEIN, *art. cit.*, p. 335 : « Ce peut n'être qu'une simple abréviation du titre porté par le préfet du prétoire d'Italie » ; MAZZARINO, *op. cit.*, p. 54, n. 1.

(2) Ce qui n'est pas suffisant pour justifier l'expression ironique de Lot (p. 333) : « préfecture à éclipses ». J'ai rejeté, on le voit, l'hypothèse de Stein d'une préfecture illyrienne en 384-386, que j'avais d'abord acceptée (*Byzantion*, 1934, p. 712) ; et je suis obligé de reconnaître la valeur de ses arguments en faveur de la collégialité dans la préfecture d'Italie (*Rheinisches Museum*, 1925, p. 370-371). Voici donc comment s'établirait la liste des préfets d'Italie de 380 à 387 :

Syagrius (sept. 380) - 30 août 382
Probus 19 janv. 383 - 26 oct. 383
Prétextat 21 mai 384 - (fin 384)
Neoterius 1 fév. 385-26 juil. 385
Licinius 14 sept. 385
Eusignius 23 fév. 386-19 mai 387
Severus (fin 381) puis transféré en Gaule.
Hypatius (début 382) - 28 mai 383.
Atticus 13 mars 384.
Principius 13 fév. 385 - 3 nov. 386.
Probus (printemps 387).

Sur la préfecture de Licinius, qui reste douteuse, cf. mon *Essai*, p. 72 ; STEIN, *Byzantion*, 1934, p. 344 et MAZZARINO, *op. cit.*, p. 46-47.

MACELLUM, LIEU D'EXIL DE L'EMPEREUR JULIEN

On sait que l'empereur Julien avait passé six ans de sa jeunesse à Macellum, tout près de Césarée de Cappadoce. Les savants les plus compétents qui se sont occupés de l'histoire de Julien n'ont pas précisé l'emplacement de Macellum. Par exemple, Otto Seeck (1) écrit tout simplement : « Kaiserliche Domäne Fundus Macelli in der Nähe des Kappadokischen Caesarea. » M. Piganiol (2) dit que Macellum était « une villa perdue de Cappadoce, non loin de Césarée ». Et M. Bidez (3), d'une façon plus précise, écrit : « On y trouvait jadis, du côté de la plaine de Césarée une délicieuse et paisible résidence : le domaine impérial de Macellum. » D'autres, comme M. Baynes (4), mentionnent Macellum comme si c'était un endroit connu.

Parmi ceux qui ont tâché d'identifier les anciennes localités de Cappadoce, citons M. Ramsay (5) qui s'est contenté d'écrire que Macellum était un endroit proche de Césarée et A. Lévidis (6), un professeur grec, originaire de Césarée, qui, — nous allons le voir à l'instant — a supposé que Macellum était situé assez loin de Césarée, mais ne justifie pas assez sa proposition.

(*) Cet article est extrait d'un ouvrage sur Saint Mamas, rédigé à la demande de Madame Merlier, pour le Centre d'Études d'Asie Mineure qu'elle dirige. Cet ouvrage paraîtra prochainement dans la série *Cappadoce* de la Collection de l'Institut Français d'Athènes. L'idée première de cette étude provient d'informations orales données par des réfugiés d'Asie Mineure, installés en Grèce depuis le désastre de 1922.

(1) O. Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, IV. Band, 107.

(2) A. Piganiol, *L'Empire Chrétien*, 112.

(3) J. Bidez, *Vie de l'empereur Julien*, 22.

(4) N. Baynes, *The Early Life of Julian the Apostate*, dans *Journal of Hell. Studies*. XLV, (1925), 26-51.

(5) W. M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, 307.

(6) *A. Λεβίδης, Αἱ ἐν μονολίθοις μοναί*, 60.

Or, en examinant la question de la grande église élevée sur le tombeau de Saint Mamas, j'ai constaté qu'il y a un rapport entre cette église de Saint Mamas et Macellum.

Et voici pourquoi : selon une tradition que nous retrouvons chez des écrivains du IVe siècle et plus tard, les princes Julien et Gallus, exilés à Macellum (de 341 à 347 suivant la plupart des savants modernes), furent baptisés et reçurent le titre de lecteurs. Comme c'était une époque où l'on construisait des oratoires somptueux sur les tombeaux des martyrs, les deux frères se mirent à bâtir une église sur le tombeau de Saint Mamas. Ils rivalisaient d'efforts à qui bâtirait la partie la plus grandiose de l'édifice. Alors un prodige incroyable eut lieu. Pendant que l'ouvrage de Gallus s'achevait à merveille, celui de Julien tombait en ruines. La terre repoussait les offrandes impies de cet homme, en qui elle, qui couvrait les saintes reliques, reconnaissait un futur persécuteur des martyrs et des saints.

C'est Saint Grégoire de Nazianze (1) qui, le premier, rapporte cette tradition, mais sans citer le nom du martyr. Saint Grégoire de Nazianze ajoute (2) que de nombreux témoins oculaires attestent la vérité de ce récit miraculeux. Mais les autres sources mentionnent les noms du martyr auquel Julien consacrait ses offrandes non agréées et du domaine impérial où résidaient les princes exilés. C'est d'abord l'historien Sozomène (3) qui nous renseigne à ce sujet : « Les princes Julien et Gallus furent obligés de résider à Macellum, écrit-il. C'est un domaine impérial, *βασιλικὸν χωρίον*, tout près du mont Argée, non loin de la ville de Césarée ; là, il y a des palais magnifiques, des bains, des jardins et des sources abondantes. On dit que là les deux frères s'empressèrent d'enclore dans une très grande église, *μεγίστῳ οἴκῳ*, le tombeau du martyr Mamas et de s'en partager l'ouvrage ». Dans la suite, il rapporte la même tradition en ajoutant que la chose est attestée par beaucoup de personnes qui l'ont apprise par des témoins oculaires.

(1) S. Grégoire de Nazianze, *Orat. I V* (*contra Iulianum I*), 26-27, *P.G.*, t. 35, col. 553 A-D.

(2) *Ibidem*, 29, *l. c.*, col. 556 C.

(3) Sozomène, *H. E.*, V, 2, 9, *P.G.*, 67, 1213 B.

Le chroniqueur Théophane (1) écrit : « Constance, empereur d'Orient, envoya Gallus et Julien dans un domaine appelé *Δεμακέλλη*, situé près de Césarée de Cappadoce. Les deux frères furent ordonnés lecteurs et s'occupèrent à construire une église en l'honneur du martyr Mamas. » Cédrénus (2) répète la phrase de Théophane littéralement, à ceci près qu'au lieu de *Δεμακέλλη*, il écrit « *δὴ Μακελίῳ.* »

L'historien Ammien Marcellin (3) dit que Julien résidait à « Macelli fundus » ce qu'on a changé indûment en « a Marcelli fundo » (4). Dans son édition de Cédrénus, Xylander (5) se décide pour cette forme et il propose en conséquence d'écrire « *Μαρκελλίῳ* » au lieu de « *Μακελίῳ.* »

Parmi les différentes formes du nom de ce domaine impérial celle de *Μάκελλον* est bien entendu la seule qui soit correcte. Chez Théophane nous trouvons *Δεμακέλλη*, ce qui n'est qu'une erreur paléographique : le copiste du manuscrit a uni au mot *Μάκελλον* le mot *δὲ* ou *δὴ* ; en effet on trouve dans Cédrénus « *δὴ Μακελίῳ* » en deux mots (6). Dans l'antiquité chaque ville importante avait son *μάκελλον* ou *μάκελλος* (marché, foire) (7).

Julien lui-même écrit dans sa lettre aux Athéniens : (8) « On nous faisait subir tant de maux à l'époque où l'on nous avait enfermés dans une ferme de Cappadoce dont on ne permettait l'entrée à personne... » et plus loin : « comment parlerai-je des six années, passées dans une propriété étrangère, *ἐν ἀλλοτρίῳ κτήματι*, comme des prisonniers perses dans

(1) THÉOPHANE, *Chronographie*, p. 35, 34 ed. DE BOOR (ANASTAS. BIBL., p. 87, 28 : *in villa Demacelle vocata*).

(2) *Synopsis Histor.* I, 521^{22} ed. Bonn.

(3) AMMIEN MARCELLIN, *Rerum gestarum* l. XV, 2, 7, ed. C. U. CLARK, I (Berlin, 1910), p. 40^{18}.

(4) Edit. de MARIANGELUS ACCURSIUS (Augsburg, 1533).

(5) CÉDRÉNUS, *l. c.*, II, p. 783 sq. *ad loc.*

(6) Cf. l'Index de THÉOPHANE, ed. DE BOOR, II, p. 596 : *Locum Μάκελλον dictum ex errore a Theophanis fonte commisso sic* (*Δεμακέλλη*) *nominari docet Sozomenus.*

(7) Cf. K. SCHNEIDER, *R.E.*, t. XIV, col. 129-133. Voir aussi la *Μακελλαρίον κώμη*, en syriaque Bēth Ṭabāḥā, dans la *Passio d'Acepsimas, Joseph et Aeithalas*, éd. H. DELEHAYE, *P.O.*, II (1907). p. 512^{18}, 531^{23}, 544^{30}, 556^{1}.

(8) Ed. HERTLEIN, p. 349-350.

des lieux fortifiés. On ne nous permettait même pas de recevoir la visite de nos plus vieilles connaissances ». Julien reconnaît donc qu'il séjournait dans un des vastes domaines que les empereurs romains possédaient en Cappadoce. Comme lui, Saint Grégoire de Nazianze (1) ne juge pas nécessaire d'appeler de son nom le domaine impérial.

Nous avons beaucoup de renseignements sur ces domaines impériaux en Cappadoce qui, très souvent, étaient protégés par des fortifications. C'est Strabon qui le premier parle de ces châteaux-forts de Cappadoce, et en particulier, de ceux de Césarée, de Mazaca, comme on appelait jadis cette ville (2) : « Les rois, écrit-il, préfèrent résider à Mazaca, car là ils sont en parfaite sûreté dans les châteaux forts ; et il y en a plusieurs ; les uns appartiennent aux rois, les autres à leurs amis ». Au quatrième siècle on retrouve ces domaines impériaux dans les dispositions du Code Théodosien (3) qui concernent leur administration. De même, l'historien Théodoret (4) mentionne que l'empereur Valens avait offert au grand centre philanthropique de Césarée de très beaux domaines (*χωρία τὰ κάλλιστα*) qu'il possédait là. On connaît d'ailleurs plusieurs autres vastes domaines privés près de Césarée, comme celui de la veuve de Rufin, Séleucie, auprès de laquelle s'était réfugié Saint Jean Chrysostome ; il était situé à cinq milles de Césarée (5). Saint Grégoire de Nazianze (6) nous apprend que « le très noble Castor » a légué au *πτωχεῖον* les domaines *Καβερίνα* et *Λιριανδός* qui se trouvaient près de là (*κτήματα ὁμορροῦντα τόποις τοῖς τῆς οἰκίας*).

Mais où était situé Macellum ? L'indice le plus précis est la tradition relative à la construction d'une église sur le tombeau de Saint-Mamas par Julien et son frère. Car, comme

(1) *Loc. cit.*, *P.G.*, t. 35, 553.

(2) STRABON, *Géograph.*, IB, 539, 9.

(3) *Codex Theodosian.* 6, 30, 2 ; *Not. dign.*, Or., 10, 2, p. 30, ed. O. SEECK ; cf. IUST., *Nov.* 30.

(4) THÉODORET, *H. E.*, IV, 19, 13, p. 245[13] ed. L. PARMENTIER. D'après S. Basile, le *πτωχοτροφεῖον* fondé par lui était appelé *Βασιλειάς*, (SOZOMÈNE, *H.E.*, VI, 34, *P.G.* 67, col. 1397 A).

(5) *P. G.* 52, 615. S. JEAN CHRYSOST., *Epist.* 14 *ad Olympiad.*, § 2 *P.G.*, t. 52, col. 615.

(6) S. GRÉG. NAZ., *Epist.* 211, *P.G.*, t. 37, col. 348 C.

le remarque M. Bidez (1), si, visiblement, l'anecdote a pris forme après l'apostasie de l'un des deux frères, elle n'est cependant pas à rejeter d'un bout à l'autre, et l'on peut en retenir au moins le tableau des efforts édifiants de Julien désireux d'ériger une basilique en l'honneur d'un humble martyr. En effet, avec Bidez, nous devons conclure qu'il y avait une relation entre la grande église de Saint Mamas et le nom de Julien, et que cette anecdote visait à débarrasser Saint Mamas de toute association avec l'Apostat.

Cette association devait être de caractère topographique : le domaine où séjournait Julien se trouvait tout près de Saint Mamas, ou même, Saint Mamas était sur le territoire du domaine. En effet, Julien fut interné dans ce domaine, comme nous l'avons dit, parmi un nombre infini d'esclaves, qui lui accordaient tous les honneurs dûs à un prince, mais qui, *en même temps, le surveillaient nuit et jour. Du moment* donc qu'on ne peut pas admettre que Julien pouvait s'éloigner de Macellum pour se rendre au tombeau de Saint Mamas, force nous est de situer Macellum tout près du tombeau. Or, dans la région de Césarée rien n'était plus connu à l'époque de Saint Grégoire de Nazianze et à celle de Sozomène que la grande église de Mamas, le Saint principal de la ville, et le château que l'Apostat avait habité dans sa jeunesse. On n'aurait pu répéter, pendant des siècles, cette anecdote, qu'elle fût légendaire ou non, — si le tombeau de Saint Mamas avait été inaccessible à Julien.

Saint Mamas est donc un point d'appui sûr pour la recherche de l'emplacement de Macellum. Ajoutons les autres caractéristiques données par Sozomène dans sa description : « Vers le mont Argée... pas loin de la ville de Césarée... des palais magnifiques, des bains, des jardins et des sources abondantes » (2). Il faut donc chercher des traces antiques dans un paysage riant vers le mont Argée ; seulement, les vestiges antiques comme les beaux endroits ne sont pas rares autour de cette montagne.

Tenant compte de toutes ces caractéristiques, A. Lévidis supposait que Macellum était situé au sud de l'Argée, à une

(1) J. Bidez, *Vie de l'empereur Julien*, 31.
(2) v. *supra*, p. 16, n. 3.

distance de 3h. 1/2 de marche d'Everek, bourgade éloignée de 9 h. de Césarée, si l'on voyage en été, quand les routes sont ouvertes et que le voyageur passe à travers les deux montagnes : Argée et Tekir Dagh, tandis qu'en hiver, quand la neige couvre les montagnes, on doit faire un grand détour pour y arriver en partant de Césarée : il faut aller à Indjesou, le jour suivant à Everek, d'où on monte la pente sud de l'Argée ; au bout de 3 h. 1/2 de marche on arrive à Guérémé. C'est là que Lévidis place Macellum (1). Sa thèse n'est basée que sur l'existence à cet endroit d'une riche végétation, de beaucoup de sources et de ruines anciennes. Rott, qui suit Lévidis, ajoute même que c'était là que les deux princes avaient construit l'église de Saint Mamas et que Saint Grégoire de Nazianze avait prononcé au même endroit son beau discours en l'honneur du martyr. Lévidis, qui connaissait bien le pays, n'a jamais songé à dire cela, mais s'est borné à reproduire le renseignement de Saint Grégoire de Nazianze selon lequel Julien avait construit des oratoires magnifiques sur des tombeaux de martyrs, tandis qu'il cherchait l'église de Saint Mamas près de l'ancienne Césarée. Lévidis ne pouvait guère s'imaginer que les habitants de Césarée eussent à faire un long voyage pour célébrer leur Saint préféré.

Au contraire, le rapport avec Saint Mamas nous oblige à chercher les ruines de Macellum près de l'ancienne Césarée. Nous avons précisé ailleurs que Saint Mamas était situé tout près des ruines de la ville ancienne, vers le Nord-Est. Si l'on cherche le tombeau du martyr dans la région de Macellum, il doit avoir occupé une place dans la partie septentrionale de cette région ; car, si l'on avance encore plus vers le nord on trouve les ruines de la « ville nouvelle » (*καινὴν πόλιν*) de Saint Basile (3), qui correspond à la ville médiévale ; d'ail-

(1) *Αἱ ἐν μονολίθοις μοναί* p. 60.

(2) Rott, *Kleinasiatische Denkmäler*, 161. Rott, comme Lévidis et autrefois Tschihatscheff, qui avait fait l'ascension de l'Argée (v. Kiepert, *Tschihatscheff's Reisen*, 38), ont pris ce chemin pour aller à Guérémé.

(3) S. Grég. de Naz., *Orat.* 43 (*in laud. Basilii*), § 63, dans *P.G.* 36, 577c. Voir aussi Ramsay, *The Church in the Roman Empire*, p. 461 ; A. Gabriel, *Monuments turcs d'Anatolie*, I, 6 ; V. Cuinet,

leurs, on s'éloignerait trop de l'Argée dont la pente nord se termine presque à Saint Mamas. A l'est de Saint Mamas se trouve l'Ali Dagh, le Mont Didymon de l'antiquité.

Plus au sud il existe un ravin qui conduit à une localité Hisarcik, c'est à dire le petit fort. Cet endroit correspond à la description de Sozomène : beau climat, sources abondantes, ruines de grands édifices antiques. De plus, parmi les Grecs, qui habitaient encore Césarée il y a une vingtaine d'années, la tradition persiste que c'est là que résidaient jadis les personnes riches, comme aujourd'hui ce faubourg est une résidence d'été pour les Turcs riches. D'autre part, le nom de Hisarcik désigne le plus souvent un site antique couvert de ruines importantes, parfois aussi d'anciens châteaux forts (*hisar*) plus ou moins bien conservés (1).

Quelle était l'étendue du territoire de Macellum? On ne saurait le déterminer, mais il paraît qu'elle était assez considérable, à en juger par ce détail : un jour l'empereur Constance y alla à la chasse (2). Or, on ne peut pas s'imaginer que le terrain réservé pour la chasse des empereurs ne fût pas de dimensions considérables. Aussi pourrait-on soutenir que Macellum commençait près du tombeau de Saint Mamas et s'étendait jusqu'à Hisarcik, situé à une distance de 7 km. à peu près. Mais il n'est pas possible de préciser.

J'avais abouti à la conclusion que Macellum devait être non loin de Saint Mamas (3) et je le cherchais du côté Sud,

La Turquie d'Asie I, 313 ; J. BERNADAKIS, *Notes sur la topographie de Césarée de Cappadoce*, dans *Échos d'Orient*, t. XI (1908), p. 25.

(1) *Encyclopédie de l'Islam*, mot : *Hisar*, t. II, 336.

(2) J. BIDEZ, *Vie de Julien*, 24.

(3) [Nous avons un instant cru retrouver le nom de la place du sanctuaire de S. Mamas dans un passage du Commentaire de *Nicétas de Serrhes* sur le 44e (col. 43e) discours de S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, publié uniquement dans la traduction de Jac. BILLIUS (*P.G.*, t. 127, col. 1434 A) : « ... Mamas, meus quidem, quoniam ipse quoque Cappadox est, non autem apud me, utpote in aliena terra conditus, nempe Horiae. Divi enim Mamantis corpus Caesareae situm est. » Mais, comme M. l'abbé M. RICHARD a eu l'obligeance de nous en informer, le texte original du *cod. Coislin*, 54, fol. 91, col. b, porte ici : ... *οὐ παρ' ἐμοὶ δὲ, ὡς ἐν ἀλλοτρίᾳ κείμενος ἐνορίᾳ · ὁ μὲν γὰρ θεῖος Μάμας ἐν Καισαρείᾳ κεῖται.* Note de M. E. HONIGMANN].

lorsque je découvris dans un vieux petit livre d'un maître d'école d'Androniki (1) (village au Sud-Est de Césarée) une conjecture toute proche de la mienne. L'auteur cherche Macellum au lieu dit « Dusmus Ova » (2), au nord de Hisarcik. Mais, en faveur de cette localisation, il n'allègue que l'aspect des lieux qui rappellent, dit-il, la description de Sozomène.

Athènes. Anne HADJINICOLAOU.

(1) *Ἰωσὴφ Μωϋσιάδη, Τὸ Ἀνδρονίκιον* (*Ἀλεξάνδρεια*, 1912), p. 12.

(2) C'est du moins ainsi que nous croyons pouvoir retranscrire en turc le *Τουσμους - ὀβά* de Moysiadis. Mais le nom ne se trouve sur aucune carte.

AUTEURS ET SCRIBES

REMARQUES SUR LA CHRONIQUE D'HYDACE

Ceux qui étudient l'histoire du Bas-Empire et des premiers siècles du moyen âge savent quelle triste et inéluctable fréquentation constituent pour eux les *Chronica* dites *minora* où, à l'imitation d'Eusèbe et de S. Jérôme, Prosper d'Aquitaine, Hydace, le comte Marcellin ou Victor de Tunnuna ont consigné les événements qui leur paraissaient mémorables. Pauvre littérature, certes, mais sans laquelle l'obscurité des siècles obscurs deviendrait pratiquement totale et dont on saisit vraiment tout le prix dès l'instant qu'elle manque. Malheureusement, on n'a pas seulement à en constater la carence esthétique. La valeur documentaire en est souvent médiocre, et je voudrais, à propos de la Chronique d'Hydace — c'est-à-dire d'une des meilleures d'entre elles — tenter de montrer pourquoi.

Les *Chronica minora* ont été l'objet, il y a un peu plus d'un demi-siècle, d'une magistrale édition de Mommsen, et l'on ne saurait mesurer à bon droit à l'illustre érudit allemand les éloges que son œuvre mérite encore aujourd'hui (1). Mais toute médaille a son revers, et l'admiration que cette publication suscitait a été la cause d'une confiance généralement aveugle. Ceux qui s'aventurent d'occasion dans le monde un peu hermétique des *Chronica* se gardent bien d'y déranger quoi que ce soit, de crainte que quelque sanction ne frappe leur témérité. Ceux qui y fréquentent assidûment

(1) Ces trois volumes constituent les tomes IX, XI et XIII des *Auctores antiquissimi* des *Monumenta Germaniae historica* et ont paru respectivement en 1891, 1894 et 1898. La Chronique d'Hydace, publiée sous le titre de *Continuatio chronicorum hieronymianorum* figure au t. XI, pp. 1-35. Ce sont les paragraphes de cette édition auxquels je renvoie.

savent mieux encore quel désordre le moindre geste risque d'instaurer dans leur édifice précaire. Cela revient à dire que les conclusions et, en particulier, les datations de Mommsen, ont acquis force de loi, même dans les cas où il les a prudemment proposées comme de simples conjectures.

C'est peut-être oublier trop facilement ce qu'est àproprement parler une *édition*. Éditer un texte, c'est choisir, en cas de pluralité des manuscrits, celui d'entre eux qui paraît le plus sûr et indiquer les variantes et les compléments que fournissent les autres. C'est admettre en gros que l'œuvre est demeurée identique à elle-même entre le moment de sa composition et celui où nous en enregistrons le premier témoignage. Préjugé qui correspond sans doute le plus souvent à la réalité des faits, mais certainement pas toujours. Les hommes du moyen âge avaient moins que nous le respect d'une œuvre. Ils ne pensaient point qu'il fût interdit d'y apporter des adjonctions ou de lui faire subir quelques remaniements. L'ignorance ou l'étourderie des scribes en modifiait parfois assez sensiblement le détail, en particulier en insérant dans le texte ce qui n'était au départ que gloses marginales. Il en résulte que les textes qui nous sont parvenus peuvent présenter des différences notables avec leur forme première, et il va de soi que les corrections apportées ne sont pas nécessairement heureuses. C'est, on va le voir, le cas pour la Chronique d'Hydace. Mais, fort heureusement, il est, je crois, possible de déceler quelques-unes au moins de ces altérations et, sinon de retrouver le texte primitif de la Chronique, de s'en rapprocher cependant quelque peu.

***

Né à *Lemica* (Jinzo de Lima), en Galice, dans les dernières années du IVe siècle, Hydace fut, sans doute, évêque d'*Aquae Flaviae* (Chaves). Il nous a laissé une chronique qui fait suite à celle de S. Jérôme. Elle commence avec l'année 379 et s'interrompt en 468, selon l'opinion traditionnelle, en 469, selon moi, sans doute en raison de la mort de son auteur (1).

(1) Ces indications et celles qui suivent sont empruntées à la préface de Th. Mommsen.

Cette chronique nous a été conservée essentiellement :

1. Sous une forme développée, qu'on présume être la plus proche de l'œuvre originale, par un manuscrit du IXe siècle aujourd'hui à Berlin (B) et qui a servi de base à l'édition de Mommsen.

2. Sous une forme abrégée, d'une part, par le Pseudo-Frédégaire, qui en a inséré un résumé dans sa Chronique, résumé dont la tradition manuscrite remonte aux VII-VIIIe siècles (1) ; d'autre part, par un *epitome* espagnol, dont la forme la plus ancienne apparaît dans un manuscrit du XIIIe siècle (H).

3. Enfin, par des extraits recueillis dans un manuscrit des XI-XIIe siècles, aujourd'hui à Montpellier (M).

Ce dernier manuscrit arrête un moment l'attention, car il fournit des indications chronologiques extrêmement précises. Malheureusement, elles sont à la fois fausses et incohérentes. Je n'en veux d'exemple que celles qui se rapportent à la mort de S. Augustin, qui paraît bien devoir être fixée au 28 août 430 (2). Le manuscrit de Montpellier précise (§ 108 a) :

Eorum anno VIII, olymp. CCCIII, aera CCCCLXX, sanctus insignis Augustinus episcopus et doctor eximius transit ex corpore...

Or, si la 8e année du règne de Valentinien III et la 470e année de l'ère d'Espagne correspondent l'une et l'autre à une même année, c'est à 432 et non à 430. D'autre part, la 303e olympiade va de juillet 433 à juin 437. C'est-à-dire que les données sont non seulement inexactes, mais contradictoires entre elles. Les informations que fournit ce même manuscrit à propos de la mort de S. Martin (§ 37 a) ou de celle de S. Jérôme (3), ne sont pas moins saugrenues. Momm-

(1) Le texte en est reproduit dans *M.G.H.*, *s.r.m.*, t. II, pp. 69-77.

(2) PROSPER, *Chron.* 1304, dans *M.G.H.*, *a.a.*, t. IX, p. 473. Cette donnée est confirmée par POSSIDIUS, *Vita Augustini*, 29, qui le fait mourir à 76 ans, dans le troisième mois du siège d'Hippone. *Contra*, cependant, MARCELLINUS COMES, *Chron.* a. 429/2, dans *M.G.H.*, *a.a.*, t. XI, p. 77, qui donne 429.

(3) Cf. *M.G.H.*, *a.a.*, t. XI, p. 10.

sen a donc eu parfaitement raison de grouper les indications que nous apporte le manuscrit de Montpellier en un petit musée des horreurs et de n'en tenir à peu près aucun compte dans son édition (1).

***

Cette hypothèque levée, sommes-nous pour autant autorisés à tenir pour vérités d'évangile les données, concordantes ou complémentaires, du manuscrit de Berlin et des épitomés? Certainement pas.

Lorsque la chronique du Pseudo-Frédégaire nous apprend qu'à Toulouse du sang jaillit de terre un jour de la seconde année du règne d'Anthemius, c'est-à-dire en 468 (§ 244), et que ce prodige annonçait la fin de la domination gothique et l'approche de la domination franque, nous avons d'autant moins de peine à admettre qu'il s'agit d'une regrettable adjonction que le manuscrit de Berlin rapporte le même événement, sans en indiquer la prétendue signification. Mais le manuscrit de Berlin n'est pas davantage dépourvu d'interpolations. D'après le § 247, les ambassadeurs envoyés par les Suèves à l'empereur revinrent en annonçant l'imminence d'une action contre les Vandales, action qui devait se terminer par le désastre de 468 (2) ; ils rapportèrent en même temps la nouvelle de la chute d'Aspar et de la mort de son fils, c'est-à-dire un récit déformé du drame de palais que nos sources s'accordent à dater de 471 (3). Que l'on date la troisième année du règne d'Anthemius de 468, comme le fait Mommsen, ou de 469, comme cela me paraît préférable, il n'en reste pas moins que la cohabition des deux événements est également impossible. Il est d'autant plus absurde que la chronique mentionne un événement de 471, qu'elle s'arrête précisément avec la troisième année du règne d'Anthemius. On ne saurait échapper au dilemne : ou bien Hy-

(1) *M.G.H.*, *a.a.*, t. XI, p. 10.

(2) L. SCHMIDT, *Geschichte der Wandalen*, 2e éd., 1942, p. 90.

(3) MARCELLINUS COMES, *Chron.*, an. 471, dans *M.G.H.*, *a.a.*, t. XI, p. 90 ; CASSIODORE, *Chron.* 1290, *id.*, p. 158 ; Victor DE TUNNUNA, *Chron.*, a. 471, *id.*, p. 188.

dace s'est contenté, en dépit des apparences, d'une chronologie approximative, voire fantaisiste, ou bien sa chronique a été victime de ceux qui se proposaient de l'améliorer en la complétant.

Que la seconde hypothèse soit la bonne, on a quelques raisons de le penser. Comment croire, en effet, qu'Hydace ait pu dater de 436 la mort de S. Augustin (§ 108 a)? C'est, a priori, déjà invraisemblable. Mais il suffit de se reporter au texte pour s'apercevoir que la mention de la mort de l'évêque d'Hippone ne figure pas dans le manuscrit de Berlin, mais seulement dans l'*epitome hispana* et dans le manuscrit de Montpellier (1). Alors, de deux choses l'une : ou le scribe du manuscrit de Berlin, ou celui dont il copiait la page, ont pudiquement fait disparaître une sottise d'Hydace qui choquait leur sens historique ; ou bien, c'est le scribe de l'épitomé ou l'un de ses devanciers qui a inséré à une mauvaise place une glose marginale ou une information erronée. Pour ma part, je préfère, je l'avoue, cette dernière explication.

Mais il y a mieux. Quand on compare l'un à l'autre le texte du manuscrit de Berlin et l'abrégé du Pseudo-Frédégaire, on constate qu'ils présentent les événements dans le même ordre ; en d'autres termes que l'abréviateur a fait preuve de fidélité. Il y a pourtant une exception qui avait déjà frappé Mommsen. L'éclipse de lune du 2 mars 462, notée au § 214, est rapportée par la chronique du Pseudo-Frédégaire, après les événements relatés au § 218. A priori, il n'y a aucune raison d'imputer au Pseudo-Frédégaire, plutôt qu'au scribe du manuscrit de Berlin, plutôt qu'à ceux dont ils ont l'un et l'autre recopié les manuscrits, la responsabilité d'avoir déplacé un paragraphe. Nous ne sommes pas en mesure de dire s'il s'agit ou non d'un cas exceptionnel. Mais, en tout état de cause, cet exemple suffit à montrer que le texte de la chronique n'était déjà plus rigoureusement établi au IXe siècle.

Si le transfert de paragraphes d'un endroit de la chronique à un autre ne peut être décelé que dans l'occasion dont on

(1) Pas davantage celle de S. Martin (§ 37 a).

vient de parler, il n'en va pas de même des glissements qui se sont opérés par rapport aux repères que constituaient, en marge ou au début de certaines lignes, les mentions des années impériales. Ces glissements étaient d'ailleurs d'autant plus faciles qu'aucune indication ne figurait en face de certaines années, ainsi qu'en témoigne encore l'existence de vides dans l'état actuel du texte, principalement pour les débuts de la Chronique (§ 20, 21, 23, 28, 29, 30, 32, 33, 41, 79, 88, selon Mommsen). Deux passages nous permettent de démontrer ces altérations :

a) les § 142-144 sont ainsi présentés par Mommsen :

§ 142 Rechiarius ..... captiuitas.
§ 143 XXVI Asturius uir illustris ad honorem prouehitur consulatus.
§ 144 Sebastianus ..... occidi.

Or, les deux données que fournit le § 143 sont incompatibles. La 26e année du règne de Valentinien III, commencé en 425, correspond, en effet, à l'année 450, alors que le consulat d'Asturius correspond à l'année 449 (1). Mommsen a indiqué la date de 450 en face de ce § 143 et fait bon marché d'une contradiction qu'il est pourtant bien facile d'éliminer. La correction s'impose et elle saute aux yeux. Le texte original portait :

§ 142 Recharius ..... captiuitas.
§ 143 Asturius ..... consulatus. a. 449
§ 144 XXVI Sebastianus ..... occidi. a. 450

La mention de l'année impériale, sans doute marginale au départ, est passée dans le texte, mais le scribe qui l'y a intégrée s'est purement et simplement trompé de ligne et n'a pas aperçu l'absurdité qu'il y instaurait.

b) les § 75-80.

§ 75 Honorius apud Rauennam Constantium consortem sibi facit in regno.
Olymp. CCC
§ 76 XXVII Constantius imperator Rauenna moritur in suo tertio consulatu.

(1) W. Liebenam, *Fasti consulares imperii romani*, p. 46.

§ 77 XXVIII Castinus ..... effugit.
§ 78 Bonifatius ..... invadit.
§ 79 XXVIIII
§ 80 XXX Honorius actis tricennalibus suis Rauenna obiit.

Sous cette forme, les données d'Hydace sont irrecevables Comme le dit formellement le § 26, la première année du règne d'Honorius correspond à la dernière de Théodose, c'est-à-dire à l'année 395. La 27e est, par conséquent, l'année 421. Cette année 421 est bien la première de la 300e olympiade. Mais elle ne correspond pas au troisième consulat de Constance, qui est de l'année 420. Comme Constance est bien mort le 2 septembre 421 (1), il n'est pas possible de suivre Mommsen et d'inscrire la date de 420 en face du § 76. Mais, si l'on regarde de près le texte, on s'aperçoit que son libellé est celui du manuscrit de Berlin, alors que le texte de l'épitomé porte seulement *Constantius imperator Rauenna moritur.* L'indication *in suo tertio consulatu* a glissé d'une ligne : elle s'applique au § 75. Et c'est bien, en effet, en 420 et au cours de son troisième consulat que certaines sources placent, à tort ou à raison, l'association de Constance à l'Empire (2).

Mais, plus significatif encore, est, du point de vue qui nous occupe, le § 80. Rappelons d'abord que, si, d'après le § 26, c'est l'année 395 qui est la première année du règne d'Honorius, on pouvait également faire partir le règne de cet empereur de l'année 393, date à laquelle il avait été proclamé Auguste (3). Comme il mourut le 15 août 423 (4), on peut estimer cette année 423, soit comme la 29e, soit comme la 31e du règne, suivant qu'on adopte l'un ou l'autre

(1) O. Seeck, *Regesten*, p. 344.

(2) Prosper, *Chron.* 1273, dans *M.G.H.*, *a.a.*, t. IX, p. 469 ; Cassiodore, *Chron.* 1179, *id.*, t. X, p. 155. On suit cependant généralement O. Seeck, *Regesten*, p. 344, qui fixe la proclamation de Constance comme Auguste au 8 février 421. Je ne prends pas ici parti pour l'une ou pour l'autre de ces dates. Je tiens seulement à noter qu'Hydace suit la même tradition que Prosper et Cassiodore.

(3) O. Seeck, *Regesten*, p. 281.

(4) O. Seeck, *Regesten*, p. 348.

des points de départ possibles. Officiellement, c'est l'année 393 qui marquait le commencement du règne, et c'est ainsi qu'Honorius célébra ses *tricennalia* à Ravenne en 422, le 23 janvier probablement (1). Mais cette indication, que donne Hydace de la célébration des *tricennalia* heurtait évidemment la logique sommaire de scribes ignorants. Oubliant que deux points de départ étaient possibles pour le règne, il leur parut absurde qu'un prince qui avait régné 29 ans célébrât ses *tricennalia*, et ils trouvèrent tout simple de reporter sa mort à une 30e année, soit qu'ils l'aient inventée pour les besoins de la cause, soit qu'elle figurât déjà pour des raisons sur lesquelles on reviendra plus loin. Ces remarques faites, il me semble que l'on peut restituer ainsi le texte primitif :

§ 75 Honorius ... regno in suo tertio consulatu. a. 420 Olymp. CCC.
§ 76 XXVII Constantius imperator Rauenna moritur. a. 421
§ 77 XXVIII Castinus... effugit. a. 422
§ 78 Bonifatus ... invadit.
§ 79 XXVIII Honorius ... obiit. a. 423
§ 80 <XXX>?

***

Il me semble que j'ai suffisamment démontré de quelles oblitérations témoigne le texte actuel d'Hydace, pour qu'il me soit permis d'aller plus avant et d'aborder maintenant, d'une manière plus générale, les problèmes chronologiques que pose la Chronique. Les données qu'elle nous apporte sont de deux ordres : données constantes (olympiades et années impériales), données accidentelles, (ère d'Espagne, phénomènes cosmiques, pontificats, années impériales d'Orient (2)). Examinons-les successivement.

(1) O. SEECK, *Regesten*, p. 346.

(2) Je m'en tiens, en ce qui concerne ces dernières, aux éléments de datation essentiels. Les années consulaires sont d'un emploi exceptionnel. A deux reprises (§ 4 et 42), elles confirment la datation par les années impériales. A deux autres reprises (§ 76 et 143), elles

I. — Données constantes.

Il n'est pas nécessaire d'utiliser bien longtemps la Chronique d'Hydace pour constater que, si l'on traduit en années de l'ère chrétienne les olympiades d'une part, et les années impériales d'autre part, les résultats obtenus ne concordent pas et que le désaccord, exceptionnel pour la période qui va jusqu'à la mort de Valentinien III (455), s'affirme dans les années qui suivent. C'est la raison pour laquelle Mommsen a cru devoir faire suivre d'un ? toutes les dates qu'il propose en équivalence à partir de 456. Mais, pourquoi ces discordances ?

Avant de répondre à cette question, et aussi pour pouvoir y répondre, je crois devoir faire deux remarques : la première, c'est que la Chronique ne tient pas compte du décalage de 6 mois qui existe entre l'année impériale, dont le point de départ est le 1er janvier, et la première année de l'olympiade qui commence le 1er juillet suivant. Olympiade et année impériale sont censées commencer à la même date, celle qui marque le début de l'année julienne. La seconde remarque, c'est que l'olympiade dure quatre ans, et que, bien qu'il s'agisse d'un laps de temps artificiel, ce laps de temps est, depuis la réforme de César au moins aussi rigoureusement défini que celui que détermine la rotation de la terre sur elle-même, ou sa translation autour du soleil. Le point de départ du système chronologique des olympiades est l'année 776 avant notre ère et l'équivalence de la première année d'une olympiade en années chrétiennes est donnée mathématiquement par la formule :

$$(x-1)\ 4 - (776 - 1)$$

dans laquelle x représente le numéro d'ordre de l'olympiade.

Si je crois devoir rappeler cette définition et surtout son

permettent, comme on l'a vu ci-dessus, de rétablir le texte primitif. Les mentions des patriarches de Jérusalem ou d'Alexandrie ne fournissent pas de recoupements suffisamment sûrs pour qu'on croie devoir en tenir compte ici.

caractère absolu, c'est que le point de départ de mes recherches a été la révélation que j'ai eue d'une découverte au moins inattendue de Mommsen : celle de l'olympiade élastique. Ainsi, l'olympiade 299, qui englobe les années XXIII, XXIIII, XXV et XXVI du règne d'Honorius, correspond-elle aux années 417, 418 et 419 de l'ère chrétienne. Quand on transpose les années impériales en années chrétiennes, l'une d'elles disparaît par prodige. Par contre, la 301e olympiade, qui couvre les années I, II, III et IV du règne de Valentinien III, correspond aux années 424, 425, 426, 427 et 428. Le miracle a joué cette fois-ci dans l'autre sens. L'olympiade de cinq ans succède à une de quatre, qui succédait elle-même à une de trois. De même, toujours selon Mommsen, la 309e olympiade ne correspond qu'à deux années, 457 et 458, tandis que la 310e, plus favorisée, en comporte cinq, 459, 460, 461, 462 et 463. Je ne sais trop de quoi il y a lieu d'être le plus surpris : de l'extravagance de ces conclusions, ou de la facilité avec laquelle on les accepte depuis plus d'un demi-siècle.

Si, en effet, il y a une donnée chronologique intangible, c'est celle que fournit le cadre des olympiades. Aucune échappatoire n'est permise dès l'instant que le point de départ est assuré. La 290e olympiade — la première mentionnée — commence bien avec la troisième année du règne de Théodose, c'est-à-dire avec l'année 381. La coïncidence des années impériales et des olympiades ne peut, en principe, qu'être rigoureuse pour la période ultérieure. Or, on l'a dit plus haut, elle ne l'est pas. Revenons donc à la question déjà posée : pourquoi ?

D'abord, parce que les glissements qui se sont produits dans le texte en ont troublé l'ordonnance. Mais la 299e olympiade, qui n'aurait que trois années d'après Mommsen, reprend son contenu normal, à savoir les années 417, 418, 419 et 420, si l'on admet que l'expression *in suo tertio consulatu* appartenait originellement au § 75 et non au § 76 et du même coup, la 301e olympiade se retrouve, comme on va le voir, débarrassée de son année excessive.

Le schéma chronologique proposé par Mommen est, en effet, le suivant :

Olymp. CCC		
§ 76	XXVII	a. 420
§ 77	XXVIII	a. 421
§ 78		
§ 79	XXVIIII	a. 422
§ 80	XXX	a. 423
§ 81		
§ 82		
§ 83		
Olymp. CCCI		
§ 84	I	a. 424-5
§ 85		
§ 86		
§ 87	II	a. 426
§ 88	III	a. 427
§ 89	IIII	a. 428

Or, si le règne d'Honorius s'achève dans sa 29e année, en 423, celui de Valentinien III ne commence que le 23 octobre 425 (1). Durant la période qui va du 15 août au 23 octobre 425, l'empire se trouvait juridiquement sous la domination de Théodose II, dont l'année 423 constituait, en Occident, la première année de règne, en raison du principe posé par le § 26. C'est-à-dire que le schéma chronologique véritable est le suivant :

Olymp. CCC			
§ 76	XXVII		a. 421
§ 77	XXVIII		a. 422
§ 78			
§ 79	XXVIIII	[I]	a. 423
§ 80	XXX	[II]	a. 424
§ 81			
§ 82			
§ 83			
Olymp. CCCI			
	I	[III]	a. 425

En d'autres termes, la 30e année, imaginaire, du règne d'Honorius compense, mathématiquement parlant, la deu-

(1) O. SEECK, *Regesten*, p. 350.

xième année du règne de Théodose II, à savoir la seule qui ait une importance numérique, puisque la première coïncide avec la 29e de celui d'Honorius et la troisième avec la première de celui de Valentinien III. Selon toute vraisemblance, le chroniqueur a trouvé, dans l'invention de cette année posthume, le moyen qu'il cherchait de ne point laisser sans étiquette les événements de l'année 424. Ceci revient à dire que l'erreur commise à propos du règne d'Honorius a pour résultat pratique de rétablir la correspondance des années impériales et des datations olympiques pour toute la durée du long règne de Valentinien III, ou presque.

Or, à partir de 455, nous constatons que, si les années impériales sont bien groupées par quatre, comme il convient pour s'intégrer dans le cadre de l'olympiade, le principe posé par Hydace au § 26, à savoir que la première année d'un règne doit être regardée comme la dernière du règne précédent : *ne olympiadem quinque annorum turbet adiectio*, est, de toute évidence, oublié. Comme aucune erreur compensatoire — volontaire ou involontaire — ne vient éliminer les pernicieuses conséquences de ce décalage, ainsi que cela avait été le cas pour l'interrègne qui sépare Honorius de Valentinien, il s'ensuit un nécessaire désordre auquel il n'est peut-être pas impossible de porter remède.

La liste des empereurs qui se sont succédés en Occident de l'assassinat de Valentinien III (16 mars 455) à la mort d'Anthemius, est la suivante (1) :

Petronius Maximus	17 mars 455	-	31 mai 455
Avitus	9 juillet 455	-	17 octobre 456
Majorien	1er avril 457	-	17 août 461
Sévère	19 novembre 461	-	14 novembre 465
Anthemius	12 avril 467	-	11 juillet 472

Supposons donc que nous ne disposions que de ces éléments et appliquons le principe posé par le § 26 de la Chronique d'Hydace. Nous serions conduits au tableau suivant :

(1) Sur cette date et les suivantes, O. SEECK, *Regesten*, pp. 398, 402, 404, 410, 414, 418. Les réserves que l'on peut faire sur certaines de ces dates n'ont pas d'importance pour ma démonstration.

455	XXXI	(Val. III)	I (P.M.)	I (Av.)
456				II (Av.)
Olymp. CCCVIIII				
457	I	(M.)		
458	II	(M.)		
459	III	(M.)		
460	IV	(M.)		
Olymp. CCCX				
461	V	(M.)	I (S.)	
462			II (S.)	
463			III (S.)	
464			IV (S.)	
Olymp. CCCXI				
465			V (S.)	
466				
467	I	(Ant.)		
468	II	(Ant.)		
469	III	(Ant.)		

Regardons maintenant la chronique d'Hydace en ce qui concerne chacun de ces règnes :

1. Le § 183 mentionne une troisième année du règne d'Avitus, mais c'est pour indiquer qu'il perdit dans cette troisième année l'empire et la vie. Association chronologique à coup sûr erronée puisque l'empereur vaincu et détrôné le 17 octobre 456 fut un instant évêque de Plaisance (1). Il se peut donc que cette troisième année, qui correspondait à l'année 457, provienne d'une simple équivoque de forme et nous renseigne seulement sur l'année de la mort d'Avitus. Elle n'institue aucun désordre en tous cas dans la chronologie puisqu'elle s'identifie avec la première année du règne de Majorien, qui est à coup sûr l'année 457, c'est-à-dire l'année *après* la deuxième année de règne d'Avitus.

2. Le règne de Majorien est exactement estimé. Cf. § 186, 192, 193, 198, 210.

3. Les difficultés commencent avec le règne de Sévère, dont la Chronique ne mentionne que trois années (§ 212,

(1) O. SEECK, *Regesten*, p. 402.

222 et 231). Or, ce chiffre, en soi inadmissible, est en contradiction avec la Chronique elle-même. Le § 231 dit, en effet :

III. *Reversu legati Sueuorum obisse nuntiant Severum imperii sui anno IIII.....*

Sévère, proclamé le 19 novembre 461, étant mort le 15 novembre 465, était bien dans la quatrième année de son règne, dont la cinquième eût commencé quatre jours plus tard. Mais on admettra difficilement que la nouvelle de cet événement, survenu à Rome (1), soit parvenue à la cour du roi des Wisigoths, Théodoric, assez vite pour que les légats des Suèves qui s'y trouvaient aient eu le temps de le rapporter d'urgence en Galice avant la fin de l'année 465 et, ce qui le démontre, c'est que le retour des légats est placé au début de cette soi-disant troisième année du règne de Sévère, dont il inaugure le récit ; en d'autres termes au début de l'année 466 à laquelle manque, ou devrait manquer, la mention d'une année impériale puisqu'elle correspond en fait à un interrègne.

Est-il besoin de souligner le risque que courait la chronologie de la chronique du fait de cet interrègne ? N'était-il pas plus commode d'inventer une année supplémentaire au règne de Sévère, comme on en avait ajoutée, pour d'autres raisons ou pour les mêmes, une trentième à celui d'Honorius ?

A mon avis, c'est cette sixième année et non la troisième que mentionne le § 231 et c'est pareillement la cinquième et non la seconde que mentionne le § 222. Ce qui le démontre, c'est cette pseudo-deuxième année qui est la première de la 311e olympiade. Or, la première année de celle-ci est l'année 465 qui correspond bien à la cinquième année et non à la seconde du règne de Sévère. Ce qui le confirme, c'est que, si l'on accepte cette conclusion, la coïncidence se retrouve parfaite entre les olympiades et les années impériales pour le règne d'Anthemius, dont la troisième année (469) que mentionne la Chronique, est bien la première de la 312e olympiade.

Que s'est-il donc passé ? Deux explications sont possibles. Ou bien une page du manuscrit original a été perdue, celle qui contenait partiellement ou totalement le récit des événe-

(1) O. SEECK, *Regesten*, p. 412.

ments des années 462, 463 et 464 ; ou bien, certains paragraphes seulement ont été détruits et, en particulier, ceux qui portaient la mention de ces trois années. On peut remarquer, en passant, que le § 242 nous est parvenu dans un état désastreux. Le petit nombre des indications qui nous sont fournies pour les années 466, 467 et 468, entre autres, surprend, étant donné le développement naturel que prend la Chronique à mesure qu'elle avance. Mais il serait, d'autre part, assez surprenant que les seules mentions d'années impériales qui eussent disparu fussent précisément celles de trois années consécutives. Pour ma part, je croirais plus volontiers à la disparition d'une page du texte original — ce qui d'ailleurs n'exclut pas absolument, comme on le verra plus loin, l'autre explication.

Que l'on adopte en tous cas l'une ou l'autre des hypothèses, nous pouvons déceler avec une quasi certitude le travail de correction des scribes. Constatant que le règne de Sévère ne comptait que les années *i*, *u* et *ui*, ils ont tout naturellement cru à une erreur de leurs devanciers. N'était-il pas plus raisonnable de lire un texte paléographiquement parlant tout proche ou même rigoureusement identique, à savoir *i*, *ii* et *iii* ? Cette lecture accueillie, il apparaissait bien que le nombre des années impériales n'était plus de quatre pour les 309e et 310e olympiades. Ils n'ont pas eu de peine à y remettre « bon ordre ». Ils n'avaient qu'à oublier les principes posés par le § 26 sur la coïncidence de l'année terminale d'un règne avec l'année initiale de celui qui le suit. Ils retrouvaient alors, nombre pour nombre, les années impériales nécessaires à meubler les 308e, 309e et 310e olympiades. Mais si, en dédoublant à trois reprises l'année où l'empire changeait de titulaire — avec Avitus, avec Majorien et avec Sévère — ils comblaient le vide de trois années dans le règne de Sévère, ce dédoublement détruisait naturellement la correspondance des années impériales et des olympiades et sacrifiait la réalité chronologique aux besoins malencontreux d'une logique factice.

Le tableau suivant montrera quelle correspondance il convient de substituer à celle que nous apporte le texte actuel.

	(1)		(2)		*Observations*
Olymp. CCCVIII					
a. 453	XXIX	(V)	XXIX		
a. 454	XXX		XXX		
a. 455	XXI		XXXI/I	(A)	
a. 456	I	(A)	II		
Olymp. CCCVIIII					
a. 457	II		III/I	(M)	
a. 458	III		II		
a. 459	I	(M)	III		
a. 460	II		IV		
Olymp. CCCX					
a. 461	III		V/I	(S)	
a. 462	IV		II		(manque)
a. 463	V		III		(manque)
a. 464	I	(S)	IV		(manque)
Olymp. CCCXI					
a. 465	II		V		
a. 466	III		VI		(interrègne)
a. 467	I	(A)	I	(A)	
a. 468	II		II		
Olymp. CCCXII					
a. 469	III		III		

II. — Données accidentelles

Les bases de la chronologie hydatienne ainsi restaurées, il reste à voir, dans quelle mesure les données que j'ai appelées « accidentelles » les assurent ou les infirment.

a) *Ère d'Espagne.*

Si on laisse de côté les indications fournies par le manuscrit de Montpellier, on trouve dans la Chronique d'Hydace huit mentions de l'ère d'Espagne. Ce sont les suivantes :

(1) Texte actuel.
(2) Correspondance restituée.

		Ère d'Espagne		*Années impériales*		
1.	§ 42	CCCCXLVII	= 409	Honorius	XV	= 409
2.	§ 49	CCCCLVII	= 419	-	XVII	= 411
3.	§ 99	CCCCLXX	= 432	Valentinien III	VIII	= 432
4.	§ 127	CCCCLXXXI	= 443	-	XVIII	= 442
5.	§ 150	CCCCLX	= 422	-	XXVIII	= 452
6.	§ 173	CCCCXCIV	= 456	Marcien	VI	= 456 (d'après la Chronique)
7.	§ 192*a*	CCCCXCV	= 457	Majorien	II	= 458
8.	§ 214	D	= 462	(éclipse du 2 mars 462)		= 462

Ce tableau me semble appeler une remarque initiale : c'est que, lorsque l'on transcrit en années de l'ère chrétienne, d'une part, les années de l'ère d'Espagne et, d'autre part, les années impériales, on constate que les correspondances ne coïncident que quatre fois sur huit (§ 42, 99, 173 et 214). Pourquoi, dans les quatre autres cas, ne coïncident-elles pas?

En général, pour des raisons d'ordre paléographique. Il est très probable que les scribes ont omis, ajouté ou mal lu, un ou deux signes dans les § 127 (*CCCCLXXXI* au lieu de *CCCCLXXX*), 150 (*CCCCLX* au lieu de *CCCCXC*), 192 *a* (*CCCCXCV* au lieu de *CCCCXCVI*). Seule, la substitution au § 49 de *CCCCLVII* à *CCCCXLVIIII* qui conviendrait, apparaît difficilement explicable de la même manière, mais c'est à coup sûr la date fournie par l'année impériale qui est la bonne, car le § 49 rapporte le partage de l'Espagne par ses envahisseurs de 409, et celui-ci ne peut être reporté à 419, les Silings et les Alains ayant été exterminés par Wallia, mort dès 418. Au reste, il semble que les mentions de l'ère espagnole résultent pour la plupart d'interpolations, puisque, sauf celles qui figurent aux § 42 et 214, elles ne se rencontrent point dans le manuscrit de Berlin mais exclusivement dans les manuscrits espagnols.

De ces mentions, d'ailleurs, la plupart sont irrecevables si l'on s'en tient à la lettre du texte, ou ne font que confirmer les données des années impériales, si l'on croit devoir accepter l'interprétation qu'on a donnée ci-dessus des erreurs qu'elles contiennent. Deux seulement méritent de retenir un instant l'attention : celles qui figurent aux § 173 et 192 *a*. La pre-

mière, en effet, se rapporte à la première année du règne d'Avitus, et Mommsen a bien vu qu'il convenait de la situer en 456. Mais alors, comment la seconde année du règne d'Avitus peut-elle aussi correspondre à cette année 456 ? (§ 175). De même, le § 192 *a* concerne la seconde année du règne de Majorien, c'est-à-dire l'année 458, et, là encore, Mommsen a vu juste, mais il en résulte, soit que le § 191, qui concerne la première année du même règne se rapporte à l'année 457, soit que ce même paragraphe n'occupe pas la place qui lui convient.

b) *Phénomènes cosmiques.*

La chronique d'Hydace a consigné les manifestations d'un certain nombre d'éclipses. En voici la liste :

1.	§ 34	S		11 novembre	402
2.	§ 64	S	jeudi	19 juillet	418 (vendredi)
3.	§ 136	S	mardi	23 décembre	447 (mercredi)
4.	§ 151	L		27 septembre	452 ?
5.	§ 173	S	vendredi	5 octobre	456
6.	§ 191	S	mercredi	28 mai	457 (vendredi) ?
7.	§ 214	L	vendredi	2 mars	462
8.	§ 225	L	lundi	20 juillet	464
9.	§ 242	.....			

A priori, ces notations sont de première importance, puisque les dates des éclipses peuvent être calculées par des procédés mathématiques et fournissent, par conséquent, des éléments de confrontation incontestables. Mais, d'une part, comme le montre le tableau ci-dessus, des erreurs se rencontrent en ce qui concerne le jour auquel se sont produites ces éclipses, — erreurs qui sont peut-être le fait des seuls scribes — et, d'autre part, les § 151 et 191 mentionnent des éclipses imaginaires. L'éclipse de lune signalée le 27 septembre 452 est, semble-t-il, soit celle du 15 septembre 452, soit celle du 26 septembre 451, et l'éclipse de soleil du 28 mai 457 doit sans doute être reportée au 8 juin de cette même année, ou, comme l'a pensé Mommsen, au 28 mai 458.

Mais regardons les choses d'un peu plus près. L'éclipse mentionnée par le § 214 est, rappelons-le, située par la tradition dont le Pseudo-Frédégaire nous a gardé la trace, après les événements que rappelle le § 217. Le paragraphe a donc

été déplacé ou mal placé dans la Chronique, à un moment ou à un autre. En tout état de cause, il ne peut se rapporter à la fois à l'année 462 et à la première année du règne de Sévère. De même, le § 225 concerne bien l'année 464, mais il ne peut alors être inséré dans le récit de la deuxième année du règne de Sévère (Cf. § 222), si l'on s'en tient à la leçon des manuscrits, ni dans la cinquième si l'on accepte la correction que j'ai proposée plus haut. Dans le premier cas, il s'agirait de l'année 462 ; dans le second cas, de l'année 465. Quant au « système » imaginé par les scribes, il donnerait l'année 460. Si l'on veut, comme l'a fait Mommsen, maintenir la date de 464, c'est la chronologie des années impériales qui s'effrondre. Le § 191 doit être nécessairement corrigé, puisqu'aucune éclipse n'a eu lieu le 28 mai 457. Si l'on maintient le paragraphe dans le cadre de l'année 457, il faut substituer *sexto idus iunias*, à *quinto kal. iunias*. La correction est à faire reculer les plus téméraires. Mais, si l'on veut sauver le texte, et c'est, je crois, la solution raisonnable, il faut admettre que le paragraphe se rapporte à l'année 458, c'est-à-dire substituer au schéma actuel :

§ 191 Quinto ..... apparuit.
§ 192 II. Gothicus ... revertuntur.
§ 192 a Aera ..... ecclesiam.

le schéma suivant :

§ 191 Quinto ..... apparuit.
§ 192 Gothicus ..... revertuntur.

Quant au cas du § 151, il est insoluble par la critique interne. C'est par un autre moyen, on le verra plus loin, qu'il est possible d'en venir à bout. Contentons-nous donc, pour l'instant, de noter que, s'il concerne l'éclipse du 26 septembre 451, il faut lire *VI kal. octobris*, à la place de *V kal. octobris*, et que, s'il se rapporte à l'éclipse du 15 septembre 452, il faut corriger en *XVII kal. octobris*.

Ainsi, loin de nous apporter les repères certains qu'on pouvait espérer, les indications relatives aux éclipses ne sont que d'un médiocre secours, non seulement parce qu'elles ne sont pas toujours exactes, mais surtout parce que nous ne sommes pas assurés qu'elles occupent toujours à bon droit la place où nous les trouvons. Je ne suis pas, pour ma part,

convaincu qu'elles figuraient toutes dans le texte primitif — et il faut espérer que non pour la bonne renommé d'Hydace. Si pourtant, il en allait ainsi, il faudrait admettre que les § 214 et 225 au moins constituent des vestiges du récit des années 462 et 464, maladroitement réutilisés dans la narration du règne de Sévère.

c) *Pontificats.*

Si la mention de certaines éclipses résulte probablement d'adjonctions au texte original de la chronique, il est, par contre, à peu près indubitable que les indications relatives aux papes ont été pour la plupart le résultat d'interpolations. Voici la succession des pontifes romains, telle que le *Liber pontificalis* permet de l'établir (1) et, en face, les dates auxquelles la Chronique les mentionne :

Siricius	385-399	§ 15	386	
Anastasius	399-401	.....		
Innocentius	401-417	§ 35	402	
Zosimus	417-418	.....		
Eulalius	418-419	§ 65	418	
Bonifatius	419-422	§ 52	412	
Caelestinus	422-432	§ 87	426	
Xystus	432-440	§ 105	434	
Leo	440-461	§ 135	447	
Hilarus	461-468	§ 221	461	(Mommsen 462 ?)
Simplicius	468-476	§ 248	469	(Mommsen 468 ?)

Commençons par le cas de Hilaire. Le § 248 qui rapporte son remplacement par Simplicius est ainsi libellé :

> *Hilaro defuncto sex sacerdotii sui annis expletis XLV Romanae ecclesiae Simplicius episcopus ordinatur.*

Il n'est pas exact que le pontificat d'Hilaire ait duré six ans, puisque, commencé le 19 novembre 461, il s'est achevé le 29 février 468. Si l'on compte les années extrêmes, il faut lui attribuer un laps de dix ans et, si l'on compte les années vraies, il était entré dans sa septième année le 20 novembre 467. D'après la chronologie de Mommsen, la durée de ce

(1) D'après O. SEECK, *Regesten*, p. 470.

pontificat est de 5 ou 6 ans, mais les dates de son départ et de sa fin sont également erronées. En apparence, la chronologie que je propose n'est guère plus heureuse puisque, si elle ramène le début du pontificat d'Hilaire à sa véritable date, elle fournit pour son terme l'année 469, alors que Simplicius était pape depuis l'année précédente. Mais, en fait, ce ne sont que les apparences qui sont contre moi, car ce n'est pas sur le texte même d'Hydace que le glossateur s'est ingénié, c'est sur le texte déjà revu et corrigé, du point de vue de la concordance, entre les olympiades et les années impériales. En effet, d'après ce texte, le pontificat d'Hilaire commence bien dès la première année du règne de Sévère. Mais, d'après lui aussi, le règne de Sévère ne durant que trois ans, la sixième année du pontificat coïncide avec la troisième année du règne d'Anthemius. En insérant dans la troisième année de ce règne l'indication, fausse en soi, de la durée du pontificat d'Hilaire, à savoir six ans au lieu de sept, le glossateur raisonnait bien mais, victime d'un texte truqué, il ne s'apercevait pas qu'il plaçait en fait le début du pontificat en 461 et sa fin en 469 (1).

L'interpolation est ici flagrante et confirme les remaniements que j'ai signalés plus haut. Mais elle n'est pas unique.

Reportons-nous au § 135. Il indique que, dans la 23e année du règne de Valentinien III, en 447 par conséquent, le pape Léon commande aux destinées de l'église romaine (*praesidet*) et rapporte que des lettres du pape contre les erreurs des Priscillianistes avaient été envoyées à l'évêque Turribius d'Astorga. Que ce paragraphe soit authentique et bien à sa place, la chose est sûre, puisque nous possédons une lettre de Léon le Grand relative à cette affaire et qui est datée du 21 juillet 447 (2). Mais, qu'a voulu dire Hydace? C'est qu'au moment où s'est déroulée cette phase de la lutte contre les Priscillianistes, le pape était Léon Ier. Il n'a nullement prétendu nous informer sur le début du pontificat qui, en fait, avait commencé sept ans plus tôt. Les scribes ne se

(1) Notons que cette durée de six ans résulte également de MARCELLINUS COMES, *Chron.*, an. 461/1 et 467/2, dans *M.G.H.*, *a.a.*, t. XI, pp. 87 et 89.

(2) JAFFÉ-WATTENBACH, *Regesten*, no 412.

sont pas aperçus que la mention *praesidet episcopus Leo* n'avait de sens que reliée à celle de la correspondance échangée avec Rome. Ils ont repris la formule telle quelle (§ 52, 65, 87), ou bien à peine modifiée, en substituant *habetur* à *praesidet* (§ 15, 35, 105), et ont, par ce moyen, rempli un certain nombre de vides. Ainsi apprend-on, en une année quelconque de son pontificat, que le pape se nomme X ou Y. Sauf en ce qui concerne Boniface (§ 52), la chose est d'ailleurs exacte. On peut seulement s'étonner qu'Anastase et Zosime aient été oubliés et que, par contre, (§ 65), Théophile d'Alexandrie ait été pris pour un pape. Au reste, soulignons que le Pseudo-Frédégaire n'a point retenu les mentions relatives aux différents pontificats et qu'à moins de croire à une élimination systématique qu'on expliquerait assez mal, il faut admettre qu'elles ne figuraient point encore dans le texte qu'il avait alors sous les yeux.

d) *Années impériales d'Orient.*

La Chronique d'Hydace utilise à plusieurs reprises les années impériales d'Orient et il n'y a aucune raison de penser que leur mention soit le fait de glossateurs. La Chronique est, ne l'oublions pas, un texte occidental. On comprend qu'on ait pu penser à la préciser ou à l' « enrichir » par les corrections et les compléments dont on vient de parler, mais on ne voit pas à quels mobiles eussent obéi les scribes de l'époque wisigothique ou carolingienne en ajoutant les noms des empereurs byzantins. La chose n'est sans doute pas impossible, mais on n'a à priori aucun motif de l'envisager. Mais, si les mentions relatives aux années impériales d'Orient ne sont pas le fait des copistes d'Hydace, ils ne se sont pas fait faute d'harmoniser les données qui leur paraissaient contradictoires.

L'avènement de Léon Ier est situé (§ 185) dans la troisième année du règne d'Avitus. Le fait est exact. Cette année correspond, comme on l'a dit plus haut, à l'année 457 et non à 456, comme le veut Mommsen. Mais, au § 235, on apprend que la huitième année du même règne correspond à l'élévation d'Anthemius qui a eu lieu en 467. Or, cette année est la onzième et non la huitième du règne de Léon. La huitième est l'année 464, qui n'est pas la troisième mais la

quatrième du règne de Sévère et qui est antérieure de trois années à l'avènement d'Anthemius. Contradictions certes, mais qui ne sont pourtant pas impossibles à éliminer si l'on se rappelle que, pour nos scribes, le règne de Sévère ne dure que trois ans. Celui de Léon commençant en même temps que celui de Majorien, il en résulte que, lorsque Majorien eut régné cinq ans puis Sévère trois, Léon avait bien régné huit ans ; en d'autres termes, que la huitième année du règne de Léon correspondait à la troisième année du règne de Sévère, dans le récit de laquelle s'insère le § 235. Ce que les scribes n'ont pas vu, c'est que cette soi-disant troisième année était, en fait, la sixième et que la proclamation d'Anthemius comme Auguste coïncidait avec la première année de son règne. Seulement, cette dernière erreur se justifiait à leurs yeux parce que cette mention de la première année se plaçait en tête du § 236 et que le § 235 se trouvait du même coup rejeté dans l'année précédente, qui est bien l'année 466. Ainsi, se trouve à nouveau vérifiée l'hypothèse d'une lacune de trois années dans le texte de la Chronique, relatif au règne de Sévère. En substituant *octavo* au *decimo* que portait le texte primitif, les scribes nous en ont, une fois encore, administré la preuve.

Mais ceci n'est que hors-d'œuvre et les erreurs qui concernent le règne de Marcien sont autrement graves. Revenons-en aux textes :

§ 147	XXVII	(Valentinien)	= 451	I	(Marcien)
§ 154	XXVIIII	-	= 453	II	-
§ 157	XXX	-	= 454	III	-
§ 162	XXXI	-	= 455	IV	-
§ 165	I	(Avitus)	= 455	IV	(*quarto iam regni sui anno, obtinet monarchiam*)
§ 173	I	-	= 455	VI	-
§ 184	III	-	= 457	VII	-

Le tableau ci-dessus montre le chevauchement de deux systèmes chronologiques. Le premier, représenté par le § 173, fait de l'année 455 la sixième année du règne de Marcien, dont la première serait alors l'année 450 ; les six autres mentions s'accordent pour faire de cette première année l'année

451. C'est le § 173 qui est dans le vrai puisque, nous le savons par ailleurs, Marcien est arrivé à l'empire le 25 août 450 (1). Mais il s'agit d'une interpolation de l'*epitome hispana*, qui est absente dans le manuscrit de Berlin. En outre, si la première année du règne de Marcien correspond à la 27e de celui de Valentinien, la seconde ne peut évidemment pas correspondre à la 29e. Comment expliquer ces inconséquences ?

Si l'on se reporte aux événements historiques solidement datés par ailleurs, tels qu'ils sont rapportés au règne de Valentinien III, on constate qu'ils sont décalés d'une année :

§ 150 Invasion des Huns en Gaule 452 au lieu de 451
§ 154 Invasion des Huns en Italie 453 » 452
§ 157 Mort de Pulchérie, juillet 454 » juillet 453 (2).

A partir du § 160 au moins (Assassinat d'Aetius), tout rentre dans l'ordre, par rapport aux années impériales d'Occident. En d'autres termes, il manque la mention d'une année entre les § 157 et 160, puisqu'ils enregistrent dans une même année des événements qui se sont passés dans deux années successives. Mais, dira-t-on, la chose est impossible puisque nous avons une énumération continue des années du règne de Valentinien III, dont la 31e année est effectivement la dernière. Elle serait impossible, en effet, si nous n'avions pas une année en trop par ailleurs, celle qui est numérotée la 27e.

Voici, en effet, le schéma donné par Mommsen

§ 143 XXVI an. 450
. . . . . .
§ 146 XXVII Theodosius imperator moritur . . . .
XLVIII. an. 451
§ 147 Post quem . . . . . orientis. an. 451
§ 148 XXVIII Valentiniani imperatoris an. 452
mater Placidia moritur apud Romam. an. 452
§ 149 In Gallaecia . . . . . perdocetur. an. 452

Or, la mort de Théodose II est du 28 juillet 450 (3) et celle de Galla Placidia du 27 novembre de la même année (4). Il

(1) O. SEECK, *Regesten*, p. 387.
(2) O. SEECK, *Regesten*, p. 399.
(3) O. SEECK, *Regesten*, p. 387.
(4) O. SEECK, *Regesten*, p. 386.

en résulte que la 27e année que mentionne le § 146 doit être reportée au début du § 149 qui rappelle des événements survenus en avril 451. La mort de Galla Placidia étant du mois de novembre, c'est nécessairement d'avril de l'année suivante qu'il s'agit dans un paragraphe qui vient après celui qui rapporte cette mort. Dès lors, les événements décalés reprennent leur place chronologique normale, place dont les avait privés une lacune dont on ne peut mesurer l'étendue, que l'on constate entre les § 157 et 160, et qui avait conduit les scribes à déplacer la mention de la 308e olympiade. Du même coup, se résout le problème que posait l'éclipse mentionnée au § 151, qui est bien celle du 26 septembre 451, celle pour laquelle la correction à apporter au texte est insignifiante : *ui* pour *u*. Du même coup aussi disparaît l'absurdité que constituait l'identité de la première année du règne de Marcien avec l'année 451 et de la seconde avec l'année 453.

Proclamé le 25 août 450, Marcien devait bien mourir, comme le dit la Chronique (§ 184) *septimo anno* de son règne.

Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines car, si la troisième année du règne de Marcien correspond bien à la 29e du règne de Valentinien III, la quatrième ne peut correspondre à la 31e (§ 162). Or, c'est ici la chronologie valentinienne qui est la bonne, puisque le § 162 nous rapporte l'assassinat de Valentinien, qui a bien eu lieu dans la 31e année du règne de cet empereur, à savoir en 455. Que s'est-il donc passé ? Une fois encore les scribes ont essayé de rétablir la concordance des années en dépit de la lacune qui en interrompait la continuité. Ils ont rectifié la chronologie du règne de Marcien en fonction des corrections déjà apportées à celui de Valentinien. Puisque, dans la chronologie rectifiée de ce dernier règne, la 30e année correspondait à la troisième année de celui de Marcien, il leur a paru que la 31e année devait correspondre à la quatrième du règne de Marcien et non à la cinquième, comme l'indiquait certainement le texte original. Ils ont donc corrigé les § 162 et 165. Mais, pour notre chance, ils n'ont pas réfléchi que, si la première année du règne d'Avitus était la quatrième de celui de Marcien (§ 165), la troisième de ce même règne d'Avitus se trouvait nécessairement en être la sixième. Or, aux § 183-184, nous voyons

que c'est la septième qui est donnée comme équivalente. Étourderie par laquelle nos scribes dénoncent eux-mêmes leur malheureuse initiative et confirment involontairement la lacune que nous avons signalée.

Reste un dernier point : le décalage d'un an entre la chronologie du règne de Marcien et celle de Valentinien III, car la première année du règne de Marcien devrait, semble-t-il, correspondre à la 26e et non à la 27e de celui de Valentinien, à l'année 450 et non à l'année 451. Certes, si le compte des années de règne se faisait de la même façon dans toutes les sources. Mais, en fait, deux procédés se rencontrent : calcul incorporant les années extrêmes, calcul des années vraies. Si l'on applique au règne de Marcien ce dernier procédé, c'est-à-dire si l'on fait partir le compte des années de règne de la date précise de l'avènement de l'empereur, on s'aperçoit que celui-ci, proclamé le 25 août 450, est bien mort, comme nous l'apprend la Chronique, au § 184, *septimo anno imperii sui*, puisque son décès est du 26 janvier 457 et que la septième année de son règne se fût achevée le 24 août suivant (1). Or, la difficulté commence quand on entend établir une correspondance avec un système qui ramène fictivement au 1er janvier le départ des règnes. On peut, sans doute, rectifier purement et simplement, comme la Chronique d'Hydace l'a fait pour les olympiades, mais on peut aussi compter comme première année celle dans laquelle se situe la masse de mois la plus importante. Il en résulte que, lorsque les avènements se produisent dans les six premiers mois, le point de départ du règne se trouve fictivement ramené à l'année julienne commençant le 1er janvier précédent, et, lorsqu'ils se produisent dans les six derniers mois, au 1er janvier suivant. Dans le premier cas, tout se passe comme si l'on comptait les années extrêmes ; dans le second, le décalage est nécessairement d'une année par rapport aux résultats qu'on eût obtenus par ce système de computation. Théodose Ier et Arcadius ont accédé à l'empire au mois de janvier ; Théodose II, au mois de mai ; Léon Ier, au mois de février (2). Seul, Marcien est arrivé au pouvoir dans la seconde partie de l'année,

(1) O. Seeck, *Regesten*, pp. 387 et 403.
(2) O. Seeck, *Regesten*, pp. 250, 284, 315 et 403.

si l'on s'en tient aux cadres de notre chronique. Il était normal que ce fut pour son seul règne qu'un décalage fût constaté avec la chronologie occidentale.

Ces différentes remarques me conduisent à proposer, pour les années 450-455, le schéma suivant :

§ 143		Asturius .....consulatus.	an. 449
§ 144	XXVI	Sebastianus ...occidi.	an. 450
§ 145-148			an. 450
§ 149	XXVII	In Gallaecia ...perdocetur.	
		= Marcien I	an. 451
§ 150-153			an. 451
§ 154	XXVIII	Secundo .....interiit.	
		= Marcien II	an. 452
§ 155-156			an. 452
Olymp. CCCVIII			
§ 157	XXIX	Tertio .....iulio.	
		= Marcien III	an. 453
? (1)	XXX	.....	
		= Marcien IV	an. 454
§ 158		Per .....Romana.	an. 453 ou 454
? (1)	XXX	.....	
		= Marcien IV	an. 454
§ 159		In Gallaecia ...monstratur.	an. 453 ou 454
? (1)	XXX	.....	
		= Marcien IV	an. 454
§ 160		Aetius .....honorati.	an. 454
§ 161		His .....Iustinianus.	an. 454
§ 162	XXXI	Quarto .....militari	
		= Marcien V	an. 455

J'en ai fini avec cette longue discussion, sans prétendre avoir résolu, ou même abordé, tous les problèmes que pose la Chronique d'Hydace. Celle-ci a généralement bonne réputation et je crois qu'elle la mérite car, lorsqu'il est possible de contrôler le détail des informations qu'elle nous apporte, on est généralement frappé par leur précision et leur exactitude. Malheureusement, ce n'est point l'œuvre d'Hydace que nous

(1) Lacune.

consultons, c'est un livre torturé, mutilé, incrusté d'adjonctions maladroites, défiguré par les corrections intempestives des scribes successifs. J'ai tenté de montrer qu'il n'était pas impossible de retrouver le visage de la chronique primitive, comme on découvre les couleurs des vieux maîtres, quand on a débarrassé leurs toiles des vernis qui les assombrissent. Sans doute, mes conclusions me vaudront-elles, dans la mesure où l'on voudra leur prêter attention, les critiques habituelles aux restaurateurs. Mais, si certains peuvent hésiter à me suivre tout à fait et à accepter la restitution que j'ai tentée, ils ne se refuseront pas du moins à reconnaître que la chronique qui nous est parvenue est encombrée de contradictions et de fautes et, la chose admise, il faudra bien, si l'on veut continuer d'utiliser Hydace, ou les éliminer autant qu'il est possible ou définir l'histoire comme un ingénieux moyen de fonder la vérité sur la conjonction des erreurs.

Christian COURTOIS.

Tableau récapitulatif

1		
2	I (Th. Ier)	379
3		
4	II	380
5		
Olymp. *CCLXXXX*		
6	III	381
7	IIII	382
8		
9	V	383
10	VI	384
11		
Olymp. *CCLXXXXI*		
12	VII	385
13		
14	VIII	386
15?		
16	IX	387
17	X	388
18		
Olymp. *CCLXXXXII*		
19	XI	389
20	XII	390
21	XIII	391
22	XIIII	392
Olymp. *CCLXXXXIII*		
23	XV	393
24	XVI	394
25	XVII	395
25*a*		
26	I (Hon.)	395
27		
28	II	396
Olymp. *CCLXXXXIIII*		
29	III	397
30	IV	398
31	V	399
32	VI	400
Olymp. *CCLXXXXV*		
33	VII	401
34?	VIII	402
35?		
36	VIIII	403
—		
37	X	404
Olymp. *CCLXXXVI*		
37*a*?	XI	405
38	XII	406
39		
40	XIII	407
41	XIIII	408
Olymp. *CCLXXXXVII*		
42	XV	409
43		
—		
44		

(1) Le ? placé après les numéros des paragraphes indique une interpolation possible ou probable, soit de l'ensemble, soit d'une partie.

Lorsque ces numéros sont soulignés, c'est que le paragraphe n'occupe pas la place qu'il devait occuper primitivement.

Les ( ) désignent les années ou olympiades, dont j'ai rectifié la situation dans le texte ou le numéro d'ordre.

Le signe [ ] indique les années restituées.

Le signe < > indique les années excessives.

Les paragraphes pointés sont ceux dont la datation est différente de celle proposée par Mommsen.

45		
46		
47		
48	XVI	410
49?	XVII	411
50		
51	XVIII	412
52?		
53		
Olymp. *CCLXXXXVIII*		
54	XVIIII	413
55		
56		
57	XX	414
58		
59	XXI	415
60	XXII	416
61		
62		
62 *a*		
62 *b*		
Olymp. *CCLXXXXVIIII*		
63	XXIII	417
64?	XXIIII	418
65?		
66		
67		
68		
69		
70		
71	XXV	419
72		
73		
.74	XXVI	420
.75		
Olymp. *CCC*		
.76	XXVII	421
—		
.77	XXVIII	422
.78		
.79	XXIIII	423
.80	<XXX>	424
.81		
.82		
.83		
Olymp. *CCCI*		
.84	I (Val. III)	425
.85		
.86		
87?	II	426
88	III	427
89	IIIII	428
Olymp. *CCCII*		
90	V	429
91	VI	430
92		
93		
94		
95	VII	431
96		
97		
98	VIII	432
99?		
Olymp. *CCCIII*		
100	VIIII	433
101		
102		
103		
104	X	434
105?		
106	XI	435
107	XII	436
108		
108 *a*?		
109		
Olymp. *CCCIIII*		
110	XIII	437
111		
112	XIIII	438
113		

114		
115	XV	439
116		
117		
118		
119		
120	XVI	440
121		
Olymp. *CCCV*		
122	XVII	441
123		
124		
125		
126	XVIII	442
127?		
128	XVIIII	443
129	XX	444
Olymp. *CCCVI*		
130	XXI	445
131		
132		
133		
134	XXII	446
135	XXIII	447
136?		
137	XXIIII	448
138		
139		
Olymp. *CCCVII*		
140	XXV	449
141		
142		
.143		
144	XXVI	450
145		
.146		
.147		
.148		
.149	(XXVII)	451
.150?		
.151?		
.152		
.153		
.154	(XXVIII)	452
.155		
.156		
Olymp. *CCCVIII*		
.157	(XXVIIII)	453
	[XXX?]	454
158		453-4?
	[XXX]?	454
159		453-4?
	[XXX]?	454
160		
161		
162	XXXI	455
163		
164		
.165	I(Av.)	455
.166		
.167		
.168		
.169		
.170		
.171		
.172		
.173?		
.174		
175	II	456
176		
177		
178		
179		
180		
181		
182		
Olymp. *CCCVIIII*		
.183	III	457
.184		
.185		

186	I(Maj.)	457	.220		
187			.221?		
188				[II]	462
189				[III]	463
190				[IIII]	464
191?			Olymp. *CCCXI*		
—			.222	(V)	465
192	II	458	.223		
192 *a*?			.224		
193	III	459	225?		
194			——		
195			.226		
196			.227		
197			.228		
198	IIII	460	.229		
199			.230		
200			.231	<(VI)>	466
201			.232		
202			.233		
203			.234		
204			.235		
205			.236	I (Anth.)	467
206			.237		
207			.238		
208			.239		
209			.240		
Olymp. *CCCX*			.241	II	468
210	V	461	.242		
211			.243		
.212	I(Sev.)	461	.244?		
.213			Olymp. *CCCXII*		
.214?			.245	III	469
——			.246		
214*a*			.247?		
.215			.248		
.216			.249		
.217			.250		
.217*a*			.251		
.218			.252		
.219			.253		

ÉTYMOLOGIES BYZANTINES

I

Καπνικαρέα

Le nom de l'église athénienne du XIe siècle actuellement appelée *Καπνικαρέα* a été l'objet de plusieurs recherches ; plusieurs étymologies, paradoxales pour la plupart, ont été formulées.

Ce qui a provoqué cette profusion d'étymologies c'est la diversité des formes sous lesquelles ce nom nous a été attesté.

En effet le nom de cette église, consacrée à Notre-Dame, se trouve, autant que je sache, sous les formes suivantes : *Καπνικαρέα* (1), *Καμνικαρέα* (2), *Καμικαρέα* (3), *Καμκαρέα* (4), *Καμουκαρέα* (5), *Καμουχαρέα* (6), *Καμουχαριώτισσα* (7), *Χρυσοκα-*

(1) Dans une note de 1558 « *...ἀειπαρθένου Μαρίας τῆς ἐπονομαζομένης Καπνικαρέας* » : D. KAMBOUROGLOU, *Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων*, 2 (1890) 287. Aussi dans un contrat de 1750 : KAMBOUROUGLOU, *Μνημεῖα τῆς Ἱστορίας τῶν Ἀθηναίων* 3 (1892) 31. Dans une note de 1822, KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 1 (1889) 163. — K. PITTAKIS dans *Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική*, 1853, p. 1014, 1015, donne la même forme. — Actuellement aussi le nom est connu à Athènes sous cette forme, et signifie, par métaphore, *la vieille* et *la vieille fille* aussi.

(2) Attestée dès l'époque de la Révolution Nationale. KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 1, 163. Cf. aussi PITTAKIS dans *Ἐφημ. Ἀρχαιολ.*, 1842, p. 533.

(3) Dans une note écrite sur un *Μηναῖον* en 1559. KAMBOUROGLOU, *Μνημεῖα...* 2 (1890) 10.

(4) Selon KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 287 « *κοινῶς* », « couramment » ; j'ai aussi relevé la forme dans la collection de nouvelles de A. PAPADIAMANDIS, *Νεκρὸς Ταξιδιώτης*, éd. Eleutheroudakis, Athènes 1925, p. 74.

(5) Attestée à la date 1559 dans une note : KAMBOUROGLOU, *Μνημεῖα...*, 2, 10 ; on trouve aussi cette forme dans un catalogue de la librairie *Γκαρπολᾶ* de 1838.

(6) Chez les voyageurs, selon KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.* 2, 287.

(7) D'après la tradition orale, attestée par KAMBOUROGLOU, *ibid.*,

μουχαριώτισσα (1), *Καμουκαρία* (2), *Καμνικαρία* (2), *Καπνικορία* (2), *Καμουχαρία* (3), *Κακουμερία* (4).

Il est certain que la forme *Κακουμερία* (*Cacoumeria*), attestée par Wheler, est due à une mauvaise audition ou à la négligence avec laquelle les voyageurs notaient les mots entendus (5) ; une pareille forme n'a pas dû exister.

Je crois aussi que toutes les autres formes en *-ία* (*Καμνικαρία, Καμουκαρία, Καμουχαρία, Καπνικορία*) n'ont jamais existé et qu'elles sont des déformations dans la graphie. En dehors des difficultés linguistiques que présente l'explication d'un pareil changement de *-έα* en *-ία* dans le dialecte du vieil Athènes (6), Kambouroglou lui-même nous met en garde envers l'authenticité de ces formes, quand il nous dit, vaguement d'ailleurs, qu'elles sont connues par différents auteurs et attestations écrites, sans les mentionner (7). Il est à noter aussi que Philadelpheus en donnant la forme *Καμουχαρία*, empruntée aux voyageurs Spon, Fourmont et Pococke, comme il dit, nous met en présence d'une forme phonétique avec un χ, difficile à noter par des étrangers (8).

Personne d'ailleurs de ceux qui se sont occupés de l'étymologie du mot n'a pris en considération ces formes, dont le caractère étrange est flagrant (*Καπνικορία* !).

Or, seules les formes autres que celles en *-ία* seront l'objet de notre recherche.

La plupart des étymologies proposées jusqu'à présent sont loin d'être scientifiques, et bien insignifiantes pour en discu-

(1) *Ibid.*

(2) Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, fait aux années 1675 et 1676 par Jacob Spon et George Wheler, t. II, La Haye, 1724 ; il écrit *Camoucaria.* KAMBOUROGLOU, dans *Αἱ Παλαιαὶ Ἀθῆναι*, Athènes 1922, p. 242, écrit que les autres formes sont attestées chez différents auteurs et documents écrits.

(3) Voir note 8.

(4) *A Journey into Greece* by George WHELER Esq. ; in company of Dr. Spon of Lyons, London 1682, p. 347 ; il écrit : *Cacoumeria.*

(5) Son compagnon de voyage Spon, p. ex., a noté le même mot sous la forme *Camoucaria.*

(6) Cf. CHADZIDAKIS, *Μεσαιωνικὰ καὶ Νέα Ἑλληνικά*, 1 (1905) 337 sq.

(7) *Αἱ Παλαιαὶ Ἀθῆναι*, p. 242.

(8) Th. PHILADELPHEUS, *Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν*, 1 (1902) 270.

ter. Mentionnons seulement qu'on a rapporté l'origine du mot à *καπνός* + *κάρα* (1), à *καπνοκαρυΐνη* (2), à *καμίνια τοῦ Καρέα* (3), *καμίνια τοῦ Καρᾶ*, à *καπινάδα τοῦ Καρέα* etc. (4).

Const. Zissiou (5), s'attachant à la forme *Καμουκαρέα*, admet l'étymologie proposée plus anciennement par Kambouroglou (6) et d'après laquelle ce nom doit être un dérivé de *καμουκᾶς* « damas », qu'on mettait comme rideau devant l'image de la Vierge, et considère la forme *Καπνικαρέα* comme créée par les savants.

T. Neroutsos (7) admet aussi cette étymologie, en disant que la forme *Καπνικαρέα* n'existait pas dans la réalité, et qu'elle était une fiction de Sourmelis et de Pittakis ; ce qui n'est pas exact, puisque on la trouve attestée depuis 1558 (8).

On a exclu l'hypothèse selon laquelle le nom sous la forme *Καμουχαρέα* est un dérivé d'un mot **καμουχάρης* « le marchand ou fabricant de damas », parce que des métiers pareils n'existaient pas à Athènes (9).

Selon Kambouroglou, qui ne croit pas qu'une évolution phonétique d'un mot à sens clair soit possible, « seule la forme *Καπνικαρέα*, qui est une altération de *Καμνηκαρέα* (*sic*) n'est pas correcte ; toutes les autres formes sont des variantes du surnom de Notre-Dame *τῆς Καμνούσης χάριτας* « qui fait des grâces » (10).

(1) SOURMELIS dans *Συνοπτικὴ κατάστασις* etc., p. 66 ; à cause du fait qu'on a trouvé, en nettoyant l'église, après le retour d'exil en 1691, l'icone de la Vierge noire de fumée ! Cf. KAMBOUROGLOU, *Παλ. Ἀθῆναι*, 242.

(2) Image de bois de noyer enfumée ! *ibid.*

(3) KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 287.

(4) KAMBOUROGLOU, *Παλ. Ἀθῆναι* 242 ; *Μνημεῖα...* 2, 9.

(5) Dans KAMBOUROGLOU, *Μνημεῖα...* 2, 8-10.

(6) Sous le pseudonyme *Ἀττικὸς* dans la revue *Ἑβδομὰς* 1 (1884) 18.

(7) Dans *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, 9 (1891) 87.

(8) v. p. 55, note 1.

(9) KAMBOUROGLOU, *Παλ. Ἀθῆναι*, 243 ; cependant un *καμουχάρης*, arrivé à Athènes d'un autre pays, pourrait très bien bâtir cette église.

(10) KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 289. L'auteur, qui a abandonné ici son ancienne opinion sur l'origine du mot de *καμουχᾶς*, re-

Le premier qui, à mon avis, a trouvé la véritable origine du mot, est J. Sakkelion (1), qui a rapporté le nom *Καπνικαρέα* à *Καπνικάρης*, dérivé de *καπνικόν, καπνικὸς φόρος* « impôt sur le foyer » ; *Καπνικάρης* désignerait le fonctionnaire qui collectait cet impôt (2) ; un tel fonctionnaire doit avoir bâti l'église.

Chadzidakis a relevé en Crète le nom de lieu *Καπνικάρης* (3), et il explique le nom de l'église athénienne comme féminin de *Καπνικάρης* (4).

L'explication présentée par Sakkelion et Chadzidakis et agréée par Philadelpheus (5), et qui est la seule véritable, ne prend pas en considération les autres formes existantes ; ce fait a contribué à laisser la discussion ouverte, après l'émission de leur hypothèse. Ainsi dans des articles les plus récents, à ma connaissance, les professeurs M. G. Sotiriou (6) d'une part admet comme plus probable l'étymologie de *καμουχᾶς* et M. Xyngopoulos (7) d'autre part celle de *Καπνικάρης*, mais

prend cette étymologie dans plusieurs de ses ouvrages sur Athènes ; cf. *Ἀναδρομάρης*, Athènes 1914, p. 53, où il discute de nouveau les étymologies proposées.

(1) Dans la revue *Στοά* du 19 juin 1884.

(2) Cf. *Θεοφάν.* 756, 6 ; *Μαλάλ.*, 246, 17 et SOPHOCLES, mot *καπνικόν* ; cet impôt continuait à être imposé pendant l'époque de la domination turque. Dans les mss inédits de Crusius (v. KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 1, 94), on trouve que « *οἱ Τοῦρκοι λαμβάνουσιν ἓξ ἄσπρα ἀπὸ ἑκάστου καπνοῦ, ἔξω τοῦ φόρου ἤγουν τοῦ χαρατζίου* ». Cf. aussi KAMBOUROGLOU, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 3, 200-201, *Μνημεῖα...*, 1, 87. — Pour les principautés de Moldavie et Valachie, cf. *Χουρμουζάκης* (éd. Iorga), 130, 141, où on trouve l'impôt *καπνιάτικον* en 1630. — Nous trouvons souvent de pareils noms de fonctionnaires et de gradés en *-άρι(ο)ς* dans l'administration byzantine : *βεστιάρι(ο)ς, δρουγγάρι(ο)ς, ἱερακάρι(ο)ς, νοτάρι(ο)ς, σπαθάρι(ο)ς* etc., dont plusieurs sont devenus des noms de famille. KAMBOUROGLOU, dans *Ἀναδρομάρης*, p. 53, suppose aussi un masculin *Καπνικαρέας*, ce qui n'est pas probable.

(3) *Μεσαιων. καὶ Νέα Ἑλλην.*, 2, 177.

(4) Dans la revue *Ἀθηνᾶ* 12 (1900) 311 ; le fém. en *-έα* de noms en *-άρι(ο)ς* est bien connu dans les textes byzantins et certains dialectes grecs modernes ; cf. *βρομιαρέα, δρουγγαρέα, καβαλλαρέα, πορταρέα*, etc.

(5) *Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν*, 1 (1902) 272.

(6) Dans l'*Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λεξικὸν* d'ELEUTHEROUDAKIS, mot *Καπνικαρέα*.

(7) Dans la *Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία*, éd. du PYRSOS, même mot.

tous les deux sans être catégoriques. Kambouroglou avait essayé de donner une explication des différentes formes ; mais, comme il pratiquait la linguistique en amateur, il lui arrive de caractériser la forme *Καπνικαρέα* comme une fiction des savants (1).

Je crois que le seul moyen d'arriver à l'étymologie du mot, c'est de l'examiner du point de vue linguistique ; retrouver la forme phonétique qui peut être à la base de toutes les autres, c'est résoudre le problème.

On constate depuis une date ancienne (1559) la coexistence des formes comme *Καπνικαρέα* d'une part et *Καμικαρέα*, *Καμουκαρέα* de l'autre ; dans le premier cas il s'agit d'un maintien de la forme primitive dans la tradition officielle, dans le second d'une évolution phonétique spontanée dans la bouche des gens du peuple, y compris les prêtres (2).

Je crois qu'il ne faut pas rejeter la forme officielle *Καπνικαρέα*, comme étant une création arbitraire des savants ; tout au contraire, cette forme, qui seule est employée aujourd'hui par les Athéniens, est le point de départ de toutes les autres.

De la forme *Καπνικαρέα* nous pouvons d'abord tirer la forme *Καμνικαρέα* ; un pareil traitement du groupe consonantique *πν>μν* est connu du grec moderne ; cf. *ἔξυπνος* > *ἔξυμνος* (3), *ξυπνάω* > *ξυμνάω*, *πνέω* > *μνέω*, *καπνὸς* > **καμνοὺ* > *καμμοὺ* (4) etc., comme, d'ailleurs, le traitement *βν>μν* : *ἐλαύνω* > *λάμνω*, *εὔνοστος* > *ἔμνοστος*, *χαῦνος* > *ἀχαμνὸς* etc.

Donc la forme *Καμνικαρέα*, ainsi admise, peut aboutir à *Καμικαρέα* d'après le traitement connu *μν>μ* ; (5) cf. : *κρη-*

(1) *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 289.

(2) Voir les notes sur le *Μηναῖον* dès 1559. KAMBOUROGLOU, *Μνημεῖα...*, 2, 8-10 ; même s'il s'agissait de prononciations individuelles de ceux qui notaient dans le *Μηναῖον*, le fait n'aurait pas moins d'importance.

(3) Dans le dialecte de Mégare, appartenant au même groupe avec celui du vieil Athènes et d'ailleurs ; v. CHADZIDAKIS, *Γλωσσολογικαὶ Ἔρευναι*, Athènes 1934, p. 82.

(4) D'Italie méridionale ; v. H. PERNOT, *Études de linguistique néo-hellénique...* 1 (1907) 375.

(5) Cf. aussi le proverbe vieil-athénien attesté dans le journal de Panagis Poulos de 1827 (v. VLACHOYANNIS, *Παναγῆς Μιχ. Ποῦλος...*, Athènes 1901, p. 19) : *Ὁ μαῦρος εἶδε τὴ χλοή, τὸν ἐγκρεμὸ δὲν εἶδε.* — Ce traitement doit avoir suivi l'évolution *μν>μμ>μ*, comme la for-

μνὸς > *γκρεμνὸς* > *γκρεμός*, *λαμνὶ* > *λαμὶ* (Crète), *ράμνος*>*ράμος* (Péloponèse), *σταμνοστάτης* >*σταμουστάτης* (Skyros), *πρύμνη* > *πρύμη*, *ἐλαύνω* > *λάμνω* > *λάμω* (Crète), *λιάμω*, *λάμου* (Cappadoce) (1) ; dans *Λίβιστρος καὶ Ροδάμνη*, E 115 (éd. Lambert) : *χαμίζω*, là où N 135 donne *χαμνίζει* (<*χαυνίζει*) ; cf. aussi l'équivalent français *domina* > *domna* > *dame*, *somnium* > *somme*.

De la forme *Καμικαρέα* un double traitement est possible : 1) disparition de la voyelle *ι*, qui est la plus brève en grec moderne, ce qui a donné la forme *Καμκαρέα* (2) ; 2) évolution de cette voyelle à cause du voisinage avec le son fermé *μ* vers *ου*, c.-à-d. assimilation de fermeture, qui a donné la forme *Καμουκαρέα* (3) ; cf. *παροιμία* > *παρουμία*, *ρίμα* > *ρούμα*, *ζημία* > *ζουμία* etc.

Sur l'existence de la forme *Καμουχαρέα*, qui peut être une évolution phonétique de *Καμουκαρέα* par dissimilation du deuxième des deux *κ* (4), étant donné qu'elle n'est attestée que

me *καπνὸς* > *καμνοὺ* > *καμμοὺ* de l'Italie méridionale et les chypriotes et chiotes *γκρεμ-μίζ-ζω*, *γκρεμ-μὸς* l'indiquent ; cf. encore le traitement pareil dans les mots grecs anciens *Ἀγαμέμμων*, *ἐσπρεμμίτεν* (Chadzidakis, *Ἀκαδημεικὰ Ἀναγνώσματα*², 1 (1930) 490).

(1) V. *Λεξικογραφικὸν Δελτίον Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 3 (1941) 98.

(2) V. Psichari, *Μεγάλη Ρωμαίικη Ἐπιστημονικὴ Γραμματική*, 3 (1937) 181 sqq. Cf. encore le nom de lieu *Μυζηθρᾶς* > *Μυστρᾶς*.

(3) H. Pernot, *o. c.*, 106, traitant de l'évolution d'un *ι* interconsonantique vers *ου*, il l'explique de la façon suivante : « On a pu constater plus haut, à la durée des sons, que l'*ι* atone interconsonantique est aujourd'hui une voyelle particulièrement brève. La qualité réduite de ce son a dû être la cause première de l'évolution : la langue s'est alors détachée du palais et il en est résulté une voyelle sans articulation déterminée ; par conséquent à tendance gutturale ; il a suffi du voisinage d'une labiale, d'une liquide ou d'une nasale pour lui donner la valeur de *u*, un *u* qui lui-même ne semble pas des plus stables. »

(4) Une pareille dissimilation, mais dans le sens inverse, s'est produite dans le mot *Πολυχαρίχη* > *Πολυκαρίχη* > *Πελεκαρίχη*, nom d'église de la Vierge dans le vieil Athènes ; cf. encore *Χαϊμαντίχη* > *Χαΐμαντίκη*, andronyme athénien. Ce que Kambouroglou dit sur le traitement *χ*>*κ* et *κ*>*χ* dans *Ἀναδρομάρης*, p. 54, ne me semble pas fondé. Indépendamment de la dissimilation on trouve ailleurs un traitement *κ*>*χ* (cf. : *domesticus* > *δομέστιχος*, Hesseling-Pernot, *Poèmes Prodromiques*, III, 60 h., *μαγιάτικο* > *μαγιάτσιχο* en Tsakonien, etc.).

par des voyageurs (1), j'aurais des réserves à formuler ; mais Kambouroglou nous donne aussi les formes traditionnelles *Καμουχαριώτισσα* et *Χρυσοκαμουχαριώτισσα* (2), où la dissimilation du deuxième *κ* apparaît aussi.

La forme *Καμουχαριώτισσα* a été formée par analogie à d'autres noms d'églises consacrées à Notre-Dame et se terminant par *-ισσα* ; cf. : *Κλαριώτισσα* (3), *Κλεισ[τ]ιώτισσα* (4), *Κρυσταλλιώτισσα* (4), *Κυμηνιάτισσα* (4), *Μαρμαριώτισσα* (5), *Πυργιώτισσα* (6), *Ροδακιώτισσα* (7), *Χρυσοσπηλιώτισσα* (7) à Athènes et ses environs.

De cette forme on a tiré le composé, si cher à Athènes, quand il s'agissait de surnoms de la Vierge, *Χρυσοκαμουχαριώτισσα* ; cf. : *Χρυσαγιώτισσα* (8), à côté de *Κρυσταλλιώτισσα* (9), *Χρυσοδαφνιώτισσα* (10), *Χρυσοκαστριώτισσα* (11), *Χρυσοροΐδαινα* (12), *Χρυσοσπηλιώτισσα* (13).

Il ressort, je crois, de ce qui précède, que seule la forme *Καπνικαρέα* peut expliquer linguistiquement toutes les autres ; ce serait donc une erreur de méthode que de rechercher

(1) Voir p. 55, note 6.

(2) Il est à noter qu'aussi bien Zissiou (dans Kambouroglou, *Μνημεῖα...*, 2, 8-10) que Kambouroglou (= *Ἀττικός*, *Ἑβδομὰς* 1 (1884) 18) attestent plus anciennement la forme *Καμουκαρέα* et, pour l'expliquer, recourrent au nom d'étoffe « damas », mais sous la forme *καμουκᾶς*, que je ne connais pas, et non *καμουχᾶς*, qui est courant. Est-ce là un effort personnel de Kambouroglou qui voulait plus tard rapprocher cette forme de celle de *χάρις*, pour justifier sa nouvelle étymologie de *κάμνω χάριτας* ? Je pense plutôt que Kambouroglou a relevé plus tard la forme *Καμουχαριώτισσα*, avec *χ*.

(3) Kambouroglou, *Ὁ Ἀναδρομάρης τῆς Ἀττικῆς*, Athènes 1920, p. 89.

(4) Kambouroglou, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 277.

(5) Kambouroglou, *Ἀναδρ. Ἀττικ.*, p. 89.

(6) Philadelpheus, *Ἱστορ. Ἀθηνῶν*, 1, 279.

(7) Kambouroglou, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 277.

(8) Kambouroglou, *Μνημεῖα...*, 3, 123.

(9) Voir note 4.

(10) Kambouroglou, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 251.

(11) *Ibid.* et *Μνημεῖα...*, 1, 313, revue *Λίπυλον* 1 (1910-1912) 186.

(12) Kambouroglou, *Ἱστορ. Ἀθην.*, 2, 277 ; dans *Λίπυλον*, 1, 186 sous la forme *Χρυσορόϊδαινα*.

(13) Courant aujourd'hui et dans Kambouroglou, *Παλαιαὶ Ἀθῆν.*, p. 256.

l'étymologie du mot en se basant sur une des autres formes mentionnées, dont les unes ne peuvent résoudre le problème qu'en ayant recours à des hypothèses très peu vraisemblables, sinon fantaisistes, et dont d'autres, dans le meilleur des cas, ne peuvent expliquer qu'un nombre restreint de formes.

Paris. Stam. C. CARATZAS.

LES MACCABÉES DE MALALAS

A M. Isidore Lévy
cui cruda ac viridis senectus

Le VIIIe livre de la « Chronographie » de Jean Malalas (1) contient une relation singulière de l'histoire des Maccabées. «Antiochus Epiphane s'irrita contre Ptolémée, roi d'Égypte, parce que celui-ci avait demandé des taxes aux Juifs du pays qui lui était soumis (*sc.* à Antiochus). En effet, les Juifs de Palestine vinrent à Antioche et prièrent Antiochus cinommé d'écrire à Ptolémée, gouverneur et roi d'Égypte,

(1) Ioannis Malalae, *Chronographia*, p. 205-7 ed. L. Dindorf (Bonn, 1831) = *PG* CXVII, p. 321 et 323. La nouvelle collation du Ms. unique par J. Bury, *Byzant. Zeitschr.*, VI (1897), p. 219 ss. confirme le texte imprimé de notre passage. J'ai aussi consulté le *Cod. Paris. graec.* 1336 qui contient des extraits de Malalas. Mais le copiste n'a pas transcrit la notice sur les Maccabées. La version en vieux-russe de Malalas est difficile à utiliser pour la reconstruction du grec. Le traducteur, travaillant avec l'aide d'une version bulgare (ou même d'après celle-ci) omet arbitrairement des phrases et des mots, paraphrase des passages plus difficiles et souvent ne comprend pas l'original. Mais il ne semble pas faire d'additions de son cru. Voir sur la traduction du livre VIII de Malalas V. Istrin dans le *Sbornik* de la Section de la langue russe de l'Académie Impériale des Sciences, vol. LXXXIX, n° 7, p. 21 ss. (S. Pétersb., 1912). Cf. en général A. Orloff, *Leçons sur l'ancienne littérature russe* (en russe, Mosc., 1939), p. 33 ; M. Weingart, *Mélanges Ch. Diehl*, I (1930), p. 172 et la bibliographie dans M. Spinka, G. Downey, *Chronicle of John Malalas* (1940), p. 140-4. (Cet ouvrage est une traduction anglaise des livres VIII-XVIII de la version vieux-russe d'après le texte d'Istrin). Je n'ai accepté qu'une seule addition de la version slave, et ne note que quelques variantes significatives d'après l'édition d'Istrin, *l. c.* p. 6-7. D'ailleurs, la traduction russe de Malalas n'est connue que par des extraits insérés dans les ouvrages chronographiques, tel « L'Annaliste Hellénique ». Cf. D. S. Lichačev, ap. *Trudy* de la Section de la litt. russe ancienne de l'Académie des Sciences VI (1948), p. 100-110.

afin qu'il n'exigeât pas la taxe, quand ils transporteraient le blé pour leur nourriture. Il y avait grande disette en Palestine, et les Juifs faisaient venir le blé d'Égypte. Mais après avoir reçu la lettre d'Antiochus, Ptolémée ordonna d'exiger encore plus des Juifs. Alors, Antiochus Épiphane fit une expédition contre Ptolémée, celui-ci n'ayant pas obéi à sa lettre. Dans la bataille, une grande partie de l'armée d'Antiochus périt, et lui-même s'enfuit vers la frontière. Quand les Juifs de Jérusalem l'eurent appris, ils firent des illuminations (1) pour plaire à Ptolémée. Car ils crurent Antiochus mort et voulurent se mettre en sûreté. Mais il en arriva autrement qu'ils ne pensaient (2). Antiochus Épiphane rassembla son armée (3), attaqua Ptolémée, le tua et battit ses troupes. Il apprit la conduite des Juifs de Jérusalem, le fait qu'ils s'étaient réjouis de sa défaite, et marcha vers Jérusalem. Il assiègea la ville, la prit et égorgea tous ses habitants. Mais il amena Éléazar, le grand-prêtre des Juifs, et les Maccabées à Antioche, et les y punit de mort (4). Il supprima la dignité de grand-prêtre de Judée, et transforma le temple des Juifs, celui de Salomon, en temple de Zeus Olympios et d'Athèna (5), après avoir souillé le sanctuaire de viande porcine. Il empêcha le culte national des Juifs et les contraignit à vivre en païens pendant trois ans. Quand Antiochus mourut, son fils, Antiochus Glauce, dit Hiérax, règna après lui deux ans. Il eut pour successeur Démétrianus, fils de Séleucus, qui règna huit ans. Un nommé Judas, de la nation juive (6), vint dans Antioche la Grande et fléchit le roi Démétrianos à force de prières. Celui-ci lui livra le Temple et les restes des Maccabées. Il les enterra dans Antioche la Grande, à l'endroit dit Cérateum, car il y avait là une synagogue des Juifs. Antiochus punit les Maccabées à une petite distance de la ville d'Antioche, dans la montagne, « toujours gémissante »,

(1) N'ayant pas compris le terme grec (ἔξαψις), le Russe rend facilement : « la fête ».

(2) Je traduis cette phrase, qui manque dans notre Ms. grec, d'après la version vieux-russe.

(3) Russe : « grande armée ».

(4) La phrase manque en version russe.

(5) Ce nom manque en version russe.

(6) Le Russe a lu : τῷ ἔθει (Ms. grec : τῷ ἔθνει).

en face de Zeus Casius. Judas purifia le temple, rebâtit Jérusalem et célébra Pâques à Dieu. C'était la deuxième captivité de Jérusalem, comme le dit Eusèbe, fils de Pamphile, dans sa Chronique (1) ».

I

Ce sont les erreurs historiques, qu'on ne compte pas dans Malalas, qui frappent d'abord dans cette relation. Mais gardons-nous de n'y voir que les bévues d'un compilateur ignorant. Pour la plus grande partie, Malalas défigure l'histoire parce qu'il la voit avec les yeux d'un sujet fidèle d'Anastase Ier et de Justin. Ptolémée dans son récit n'est qu'un « toparque » d'Égypte parce que l'idée de la monarchie universelle lui est naturelle (2). Antiochus tue Ptolémée (VI) et aussi tous les habitants de Jérusalem car telle est la punition exemplaire des rebelles (3). De même, Annibal est pour Malalas un roitelet africain en révolte contre Rome (4). N'aimant pas d'être troublé par des homonymes, Malalas ne fait qu'une seule personne d'Antiochos Hiérax et d'Antiochus V, dont le sobriquet local pourrait être « Glauce ». De même Malalas, comme le « savant » Zacharie (le Scolastique), réunissent le « roi Ptolémée » et l'astronome Ptolémée en un seul et même individu (5).

Il faut comprendre que Malalas et ses lecteurs vivaient mentalement dans un monde immuable qui n'avait ni passé

(1) Le renvoi à la Chronique manque en version russe.

(2) Cf. p. ex. PROCOPE, *de bell.*, II, 12.

(3) Cf. W. ENSSLIN, *Philol. Wochenschr.*, 1933, p. 777-9.

(4) MALAL. p. 209. Comparez déjà le *Brevarium* de RUFIUS FESTUS (rédigé en 366 ap. J.-C.), IV, 3 : *ter Africa rebellavit* (au sujet des guerres puniques). CIC., *Scaur.* 19, 42 (*multis Carthaginiensium rebellionibus*) montre l'ancienneté de cette conception impérialiste. Cf. aussi LIV., XXXIX, 35, 2.

(5) MALAL., p. 196 ; ZACHARIAH OF MITYLENE, *The Syriac Chronicle*, tr. F. J. HAMILTON and E. W. BROOKS (1889), XII, 7. On notera encore le nom de Salomon attaché au Second Temple (cf. MALAL., p. 261), la forme vulgaire Démétrianus (cf. G. DOWNEY, *Class. Phil.* XXXII, 1937, p. 144). « 8 » ans de Démétrius Ier est une erreur de Malalas (le version vieux-russe a le même nombre) ou de sa source. Cf. aussi G. DOWNEY, *Amer. Journ. of Archaeol.*, XLII (1938), p. 111 ss.

ni avenir différent du présent. Malalas ne s'étonne nullement de raconter qu'une « Pythie » a annoncé au Pharaon de l'Exode le mystère de la Trinité. Les rabbins, ses contemporains, ne doutaient pas que le Patriarche Jacob se fût livré aux études talmudiques. Il y a des icones russes où, à l'Annonciation, la Vierge lit la Bible en vieux-slave (1).

Mais la notice de Malalas sur les Maccabées dérange cet ordre orthodoxe des choses. Son sujet ici ce sont les Sept Frères, leur mère, et le pieux Éléazar dont le supplice pendant la persécution d'Antiochos Épiphane à Jérusalem (en 167 av. J.-C) est détaillé dans le IIe livre des Maccabées, ch.VII. Ces suppliciés pour leur attachement à Dieu devinrent très tôt un modèle pour les Chrétiens persécutés : *discant viri mori pro veritate.* L'Église les exalta, et, déjà au IIIe s. ils étaient un sujet préféré de prédication dans toute la Chrétienté (2). Néanmoins, Malalas, et Malalas seul, ne suit pas cette tradition scripturaire et ecclésiastique. Entendons nous bien. Les écrivains tardifs ne se refusent pas à enjoliver l'Histoire Sainte. Malalas fait prédire par Daniel à Cyrus (en citant Isaïe) sa victoire sur Crésus. Malheureusement, le prophète, qui était déjà dans une retraite bien méritée à cette date, tarda à énoncer l'oracle. Ce qui lui valut d'être jeté encore une fois dans la fosse aux lions. Cedrenus répète l'historiette (3).

Mais dans tous ces cas, dans la *haggada* juive comme dans la légende dorée, le narrateur se range du côté des saints. On n'exceptera de cette règle que les cas où l'écrivain prend le masque d'un adversaire (la *correspondance de Sénèque et de S. Paul,* PSEUDO-JOSÈPHE (4), etc.) ou, au moins, laisse

(1) MALAL., p. 65 s. ; N. POKROVSKI, *Les évangiles dans les monuments iconographiques* (en russe, S. Pétersb., 1892), p. 77.

(2) Sur le culte des SS. Maccabées voir RAMPOLLA, *Martyre et sépulture des Machabées, Revue de l'art chrétien,* X (1899), p. 290-305, 377-92, 457-65. Cf. *Anal. Bolland,* 1898, p. 356-9 ; F.-M. ABEL, *Les Livres des Maccabées* (1950), p. 383. H. LECLERCQ, ap. *Dict. d'arch. chrét.,* I, 2347 ss. Ajoutez le passage de la vie de Marutha ap. R. MARCUS, *Harv. Theol. Rev.,* XXV (1932), p. 57.

(3) MALAL., p. 156 ; CEDREN., *PG* CXXI, 276.

(4) Voir *Mélanges Franz Cumont,* I (1936), p. 53-84. Mais je tiens à répéter que c'est feu H. LEWY qui a démasqué le faussaire byzantin dans son compte-rendu du livre fameux de M. R. EISLER (*Deutsche Literaturzeitung,* 1930).

parler l'ennemi (Aman dans le *Midraš Esther*, etc.). Mais je ne vois pas un auteur orthodoxe, Juif ou Chrétien, relatant en son propre nom un épisode de l'Histoire Sainte en opposition directe avec la teneur et l'esprit de l'Écriture. Or, la relation sur les Maccabées est écrite du point de vue d'un observateur étranger. En effet, aucun des nombreux auteurs qui copient Malalas en le suivant pas à pas sur les chemins de sa fantaisie historique (1), ne lui ont emprunté sa notice sur les Maccabées. Le chronographe russe fait seul exception. Mais elle confirme la règle. L'hagiographe de Cyrille et Méthode nous apprend que les livres des Maccabées n'ont pas été traduits en vieux-slave. Ils ne furent traduits probablement, que sur l'initiative de l'évêque Gennade de Novgorod dans les dernières années du XVe s. (2). Or, la traduction vieux-russe de Malalas existait déjà en 1114. Par conséquent, le traducteur ignorait tout des Maccabées. En effet, en rendant Malalas en vieux russe, il a « coupé » le récit en omettant précisement la mention de leur passion. Mais la relation de Malalas choquait les lecteurs, Grecs ou Syriens, qui connaissaient les livres des Maccabées. Autant que je sache, elle est sans parallèle dans la riche littérature pseudo-historique sur les SS. Maccabées (3).

(1) Voir p. ex. A. SCHENK GRAF v. STAUFFENBERG, *Die römische Kaisergeschichte bei Malalas* (1931), p. 356.

(2) Voir p. ex. F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe s.* (1926), p. 283 ; ID., *Les légendes de Constantin et de Méthode* (1933).

(3) Voici d'abord quelques auteurs, qui suivent généralement Malalas ou s'accordent avec lui, mais substituent la version commune des événements maccabéens au récit de Malalas : CEDRENUS, *PG* CXXI, 321 ; *Chron. Pasch.*, Olymp. 148 (*PG* XCII, 436) ; GEORG. MONACH., *Chron.*, VII, 1 (I, p. 286 ed. C. DE BOOR) ; JOHANN. ANTIOCH., *ap.* C. MUELLER, *Fragm. hist. graec.*, IV, p. 558 ; JEAN DE NIKIOU *ap.* R. H. CHARLES, *The Chronicle of John, Bishop of Nikiu* (1916), p. 82 ; chroniques anonymes *ap.* K. N. SATHAS, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, VII (1894), p. 18 et 86 et *ap.* J. A. CRAMER, *Anecd. Graeca*, II (1839), p. 378. Cf. ensuite HEGESIPPUS, I, 1 (ed. V. USSANI, *CSEL*, v. LXII), JOSIPPON (cité *ap.* M. MAAS, *Monatsschr. für Gesch. des Judentums*, XLIV, 1900, 150) ; Ps. JOSEPH. *ap.* V. ISTRIN, P. PASCAL, A. VAILLANT, *La prise de Jérusalem de Josèphe le Juif*, I (1934), p. 116 ; *Ménologe de l'Empereur Basile* (*AASS* Aug. I, p. 659) ; la passion en géorgien (*Anal. Bolland.*, 1912, p. 312). En

II

Examinons maintenant de près le récit de Malalas. Voici, d'abord, les Juifs de Palestine qui, comme au temps du Patriarche Jacob, vont en Egypte pour acheter du blé pendant la disette. Mais le trait n'est pas anachronique. Encore sous le règne de Julien, le gouvernement faisait venir le blé égyptien en Syrie pendant la famine (1). Dans l'histoire de Malalas, le froment est exporté librement. Malheureusement, notre ignorance touchant le commerce des céréales en Égypte est telle qu'on ne peut pas se servir de cette donnée pour dater l'histoire. De même, il est impossible de dire si les exactions de la douane ptolémaïque ont été un des prétextes de la sixième guerre de Syrie, en 170 av. J.-C. (2). Vers le commencement du IIe s. ap. J.-C.,

Syriaque (et Arabe) cf. BAR HEBRAEUS, *Chronol.* (transl. E. A. W. BUDGE), p. 42 ; R. L. BENSLY and W. F. BARNES, *The Fourth Book of Maccabees and Kindred Documents in Syriac* (1895) p. XXI ; XLIV ss. et *passim* ; SÉVÈRE D'ANTIOCHE, *Patr. Orient.*, IV, p. 8 et VII, p. 607 ; AGAPIUS, *ib.* XI, p. 113 ; le soi-disant *V Macc. ap.* B. WALTON, *Biblia Polyglotta* p. 115. Sur *V. Macc.* cf. G. GRAF, *Gesch. der christl. Arabisch. Liter.* (*Studi e Testi*, CXVIII, 1944), 223. Selon lui *V Macc.* fut rédigé originellement en Syriaque dans le milieu « melchite » (c'est à dire orthodoxe). Il va sans dire que les chronographes chrétiens parlant des Maccabées suivent l'Écriture. Voir p. ex. ZONAR., IV, 19 ; HILARIAN., *ap.* C. FRICK, *Chron. Minor*, I, p. 169.

(1) JULIAN., *Misopog.*, 368 b. Sur l'exportation du blé égyptien en Palestine cf. Jos., *Antt.*, XV, 300 ; XX, 51 ; J. JEREMIAS, *Jerusalem zur Zeit Jesu, I* (1923), p. 41 ; M. ROSTOVTZEFF, *Gesellschaft und Wirtschaft im römischen Kaiserreich*, II (1931), 342 ; ID., *Social History of the Hellenistic World*, I (1940), 384 et III, 1413, n. 184. Le commerce extérieur des céréales était libre, semble-t-il, sous le régime ptolémaïque, bien qu'il fût soumis à une taxe d'exportation. Cf. Cl. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides* (1939), p. 150-1 et 377-8. A l'époque romaine et aussi sous Justinien, d'autre part, une licence d'exportation était, semble-t-il, indispensable. Cf. STRABO, XVII, p. 798 ; A. C. JOHNSON, *Roman Egypt* (1935), p. 346 ; G. ROUILLARD, *L'administration civile de l'Égypte byzantine* (2e éd. 1928), p. 82 s. C. DE JONGE, *Mnemos.* IV Ser. I (1948), 238-45. Au IIIe s. ap. J.-C. les délégués de la ville de Thysdrus (Tunisie) achètent du blé à Bostra. R. MOUTERDE, *Mélang. Univ. St. Joseph*, XXV (1942-3), p. 52.

(2) Un document récemment publié a mis de nouveau en ques-

on racontait à Alexandrie que « le tyran syrien » (Antiochus IV) aurait provoqué un nouveau conflit avec les Ptolémées (en 168 av. J.-C.) en faisant fouetter un acteur à Memphis (1). Nous ne pouvons ni vérifier ni infirmer ces bruits.

Les événements de Jérusalem pendant l'expédition d'Antiochus IV sont rapportés par Malalas en accord général avec les Maccabées II ch. V. D'après cette source, à la fausse nouvelle de la mort du roi, Jason, le grand-prêtre déposé par Antiochus IV, s'empara de la ville. Croyant à une défection des Juifs, Antiochus prit Jérusalem à main armée et y fit un massacre. Mais le récit de Malalas n'est pas dérivé de l'auteur sacré. S'il l'avait suivi, comment pourrait-il oublier les gestes de Judas Maccabée? Or, selon Malalas, le temple fut rendu à Judas par faveur royale. Ce trait inattendu pointe vers la source du récit.

La relation malalienne nous offre un triptyque historique : le soulèvement des Juifs, leur châtiment et leur pardon. Comparons les documents séleucides. Nous pouvons encore lire une ordonnance d'Antiochus V où ce prince, désirant que ses sujets « soient exempts de trouble » (2) et accédant à la pétition des Juifs décide de leur rendre le Temple. Cet acte gracieux suit de quatre mois la purification et la re-dédication de Sion par Judas Maccabée. Le vizir Lysias écrit aux insurgés juifs, conduits par Judas Maccabée : « Si vous gardez votre dévouement envers le gouvernement, je m'efforcerai aussi, à l'avenir, de vous faire du bien ». Pour la bureaucratie séleucide, la guerre sainte des Maccabées était simplement un délit de désobéissance. Trouvant que les Samaritains ne l'ont pas commis, Antiochus IV les tient quittes « de toute accusation » (3). Enfin, Épiphane, qui était pour les

tion la chronologie de la sixième guerre de Syrie et, partant, des Maccabées. Cf. E. G. TURNER, *A Ptolemaic Vineyard Lease, Bullet. John Rylands Library*, XXX, 1948), p. 3-16 et M. HOMBERT, *Bullet. Papyrologique, Rev. ét. grecques*, LXII (1949), 411.

(1) DIO CHRYS., XXXII, 101, expliqué par M. N. LEWIS, *Class. Phil.*, XLIV (1949), p. 32-3.

(2) *II Macc.*, XI, 23 (et 25) : ἀταράχους ὄντας. J'emprunte la traduction de cette formule à F.-M. ABEL, *Les Livres des Maccabées* (1950).

(3) *II Macc.*, XI, 19 ; Jos., *Antt.*, XII, 263.

prédicateurs chrétiens du temps de Malalas « le tyran cruel par excellence » (1) apparaît au commencement du récit comme un père juste, bien que sévère, de ses bons sujets. Il a entrepris une guerre pour protéger ses Juifs, il les châtie en raison de leur rébellion. On croirait lire Libanius. Pour le rhéteur païen, Épiphane était pacifique et guerrier. Il était toute bonté pour autant qu'on ne le provoquait pas. Mais il ne cédait pas à ceux qui lui faisaient injure (2).

Le récit des Maccabées II remonte à la version séleucide du conflit, d'après laquelle le pillage du Temple serait le châtiment mérité de la sédition juive (3). L'accord de Malalas avec cette version et avec les documents séleucides montre qu'il suit un récit d'origine païenne. Comment ce chrétien orthodoxe se laissa-t-il séduire par une fable des « Hellènes » ?

III

Au commencement de son ouvrage, Malalas dit : (4) Je conconsidère comme raisonnable d'exposer d'abord en raccourci

(1) Sévère d'Antioche, *Hom. LII* (prononcée entre 512 et 518) *Patr. Orient.*, IV, p. 10.

(2) Liban., *Orat.* XI, 122, p. 310 Reiske : *ἕτερος Ἀντίοχος γίγνεται βασιλεὺς εἰρηνικός τε ὁμοῦ τὸν τρόπον καὶ πολεμικός, τῇ μὲν χαίρων, εἰ μή τις θρασύνοιτο, πρὸς δὲ ἐκεῖνον εὔψυχος, εἴ τις ἐπαναγκάζοιτο καὶ οὔτε τῇ τῆς ἡσυχίας ἡδονῇ τοῖς ἀδικοῦσιν εἴκων οὔτε τῷ κρατεῖν ἐν πολέμοις τὴν ἡσυχίαν ἀτιμάζων.*

(3) Voir maintenant Abel, *o. c.*, p. 348-9 et 359-60.

(4) Bien que publiée en 1892 par V. Istrin d'après le *Cod. Par. gr. suppl.* 682 (*Mémoires de l'Acad. Impér. de S. Pétersbourg*, VIIIe série, v. I, n° 3 (1897) p. 4) cette préface semble rester inconnue aux spécialistes de Malalas. Voir p. ex. Wolf, in *R.E.* s. v. 1795-9. Je reproduis le texte : *ἐγκύκλιον Ἰωάννου* Slav. : <*ἀπὸ Ἀντιοχείας τῆς μεγάλης, πόλεως τῆς Συρίας, Μαλάλας*> *καταγομένου* [*ἐκ τῶν χρόνων Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου* : om. Slav.] *ἐκ χρόνων κτίσεως κόσμου. Δίκαιον ἡγησάμην μετὰ τὸ ἀκροτηριάσαι τινὰ ἐκ τῶν Ἑβραϊκῶν κεφαλαίων ὑπὸ Μωϋσέως, χρονογράφων Ἀφρικανοῦ καὶ Εὐσεβίου τοῦ Παμφύλου καὶ Παυσανίου καὶ Σισίνου* [Slav. : *Διδύμου*] *καὶ Θεοφίλου καὶ Κλήμεντος καὶ Διοδώρου καὶ Δομνίνου καὶ Κααθ* (Slav. : *Εὐσταθίου*) *καὶ ἄλλων πολλῶν φιλοπόνων χρονογράφων καὶ ποιητῶν ἐκθέσεσι καὶ σοφῶν* [*lacuna*] *μετὰ πάσης ἀληθείας τὰ συμβάντα ἐν μέρει ἐν τοῖς χρόνοις τῶν βασιλέων ἕως τῶν συμβεβηκότων, ἐν τοῖς ἐμοῖς χρόνοις ἐλθόντων εἰς τὰς ἐμὰς ἀκοάς, λέγω δὲ ἀπὸ* [*Ἀδὰμ ἕως*] *τῆς βασιλείας Ζήνωνος καὶ τῶν ἑξῆς βασιλευσάντων.*

les plus importants chapitres de Moïse, ensuite les travaux des chronographes, tels Africanus, Eusèbe, etc., et, enfin, de raconter successivement « ce qui est arrivé sous les Empereurs jusqu'aux événements de mon temps, dont je suis un témoin oculaire, à savoir jusqu'au temps de l'empereur Zénon (474-491) et de ses successeurs ». L'auteur donc déclare franchement que pour l'histoire « ancienne » il ne fait qu'œuvre de compilateur. Son ouvrage, dont la composition semble être méconnue, veut être une histoire « contemporaine », ou, comme il dit, la narration des choses « qui sont venues à mon oreille ».

Mais d'après une règle pour ainsi dire immuable de l'historiographie ancienne, on faisait précéder le récit personnel par une « préhistoire », empruntée aux sources écrites. Mais tandis que pour un Grec celle-ci n'embrassait que le passé de sa cité ou de son peuple, Malalas commence par Adam, le père des hommes, et donne un abrégé de l'histoire universelle. Car il écrit en chrétien. Et l'Église apprit dans la Genèse l'unité de la race humaine. Voltaire qui reproche au *Discours sur l'histoire universelle* que les Chinois y manquent, était plus fidèle que l'évêque de Meaux au principe de l'historiographie chrétienne.

L'histoire des Maccabées tombe chronologiquement dans l'exposé préliminaire et universel. On penserait d'abord que Malalas l'a emprunté à un des chronographes dont il fait défiler les noms dans sa préface. En effet, il cite Eusèbe à la fin de sa relation. Naturellement, rien de semblable dans l'ouvrage de l'évêque de Césarée. Mais un nombre assez grand de compilations chronographiques circulaient sous le nom vénérable d'Eusèbe (1). Une d'elles servit à Malalas. D'après ses rares citations, il n'est pas facile de préciser le caractère de cette source apocryphe. C'était probablement une chronique où le texte authentique d'Eusèbe était complété, corrigé et défiguré d'après Panodorus et Annianus, les

(1) H. GELZER, *Sextus Iulius Africanus*, II (1885), p. 329, 375 s. ; O. KESELING, *Oriens Christ.*, 1927, p. 35. Cf. le Pseudo-Josèphe des Byzantins et des Syriens (GELZER, *o. c.*, II, 280 et 441). On sait que la prudence est de rigueur quand un compilateur byzantin nomme ses sources. Cf. P. MAAS, *Byzant.-Neugr. Jahrbuch*, 1937, p. 4.

chroniqueurs d'Alexandrie qui écrivaient vers la fin du IVe siècle (1).

Pourtant, ce Pseudo-Eusèbe ne peut être la source de la relation malalienne. D'abord, tous les chronographes ne répétaient au sujet des Maccabées que les données des auteurs sacrés ou suivaient Josèphe. D'autre part, pour la période grecque Malalas passe sous silence le peuple élu (2). On croirait qu'il n'emprunta à son « Eusèbe » que la notice selon laquelle la prise de Jérusalem par Épiphane fut la seconde captivité (3).

(1) Voici les renvois de MALALAS au Ps. Eusèbe : Livre I c. 10 (chez ISTRIN, *l. c.*, p. 10) : d'après Josèphe et Eusèbe, l'Ararat se trouve entre la Parthie et l'Arménie, dans l'Adiabène ; *ib.*, c. 13 : 72 peuples après le partage de la terre ; p. 70 : Deucalion a écrit l'histoire du Déluge ; p. 256 : Linus succèda à S. Pierre. Deux notices (p. 53 et 57) montrent que le Ps. Eusèbe a utilisé le livre apocryphe des « Jubilés » (GELZER, *ib.* p. 137 et 250). Toutes les autres citations sont purement chronologiques (MALALAS, pp. 150 ; 190 ; 197 ; 218 cf. STAUFFENBERG, *o. c.*, p. 133 et 149 ; 228 ; 260 ; 429). Ps. Eusèbe d'accord avec Annianus (cf. GELZER, *ib.*, 249) place la naissance de Jésus en l'an 5500 et le crucifiement en l'an du monde 5533. Le Ps. Eusèbe des chroniqueurs syriens semble avoir subi lui aussi l'influence d'Annianus. Cf. KESELING, *Oriens Christ.*, 1928, p. 54 R. LAQUEUR, *R.E.*, IV A, p. 1401 ; Ed. SCHWARTZ, *Kyrillus von Skythopolis* (1939), p. 346.

(2) En dehors de la relation maccabéenne, la seule notice concernant les Juifs dans le livre VIII est la mention de la version des Septante-Deux traducteurs (p. 196). Malalas ne donne même pas une liste des grands-prêtres, cette partie traditionnelle des chroniques chrétiennes. Le dernier grand-prêtre qu'il nomme est Yaddous (*Neh.* XII, 11), mais il apparaît trois fois, évidemment d'après trois sources différentes. Il est mis en relation (d'après Jos., *Antt.*, XI, 7, 2) avec Alexandre (p. 190 et 194). Plus intéressante est la notice p. 188, où Platon, témoin de la vérité chrétienne, apparaît comme contemporain du même grand-prêtre juif. Je cite d'après le *Cod. Paris, graec.* 1336, p. 159 r. *ἐν δὲ τοῖς χρόνοις τοῦ ἀρχιερέως τοῦ Ἰουδαίων Ἀδδοῦ καὶ φιλόσοφος τῶν Ἑλλήνων καὶ παιδευτὴς Πλάτων σοφώτατος.* Suit la même citation de Platon que dans le *Cod. Bodleianus* et, partant, dans nos éditions. Mais ensuite le copiste a ajouté deux autres passages pseudo-platoniciens qui suivent le premier dans les « Oracles des philosophes païens ». Cf. R. BENTLEY, *PG.* XCVII, 724 et A. v. PREMERSTEIN, dans *Festschrift der National Bibliothek in Wien* (1926), p. 647 ss.

(3) Cf. p. 260, où Malalas d'abord cite le vrai Eusèbe, en décrivant la destruction de Jérusalem en 70 ap. J.-C., et ensuite ajoute :

IV

En fait, les Maccabées appartiennent chez lui à l'histoire séleucide. Encore, il faut s'entendre. Il donne une liste des Séleucides, comme il donne celle des Lagides, toutes les deux prises dans quelque compilation chronographique (1). Dans ce cadre il insère quelques faits relatifs à la cité d'Antioche. D'abord sa fondation par Séleucus I, ensuite la peste sous Antiochus Epiphane, et le monument (le *Charonion*) qui en perpétue le souvenir (2) ; édifices publics érigés par le même roi à Antioche, l'épisode des Maccabées, qui couvre trois règnes, le tremblement de terre sous un autre Antiochus, qui a rebâti la ville, comme le chronographe Domnus le raconte (3). Comme on le voit, toutes les pièces de ce « bloc » se rapportent aux monuments célèbres de la cité, qui étaient des centres d'intérêt aussi bien pour Malalas que pour ses lecteurs. La relation maccabéenne ne fait pas exception : elle se rattache à la synagogue du *Cerateum*. Cette place, dite « Caroubier », n'est pas encore identifiable sur le plan d'Antioche. On sait seulement qu'elle se trouvait au sud-ouest de la ville (4). Mais la synagogue est connue. Annexée par les Chrétiens cette *basilica Maccabaeorum* s'enorgueillissait de posséder les reliques des saints Maccabées (5). Mais d'abord

« avec celle-ci il y eut trois prises de Jérusalem, comme le très savant Eusèbe l'a écrit» . Cf. STAUFFENBERG, *o. c.* p. 227-30. Notez que Chrysostome compte la prise de Jérusalem par Épiphane comme la troisième captivité, la première étant l'oppression des Hébreux en Égypte (*adv. Jud.* VI, 2 ; *PG* XLVIII, 905).

(1) Cf. G. DOWNEY, *Seleucid Chronology in Malalas, Amer. Journ. of Archaeol.*, XLII (1938), 106-20.

(2) P. 205. Sur cette figure apotropaïque cf. G. W. ELDERKIN dans *Antioch on the Orontos*, I (1934), p. 83-4.

(3) Sur la date de ce tremblement voir l'article cité de M. Downey.

(4) H. DELEHAYE, *Les Saints Stylites* (1923), p. 258 (*Vita Symeoni jun.* 126). Cf. W. ELTESTER, *Zeitschr. für die neutest. Wiss.*, 1938, p. 271. G. DOWNEY, *Jew. Quart. Rev.*, 1937-8, p. 177 n. 23.

(5) AUGUST, *Sermo* CCC (*PL* XXXVIII, 1379) : *Sanctorum Machabeorum basilicam esse in Antiochia praedicatur, in illa scilicet civitate quae regis ipsius persecutoris nomine vocatur.* Ajoutez le passage de la vie (arménienne) de l'évêque Marutha *ap.* R. MARCUS, *Harv. Theol. Rev.*, XXV (1932), 57.

ce trésor appartenait à la synagogue. Deux témoins indépendants confirment Malalas sur ce point. Un visiteur ancien de la Basilique nous raconte (1) : « l'église est dédiée à Sainte Salmonide (?). Cette église avait été d'abord une synagogue et se trouvait du côté occidental de la montagne. Elle fait l'effet d'être suspendue dans les airs ; au dessous se trouvent des caveaux, et un endroit secret où l'on descend par un escalier. Il s'y trouve aussi le tombeau du grand-prêtre Esdra (?), et celui d'Asmonide et de ses sept fils, qui ont été tués par le roi Agape (?) pour leur foi dans le vrai Dieu. On conserve dans cette église le manteau du Prophète Moïse, le bâton de Josèphe, fils de Noûn, à l'aide duquel il sépara les eaux du Jourdain, et les débris de la Table de la Loi. Sous ce caveau il s'en trouve un autre, où l'on conserve le couteau avec lequel Jephté sacrifia sa fille,et les clefs de l'Arche d'Alliance ainsi que d'autres objets sacrés ». Ce pélerin naïf estropia les noms. Mais voici ce que raconte un écrivain juif du XIe siècle qui, en Tunisie, apprit l'existence de cette synagogue : « on a bâti sur eux (les martyrs) la synagogue de Šeminith. C'était la première synagogue bâtie après le Second Temple ». « Šeminith » c'est naturellement *Hašmonith*, « l'Asmonéenne » (2).

A première vue, on est surpris de trouver un sépulcre dans la synagogue. D'après la Loi mosaïque le corps mort est une source puissante d'infection rituelle. Un crâne sous l'autel aurait invalidé tout le culte divin dans le temple de Jérusalem (3). Mais les synagogues, bien que *religionum loca* dans le droit romain (4), ne sont pas des lieux saints selon le

(1) Olga DE LÉBÉDEW, *Codex 286 du Vatican. Récits de voyage d'un Arabe* (S. Petersb. 1902), p. 85. Le même texte fut traduit par I. GUIDI, *Rendic. Acad. dei Lincei* (scienze morali), V série, t. VI (1897), p. 160, cité *ap.* J. JUSTER, *Les Juifs dans l'empire romain*, I (1914), p. 469 n. 1.

(2) J. OBERMANN, *The Sepulture of the Maccabean Martyrs*, *Journ. of Bibl. Liter.*, L (1931), 253-60.

(3) *Num.* XIX. Cf. S. LIEBERMAN, *Hellenism in Jewish Palestine* (1950), 161.

(4) J. JUSTER, *o. c.* p. 458. Cf. S. KRAUSS, *Synagogale Altertümer* (1922), p. 93 ss. et 413 ss.

rituel juif (1). En effet, les dispositions bibliques touchant l'impureté du cadavre sont décrétées pour empêcher la souillure du Tabernacle. Par conséquence, dans la Dispersion (et en Palestine après la destruction du Temple) ces règles ne concernaient que les prêtres soumis à des restrictions particulières et les nourritures sacrées à manger en pureté (2). Enfin, les juristes étaient toujours prêts à trouver une échappatoire. Par exemple, une cloison de bois arrêterait les effluves dangereux. Dans une ville, la synagogue donnait sur une chambre funéraire. Les prêtres consultèrent un maître célèbre. Le rabbin les avisa de fixer l'arche de la Loi entre la place de prière et le lieu impur (3). Il semble que dès le IIe s. le service funébre pour des rabbins fameux ait été célébré dans les synagogues (4). Au Moyen-Age, en Orient, on trouvait un peu partout des synagogues bâties à côté d'un tombeau. Mais déjà en 489, les « Verts » d'Antioche, en incendiant une synagogue, brûlèrent les sépultures autour d'elle. Au temps de Jésus, les Pharisiens bâtissaient les tombeaux des Prophétes et renouvelaient les sépultures des justes. (5). Plus tard on s'imagina qu'une école rabbinique avait

(1) Cf. KRAUSS, *o. c.*, p. 423 ; Leop. Löw, *Gesamm. Schrift.*, V (1889), p. 23 ss. ; M. H. L. GINSBERG attire amicalement mon attention sur la disposition admettant le lépreux à la synagogue (*Mišna Neg.*, XIII, 12, et *Tosephta*, *ib.*, VII p. 627, l. 15 ed. ZUCKERMANDEL)

(2) On notera que Josèphe, bien que rigoriste pour la Palestine (cf. ce qu'il dit de l'impureté de Tibériade, *Antt.*, XVIII, 38) n'a aucun scrupule à parler d'un prêtre juif gardant le mausolée parthe à Ecbatane (*Antt.*, X, 265). Pour les funérailles de R. Judas le Prince, les lois touchant la pureté des prêtres furent suspendues (*Pal. Talm. Naz.* VII).

(3) *Bab. Talm. Meg.*, 28 a.

(4) Siegfr. KLEIN, *Tod und Begrabniss in Palästina* (1908), p. 52 n. 1. Pourtant M. le Rabbin Jacob Kohn (Los Angeles) me fait observer que les sources parlent plutôt des « assemblées » qui pourraient être tenues en plein air, circonstance d'une grande portée pour la jurisprudence concernant l'impureté. Voir p. ex. *Talm. Pal. Naz.*, VII ; *Kil.* IX, 4.

(5) M. N. ADLER, *The Itinerary of Benjamon of Tudela* (1907), *Index* s. v. *Sepulchres* ; JUSTER, *o. c.*, I, p. 469 ; MTH., XXIII, 29 ; Cf. M. SIMON, *Rev. hist. phil. relig.*, 1941, p. 185 (les ossements de Jérémie à Alexandrie). Tombeau *πρὸς τῷ Σαμβαθίῳ* à Thyatira ap. E. SCHÜRER, *Geschichte* III, p. 562. Mais est-il juif? Cf. H. YOUTHIE, *Harv. Theol. Rev.*, XXXVII (1944), p. 209-18.

été érigée sur le tombeau du pieux roi Ezéchias (1).

L'invention des restes des martyrs maccabéens n'aurait présenté aucune difficulté. Josèphe mentionne déjà le tombeau d'Aran, père de Sara, qu'on montrait à Ur des Chaldéens (2). La mention d'un Étienne (parmi d'autres) sur une inscription funéraire suffit en 415 pour établir, à l'aide d'un songe, la présence des reliques du protomartyr du même nom. Augustin et Orose acceptèrent l'authenticité de cette trouvaille (3). Une pierre tombale portant le nom « Asmonée » (ou quelque chose de semblable) aurait satisfait l'imagination pieuse. Comme selon les règles d'édilité, on ne pouvait pas ensevelir *intra muros*, c'était naturellement la synagogue d'un faubourg où les restes des martyrs maccabéens furent découverts. Quand et comment? On ne saurait le dire à l'heure actuelle. Seule la découverte de la synagogue au *Cérateum* pourrait nous apporter des renseignements à ce sujet. Ce qui fait difficulté c'est plutôt la vénération des martyrs à la synagogue.

En effet, le Judaïsme ne connait ni un état élu des martyrs ni la fête de leur déposition, ni le culte sur leur tombeau (5).

(1) *Beth Vaad* d'après *Midr. Lament. Praef.*, 25 (ed. Vilna); *Yeš'ba* d'après *bab. Talm. Bab. qam.* 16 b. Cf. L. GINZBERG, *The Legends of the Jews*, VI, 369 n. 91. (Je dois cette information à l'obligeance de M. Boaz Cohen).

(2) Jos., *Antt.* I, 152. Sur le prétendu tombeau d'Esther à Ecbatane, cf. Isr. LÉVI, *Rev. étud. juiv.*, XXXVI (1902), p. 237-55. E. HERZFELD, *Archaeological History of Iran* (1935), pl. XX. Sur le tombeau de Daniel à Susa voir *Jew. Encycl.*, IV, 429, et J. M. UNVALA *ap. Studi e materiali di stor. d. relig.*, IV (1928), p. 132.

(3) H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs* (2e éd. 1933), p. 278 ss. Cf. Id. *Sanctus* (1931), p. 230 ss.

(4) Cf. W. ELTESTER, *Zeitschr. für die Neutest. Wissensch.*, 1938, p. 280.

(5) Cf. p. ex. S. LIEBERMAN, *The Martyrs of Caesarea*, *Annuaire de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient.* (Univ. Bruxelles) VIII (1939-44), p. 416 ss. H. W. SURKAU, *Martyrien in jüdischer und frühchristlicher Zeit* (1938), s'imagine que, dans la lutte contre le Christianisme, les Talmudistes avaient supprimé de telles conceptions. Il oublie simplement que les Juifs ne pouvaient pas avoir de martyrs, parce que le gouvernement romain protégeait leur religion. Fait seule exception la courte tourmente sous Hadrien (cf. S. LIEBERMAN, *Jew. Quart. Rev.*, XXXVI [1946], p. 329-70.)

Leur seule distinction rituelle est une prière spéciale pour le repos de leurs âmes. Dans les temps modernes les martyrs maccabéens furent commémorés dans le service au Neuf Ab, le triste anniversaire de la ruine du Temple. C'est pour cette raison, sans doute, que la fête des Maccabées est célébré le 1er août dans le calendrier ecclésiastique (1). Mais même le panégyriste juif de ces martyrs ne pense à aucune vénération de leurs restes. Toutefois, son ouvrage (IV *Maccabées*) est trop ancien pour être décisif en cette matière (2).

V

Comment donc expliquer la présence des reliques des martyrs à la synagogue du *Cérateum*? On ne se trompera probablement pas en attribuant cette invention à l'exemple chrétien. Le synchrétisme judéo-chrétien au IVe s. est bien connu. Chrysostome fulmine contre les fidèles judaïsants.

(1) Cf. W. BACHER, *Jahrb. für Jüdische Geschichte und Literatur* 1901, p. 70 (la pratique des Juifs de Bochara) ; S. KRAUSS, *Rev. étud. juiv.*, XLV (1902), p. 44 n. 1 (Juifs d'Afrique du Nord). La liste des Pâques juives d'Antioche pour 328-343 ap. J.-C. publié par Ed. SCHWARTZ, *Christliche und Jüdische Osterlafeln*, p. 122 (*Abhandl. Goetting. Gesellsch. der Wissensch.* N. F. VIII, 6, 1905) montre qu'à cette époque les Juifs d'Antioche identifiaient le mois de Dystros (Mars) julien avec leur Nisan. D'où l'équation Loos=Ab=Août. Mais naturellement un mois lunisolaire des Juifs ne pouvait que par hasard coïncider exactement avec un mois julien.

(2) Sur la date de IV Maccab. (vers 35 ap. J.-C.) cf. ma note *ap. Louis Ginzberg Jubilee Volume* (1945), p. 105-12. Malgré l'argumentation de M. A. DUPONT-SOMMER, *Le quatrième livre des Machabées* (1939), p. 67-72, ce panégyrique n'offre aucun indice du culte des martyrs. Le texte proposé d'une épitaphe grandiloquente (17, 8) est un artifice rhétorique, tout comme la peinture suggérée qui représenterait le supplice (17, 6) ou comme l'appel de Grégoire de Nazianze au sujet des mêmes martyrs : « Jérusalem, tu dois enterrer magnifiquement tes propres morts, s'il en reste quelque chose pour les tombeaux » (*PG.* XXXV, 924, *Ἱερουσαλήμ, θάψον τοὺς ἑαυτοῦ νεκροὺς μεγαλοπρεπῶς ἄν τι τοῖς τάφοις ὑπολειφθῇ*). L'auteur de IV Macc. aurait pu tenir son discours n'importe quel jour de jeûne (cf. Ism. ELBOGEN, *Der jüdische Gottesdienst* (1913), p. 196, ou même le 9 Ab si ce jour était célébré à son époque. (Cf. J. BONSIRVEN, *Le Judaïsme Palestinien*, II [1935], p. 128.)

Par contre-coup, les Juifs d'Antioche devaient subir l'influence chrétienne (1). Or, dès la fin du IIe s., au plus tard, les Chrétiens ne tarissent pas en glorification des martyrs maccabéens. Augustin dit que c'est à cause de leur passion que l'Église a conservé les livres des Maccabées (2). Dans la ville où les restes d'Ignace d'Antioche ou de S. Babylas étaient objets d'adoration enthousiaste, il pourrait se trouver des Juifs pour opposer la sépulture des seuls martyrs juifs exaltés par l'Église aux reliques chrétiennes. En fait, et en dépit de l'opinion commune d'aujourd'hui, le Judaïsme aux IIe- IVe siècles continuait sa propagande de prosélytisme fort activement, en adaptant ses moyens à de nouvelles modes. Pensez aux images humaines introduites dans la décoration synagogale au temps et sous la direction des docteurs du Talmud (3). Si le Judaïsme dut renoncer aux conquêtes spirituelles ce n'est pas pour telle raison intrinsèque mais sous la pression de la législation de l'Empire chrétien et des Sassanides zoroastriens (4).

Imaginons maintenant l'atmosphère spirituelle d'Antioche la Grande au IVe s. Dans cette ville énorme, où on compte 150-200.000 habitants, la moitié seulement de la population, au mieux, est chrétienne (5). Le philosophe païen à la barbe longue y dispute la place aux moins rébarbatifs. Des ennemis de la foi peuvent encore blasphémer le Sauveur du monde.

(1) M. Simon, *La polémique anti-juive de S. Jean-Chrysostome, Mélanges Franz Cumont*, I (1936) p. 403-29. Id., *Verus Israel* (1949), p. 356 ss. Je ne connais aucune étude de l'influence chrétienne sur le rituel et l'idéologie des Juifs. Sur l'intérêt que les Juifs portaient aux choses chrétiennes cf. S. Lieberman, *Greek in Jewish Palestine* (1942), p. 87 ss. Id., *The Martyrs of Caesarea, Ann. Inst. Phil. Orient.* (Bruxelles), VII 416 ss.

(2) Aug., *de civ. Dei*, XVIII, 36.

(3) Cf. *Syria*, XVIII (1937), p. 221.

(4) D'après Jean d'Ephèse, *Hist. Eccl.* II, 18-19 (ap. *Patr. Orient.* XVIII) les Mages s'en réfèrent à l'exemple byzantin pour demander l'unité de la foi en Perse.

(5) Cf. Chrys., *PG* LVIII, 72. Au IVe s. Antioche comptait 150.000 (Liban, *Ep.*, 1119) ou 200.000 habitants (Chrys., *PG* L, 591). Sur la communauté juive de la ville cf. C. H. Kraeling, *Journ. Bibl. Lit.*, LI (1932) 130-160.

Chrétiens, Juifs, païens se mêlent librement. Des chrétiens fréquentent la synagogue. Et au-delà des murs de la ville commence le monde syrien, celui de la campagne, où les fougues de Chrysostome resteront sans effet, mais où le rabbin sera compris parce qu'il parle araméen. Ces gens de la campagne vont bientôt affluer à la fête des Maccabées (1).

Or, les reliques des martyrs maccabéens à la synagogue créent une tension orageuse dans cette atmosphère. Car leur existence accentue le paradoxe : les Juifs rejettent la nouvelle foi, mais celle-ci repose sur la révélation de l'ancienne alliance. *Codicem portat Iudaeus unde credat Christianus* (2). Chrysostome pourrait bien mettre en garde les fidèles : « Si Dieu t'éprouve, ne va pas chez ses ennemis, les Juifs, mais chez les saints martyrs, ses amis, qui ont grande influence auprès de lui » (3). Mais, déjà en 177, l'église de Lyon, pour complimenter la martyre Blandine, la compara à la mère des Maccabées (4). Les ossements des martyrs faisaient fuir les démons. Si des miracles s'accomplissaient sur le tombeau des Maccabées, il serait impossible de les expliquer par la tromperie de l'Esprit tentateur (5). Quel argument n'en auraient pu tirer les Juifs qui trouvaient la raison d'être de leur

(1) CHRYS., *XVII Hom. ad Antioch*, 2 (*PG* XLIX, 174) ; *1 Hom, ad Antioch.*, 12 (ib. 39). Sur les blasphémateurs cf. aussi CHRYS., *in Ps.* 8, 3 (*PG* LV, 110) ; THEODORET, *in Ps. 17* (*PG* L, 938). Sur la campagne cf. *Hom. ad Antioch.* 1 (*PG* XLIX, 188 et 647). En 392 l' « archisynagogue » d'Antioche fait un cadeau à la synagogue d'Apamée. F. MAYENCE, *Ant. Class.*, VIII (1939), p. 203.

(2) AUGUST., *Enarr. in Psalm.*, LVI, 9 (*PL* XXXVI, 666). Byron donna une forme voltairienne à cette pensée. Pour expliquer l'incrédulité des Musulmans il dit : *they won't... believe the Jews, these unbelievers, who must be believed, though they believed not you* (*Don Juan* V, 62).

(3) CHRYS., *VIII Hom. in Jud.*, 6 (*PG* XLVIII, 937) cité *ap.* SIMON, *o. c.*, p. 429.

(4) EUS., *h. e.*, V, 1. 55. Cf. *Passio Mariani et Jacobi*, XIII, 1 : *his peractis Machabaico gaudio Mariani mater exultans*, etc. Sur ce texte cf. H. DELEHAYE, *Les passions des martyrs* (1921), p. 78-82.

(5) CHRYS., *in Macc.*, I, 1 (*PG* L, 617). Le tremblement de terre du 21 déc. 1946 détruit toute une ville de Ujiyamada en Japan, mais épargna le temple célèbre de la déesse du Soleil (*New York Herald* du 26 déc. 1946).

dispersion dans la mission d'instruire les nations du siècle? (1)

Aujourd'hui de telles veilléités nous apparaissent sans conséquence. Mais les contemporains de Chrysostome ne savaient pas encore qu'ils ouvraient la période chrétienne. Julien était d'hier, les persécuteurs d'avant-hier. Ambroise connut des magistrats qui pouvaient se vanter d'avoir épargné les Chrétiens (2). A Antioche, les catholiques venaient de vivre la persécution arienne de Valens (365-377) où les infidèles de toute sorte dominaient la capitale de Syrie (3). L'armée, composée de paysans et de barbares, pourrait demain acclamer un autre Julien, un autre Valens, voir un autre Dioclétien (4). On ne pouvait pas encore, comme Chrysostome le dit quelque part, contraindre à accepter la vérité chrétienne, il fallait en convaincre (5).

C'est probablement au début du règne de Théodose, vers 380, que la difficulté embarrassante fut éliminée par un coup de main. Les Chrétiens s'emparèrent de la synagogue au Cérateum. Les reliques précieuses passèrent au service de l'orthodoxie (6). Bientôt, Augustin va annoncer : *martyros*

(1) CHRYS., *in Ps. VIII* (*PG* LIV, 109 et 112).

(2) AMBROS., *Ep.* XXV, 3 (*PL* XVI, 1040).

(3) THEODOR., *Hist. Eccl.* IV, 24, 2. Cf. A. PIGANIOL, *L'Empire Chrétien* (1947) p. 161-3. Notez que pour les incrédules une persécution indique l'impuissance divine à protéger les fidèles (CHRYS. *I Hom. ad Antioch.* 7 ; *PG* XLIX, 24).

(4) PIGANIOL, *o. c.*, p. 327 et 304.

(5) CHRYS., *de S. Babyl.* 3 (*PG* L, 557).

(6) Il est difficile de préciser la date de cet événement. Les discours de Chrysostome en honneur des SS. Maccabées, tenus entre 386 et 398, ne donnent qu'un *terminus ante quem*. D'autre part, Jérôme dans son *Onomasticon*, rédigé entre 386 et 392, ne connaît le culte d'Antioche que par ouï-dire et confond les martyrs avec les princes Asmonéens (*Onom.*, 133, *PL* XXIII, 911). Ambroise, en 388, mentionne un incident au cours duquel les gnostiques de la secte de Valentin empêchèrent dans un village la procession des moines *qui psalmos canentes ex consuetudine usuque veteri pergebant ad celebritatem Machabaeorum martyrum* (*Ep.*, XL, 16 ; *PL.* XVI, 1154). Enfin, Grégoire de Nazianze (*PG* XXXV, 924) ne suppose même pas que les reliques des Maccabées puissent exister. Mais la date de ce discours flotte entre 362-80. Pour des raisons d'ordre historique, on placerait la transformation de la synagogue vers 380. Pourtant, l'appropriation pourrait être l'œuvre des Ariens sous

eos fecit moriturus Christus (1).

VI

Malalas emprunta le récit touchant les Maccabées à l'un des chroniqueurs d'Antioche, mettons Pausanias ou Domninus. Celui-ci le tenait d'une source rédigée avant 380. On pensera qu'en dernier lieu la narration touchant et glorifiant la synagogue du Cérateum vient directement ou indirectement de celle-ci. L'idée d'expliquer le nom de la montagne « qui pleure » en y localisant la passion des Maccabées pourrait difficilement venir à l'esprit d'un païen (2).

Je crois que cette hypothèse sur l'origine du récit explique son désaccord avec les Livres des Maccabées et Josèphe. Les Juifs d'Antioche pouvaient s'enorgueillir de posséder les cendres vénérées par les Chrétiens. Mais ils auraient refusé

Valens. Eux aussi célébraient la fête des Maccabées : voir le martyrologe syriaque de 411-12 *ap.* H. LIETZMANN, *Drei ältesten Martyrologien* (1911) sous le 1er Août. Vers la fin du IVe s. le culte des martyrs maccabéens conquit la Chrétienté. *Totius orbis in ecclesiis praedicantur*, comme écrit en 404 Theophilus d'Alexandrie (HIERON, *Ep.* C). Pourtant, ils ne sont pas mentionnés dans le martyrologe de Carthage *ap.* LIETZMANN, *o. c.* Voir aussi le passage interpolé dans la version latine de *IV Macc.*, XVII, 6 : *sepulturae honore decorantur, magnus his ab omnibus cultus adhibetur, veneratio summa etiam alienae fidei homines invasit.* H. DORRIE, *Abh. Goett. Ges. d. Wiss.* III F. no 22 (1938).

(1) AUGUST., *Sermo* CCC (*PL* XXXVIII, 1377). Le manteau de Moïse et d'autres raretés bibliques furent probablement ajoutés au trésor de l'Église par le zèle chrétien. Au Ve s. c'était la mode de chercher les reliques des prophètes de l'ancienne Loi (H. DELEHAYE, *Le culte des martyrs*, p. 56 ss.) Mais déjà au temps de Chrysostome des pélerins vinrent voir le fumier de Job en Arabie. (CHRYS., *Hom. V in Antioch.* 1 [*PG* XLIX, 69]).

(2) Le détail (qu'on ne trouve pas en *II Macc.*) que les Juifs illuminèrent après avoir appris la mort d'Épiphane, se retrouve dans une historiette rabbinique, mais il y est mis en rapport avec Trajan. Voir J. DERENBOURG, *Essai sur l'histoire... de la Palestine* (1867), p. 410. Le titre de grand-prêtre donné à Éléazar peut aussi bien être l'invention d'un sacristain juif que l'amplification du chroniqueur chrétien. Cf. AMBROS., *de Jac.* II, 10. Le sacrifice porcin et la durée de la persécution (cf. Jos., *Ant.*, XII, 320) étaient probablement indiqués dans la relation originale.

de prendre des renseignements historiques à l'Église. Or, celle-ci s'appropria de bonne heure les livres des Maccabées et Josèphe. Josèphe était pour elle un témoin du Christ, et déjà Tertullien citait l'exemple des Maccabées qui avaient combattu le jour du sabbat pour montrer la valeur transitoire de la Loi mosaïque (1). Sous la domination romaine les Juifs eux-mêmes avaient oublié les Maccabées. Dans la littérature rabbinique la passion des Sept Frères et de leur mère est mise sur le compte d'Adrien (2). Décidés à ignorer les livres de l'Église, les Juifs d'Antioche ne pouvaient trouver des renseignements sur la venue d'Epiphane à Jérusalem que dans l'historiographie grecque. Celle-ci naturellement a suivi la version séleucide des événements (3). Le récit rapporté par Malalas place le fait de la passion, connu des Juifs d'Antioche par leurs conversations avec des Chrétiens, dans le cadre de la version séleucide de l'histoire d'Épiphane.

Cette dépendance de la source séleucide ne pouvait effaroucher les Juifs d'Antioche quelque cinq cents ans après la mort d'Antiochus IV. Ils n'avaient jamais à se plaindre des Séleucides. Un successeur d'Antiochus IV, peut-être Démétrius I, offrit à la synagogue principale d'Antioche des objets en bronze enlevés du temple de Jérusalem. Il est significatif qu'en 70 ap. J.-C. encore les Juifs d'Antioche se vantaient de posséder ce cadeau sacrilège. Il est non moins significatif que l'auteur des Maccabées I, en décrivant avec une telle satisfaction le massacre de la population d'Antioche par les auxiliaires juifs de Démétrius II, ne souffle pas mot des coreligionnaires dans la capitale de la Syrie (4). Comme Libanius le montre, la société païenne d'Antioche gardait le souvenir nostalgique des anciens souverains. Les Juifs hel-

(1) TERT, *adv. Jud.* 4. Cf. SIMON, *o. c.*, p. 200.

(2) J. FREUDENTHAL, *Die Flavius Josephus beigelegte Schrift über die Herrschaft der Vernunft* (1869), p. 84. Cf. Isr. LÉVI, *Rev. étud. juiv.*, LIV (1907) p. 138.

(3) Voir maintenant ABEL, *o. c.*, p. 358 ss. De même, Malalas raconte que les Séleucides ont permis l'investiture des Arsacides et que la Syrie passa aux Romains à cause d'une disposition testamentaire du dernier Séleucide (p. 215 et 212).

(4) Jos., *B. J.*, VII, 44 ; *I Macc.*, XI, 41 ss.

lénisés d'Antioche racontaient de la même manière comment le bon roi Démétrius avait concédé le temple à Judas Maccabée et lui avait rendu les cendres des martyrs.

VII

Le récit de Malalas n'offre aucun renseignement nouveau sauf la mention d'Athèna à qui Epiphane aurait consacré le temple de Jérusalem. Ce serait de grand intérêt si le fait était mieux attesté. Il peut être authentique, il peut n'être que sorti de l'imagination d'un sacristain. Au moins, Malalas nous donne-t-il un écho, bien que lointain et brisé, de la version séleucide de la révolution maccabéenne, telle qu'on la racontait à Antioche.

Ce n'est pas beaucoup. Mais même pour écarter une relation historique il faut commencer par l'examiner. Il y a quelque temps j'étais prêt moi-même à chercher une information historique dans le récit de Malalas. C'est M. Isidore Lévy, qui, lisant, il y a plusieurs années, une ébauche de cet article, m'a mis en garde. *Fateor me ex eorum numero esse conari qui proficiendo scribunt et scribendo proficiunt* (Aug. *Ep.* CXLIII).

Elie Bikerman.

ALTAIC ELEMENTS
IN THE PROTO-BULGARIAN INSCRIPTIONS

The Proto-Bulgarian Inscriptions are found in NE Bulgaria, in the region of Šumen and Novi Pazar, i.e. near Tr̥nova, the capital of the ancient Bulgarian Realm. The majority of the hitherto known inscriptions occurs in and near the little town of Aboba and the probable site of ancient Pliska, *Πλισκα*, for which reason they are often called the Aboba-Pliska Inscriptions (1).

Most of the Inscriptions can be dated approximately only, since exact data are lacking, and the only possibility of a datation is given by the name of the respective Old-Bulgarian ruler, under whose reign an inscription was executed. Thus, their majority refers to the first part of the IX-th century, the rule of Omurtag (or : Omortag), 814-831. The language of the inscriptions is the common vulgar Greek of that epoch. But the texts contain a number of non-Greek (and non-Slavic), Bulgarian expressions for titles and proper names.

V. Beševlijev published, in the same article, in *Godišnik*, XXXI (1935), 48 inscriptions, all that was known until then. Later on, some more became known (2) which, how-

(1) See map at the end of V. Beševlijev's article Първобългарски Надписи in the Годишникъ or *Annuaire de l' Université de Sofia, I. Faculté Historico-Philologique*, vol. XXXI (1934-35), pp. 1-148+ XXV.

(2) Cf. Beševlijev's additional notes in Годишникъ, vol. XXXII (1936-7), pp. 1-48, and Извъстия на Българския Археологически Институтъ vol. XI (Sofija, 1937), pp. 301 ff. (not accessible to me), and note thereon in *Byzantinische Zeitschrift*, vol. 39, p. 313 ; *Studia Serdicensia*, II (1939), pp. 97 ff, (not accessible to me) and résumé in *Byzantinische Zeitschrift*, 40, p. 341 ; Henri Grégoire, *L'inscription de Boris-Michel*, in *Byzantion* XIV (1939), pp. 227-234, 693/4, and note in *Byzant. Zeitschr.* 40, p. 341. — The first inscription, not in

ever, are essentially of the same type as those 48 published by Beševlijev in 1935. The Greek language of the inss. and their historical background have been discussed satisfactorily by V. Beševlijev in the afore-mentioned article (1). A great portion of the non-Greek words or expressions occurring in the often very fragmentary texts of the inss. is of Bulgarian origin, i.e. belongs to the language the Bulgarian conquerors spoke when they had left their original dwelling-places on the central and lower Volga and in the steppes N of the Caucasus (approximately in the regions between present Saratov, Astraxaň and the Noγaj Steppe), and came to the Balkan (Haimos-) Mts and to the fertile plains of the Marica Valley (present central Bulgaria). The ancestors of the Bulgars seem to have come to the Volga with or immediately after the thrust of the Huns westward ; they are descendents of some of the many tribes whose names ended in *-γουροι* (2) and, as it seems, chiefly of the Onoguroi.

Greek, but, as supposed, in Proto-Bulgarian, was found, in 1945, by Miss V. Mavrodinova, at excavations conducted near Preslav, under the sponsorship of the National Archeological Museum. This inscription seems to be from the first half of the IX-th ct. and reminds those of Šumen and Varna. It is reproduced and briefly described, with an attempt at an analysis, by Ivan Venedikov, in Известия на Българския Арх. Ин-т, vol. XV, Sofija, 1946), pp. 146-160. The decipherment cannot be considered as successful. The inscription is of the same type as the ones hitherto known, but shows a number of certain orthographic peculiarities so far unknown. The inscription and Venedikov's article are discussed by Jean Deny, *Une inscription en langue proto-bulgare découverte à Preslav*, in *Revue des Études Byzantines*, V (Bucarest, 1947), pp. 235-9. At the end of his valuable contribution, Deny remarks : « On se demande même par moment s'il ne s'agit pas de quelque langue inconnue panachée de termes techniques turcs ». Let us hope that there will soon be discovered some more inscriptions in Proto-Bulgarian so that we shall be in possession of the necessary comparative material ; one inscription is by far insufficient.

(1) Годишникъ XXXI, pp. 7-38.

(2) e. g. *Κοντούργουροι* (*Κουτρίγουροι*, *Κοτράγηροι*), *Κοτζαγηροί*, Altziagiri (Jordanes, Getica), *Ἀκάτιροι* (*Ἀκάτζιροι*), *Οὐγοῦροι*, *Σάβιροι* (Saviri) [?], *Οὐτίγουροι*, *Σαράγουροι*, *Ὀνόγουροι*, *Οὐννογουνδοῦροι*, etc., quoted by J. Markwart, in the Извѣстія Русскаго Археологическаго Института въ Константинополѣ (= *IzvRAIKp.*) XV, p. 11 ff., note 4.

The suffix *-γovǫ-oι* which is found preponderant with the names of tribes who remained in Eastern Europe (and Western Siberia) after the collapse of the Hunnic Realm and the disintegration of the Hunnic hordes, seems to be identifical with a suffix designating tribal units, found to-day almost exclusively with the Tungus : *-gir* (also : *-jir*, *-hir*), as. e. g. Kindigir, Čapogir, Lakšikagir, Bultogir, Samagir, Manegir, etc. of the Evenki-Tungus. This suffix is found with the Mongol Džałajir (modern Xałxa Dzałajri) which now is also the name of Central-Asiatic tribes speaking Turkic, and possibly with the Ogur, and Ujγur. The suffix *-gir* may be analysed as an archaic collective suffix (later > plural-suff.) in *-r* of *-gi/-γy* etc., designating the locative and a nomen loci, common to the three Altaic groups (1). In Tungus, which has, in the case of tribal designations, a distinction of grammatical gender, the suffix for a female member of a tribe is *-gi-mňi*, not *-gi-r* (2).

For the origin and formation of the Bulgarian tribes, I principally refer to Julius Moravcsik's article *Zur Geschichte der Onoguren*, in *Ungarische Jahrbücher*, X, pp. 53-90 (for the Bulgarians esp. pp. 68 ff.), and limit myself here to a few data from Bulgarian history (3). In 482, emperor Zenon

(1) On the suffix *-gi-r* cf. below in the section on Tribe Names.

(2) Cf. N. N. Poppe, Материалы для исследования тунгусского языка, (Leningrad, 1927), p. 3.

(3) For matters pertaining to the presumable provenience of the Proto-Bulgarian tribes from Eastern Asia, cf. P. A. Boodberg, *Two Notes on the History of the Chinese Frontier*, II. The Bulgars of Mongolia, *HJAS*, I, pp. 291 ff. The early Chinese rendering of the tribe name Bułγar (cf. also Menges, *Etymological Notes on some Päčänäg Names*, *Byzantion*, XVIII, p. 271), *Bu-lo-ćźi* < *b'uo lâk-kiei* [*k'iei*], Karlgren, *Anal. Dict.*, 759, 566, 1215 (P. A. Boodberg, *ibid.*, p. 297), shows, in Archaic Chinese, final *-r* in the last syllable, cf. *Grammata Serica*, No. 552, o (P. A. Boodberg, in an oral communication to me). It is even possible to assume, in this case, a tribe name with the ethnikon-suffix *-γyr/-gir*. The two articles by A. Burmov, Въпроси из историята на прабългарите. Годишник Соф. Ун-т, ист.-фил. фак., vol., XLVI, 2 (Sofija 1948), 37 pp., and Към въпроса за происхода на прабългарите, in Известия бълг. истор. дружество, XXII/XXIII, (Sofija, 1948), 42 pp., are inaccessible to me. — On some features of the Bulgar occupation of certain regions in the

calls on the Bulgars for military assistance against the Ostrogoths. Soon after, Ostrogoths and Bulgars fight in Sirmium. From 499 on, Bulgars ravage the frontier regions of the Byzantine Empire, and still in the first half of the VI-th century, they repeatedly irrupt into Thrace and Moesia. These are, of course, single Bulgar tribes or parts thereof, while the mass of the Bulgars roams on the Volga and in the vast prairies between Volga, Don, and the northern slopes of the Caucasus. The Onoguroi, the ancestors of the Danubian Bulgars, or, at least, of their ruling clans (after Agathon's report), were comprised, in the VII-th century, by a tribal chiftain, Qubrat (Xubraat' of the Armenian historians), into a confederacy together with the Uturguroi and proto-Hungarian tribal groups. Qubrat became an ally of emperor Herakleios against the Avars who defeat him (1). After Qubrat's death, the confederacy disintegrates, for which several reasons may be pointed out, as the defeat by the Avars and the pressure exerted by the steadily expanding Xazar realm (2). Thus, one group, the Onoguroi, emigrate SW- and W-ward, while other groups of the former confederacy receded N-ward, along the Volga, before the menace of Xazar domination. With the arrival of Xan Asparux (or Isperix), on the northern banks of the lower Danube, i.e. on the northern borders of the Byzantine Empire, between the years 668 and 679, the Bulgars emerge from their northeastern obscurity and enter well-attested history.

As generally assumed, the language of the Proto-Bulgars was Turkic, and belonged to that Turkic group or language from which modern Ṭăvaš stems. It is, however, not yet possible, and it may forever remain within the realm of hypothesis, to determine whether Proto-Bulgarian actually was

Balkans, cf. now Kenneth M. SETTON, *The Bulgars in the Balkan and the occupation of Corinth in the seventh century*, in *Speculum* XXV (1950), p. 502-543.

(1) The Avars forced the Bulgars, as other subjugated peoples, to serve in their army; these were the Bulgarian divisions of the Avar army who participated in the great siege of Constantinople, 626 (Cf. Georgios Pisides, edd. Bonn, 55, 63).

(2) The latter fact is given as a reason by Moses Xorenac'i who says, they fled to the Danube before the Xazars.

Turkic, or whether it may have belonged to another Altaic group. For the word material is not sufficient for exact demonstration. Altaic loan-words in OChSl. are very few, and it is moreover not yet possible to determine exactly which ones are of Proto-Bulgarian origin, and which ones might have been of Päčänäg or Quman origin in OChSl — besides the fact that there are, in OChSl., even a few Proto-Mongol loan-words, such as хоровгы, телѣга (1). The problem of modern Ṭăvaš, moreover, has not yet been solved, and it still remains questionable whether it can be considered as belonging to the Turkic group. The well-known Altaicist N. N. Poppe recently questioned the Turkic nature of Ṭăvaš and expressed the opinion that Ṭavas has as great a number of definitely un-Turkic features as to warrant its classification outside of Turkic, i.e. it would constitute, in Poppe's opinion, an Altaic group in its own right (2), while both, Turkic and Ṭăvaš, are descendants of a common Altaic ancestor-language, Ṭăvašo-Turkic or Hunno-Turkic. Thus, Old-Ṭăvaš or Hunnic would take a position between Turkic and Mongol, and would have preceded Turkic languages on their common way to the West. There, on the Volga, Ṭăvaš would later exhibit, if not more, at least one layer of a strong Turkic superstratum, as already assumed by Ramstedt (3), which is due to Turkic influence dating from approximately the times of the disintegration of the Xazar Realm under strong pressure of Turkic-speaking nomadic groups intruding there from the East. Closely interrelated with those problems, and by far more difficult, are those of the substratum of Ṭăvaš which was spoken in the area of the ancient Kama civilization.

As a feature distinguishing Ṭăvaš from Turkic and/or the

(1) Cf. K. H. MENGES, *The Oriental elements in the Igor-Song*, (Monographs of *Word*), New- York City, 1951 ; s. vv.

(2) Cf. now N. N. POPPE's review of M. RÄSÄNEN, *Materialien zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen*, in *Word*, VI (1950), pp. 95 ff. Cf. POPPE's former work on Ṭăvaš, e. g. *Die türkischen Lehnwörter im Tschuwassischen*, in *Ungarische Jahrbücher* VII (1927), pp. 151-167 ; *Türkisch-tschuwaschische vergleichende Studien, Islamica*, I, pp. 409-427.

(3) *Zur Frage nach der Stellung des Tschuwassischen*, in *Journal de la Société Finno-Ougrienne* XXXVIII, 1-34.

other Altaic languages, it shows a strong tendency of rhotacism : common-Turkic *đ* (= Mong. *d*) and *z* > *r* in Ṭăvaš : Tk. *ađaq* (Kāšγ.,Ujγ.) « foot » > *uṛą* « id » ; Tk. Kāš. *jađaγ*, Osm. *jajan*, Qq. *džajau*, Saγ. *čazaḡ* > *śəran* « afoot » ; Tk. **qȳz*, Türkmen *ǵȳđ*, Jak. *kȳs* > Ṭăv. *xər* « girl ». This rhotacism is shared by no other Altaic language ; only in Uralic, Jenisej-Samojed has a somewhat similar tendency *d*~*r*. The Proto-Bulgarian Inss. offer one example of rhotacism in the word *KOΛOBPOC* (inss. No. 5, 19) and *KOYΛOYBPOC* (N° 9) <Tk. *qołavuz, qołaγuz,qyłaγuz* « leader », a derivative in *-vyz/-γyz* of *qoł-a-*, a verbal derivative from *qoł* « arm, hand ». This fact was already pointed out by Josef Markwart (1). Another typically Ṭăvaš feature is the change of common-Turkic *j-*>*ś-*, being very similar to that in Jakut : *j-*>*s-*. In the Inss., there are, however, no certain examples for this feature. In certain cases, Ṭăvaš may have disyllabity of the Mongol type for proto-Turkic and Türkmen length : **ōn*, Tkm. *ōn*, Jak. *uon* « 10 » = Ṭăvaš *vunnĕ* « 10 » (cf. Mong. *aba* « hunt », Tk. **āb*, Tkm. *āb*), or disyllabity of the Jakut type : **kök*, Tkm. *gök* « blue » > Jak. *küöx*, Ṭăvaš *kəvak* « id. », or Ṭăvaš may exhibit simple vowel (with a certain reduction) as in *xər* « girl » = Tkm. *ǵȳđ*, Jak. *kȳs* (2). For this, there are likewise no examples in the Inss.

As in the majority of Turkic languages of the same area, i.e. of the Northwest group in a larger sense, also in Ṭăvaš, common-Tk. *γ* as syllable-final or suffix-initial shifts to *v* : common-Tk. *jaγ-* « to rain » > Ṭăv. *śuv-*. *KOΛOBPOC*, grecicized from Proto-Bulgarian **qołovur* <*qoł-a-γuz/-vuz*, is an example of this NW feature.

In the vocalism of Ṭăvaš as in that of all languages around the Volga-Kama-juncture, high-grade dulling or reduction of the full-grade vowels is observed. *KOΛOBPOC* / *KOYΛOYBPOC* is an example also for this development (3).

(1) *Kultur- und sprachgeschichtliche Analekten*, in *UJb.* IX (1929), pp. 88 ff.

(2) On the quantity problem, cf. K. H. MENGES, *Einige Bemerkungen zur vergleichenden Grammatik des Türkmenischen*, in *Archiv Orientální*, XI (Prague 1939), pp. 7 ff.

(3) I do not think that these two different forms are to be ascribed to the fact that the Greek writer of the Inss. did not know Proto-Bul-

The Altaic elements of the Proto-Bulgarian Inss. consist of single words, mostly international Altaic titles (of non-Altaic origin, probably), a number of which occur also in some of the Twenty Four Chinese Dynastic Annals, being used by the linguistically most different Altaic tribes of Mongol, Turkic, or Tungus stock. Beside them, there occur proper names of tribes and persons which offer great difficulties for analyses or comparisons, in view of the absence of a large comprehensive study in Altaic proper names (1).

I. Titles

YBHΓH (No. 1 and passim). According to Beševlijev, *op. cit.*, p. 64, already W. Tomaschek, in the *Archaeologisch-Epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn*, XIX 238, recognized its Turkic origin, comparing it with Quman *övägü*, *övgü* « erhaben, gepriesen ». This word is always the epithet of the rulers : *KANAC YBIΓI*, *ὁ ἄρχων ὁ ὑπέρφυμος*, as Ins.. No. 18 has it. As this and many other examples prove, Greek *B* and *Γ* can still designate occlusives, and not necessarily spirants. *Y* designates, as in that epoch, *ü*, and may stand for both Turkic *ö* and *ü*. *WB* has *öj-* (<*ög-*) Osm., (2), Az. « to laude, praise » ; Uj. (Analyt. Index) and Kāš. *ög-* (read by Brockelmann as *ök-*) « id. », Kāš. *ögünč* and *ökünč* « boasting », and a derivate *ögüt* together with a NW form *övüt* « Rat ; counsel, advice » ; WB Uj. *ög-ä* « honor, hommage », and Uj., Ča. *ögü-* (=*ög-*) proving of the existence of a secundary verbal stem *ögü-*/**ögä-* which is found in *YBHΓH* (3) meaning *üvi-gi*

garian well enough, as BEŠEVLIJEV, *op. cit.*, p. 21 middle, assumes. The same is seen in *BOΓOTOP / BAΓAT&P.*

(1) The Hungarian scholar L. Rásonyi-Nagy has collected extensive materials on Turkic and Hungarian proper names.

(2) Redhouse quotes both *ög-* and *öj-*, but no forms with *v*, except in derivatives. The new *Türkçe Sözlük* (Istanbul, 1943-44), sub *ög-*, p. 458, refers to *öv-*, p. 464. The noun *övgü* quoted there seems to be a neologism.

(3) For the expression of the sound *i* (in Greek words < Classical *i*, *ē*, *ei*, *ēi* [*η*]), the letters *I* and *H* are used without any discrimination. It is interesting, however, to note, that the letter *H* is given preference before the letter *I*, which latter seems to be used mainly

(or *övi-gi*), a nomen verbale in *-γy/-gi* of *öv-/ög->üv-*, after the vocalism of the NW group. The title 于越 *jü-jüä* (1) of the highest dignitary after the qaγan in the Ljao hierarchy and also with the Ujγurs of Ǧao-Čʿaŋ (Kučā - modern Qara-Xōdža) (2) comes probably from the same Tk. base *ög-/öv-*, as an attempt to transcribe the Tk. noun *ögüt/övüt* (Kāš.) « counsel, council » (> « councillor »?) ; the pre-Tʿaŋ form would be **ji̯u-ji̯ʷ ɒt*. But in the case of Ljao *jü-jüä*, one should consider the possibility of an identity with the title Kāšγarī *ögä* « wise ; experienced older man from the people, his rank being lower than that of the Tigin » (ed. Brockelmann, p. 131) <*ö-gä* (formation like *bil-gä*), *ö-* « to understand » (Kāš.). This title is also known from Xotanese, *uga*, *uha*, *auga*, Soγdian (Qara Bałγasun) *'wk'*, Mahrnāmag *wg'*, *'wg'* (cf. H. W. Bailey, *JRAS* 1939, pp. 91, 87). In no case, however, can *ögä* be considered identical with *YBIΓH*.

KOΠANOC is probably the Orxon-Tk. title *qpγṇqγṇ* = *qa-p(a)γaṇ qaγaṇ* for a high dignitary. It seems to be of the same origin as *KAYXANOC* (as in nos. 12, 24). Fehér (3) is probably right in comparing this with Old-Hungarian Kupan = Koppāň (« Koppány »), the name of a prince of the times of Árpád, where the *-pp-* point to an assimilation from an older *-pγ-*, although the vocalism of the first syllable in Hungarian presents some difficulties (secundary labialization ?). It is hardly Greek *κόπανος* « Stösser, Schläger, beater, mortar », as Beševlijev, p. 66, asks, but it may have been connected with it by the way of ironical vulgar etymology, which fact might explain the duplicity of the forms of the same title.

in the immediate neighborhood of other vowel symbols. The same feature is typical for the later adaptation of the Greek script to Slavic, the so-called Kyrillica, giving the *H* the prefence and writing *I* generally in connection (i. e. mainly in front) of a vowel sign only.

(1) B. Karlgren, *Analytical Dictionary of Chinese and Sino-Japanese*, nos. 1317, 1348 ; *Grammata Serica*, nos. 97a, 303e.

(2) Mentioned in the Suŋ-Šu (History of the Suŋ-Dynasty) for the years 983/4 (Cf. Suŋ-Šu 490, 9a).

(3) In his Паметницитѣ на прабългарската култура, in Извѣстия на Българския Археологически Ин-т, III (1925), pp. 1-90, (not accessible to me, therefore quoted after Beševlijev), p. 83 ff.

KANAC has always *к-* which means *qan*, not *xan*, with the addition of a Greek ending *ἐπὶ τὸ Ἑλληνικώτερον*. At the end of 10, *KANNAC YBIΓI* occurs.

(2) The (Altaic?) title *TAPKANOC* (*passim*) is also found in the Byzantine historians, both as *ταρκάνος* and *ταρχάνος*. The title occurs in the Orxon-Inss. as *ṭṛqṇ* = *ṭᵃṛqaṇ* (*WB* III, 851/2), in Ujγur texts (also as *tarxan*; cf. BANG and v. GABAIN, *Analytischer Index*, p. 501), in Kāš. as *tarxan*; also in later texts. Its Mongol form is *darqan* > *darxan*. Nowhere we find an exact statement as to the meaning of this dignity. In the Tʿaŋ-Annals the title is mentioned in the history of the Türküt (Tʿu-Ćźüä) as 達干 *ḍa-ĝan*~ *dargan*, cf. the Mong. forms. In the history of the Ljao Dynasty, it occurs as 達剌干 *ḍa-la-ĝan*, explained there as « the old title of the second highest official of the Qyṭaň subtribe, the *šy-ljä* » (< Tk. **tirä*) (1).

In this passage, the title is preceded by a word which Beševlijev reads as *ZEPA*. The *Z-* however, is not clear at all, and the word remains so far obscure. F. I. Uspenskij, in the *Izv. RAIKp.*, X, 191, reads only *...PA TAPKANOC*.

TAPKANOΣ is found in composition with other titles, as :

(3) *ZϑΠAN TAPKANOC* (see below). Accumulations of titles of this type are found in the Orxon Inss., e. g. Ṭoñuquq *ḅojła ḅaγa ṭarqan*, etc. (2).

(4) *BAΓATϑP BAΓAIN[OC]*, evidently as a double title. The first one is well-known in Tk., Mong., Persian and Russian, cf. Tk. (WB) Orxon *ḅaṭur* « hero, heroic, valiant », Qom. *baγatyr*, OT. *batur* « id », Qrm., Tkm., Xiwā, Qn., Qq. *batyr* « id. », Bar. *padyr*, Tel. *pāttyr* « id », Sa. *matyr* « courageous », *māttyr* (Sa.?) « hero ». Osman *bahadyr* « id » is a loanword from Persian بهادر. *bahādur* (also > Hind., « id. »), and Kar. Tr. *baγatyr* might well be a loanword <Russ. богатырь or

(1) Cf. LJAO-ŠY, 46, 2a, and Karl August WITTFOGEL and FÊNG Chia-Shêng, *History of Chinese Society, 1 : Liao*, pp. 433, 445, 480, 583.

(2) Cf. V. THOMSEN, *MSFOu*, V, 130/1; *ZDMG*, LXXVIII, p. 171.

Polish *bohater, bohatyr* (old : *bohaterz*), or Ukrajin. богатйр (1), the Slavic words themselves going back, undoubtedly, to Qom. *bayatyr*. Lit.-Mong. has *bayatur*, Xałxa *bātʊr* « hero », Mandžu has *baturi* and *baturu* « courageous, valiant » ; Tungus Evenki *bahatyr, bahatir* (Titov, p. 15), Goldi *bator*, the Evenki being an older, the Goldi form a more recent loanword from Mong. As a loanword, it also occurs in Samojed : Ost'ak (Narym) *madur*, Jełoguj, Bajxa, Taz, Karaś *māter* (2), and in Hungarian *bātor* (« bátor ») « daring ».

In Chinese transcriptions of the T'aŋ-Šu and later sources disyllabic as well as trisyllabic forms are found. In the history of the Sui Dynasty (581-618), this title occurs in the form 莫賀咄 *mo-ḥo-du* <*mâk-ɣa-tuât* (3) (*Sui-Šu*, 84,20a), where it designates the great chieftain of the (proto-Mongolian) Šy-Wej.

Dr. W. Henning (4) rejects Lokotsch's etymology and suggests the following possibility of tracing its origin. Orxon *baṭur* <East-Iranian **βaγt(a)r* = Āvest. *baxtar* (Bartholomae, *AIR.Wb.*, 923) = Skr. *bʿaktr̥-* (Ṛgvēda) « distributor of gifts, bliss, riches ». Since the sound group *VγtV* is uncommon in Turkic, the *γ* would either disappear (usually provoking compensation lengthening of the preceding vowel), **bātur*, or a svarabʿakti-vowel would develop between the *γ* and the *t* : *bayatyr*. The old East-Iranian vowel of the suffixal syllable is uncertain, and thus, appears as *u* or *y* in Altaic. On the other hand, Orxon *baṭur* could have developed itself from **bayatur*, with contraction of the first and second syllables and later shortening. Thus, *baṭur* would represent, in comparison with Qum. *bayatyr*, a more recent form, which

(1) Cf. Berneker, *SlEtWb.*, 66, who has the Slavic words come, through Turkic mediation, from Persian *bahādur*. Cf. also Lokotsch, *EtWb*, no. 175, p. 15.

(2) M. A. Castrén, *Wörterverzeichnisse aus den samojedischen Sprachen*, 233.

(3) Karlgren, *Grammata Serica*, nos. 802a, 295h : 掇, 咄 not given ; as to *ḥo* < *γa* cf. Karlgren, *Études sur la phonologie chinoise*, p. 714, no. 13 (communication by Prof. Lo Čʿaŋ-Pʿej).

(4) In an oral discussion with me.

is surprising, but which occurs in some few instances (1).

BAΓAIN/// ///, to be read as *BAΓAINOC*, with Greek ending, cf. e.g. 12, *BAΓAINOYC*, acc. pl., would phonetically mean, from the viewpoint of Greek of the VIII/IX-th centuries, *bajän(os)*. This form would be the Proto-Bulgarian equivalent of the title *bajan*, (Mong.) « rich, mighty » which occurs in the Balkan region already with the Avars. Moreover, we find this word in use as a proper name with a number of Altaic speaking nomadic tribes who invaded western countries, as Päčänägs, Qumans, etc. This bajan underlies also Old-Russian Богянъ (2), and, in later contraction, the Balkan-Slavic title бāн (>Hung. *bān*) « governor, district director, etc. ».

The palatalization of the second syllabe is caused by the *j* and is regular in the Tk. languages of the NW group, as e.g. Qazan, Baraba, and the NW-Qazaq dialects (3). It occasionally occurs in Osman too, cf. e. g., from the same base, (*WB*) Osm. *bajändär* (for common-Osman *bajyndyr*) « rich, prosperous » and the Türkmen name of a sib of the Gökläŋ tribe, Bajändär (*WB*) <*baj-a-n-dyr* / *baj-y-n-dyr* (4).

A further development from bajan to *bajin* (perhaps *bajyn*) is seen in *////A/HN*, found on a Proto-Bulgarian molybdobule (leaden seal), is correctly restituted by B. A. Pančenko to *BAHN* in the ins. : *IѠAN/NHBAΓAT/OYPKAI///A/HNT///XѠ/ΠNѠ*, which he reads *Ἰωάννῃ βαγατοὺϱ καὶ βαϳν* (= bajin) *τ[ῷ] Χω-[τι]νῷ* (5).

In a completely labialized form the title *BAΓATϬP* occurs in 9 as *BOΓOTOP* which might render a form with a progressive dulling of the vowels, a feature typical of all the non-Russian languages in the Volga-Kama area, as Ṭăvaš, Qazan, Bašqurt, the two Čeremis (Mari) dialect groups (6), and the Permń languages (7) ; this would mean a form close to *Old-Ṭăvaš. — As to *BOΓOTOP/BAΓATϬP*, cf. above, p. 90, n. 3.

(1) Cf. MENGES, *Oriental elements in the Old-Russian Igoŕ-Song*, s. v. жемчюгъ.

(2) Cf. *ibid.*, s. v.

(3) Cf. MENGES, *Qaraqalpaq Phonology*, p. 70/1.

(4) Former attempts at derivation of this term from *baγa / beg*, cf. BEŠEVLIJEV, p. 72.

(5) Cf. *IzvRAIKp.*, X, p. 555.

(6) Cf. STEINITZ, *Geschichte des Finno-Ugrischen Vokalismus*, § 26, p. 95 ff.

(7) Cf. *ibid.*, § 30, p. 124 ff.

This same development in vocalism is seen in

(5) *ΚΟΛΟΒΡΟC* (also 19) which is, with Greek ending, <Tk. (Kāš.) *qulabuz, qulavuz* (may also be read with *o* in the base syllable) « leader », = Osm. *qyłaγuz, -vuz, qułaγyz* « id., pilot », Ča. *qolauz, -vuz* (may be read with *u* in the base syllable) « id. », Uj. *qulaγuz* (*qolaγuz*) < *qoł-a-γuz*, properly « who leads by the hand » (1). In 9, the variant *ΚΟΥΛΟΥΒΡΟC* occurs which shows that at those times, either dialectological variants existed (with *o*, and with the sound change *o*>*u*, typical of the NW languages), or that neither Greek *o* nor Greek *ȣ*, *ΟΥ* were able to render the Proto-Bulgarian vowel adequately. We might thus surmise that the Proto-Bulgarian vowel in question was a sound between *o* and *u* (*ȣ*), common in the languages of the Turkic NW group : common-Tk. *u*>*ȣ* in Qazan, and in some Qazaq dialects (2). The final -P, -*r*, is the definite proof of the rhotacism, which Proto-Bulgarian has in common with modern Ṭăvaš, asa lready mentioned above.

This title occurs in the same ins. in connection or in composition with preceding *ƵΟΥΡΓΟΥ* which is read, by Beševlijev, as *ἰ]ζουργοὺ* (3). It is, however, to be noted that *ƶ* is not identical with *Z* which does not undergo variations in its graphic form. *Ƶ* stands, like *Ƶ*, *Ƹ*, in Greek words for *Ξ*, = *ks* (e. g. end of No. 10). As already in classical Greek *Ξ* may serve as an expression of Old-Persian *kš* or *č*, here, too, it means *č* of Altaic. Variants of this title occur in the form *ΗΤΖΗΡΓΟΥ* (17), and *ΗΤΖΙΡΓȣ* (19) where the word is used in position before *ΒΟΗΛΑC, bojła.* [*Η*]*ƵΟΥΡΓΟΥ* or *ΗΤΖΗΡΓΟΥ* are to be read *ičirgü* (4), *ičürgü* < common -Tk. *ič-äri-gü* « *ὁ, ἡ, τὸ ἔνδον,* what is inside, interior, inner », with reduction of an intermediary syllable and vowel-assimilation, labial *ičürgü*, or palatal, *ičirgü*. Since the sound *ü* could

(1) According to Beševlijev, 73 m, its Turkic origin was already recognized by Tomaschek in the *Arch.-Epigr. Mittlg. aus Österreich-Ungarn*, XIX, 239.

(2) Cf. Menges and Isḥāqī, *Qazaqisch, passim.*

(3) Cf. F. I. Uspenskij, in *Izv.RAIKp.*, X, 191, *ζουργοῦ.*

(4) Cf. also Németh Gy., *Die Inschrift des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós*, Budapest 1932, p. 13 (quoted after Beševlijev, *op. cit.*, p. 118, 6/7).

be rendered, in the Inss., by *Y*, cf. *YBIIT*, these forms with *OY*, *ÿ*, too, mightbe a hint to the existence of a dulled vowel which was very reduced or very unclear in its timbre (*ÿ*, a sound between *ö* and *ü*). There is no necessity to assume an infraction of the vowel-harmony.

Common Turco-Mongol *č* still existed in the time of Proto-Bulgarian, but underwent changes in Ṭăvaš, > *ś*, *s*, similar to that in Jakut, > *s*. Modern Ṭăvaš *ť*, often inedaquately transcribed as *č*, is the result of *č* in the most recent layer of Turkic loanwords in Ṭăvaš, i. e. those from Qazan.

An *IƁOYPTOY KOΛOBPOC* would be an « interior leader » a leader of the inner tribes. i.e. of the tribe(s) belonging to the immediate entourage of the qan, or the nuclear tribes of the tribal confederacy (1). This fact is strengthened by the final sentence of this Ins. itself : *KE AΠΕΘΑN////NECO* = *καὶ ἀπέθανεν ἔσω*, « and he died inside », i.e. probably inside of the palace or the living quarters of those close to the ruler.

In 9, one person is the bearer of three titles : *BOTOTOP BOHΛA KOYΛOYBPOC*.

BOHΛA is the well-known Orxon title *bojła* (*WB* IV, 1643) which occurs in *BOIΛΛΔAC*, acc. pl. (12), *BOHΛAC* (17), *BOIΛAN*, acc. sg., *BOIΛA*, in composition, acc. sg. (19), and in the form *BOYΛHA* (24), cf. Beševlijev, 134, etc. The same (Altaic ?) title is found in OChSl. боляринъ, ORuss. id. and бояринъ, mod. боярин with the Slavic singulative suffix *-in-* from an Alatic collective in *-r*, *bojła-r* ; furthermore in ORuss. бъіля (2). *BOHΛAC*, just as

(1) An old (Altaic speaking) tribal society which has become well-known and accurately described by the Chinese is e.g. that of the Qyṭaň or Ljao. Cf. now Karl August Wittfogel and Fêng Chia-Shêng, *op. cit.*, I, *Liao*, p. 86, n. 25 : « if used politically, [the term « inner »] generally refers to the living quarters of the ruler », [or it designates] « the imperial lineages as well as those that are close to them in social status ». — Cf. also Konstantinos Porphyrogennetos, *De Caerimoniis*, ed. Bonn, 681, 18 : *οἱ ἔσω καὶ ἔξω βολιάδες* « the Bojła's of the Interior and those of the Exterior ». Reiske's commentary to this passage, *De Caerim.*, ed. Bonn, vol. II, 803 (also quoted by Beševlijev, 118,6/7) gives parallels from the Byzantine viewpoint only, but not from that of the Proto-Bulgarians, which was, without doubt, closer to that of the Ljao.

(2) Cf. Menges, *Oriental elements in the Igoŕ-Song*, s. v.

KANAC has always a kind of an (indeclinable) stem-form when used in composition with a following title (1). As these and other texts show, in the Greek plural the word is generally a *d*-stem (2).

(17, 19) *HTZHPIOY* is found in composition with *BOHΛAC*, which means that except simple *bojła*'s, also *bojła*'s of the interior, « Inner Bojła's » existed : *ὁ ἔσω βολιάς* of Konstantinos Porphyrogennetos' *De Caerimoniis*.

In 19, *KANA BOIΛA KOΛOBPON* (acc., as object depending on *AΠECTIΛEN* = *ἀπέστειλεν*) seems to indicate that not only the supreme ruler, but also some high officials possessed the title qan. If qan would here be an Altaic suffixless genitive, it would hardly have undergone Greek declension which points to a pure nominal karmadʿāraja-composition. Morphologically, *KANA BOIΛA* are no accusatives, *κανᾶ, βοϊλᾶ*, but again stem-forms, the whole complex being *κανα-βοϊλα-κόλοβρον*, « the Prince-Bojła-Leader ». Beševlijev also is of the opinion that the title *KANAC* was not limited to the ruler alone (3), and he thinks that the only differentiating attribute for the (supreme) ruler was *YBIΓI* which, as a matter of fact, nobody else is given. The Proto-Bulgarians did evidently not know the difference between qa*γ*an and qan, so well distinguished later by the Mongols.

(1) This was already discussed by Beševlijev, *Byz. Ztschr.* 32, p. 14, where he believes that these forms in -*α* (called by him « endungslose Wörter ») were Proto-Bulg. stemforms, the « nominative forms of the Turkic languages » (ibid., 14/5). This is, however, not possible, since in the Ural-Altaic languages our nominative is replaced by the casus indefinitus which has no suffixes. This element -*α* is a stem element here having the function of Berneker's « Kompositionsfuge » (cf. e. g. his *SlEtWb., passim*) which has originated under the impact of Indo-European, in this case, Greek. It seems to me as if this composition-element -*α* originated in cases where the Proto-Bulg. word was monosyllabic, or where it when disyllabic ended in (stressed) *a* which, in the IE nominative of the masculines, assumed the suffix -*s* (-*aς* [-*άς* or -*ᾶς*]).

(2) Because of its inaccessibility to me, I could not make use of St. Mladenov's article, Към етимологическото обяснение на думата болярин, in Университетски Сборник в честь на С. Бобчева, Sofija, 1921.

(3) Cf. Beševlijev's note, p. 118, and translation, p. 119.

(24) *ΒΟΗΛΑ ΚΑΥΧΑΝΟϹ* occurs as a compound title.

(48) The title tarqan, *ΤΑΡΚΑΝΟϹ* (cf. 3.), occurs here in a (later, Slavicizing?) form *ꙁAKAN̊* = *τρακάνου* (genit. sg.). This ins. is from Narьš, near Salonica, and its present whereabouts are unknown. In this passage, *ꙁAKAN̊* occurs in-composition with *ΟΛΓȣ* : *ΕΠΙ ΘΕΟΔΩΡȣ ΟΛΓȣ ꙁAKAN̊* «under *Θ.*, the O. T.». *ΟΛΓȣ* was explained by H. Grégoire (1) as a genitivic form, in agreement with the preceding *ꙁAKAN̊* = *τρακάνου*, considering *ΟΛΓȣ* as rendering Turkic *ułuγ* « great ». This is possible. Another explanation would be to consider *ΟΛΓȣ* as being a metathetic form for *oγuł* or *oγłu*, « son, his s. », since it occurs in the Orxon Inss. : *Oγuł ṭarqan* (cf. V. Thomsen, *MSFOu* V [1896], p. 114, and *WB* III, 851, « son-tarqan », perhaps « younger tarqan », but the significance of this title, too, is unfortunately unknown.

Brief mention should be made of the Proto-Bulgarian title *καναρτικεῖνος* occurring in Konstantinos Porphyrogennetos' *De Caerimoniis* (ed. Bonn, I, 681, 15). At the Byzantine Court, the minister (*λογοθέτης*) had to ask, at formal receptions, the ambassadors of the Bulgarian qans : « *Πῶς ἔχουσιν ὁ Καναρτικεῖνος* (in the mentioned edition written as two words, erroneously disected into *κανάρτι κεῖνος* (2)) *καὶ ὁ Βουλίας* (better would probably be *Βουλιάς*) *ταρκάνος οἱ υἱοὶ τοῦ ἐκ Θεοῦ ἄρχοντος Βουλγαρίας καὶ τὰ λοιπὰ αὐτοῦ τέκνα* ; ». The first part, *κανάρ*, was considered, by Tomaschek (in Pauly-Wissowa's *RE*, III, 1044) as being Tk. *qanar*, explained by him as « Blutrichter », obviously in analogy with Osman (<Persian), خونکار *xūnkār*, « the Emperor », properly « blood-shedding », a short form and popular etymology of the original Persian title, خداوندکار *xudāvandkār* « ruler (prop. : exer-

(1) In his article *La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor*, in *Bulletin Acad. Roy. Belg.*, 1937, p. 83.

(2) Already Ch. M. Fraehn and P. Jos. Šafařík had recognized the correct form of this composition, cf. Beševlijev, *Byzantinische Zeitschrift*, 32, p. 13, n. 2, 3.

ting lordship) ». Beševlijev, however, wants (*Byz. Ztschr.* 32 [1932], p. 15) to correct *κανάρ* into *κανάς*, supposing it to be a misspelling, but G. Fehér (*ibid.*, 36 [1936], p. 50 ff.) rejects this emendation on paleographic grounds (cf. his note 2, p. 61), and seems to be right in supporting Tomaschek's thesis of *qanar*, i.e. *qana-r*, nom. aoristi of *qana-*, giving the correct meaning of the Tk. form, « he who bleeds, lets blood ». Cf. *qana-*, Kāš. « zur Ader alssen, to let blood » (<*qan* « blood » +*-a-*), *WB* Tel., Leb. *qana-* « id », Qn. « to bleed », Ča., Tar. « to stain with blood »; thus, *qanar* being the dignitary of the Qan who performs, at the conclusion of treaties, the ceremony of letting some drops of his blood into a cup with a drink given to those concluding the pact, an ancient custom of Eurasian nomads. Fehér's thesis is further strengthened by two arguments, namely, 1) that the shift Tk. *q-*> *j-* in Ṭăvaš is rather recent (cf. 59, top), and 2) that he can point out a parallel with the Old-Hungarian *Βουλτζούς* (= Bulčū), after Konstantinos Porphyrogennetos, who is called, by the Anonymus, « Bulsuu vir sanguinis », and with Kézai's seventh Hungarian tribe of the Werbulchu (= *vēr-Bulčū*), Hungarian *vēr* meaning « blood » (p. 59/60).

Thus, the dignitary who was to perform the *σπονδαί* at the Court of the Proto-Bulgarian Qan, was a *tikin*, a consanguinary of the qan, = Orxon *tigin*, *tägin* (*WB*, III, 1034), *tegin*, « prince du sang, employé spécialement en parlant du fils ou du frère du khan » (V. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, *MSFOu* V [1896], p. 73), and Uj. (*Uigurica*, III, 42, 24), — not « young hero », as Tomaschek and Beševlijev translate (*Byz. Ztschr.*, 32, 13 f.). Kāš. has *tigin* (pl. *tigit* and *tigitlär*) « slave, servant, in proper names, like Kümüš *tigin*; also of the sons of the Xaqans ». Mong. *čigin* occurs only in Old-Mong. names, e. g. the Spirit of the Fire, Od-Čigin, « Fire-Prince ». As evident form the above formula of address, the *Καναρ-τικεῖνος* was the eldest son of the qan. The Proto-Bulgarian form is interesting for its palatal unvoiced stop which might have a certain parallel in an Uj *γur* form, occurring in the (late) Quta*δγu* Bilig, transcribed by Radloff as *täkkin* (*WB* III, 1022); it might as well be read *teggin*, for according to the *WB* the mss. has two kāfs. Based upon the Chinese

transcription on the Kül-Tegin-Monument (1), Radloff postulates *täggin* for Orxon ; but the Turkic Ins. has only one *g*. It is, however, plausible to suppose the Orxon-people to have purposely avoided double-spelling of a letter since, in view of the very defective rendering of the vowels in the Inss., this might have meant one more syllable. In Xotanese, this title occurs in the forms *digjina, dagjini, dagjajna* ; in the Mahrnāmag as *ṭgjn, ṭqjn, ṭkjn* ; in Soγdian (Qara-Bałγasun) as *ṭjkjn* ; on an Indian coin as *tkjn'*, in Brāhmī-Script as *tigīna* ; cf. H. W. Bailey, *JRAS*, 1939, p. 91.

Tegin/tikin seems to be of Tk. etymology ; <**täg-gin*, **tik-gin* (suffix *-in* also being possible). It is difficult to determine from which Tk. verbal stem the word is derived, *teg-*, *WB* Orxon, « to attack », Ča., Tar., L'eb'., Šor, Küärik « to touch, to reach, to belong to », Kāš. « id. », also « to be equal in value (*teg-gin* « being equal in value to the qan »?), « to be due to » ; or, to *tik-*, *WB* Orxon « to erect, put up, fix in the ground (monument slabs, standards) », Ča., Qrm., OT., Qq., Sa., Qb., Qč., Kāš. « id., to fix in the ground, set up (tents) » (2).

II. Tribe names.

Now and then, a person's kin or tribe name is mentioned in the Inss. Some of them show the suffix *-APHC, -HC*, being a

(1) The Chinese form of the title, 特勤 is not old-Chinese *tät-kin*, as Radloff, *WB* III, 1038, assumed, but *d'ək-g'i̯ən*, cf. Karlgren, *Grammata Serica*, no. 919 f 頡特 not given) and 480 x. — The Ljao-Šy has a transcription *t'i-jin* (cf. K. A. Wittfogel and Fêng Chia-Shêng, *op. cit.*, pp. 23, 432, 438, 443. Cf. also the T'o-ḅa title, *čžǫ-čžin* « prince (of the blood) » < (Chin.) *d'iək-g'iən* = Mong. *čigin* = Tk. *tigin*, etc. (cf. P. A. Boodberg, *The language of the T'o-Pa Wei*, *HJAS*, I, p . 172).

(2) Pelliot, T'oung-Pao 1944, p. 179, n. 1, considers this word as originally Mongol, borrowed from the VI-th cent. on by Turkic, and then, as re-borrowed from Turkic into Mongol, without, however, stating the reasons for this assumption.

Greek ending (gen. sg. fem.? (1)) of a form in *-ar*. Radloff (2), Markwart (3) and Räsänen (4) surmised that this might render Tk. *är, er, ir*, Türkmen *ā̆r* (<**ā̆r*; Mong. *ärä*) « man » as second link of a compound, evidently after a remark on the tribe name of the *'Ακάτζιροι* made by v. Hammer in his *Geschichte der Goldenen Horde* (5). No definite cases of tribe names compound with *är* « man » as second element have as yet been found. A suffixum originis in *-ar*, as postulated by Fehér, is completely unknown in the Altaic languages (6). It is, from the viewpoint of Phonology and Morphology, simpler and rather plausible to assume, in this instance, a suffix evidently consisting, after consonantic base or stem, of vowel *a/ä+-r*, after vocalic base, of *-r*, as an ancient or particular suffixum numeri, in this case of the plural, or rather, the numerus collectivus, of tribe names. It would be identical with the suffix *-r* of the above title *bojła-r* (cf. below), of the tribe names in *-gi-r*, and with the pl.-suff. *-r* of the Evenki-Tungus languages (7). We must bear in mind that the Altaic

(1) Beševlijev inclines to considering it a nominative because of a possible substitute for *Τζακαράρεις*, nom, pl. (p. 68/9), but p. 67 he quotes a number of instances from Konstantinos Porphyrogennetos where the tribe names are in the genitive.

(2) *Alttürkische Inschriften der Mongolei*, II, Toñuquq-Inscription, Glossary, p. 88.

(3) *IzvRAIKp.*, XV, p. 11, n. 1.

(4) Cf. *JSFOu.*, L, 3 f.

(5) Cf. J. Markwart, *Ueber das Volkstum der Komanen, Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, in *Phil.-Hist. Klasse. Neue Folge* No. XIII; (Berlin, 1914), p. 26, n. 2.

(6) Fehér sees, in this suffix *-APHC*, a « Proto-Bulgarian suffix of belonging to », i. e. a kind of a suff. originis, and puts it equal with the suff. *-aŕ-* in OChSl. Болг. ринъ from *bojła*, which was explained, by Markwart, as the Slavic suff. nom. actoris in *-aŕ-*. The latter explanation can be accepted for the designation of a professional activity, a class or a function, but hardly so for tribe names.

(7) Cf. M. A. Castrén, *Tungusische Sprachlehre*, § 33 ff. This is but one of several plural suffixes of Evenki. Both Tungus and Mongol are much richer in different plural formations than Turkic. — As to the collective function of *-r*, note that, in tribe names, the form *-gi-r* always designates the tribe as such, i. e. the entity of the members of a tribe, while in Evenki a single member of a tribe has special suffixes: Bajagyr (Jerbogočon, Ňēpa), « the Bajagyrs », Bajakȳ (Sym) « a man of the tribe B. », Bajakšyn (Sym), Bajaksyn (Jerbog.,

languages proceded very late to the formation of the plural, as Turkic shows (1), and that the various plural suffixes, particularly those of Mongol and Tungus, must originally have had the function of nomina collectiva, very much like the Semitic « broken » plurals (although being structurally of a quite different nature). Under this aspect the general Turkic uniform plural-suffix, *-łar/-lär* can easily be conceived of as consisting of two elements : *-ł+ar*, the first of which is also found in Tungus as a plural-suffix, and the second being identical with the pl./collectivus-suffix. With this hypothesis, however, I do not want to exclude another possibility, namely a verbalization in *-ła/-lä* plus the suffix of the nomen aoristi as was generally assumed by Bang. Whether this Proto-Bulgarian *-r* and Tungus *-r* phonologically correspond to the Turkic suffix *-z* also found in tribe names — originally designating the dual, cannot be discussed at this time. The above assumption might also solve the question of the suffix in the Slavic formation боляринъ as a collective (or plural) of *bojła* : *bojła-r*, while the *OChSl.* singular is formed on the base of the Altaic collective in *-r*, plus the « suffixe singulatif » (Meillet) -янъ (<ин-ъ = *ūnus*, « one ») in analogy with purely Slavic formations. Of course, not all Altaic person or tribe names in *-ar/-är* can be explained as collectiva ; some are nomina aoristi, as Pelliot show sin *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, *Œuvres posthumes*, II, pp. 175-233, some are of different origin.

As to *TZAKAPAPHC* (2) (1) <*čaqar-ar* (coll.), *čaqar* might represent a nomen aoristi of *čaq-* (*WB*, many languages) « to beat, strike, smash with one quick stroke » : « the striking ones, those of the surprise-attack, etc ». Those who stick to compositions with *är*, might derive it from (*WB*) Osm., Ča. *čaqar* « fortified place, fortress ». Németh's and Fehér's derivation from an Osm. *čaqyr* « hawk » (3) is incorrect, since Osm. *čaqyr* means « gray-blue », and occurs only in *čaqyr doγan*

Ňēpa) « woman of the tr. B. » (Vasilevič, *Ev.-Russ. Dict.*, p. 13, Vasilevič and Poppe, *Ev.-Russian Dict.*, p. 19).

(1) Cf. Karl Grönbech, *Der Türkische Sprachbau*, I, chapter on the Plural.

(2) Cf. Moravcsik, *Byzantino-Turcica*, II, p. 259.

(3) Quotations see Beševlijev, *op. cit.*, p. 69.

« a species of gray hawk » (*WB* III, 1834), as a designation of a bird of prey.

It does not seem plausible to assume that this name is to be connected with a Turkic *čäkär* <Soγd. *čākar* « guard (of the Soγdians) », at which Pelliot makes an intriguing allusion in a footnote on the name of the Mongolian province of Čaxar (cf. *Œuvres Posthumes*, II, p. 175, n. 1), since neither the vocalism nor, moreover, the suffix *-ar* would warrant such an equation.

2. *K8BIAPHC* has the same suffix. The form *K8BI* admits a number of etymologies. The most probable seems to me Tk. *quba* « yellowish-redish ; blond (hair) » which evidently underlies the name of the Qumans or Połovcy (1). The second syllable of *K8BI* would have, in this case, to be explained as an ablaut form, *quba/quby* (or *quvy*). — Another possibility would be supposing it to contain the name of the swan, Kāš., Osm. *qoγu*, Ča., Uj. *quγu*, Altaj, Siberia and NW *qū* ; in the NW languages, with the common alternation *γ/v*, a form **qovu/*quvu* is possible which seems to underlie the old NW-Tk. tribe name of the *KOB8H* Kovuji (nom. pl.) of the Old-Russian Chronicles (2), the swan being the totem animal of those tribes. The question might also be raised whether this tribe name might contain a reminiscence of a name which is found in Anania Širakacʿi's *Geography*, Kupʿi-Bulγar, a tribe of the Bulγarkʿ, called after the river in their home region, the Kupʿi = *Κοῦφις* = Kubaň (the Hypanis of antiquity) (3).

If the base of this word would have been palatal we should expect a Greek spelling with Y. Thus, palatal forms are to be excluded.

The Proto-Bulgarian person name *Κοῦβεϱ* (Beševlijev, p. 71, top) might be from the same stem, and, besides, be a definite compound with *är* : <*qub' är* (*quba* [**quby*]+ *är*), or *quv' är* (4).

(1) Cf. Menges, *Igoŕ-Tale*, Introductory Chapter.

(2) Cf. *ibid.*

(3) The passage is quoted by Markwart, *IzvRAIKp*, xv, p. 15 where he identifies Kupʿi with *Κοῦφις* and Kubaň.

(4) On the historical role of *Κοῦβεϱ* cf. Markwart, *IzvRAIKp.*, XV, p. 23 f. For a different view on these names cf. Moravcsik, *op. cit.*, II, 147.

3. *KYPIГHP* is to be read either Kürigir or Kürijir; *ö* in the base syllable would also be admissible. This is an instance of a tribe name in *-gir*. It is not probable that the *g* of the tribe-suffix would have become *j* in palatal intervocalic position, in these early times. Therefore, I propose the reading of Kürigir. The most probable etymology seems to me that from Proto-Bulgarian **küri* « brave, noble, powerful, universal », the equivalent of Tk. Kāšγarī *kür* « brave », Osm. *gür* « abundant, strong, propitious » (*WB* II, 1637), Bar., Tel., Qojb., *kür* « fat, alive, quick, etc. » (*WB* II, 1447), Jakut *kür* « much, large », quoted by Böhtlingk, *Die Sprache der Jakuten, Wörterbuch*, p. 73, with question mark, but evidenced by the examples adduced by him ibid.; Mongol *gür* « universal, general » (Jüan-Č'ao Ḅi-Šy - cf. note 4) in Literary-Mongolian, according to Kovalevskij, III, 2647, this word is only found with further suffixes: *kür-tej, kür-tenge* (for *gür-täj, gür-tängä*?) « abundant, rich »; Mandžu *goro* « far, far reaching », the word which is the first part of the title كورخان which was adopted by Jä-lü Ḍa-šy of Ljao, when he established the Qara-Qytaj or Ši-Ljao Empire (1) in Türkistan. According to Barthold (2), this was originally the title of the Qara-Xānid rulers. It is transcribed, in the Ljao-Šy, as *ĝo-ö l̄-ḥan* (= *gōr-xan, görxan, gūr-xan*), and as *ĝu-ö l̄-ḥan* in the Jüan-Č'ao Ḅi-Šy where it is explained by Chinese 普 *p'u* « extensive, pervading, universal, great » (3). As evidenced by Mandžu *goro*, and possibly also the plene-writing in كورخان (occurring e.g.

(1) Cf. Ljao-Šy, 30, 62, and K. A. Wittfogel and Fêng Ch.-Sh., *op. cit.*, pp. 429, 431, where this title was analysed for the first time. For the Proto-Altaic form of the first component **gör* or **gür* is to be assumed.

(2) *Turkestan down to the Mongol invasion*, p. 366 ff.

(3) Cf. E. Haenisch, *Untersuchungen zum Yüan-Ch'ao Pi-Shih*, 1937, p. 65, and S. A. Kozin, Сокровенное Сказание Монголов Юань Чао Би Ши, Leningrad 1940, §§ 177, 203, pp. 255, 278, and passim; in the glossary, p. 618, Kozin erroneously connects *kur* (= *gür*) with Lit. Mong. *kegür* > *kür* « attack », Kalm. *körö-* « to become furious, enraged », and does not recognize it in the expressions *gürijer* (instr.), and *gür de'ere-in džaryu*. Cf. Pelliot, *Histoire secrète des Mongols* (Œuvres posthumes, I), pp. 58 f., 78, 188 ff.

in Džuvajnī's تاريخ جهان كشا), the word had in Turkic originally length : **gūr/*gör*. Thus, Mongol *gür* must have been a loanword from Turkic which probably has lost length within Mongol, otherwise Mongol would exhibit length, for a Turkic loanword, or, in the case of genuine relationship, disyllabism, as Mandžu does (1). Under the same law, Ṭăvaš would either have a form of the type of *kəvak* « blue » <**kök*, or of *vunnĕ* « ten » <**ōn*. The latter would be the pattern of Proto-Bulgarian or Proto-Ṭăvaš **küri* = **gör/*gūr*. The second syllable in *KYPIΓHP* is certainely not due to a mere glidesound ; a form **Kür-gir* would be just as possible phonetically. The Kürigir are « the Brave » (2).

Who does not like this etymology may consider whether the tribe name might be derived from *körk* (*WB* : Qom., Uj.) « beauty, pretty », or even *küräk*, *kürgäk* (many languages) « shovel, oar ». But in this as in so many other cases, complete lack of parallels renders etymologies so hypothetical.

KYPIΓHP is designated in the Inss. as a *γένος*, while the two preceding ones were called *γενεά*. Is there any substantial difference between the two terms? Beševlijev translates in every case as род (« tribe, kin, sib »).

Two more tribe (*γενεά*) names in *-APHC* follow, the first of which is fragmentary : *-ΔOYAPHC* (6), five to six letters lacking at the beginning. No guess is possible here (3). The second is read, by Beševlijev, as *EPMHAPHC* (7) which seems to be correct, although the whole lower half of the word is broken away (cf. photoplate, p. II). As Beševlijev, p. 74/5, points out, *EPMH* would be identical with the name of Gostun 's tribe *EPMH* (= Jermi or Ärmi), as found in the list of the Proto-Bulgarian rulers (4). Tomaschek compares this tribe name with a name of an Avar in Georgios Pisides' *Chro-*

(1) For the problem of the quantities, cf. MENGES, in *Archiv Orientální*, XI, p. 7 ff.

(2) MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 155, gives no etymology.

(3) Cf. MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 112, no comment.

(4) Cf. BEŠEVLIJEV, p. 75, where Tomaschek's article is quoted. Cf. also J. MARKWART, *Über das Volkstum der Komanen*, p. 26, n. 2. Cf. MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 117 ; no further comment.

nicum Paschale (1), *Ἑρμίτζης* which may be Ärmič or Ärmiči, with the addition of a Greek ending of the nom. sg. masc. If rmi is Avaric, it might well be compared with Mong. *ärämägäj*, « virile, brave » (KOVALEVSKIJ, I, 249). *EPMH* is possibly the first part of the (compound?) tribe name of the Avaric (or Pseud-Avaric) *Ἑρμηχιόνες* of Theophanes' *Chronogr.* (ed. Bonn, 371, 1) who, however, are also called, by the Persians, *Κερμιχίωνες*, as Theophanes of Byz. says (*Fragm. Hist. Graec.*, IV, 270). The latter may look like a Persian popular etymology, <*Kermi-Hjaona* « the worm-Huns », after Markwart, but the semasiological connection with the Chinese connotation of the Žuan-Žuan, first pointed out by Markwart, is no mere coincidence (2).

III. Person Names.

In this domain, the amount of problems is still greater, and incontestable etymologies can not be stated at all.

Some of these names seem to contain, as an initial element, an *o-*, rendered, though not consistently, as *Ω-* : *ΩMΔPTAΓ* (passim), *ΩKOPCHC* (1), *ΩNEΓABON* (2 ; acc.?—doubtful whether this is the full form of the word, cf. photo, p. I), *OXCOYNOC* (3), *OCΛA /// NAC* (4). It is doubtful whether this *o-* has any particular meaning as e.g. a prefixed article (after Greek pattern : definite article + person name). In Turkic, the pron. demonstr. 3. ps. which may serve as article, has in Osm., Az., Qrm., and Qq. the form *o*, while the older (Uj., Kāš.) and all other Tk. languages prefer the form *ol* (*WB*, I, 967, 1078). But not all person names occurring in the Inss. have this *o-*, nor are person names in Altaic given the article scilic. pron. demonstr. 3. ps.

ΩMΔPTAΓ (passim), despite its Altaic outlook, has been etymologized by H. Grégoire (3) as an (Altaicized) name of Iranian origin.

(1) Quoted by BEŠEVLIJEV, p. 75 top — not accessible to me here. Cf. MORAVCSIK, *ibid.*

(2) Cf. É. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-Kiue occidentaux*, p. 231 f. Cf. also MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 142, without further comment.

(3) Cf. *Byzantion*, XVII, p. 114, n. 33 ; MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 188 ; no comment.

As the name of the great Sāsānian, Xosrau I. Anūšīrvān became famous all over the Near and Middle East, the question should be raised whether *ΩKOPCHC* (1) might not be a Turkicized form of this name, the Iranian *x-* being replaced by initial *q-* (cf. in the Altaic words of the Inss. *K-*, not *X-*, as in *KANAC, KAYXANOC, TAPKANOC* etc. (1)), and the sound group *-sr-* undergoing metathesis, *-HC* being Greek nom. sg. masc. Problematic remains the initial *Ω-*.

OXCOYNOC (3), admits, in view of the lack of parallel forms for names, too many derivations, as e.g. from Uj., Kāš., etc. *oq* « arrow », *oq* (in Uj., perhaps : *oγ*) « call, voice, word », Kāš. *oq* « present, gift, part, sort », or from *aq* « white » ; cf. also Uj. (*WB*) *aqsun* (*aγsun*) « mad, courageous », occurring in the Qutađγu Bilig. Initial Altaic *å-* may be rendered, as in later records of Altaic words, as Greek and Slavic *o-* (2).

OCAA///NAC (2), read by Beševlijev as *'Οσλαβνάς*, subconsciously, as it would seem, connecting it with Slav. слав ьій « glorious », although he designates it as a Proto-Bulgarian name (p. 72). The letter in question, however, is completely effaced in the Ins. (cf. photo, p. 1), and I propose to restitute it as *P : OCAAPNAC*, with a kind of an incontiguous metathesis and initial *o-* < *å-*, and with a Greek ending, being from Tk., Mong. *arsłan* « lion » (3). *Arsłan* is very common as person name with all Turks and Mongols. Cf. also the Arsłan-Xan's of the Ujγurs in Eastern Türkistan, mentioned e.g. in the Ljao-Annals (4).

TZEIIA (9), as evident from the context, is a person name. As Beševlijev, p. 76/7, stated, we should expect a *-ς* of the Greek nom. sg. masc., otherwise it appears as the title forms in composition (see above). But it is not possible to establish a rule for the finals, despite Beševlijev's examples (p. 77), some

(1) Cf. O-Russ. Корсоунь < *Χερσών* thus, and for reasons of its vocalism, reflecting Turkic mediation.

(2) Cf. MENGES, *Byzantion*, XVII, p. 261, also *Igoŕ-Tale*, e. g. s.vv. *Kovylije*, *Koganъ*, *Olběrъ*, *bojarinъ*, etc.

(3) Also F. I. USPENSKIJ reads *'Οσλα[ϱ]νάς*, *IzvRAIKp.*, X, 192 ; also MARKWART, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*, p. 41 f.

(4) Cf. K. A. WITTFOGEL and FÊNG Ch.-Sh., *op. cit.*, pp. 52, 102, 108, 109, 110, 320/5, 360, 433, 585, 590, 635, 636, 650.

of which are erroneous, like *κανά*, *'Οσλαβνά*, *'Ωκόρση*, as dicussed above.

Adequate examples lacking, it is impossible to derive *TZEIIA* (1). It could be a derivative from a number of bases. It is hardly admissible to consider it to be the same name as Mong. Džäbä, the name of one of the two leaders of the Mongolian Western armies, Džäbä Nojan, Mong. *džäbä* > *dzäbä* « arrow-head, whistling arrow, spear » (KOVALEVSKIJ, III, 2311) = Tk. Osm. *džäbä*, Ča. *džibä* (*WB*) « armour », Osm. *džäbädži* (also name of the eastern suburb of Ankara) « armour-smith, maker of arms ». Cf. Mandžu *džebele* « quiver, (and therefore :) right wing of an army ». Radloff, in the *WB*, considers this word as Persian, but it is in Persian a loanword from Altaic. The Osm. and Ča. words are Mong. loanwords too. The word must have existed in Turkic, as evident from Jakut *säb* (BÖHTLINGK, 158), Qn. (*WB*) *jäp* « fork, bifurcation ».

But Mong. *dž-*, later > *dz-*, corresponds to Turkic *j-* which (in Proto-Bulgarian ? and) in Ṭăvăs later became *ś-*. Even if we assume a Proto-Mongol loanword in Proto-Bulgarian, it is still doubtful whether **j-* in Proto-Mongol has already become *dž-* as early as in the VIII/IXth centuries. Some hints to this seem to be found in Chinese transcriptions, since Proto-Mongolian Qyṭaň words occurring in the Ljao-Šy show *čž-* = (proto-) Mong. *dž-*, as. e.g. 闍撒 *čža-sa* ~ *džasaq* = Tk. *jasaq* « order, règlement, law ». But the number of examples is still very limited (2).

HCBOYΛOC (12), recurring in 18 and 19, is so far without any parallels. Beševlijev, p. 100, compares it with Old-Turkic names like *Σιλζίβουλος*, *Διλζίβουλος*, *Διζάβουλος*, also *Στέμβις-Χαγάν*, forms of names which stand in Byzantine records for the name of Istämi Qaγan, the Šy-ɗiä-mi of the Chinese (3). Buth the names are not identical, and have not more in common than the (suffixal ?) syllable *-bul* otherwise unknown (4).

(1) Cf. MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 262 ; no comment.
(2) Cf. WITTFOGEL and FÊNG Ch.-Sh., *op. cit.*, p. 429.
(3) Cf. CHAVANNES, *op. cit.*, *passim*.
(4) Cf. MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 129 ; no comment.

KPOYMOC (14, 15) is the name of Qan Krum or better Qrum (r. 803/14), occurring in the inscriptions as *KPOYMEC*, in the Byzantine sources as *Κρουῦμος*, *Κροῦμμος* and *Κροῦμνος*. The word seems well to be of Turkic origin. The vowel of the first syllable must later have disappeared, Qrum <**Qurum*. Here again, at least two etymologies are possible: 1) <*qur-um*, a noun in *-m* from *qur-* « to erect, establish », cf. *WB* Osm. *qurum* « establishment, pride », 2) from Kāš. *qory-*, *WB* Osm., Az., Qq. *qoru-* « to protect », **qory-m* / **qoru-m* (not attested) « protection »; except these, there are derivatives from other bases, like *qorum* (Kāš., *WB*), *qurum* (*WB*) « rock, detritus; soot »; a derivative in *-ym*/*-um* from *qyr-* « to destroy, annihilate (enemy) »: **qyrum* > *qrum* is well possible, especially on the base of NW languages; Osm. *qyrym* « destruction, etc ». The ancient languages, such as Old-Osman, Ujγur and Čaγataj prefer labial vowel in the suffixes. Moravcsik, *op. cit.*, II, 154, evidently basing himself upon variants lik *KPOYMEC* and the literature quoted by him, supposed a « Turco-Bulgarian » *Qrumyš (no translation, no explanation) to be the original form. As Proto-Bulgarian bases, nevertheless those quoted above are to be assumed (not **qru-*), of which also a *nomen perfecti* in *-myš* (Turkic) or **-mył* (of the Mongol type, with *ł* instead of Turkic *š*) would be possible. In favor of a genuine Ṭăvaš form in **-myl*, the Slavic variant кроумель might well testify.

TAΓΓPA (17) occurs in an ins. from Madara, which is very difficult to read since the letters are in many places badly effaced (cf. photos, p. XI, XII.). In the 4th to the 6th lines stands: / *O ΨA* ..... *EN* / *ΘYC* //////// *N TA*/*ΓΓPA* ////////// *HCH*/*TZHPΓ*//////. Beševlijev is, without doubt, right in restituting the following text of this passage (p. 45): *ΨA* [...*KE EΠYHC*]*EN* / *ΘYC*[*HAN HC TON ΘEO*/*N TA* / *ΓΓPA* .. ... etc.., for *καὶ ἐποίησεν θυσίαν εἰς τὸν Θεὸν Ταγγρά*.. From the context, *TAΓΓPA* seems to be the name of the divinity to whom Qrum sacrificed, but it may also be understood as tautology, since *TAΓΓPA* is an appellativum, being the Altaic word *täŋri* « sky, heaven, God, deity » (1).

(1) Cf. Id., *op. cit.*, II, 250.

ΤΑΓΓΡΑ is without doubt an acc. sg.; it might stand for *ΤΑΓΓΡΑΝ*, as Beševlijev supposes (p. 111/2), the later Greek form of the acc. sg. of the consonantic stems. The Proto-Bulgarians being šamanists, as all Altaic speaking tribes before their arrival in the spheres of higher civilizations, the summarization of all the spirits is seen by them in the « Eternal, Blue Heaven » to which, half a millennium later, Čiŋgis Xān brings his sacrifices. *ΤΑΓΓΡΑ* is remarkable for the fact that it would constitute the hitherto only known occurrence of a velar form of this word outside of the domain of Osman and Jakut; we have no reasons to believe that *ΤΑΓΓΡΑ* stand for **täŋra*, a Greek acc. of a nominative derived from *täŋri*, the form known from Orxon, Uj., Kāš., Qom., Ča., the other Turkic languages (*WB*), and Mongolian (1). Only Osman has *taŋry*, Jakut *taŋara*, and no palatal forms. The reasons for the occurrence of velar forms are unknown.

For confirming the Proto-Bulgarian form *taŋra*, Beševlijev adduces, p.111/2, a (Tk.-)Bulgarian form **taŋry* after an Osman ms., mentioned in Schott's *Altajische Studien oder Untersuchungen auf dem Gebiete der tatarischen (turanischen) Sprachen* (2). The two Turkish sentences referring to a conversation between a Roman Emperor and the *ḫalīfa* Muʿāwīja read: هر لغتجه الله تعالىَ نك اسم شريفنى ندر(3) *här luγatindžä Aɫɫāh taʿālānyŋ ism-i šärīfini ne der?* « How do they say, in every language, the sacred name of God— be He exalted!—? » The *ḫalīfa* quotes the names of God in thirteen languages, i.a.

(1) *Täŋri* is also one of the very few Xjuŋ-Nu words which so far can be analysed as Altaic.

(2) In *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1866, p. 147, quoted by ROESLER, *Romäische Studien*, Leipzig 1871, p. 251, n. 4.

(3) To be read and translated as *nä der* or *nä dir*, nom. aoristi of *de-*, *di-* « to say, call », but not, as evident from the German translation, as the copula *dir* (<*tur-ur*) « is », since the verbal expression rules the object in the accus.: *ism-i šär.f-in-i* « his sacred name »; the iẓāfät in this case was not recognized either. A misprint for اسم شريفى *ism-i šärīf-i*, cas. indefin. 3rd possess. after which *nä dir* would be required is not probable. Constructions with *nä der* (*dir*) are customary in Osman. Thus, we have to read, in the answer too, *täŋri der* « call täŋri », not *taŋry-dyr*.

in Bulgarian : (1) بلغار دلنجه تکری در *Bułγar dilindžä Täŋri der*, « In the language of the Bulgars they say *t.* ». Schott reads in this instance, « tangry ». If it should have been meaning *taŋry*, the orthography of the word would have been just as in older and modern Osman where *taŋry* is either spelled طکری, and this is the preponderant form, the initial ط meaning velarity of the word, or, as in older texts occurs, تاکری where the plene-writing of the first syllable indicates velar vocalism. Thus, I think, the form تکری does mean *täŋri*, a form unfamiliar in Osman.

The letters *ΓXȣ/TȣI*//////// following shortly after *H/TZHPΓ* (probably, as Beševlijev, p. 45, reconstructs :) *-OY BOHΛAC*, might be read as remainders of a name or title derived from Tk. *qut* or Mong. *qutuq* (> *xutuq*) « luck, happiness, bliss ; dignity », but Turkic *q-* does generally not shift to *x-* in Proto-Bulgarian.

TZYKOC (23). Beševlijev, p. 130, supposes this name to be the same as that of *Τζύκος ὁ ἀθεώτατος*, a Bulgarian persecutor of the Christians mentioned in the *Menologium Basilii Imperatoris* (2). If the name is of Turkic origin, it again admits several explanations, cf. *WB sub* : *čök* and *čük*. If it is identical with *Τζόκος*, i.e. if *TZYKOC* = *čök* (*čük*) and if it thus is a palatalized form of *čoq* (= *Τζόκος*?) it might well be from Kāš. Uj. *čoγ* « glow (sun, fire, coal), burn », or from *čoq* (*WB*) Alt., Tel. « offering the spirits libations », « feeding the spirits with libations », but hardly from Osm, Qrm. *čoq* « much » which is isolated in Turkic and does not even occur in all SW languages where it moreover seems to be of later origin (3).

This name might well be compared with that of Czu-ćʿü Mĕŋ-śün, a « Hunnic » tribal chieftain, mentioned in the Ćźin Annals with regard to the Northern Ljaŋ Dynasty

(1) Here, تکریر is an obvious misprint for تکری.

(2) Migne, *Patrologia Graeca*, 117, 276.

(3) Cf. Moravcsik, *op. cit.*, II, 264 who gives Čoq as well as Čök and Čük with question marks.

where he must have played a rôle in the early years of the v-th century; the chinese text reads: 沮渠蒙遜臨松盧水胡人也。其先世爲匈奴左沮渠，遂以官爲氏焉 » « Czu-ć'ü Měŋ-šün is a barbarian of Lin-suŋ Lu-šuj; his ancestor was the Left Czu-ć'ü of the Šjuŋ-Nu (« Huns »), and his descendants then used this title as their family name » (1).

TOYKOC, O /// /// /// OYPΓOY BOVAHA, 24. T., the *ičürgü bulija* (2). This name, known from the Xambarły-Inscriptions (3), may well stand for **Tuq* < Tk. Uj. (Qutađγu Bilig), Kāš., Ča., Osm., OT. *tuγ* « banner, drum (> tribe), flag, tassel (on a flagstaff), horse- or yak-tail as standard (4) », an important object with many Altaic speaking tribes, considered by the šamanists as the seat or receptacle of the spirits of the banner, the *süldäs* of the Mongols, to whom (even human) sacrifices are offered (5).

(1) Cf. *Ćźin-Šu*, 129 (friendly communication of Prof. Lo Č'aŋ-P'ej).

(2) For this alternation see above sub *BOHAA*.

(3) In Inscription B; cf. H. GRÉGOIRE, *Les sources épigraphiques de l'histoire bulgare, Byzantion* IX, 745 ff. There we find *TOYKOCOH/// OYPΓOY BOYAHA*, i.e. with the same titles. Cf. MORAVCSIK, *op. cit.*, II, 267; no comment.

(4) This word being isolated in Altaic, it might well be a Chinese loanword in Turkic, as Prof. P. A. BOODBERG supposes: cf. Chin. 纛 *ḍu*<*d'uok*<**d'ôk*, or rather *ḍao*<*d'au*>**d'ôg*, KARLGREN 1016 b, « banner, streamer », orig. meaning « something suspended upside-down ». The word is attested from the IV-th century B. C. on. — The Turkic word came also into Persian: توغ and طوغ « id. ».

(5) The reasons adduced by H. GRÉGOIRE (*l. c., Byzantion*, IX, 766/7, 767, n. 2) for the assumption of an identity of the person mentioned under the names of *Τοῦκος*, *Τζύκος* and *Τζόκος* are cogent. Of course, this does not mean an identity of the three forms of his names, for, in position before *u* (*ov*) or *ö* and *ü* (*v*), there is no alternation *t* : *č* within the different Altaic languages, so that we have to deal here with at least two names: *Τζόκος* / *Τζύκος* on the one, and *Τοῦκος* on the other hand. These are the names of Qrum's successor who ruled for a very short time only.

HPATAHC possesses the high dignity of a *BOHAA KAYXANOC*. Without its Greek ending, the name would have the form Irataj (or Irätäj ?). Since Altaic onomastic material is still unpublished, it is impossible to etymologize this name. To me, it seems rather doubtful whether it is Altaic ; it might well be of Slavic origin <ратаи, « tiller, ploughman », with the typical Altaic prothetic vowel before the insolete initial *r*- absent in all Altaic languages, cf. e.g. Uj. *Irivati* < Skr. Rēvaṭa-, Qq., Qqłpq. *iret* « order, line, category, rule » <Russ. ряд « line, order », Özb. *urumal* < Pers. رومال, « handkerchief », or Karaγas *urumāqqy* «shirt» < Russ. рубаха. The namesgiving of the šamanists proceeds along the most unexpected methods, thus, we may have here a Slavic name, despite the fact that the tribal aristocracy probably despised the sedentary (Slavic) tillers of the earth.

But my efforts are all in vain, since H. Grégoire has shown, in his above-mentioned article, *Byzantion* IX, 761/2, n. 4, that the third last letter of this name is no *A*, as Beševlijev reads, but a *Z*, and therefore, Grégoire proposes to read this name as that of the well-known Proto-Bulgarian *IBATZHC* (*B* and *P* are often and easily misread if an inscription is not of exceptionally good preservation). Its genuine Bulgarian form would be **ybač*, **yvač*, but its etymology has to remain unclear as long as no larger collection of Altaic onomastic material has been published. This name might well be related to *ymaq* (*ym-a-q*),*WB* Tob. « agreeable, nice », as being **yb-a-č* / **ym-a-č*, with different suffix, the alternation *m*/*b* being common in Altaic ; or from the root *äv-*/*iv-*/*äb-* (*WB äb-*, *äv-* Ujγ., Osman., Qrym « to speed, be in a hurry », I, 918, 940, *iv-* Osm. « id., I, 1570), as **ib-äč*, **iv-äč* « quick, swift, speedy ».

Moravcsik, *op. cit.*, II, 122, lists Ἐρατάης and refers to Ἰβάτζης, ibidem, p. 125, for which he quoted, after Zlatarski, a Bulgarian (i. e. Slavo-Bulgarian) etymology, <Ivaca.

BOPHC (47). the name of the Bulgarian *qan* who accepted baptism in 6374 A.M. (= 866 A.D.), and had christen, like St. Vladimir of Kijev, 122 years later, his whole nation, occurs here without a Greek declension suffix for which reason V. N. Zlatarski assumes the writer of this ins. to have been

a Bulgarian, not a Greek (1). With the Greek historians, this name has usually the declinable forms *Βορίσης* and *Βωρίσης*. Forms like *Βώγωρις*, *Βόγαρις*, also once *Γόβαρις*, are corrupted and erroneous spellings (2). OChSl. has Борисъ.

If this name is of Altaic origin, it might well be identical with the designation of the tiger, panther, or leopard, Orx., Uj., Kāš. etc., *bars*. We find Bars—beg as a proper name in the Orxon-Inss., *tängrikän qutluγ* Bars-Tigin (« divine [heavenly], blessed Tiger-Prince ») in the Ujγur TTIV (3), and often also later. It is known that a Tk. *a* of the first syllable may be rendered, in Greek and Slavic texts, as *o* because of its labialized nature (4). The Turkic and Mongolian languages generally do not tolerate, in either initial or final position, more than one consonant, while, however, liquid + stop is possible in final position. But some Tk. languages do not tolerate them even in final position, cf. Qn., Qq. *barys*, Qb. *parys* « id. ».

A question much more difficult to answer is that of the vowel и in the second syllable, since also the Old-Bulgarian-OChSl. forms of this name have always и in the second syllable (5). The vowel of the second syllable of the Proto-Bulgarian form must have been, in comparison to the (other) Turkic languages, either *y* or its reduced equivalent, ъ, for which the Greek script had no symbols, but the Slavic alphabets were well able to render either sound as ъı or ъ respectively.

This name, however, does not occur, as it seems, during the classical period of OChSl (6), but in later texts only, so that we may suppose the form to exhibit already the features of transition into the Middle-Bulgarian period which i.a. involves the disappearance of the phoneme ъı and the coincidence of ъı

(1) *Slavia*, II (1923), p. 90.

(2) Cf. the quotations of the varying forms in V. N. Zlatarski's article (see note 1), p. 90, n. 1-3.

(3) Cf. Bang and von Gabain, *Türkische Turfan-Texte*, IV, and *Analytischer Index*, s. v.

(4) Cf. Menges, *Igoŕ-Tale*, s. vv. *Kovylije*, *Koganъ*, *Olběrъ*, etc., *Pačänäg names*, *Byzantion*, XVII, p. 261.

(5) Cf. Miklosisch, *Lex. PSlGrLat.*, p. 41.

(6) *Ibid.*, p. 41.

and и into one sound, *i*. Thus, a late Old-Bulgarian Борисъ may well stand for an older Old-Bulgarian-OChSl. *Борысъ.

It is impossible to see, in *BOPHC*, *Βωρίσης*, a Turkic *böri* (Orxon, etc.; <*bōri*) « wolf » because the form with *-C* is the form of the Altaic casus indefinitus and not that of the Greek nom. sg. masc., and there is no suffix *-š*, *-s* in Altaic which would have any function here. Tomaschek's idea to compare it with a Mongolian *boγori* « low, small », *P.-W.*, *RE* III, 1044, is still, though cautiously, repeated by Beševlijev, in *Byz. Ztschr.* 32, p. 14, n. 6, and by Fehér, *ibid.*, 36, p. 58, and by Moravcsik, *op. cit.*, II, 93/4. A Mong. *boγori*, — even if it would exist — would be just as impossible as source as *bōri* because of the final *-C*, and moreover, there is no Mong. word *boγori*; in Lit.-Mong. *boγoni*, *boγuni* is « low » (Kovalevskij, II, 1160/1, Ja. Schmidt, p. 110, c.).

///*HPAC8HTH*, II, 8.(1) of the Ins. of the Horseman of Madara, may be, according to Beševlijev, a Proto-Bulgarian name. He suggests Raséte, the name of a son of Boris who later was called Vladimir, or a feminine with the article *ἡ*. But the latter is not probable since before the *H* one letter is lacking. This might, of course, have been a K for *KE* (*καί*). Moravcsik, *op. cit.*, II, 122, reads ✠ *Ηρασουντη*, but gives no further comment.

KP8MECIC (II, 12). Without its Greek suffix *-IC*, the name represents a Turkic *qur-myš*, as Tomaschek supposed, which would be a nomen perfecti in *-myš* of *qur-* (cf. above, sub *KPOYMOC*), or it might be the same form of *qory-*, *qoru-* « to protect », *qory-myš* or *qoru-myš*. The form *KP8MECIC* would hint at a Turkic form *qory-myš*. Other bases as sources of this derivative would be possible, as stated above sub *KPOYMOC* with which it might have the derivation base in common. The name Кормисошь, occurring in the Sl. Old-Bulgarian list of the rulers, is without doubt identical with *KPOYMECIC*. The Slavic form, however, cannot be explained otherwise than as a misspelling Корми(со)шь, a pseudodoct later hybrid form from the original Proto-Bulgarian *qorymyš* or *qurmyš* and its Grecicized form *Κορμέσιος* (Theophan.) =

(1) II means part II (additional remarks), published in the subsequent vol. XXXII of the Годишникъ.

KPOYMECIC (1). For previous explanations, cf. Moravcsik, *op. cit.*, II, 146 (sub *Κορμέσιος*).

A different question would be that of whether this name might not render a Turkicized form of an Iranian name occurring in Ujγur in the forms Qormuzda, Qormyzda, Xormuzda, etc., in Greek as *Ὀρμίσδας*, Armenian *Որմիզդ* Ormizd, Latin Hormisdas (e. g. pope Hormisdas, v/vi. cent.), which goes back to Āv. Āhura-Mazdā (2), the name of the Supreme Deity of the Light. Under this aspect, the Slav. form КОРМИСОШЬ might not be merely a misspelling, although it would still remain doubtful.

IV. Appellativa.

As *ТАГГРА* (17) is considered, within the context of the Ins., as a proper name, it was treated here as such.

САРАКТОУ (24), gen. sg., is translated, by Beševlijev, p. 137, as it seems, correctly as държава, « realm, state, empire ». Henri Grégoire has the opinion that here the initial *C-* is misread for *X-*, and that this is a Greek loanword from Byz.-Gr. *ὁ χάραξ* (from *χαράττω*)) « camp fortifié » (later > Osm. *xärāk* « id. ») (3). But Beševlijev, Mladenov and others read *САРАКТ-* since the Ins., which as a whole, is not very legible, shows rather clearly a *C-*, definitely no *X-* (cf. photos, pp. XIX/XXI). No clear evidence of a substitution of the letters *X* or *K* by a *C* has been found in the Inss., so that we have to read *sarakt-*. As Beševlijev, p. 135, mentions (quotations ibid.), Mladenov tried to derive the word from Turkic (*WB* : Osm., Qrm., Qn.) *sar-*, Qn. *sary-* « to wrap, bind, wind around, to surround », Kāš. *saru-*, and the iterat. *sar-ła-*, « to wrap, wind around », plus the deverbal suffix *-(γ)aq*. But such a formation from *sar(y)-* is unknown, and on the other hand, it would hardly fulfil the semasiological requirements,

(1) J. Markwart considers this form simply as erroneous, cf. *IzvRAIKp.*, XV, p. 7, n. 8.

(2) Cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 62, No. 139 ; cf. also p. 24/5 ; p. 12/3.

(3) In *Byzantion*, IX, 771.

notwithstanding the fact pointed out be Beševlijev, that the sound *-t* in *sarakt-* would not be explained.

We have no data as to the age of the Ṭăvaš sound-change *j->ś-*. It seems to be relatively old in Ṭăvaš. From the words designated by Kāšγarī as Suvar and Bułγar we have no hints at features typical of Ṭăvaš. From the Proto-Bulgarian Inss., we also have no definite Ṭăvaš features of the Proto-Bulgarian language. Thus, the following etymology of *sarakt-* will be proffered with all precautions (1) : < (proto-) Ṭăvaš **śaraq* (with still preserved final *-q*, while in Ṭăvaš *-q*> -0 : *aďaq*> *uṛa* « foot ») = common-Turkic *jaraq* (*WB* : Osm., Qq., Sart., Özb., Ča.) « weapon, armour », attested from Orxon by the nominal derivative *jaraqłyγ* « armed, ready for battle » (*WB*), Kāš. *jaryq* « armour, harness », *jaraqłyγ* « armored ». The *-t* would belong to a suffix, *-łyγ/-lig*, possibly with development of the final *-γ* to zero, and dissimilation after the occlusive, as in Qq. and the Siberian Turkic languages : **śaraq-ły*, **śaraq-tu* which, with Greek ending, would yield *CAPAKT-OC* (or *-ON*) designating something like an « armed unit, armored unit, armed forces, realm in war-preparedness ». Moravcsik *op. cit.*, II, 229, sub *σαράκτος*, has no further comment.

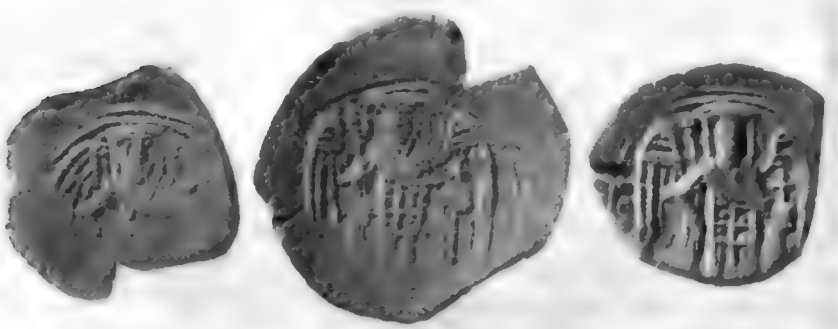
The expression *CHΓOP EΛEM* (11) = шегоръ алемъ, will be treated by P. A. Boodberg in an article on the Proto-Bulgarian Calender.

K. H. MENGES.

(1) Already MARKWART, *IzvRAIKp.*, XV, p. 3, had substantial doubts whether there are to be assumed the same phonological conditions for Proto-Bulgarian as for later Ṭăvaš, pointing out the fact that Ṭăvaš has a number of phonological features in common with neighboring Finnic, e.g. Čeremis (Mari), as just this shift *j->ś-*. But we must not forget that the shift Tk. *j-> s-* exists in Jakut too. On the other hand, the particular Ṭăvaš feature of rhotacism is incontestable in *KOΛOBPOC* (cf. above, s. v., and MARKWART's *Kultur- und sprachgeschichtliche Analekten*, p. 88 ff. [*Ungar. Jahrbücher*, IX]).

L'IMPERATORE ALATO
NELLA NUMISMATICA BIZANTINA [1]

Esistono varie monete medioevali (quasi tutte inedite e quasi tutte provenienti dai Balcani) che presentano una duplice serie di motivi alati: alcune hanno nel *dritto* la sorprendente immagine di un sovrano fornito di una o due grandi ali, (spesso barbato e che talvolta tiene la simbolica *akakia*), accompagnata dai nomi Giovanni, Michele od Andronico; altre hanno nel *rovescio* la croce sostenuta da una o due ali, o simili figurazioni.



MONETE BIZANTINE (INGRANDITE)
COL TIPO DELL' IMPERATORE ALATO.

L'attento esame di questi pezzi prova che si tratta di monete bizantine e che i personaggi alati corrispondono in primo luogo a Giovanni Comneno Duca, imperatore di Salonicco tra circa il 1237 ed il 1244, e successivamente ai primi Pa-

(1) Communicazione fatta all' VIII Congresso Internazionale di Studi Bizantini (Palermo, aprile 1951).

leologi, Michele VIII, Andronico II e forse Andronico III. Anche la croce alata appare per la prima volta in un pezzo spettante al predetto Giovanni di Salonicco (o forse al di lui predecessore, Manuele) e poi in quelli appartenenti a Michele VIII Paleologo e successori, fino a Giovanni VI Cantacuzeno.

Lo stile di questi piccoli monumenti e la loro provenienza inducono poi a ritenere che essi siano usciti dalla zecca di Salonicco, la quale — come già si presumeva — avrebbe continuato a funzionare anche dopo la scomparsa dell' effimero impero di Salonicco.

La croce alata nel rovescio ci fornisce la chiave per l'interpretazione del motivo dell' ala: l'immagine deve rappresentare una « laus cruci », con la riduzione della figura dell' angelo a quella dell' ala.

Anche l'ala nel dritto deve perciò simboleggiare un angelo, che in questo caso protegge l'imperatore e, attraverso di lui, l'impero. Detto simbolo può inoltre richiamare il cognome Angelo; nel caso di Michele VIII, l'arcangelo Michele ed il nome stesso dell' imperatore; per tutti i Paleologi, la loro parentela con la famiglia degli Angeli.

La strana figura dell' imperatore alato potrebbe tuttavia contenere anche qualche elemento collegato coll' ideologia imperiale bizantina: ma su ciò potranno pronunziarsi con la loro competenza i bizantinisti.

Però queste varie spiegazioni non sono del tutto soddisfacenti.

Un' allusione, in forma così sensazionale, al cognome Angelo appare poco conforme al fatto che i dinasti di tale famiglia, i quali regnarono in Epiro, a Salonicco ed in Tessaglia, usarono costantemente i cognomi Comneno e Duca e non quello di Angelo. Del resto la figura dell' imperatore alato sembra limitata ad un solo tipo delle monete di Giovanni di Salonicco (che abbiamo raccolto in buon numero e che contiamo di pubblicare prossimamente) e non compare su quelle degli altri dinasti di tale famiglia, finora venute in luce.

L'eventuale richiamo all' ideologia imperiale e quello indubbio ad un angelo protettore del sovrano avrebbe potuto apparire sotto la forma dell' ala anche nelle monete della

zecca di Costantinopoli, od in altri monumenti, mentre non risulta che ciò sia avvenuto.

L'imperatore alato si incontra solo a Salonicco, solo nel campo numismatico e solo saltuariamente nel corso di un periodo che sembra limitato tra circa la metà del sec. XIII ed il principio del sec. XIV.

Per quanto valide possano essere le spiegazioni sopra indicate, sembra perciò che debba essere esistita qualche altra specifica causa per provocare colà il sorgere e l'espandersi dell' immagine predetta.

I monumenti lasciatici dai marchesi di Monferrato, che furono anche sovrani di Salonicco prima degli Angeli, non offrono alcuna sicura indicazione.

Allargando tuttavia le indagini, si può invece constatare che figurazioni analoghe a quelle bizantine sono comparse in monete medioevali dell' Europa Centrale, specialmente germaniche, e che alcune di queste (coniate in località poste sul Danubio od in stretta vicinanza di esso) precedono quelle di Salonicco: anche nell' Europa Centrale troviamo infatti la croce alata come pure la figura alata di un vescovo o dell' imperatore.

Si pone perciò il quesito se le immagini centro-europee e quelle bizantine siano indipendenti oppure collegate: in tale ultimo caso (che a noi sembra più probabile) quelle europee possono aver influito sul sorgere dei tipi di Salonicco.

Sia nell' una che nell' altra manifestazione possono aver agito in origine delle cause tecniche simili, ossia la necessità o comodità di rappresentare nel piccolo spazio di una moneta due figure diverse, riducendone una all' ala. Ma ben differente è il significato di questa immagine nei due campi: nell' Europa Centrale l'ala ha in prevalenza carattere profano e richiama un' aquila araldica, mentre a Salonicco ha carattere religioso e simboleggia — come dicemmo — un angelo.

La possibilità di un' influenza germanica sulle monete di Salonicco è confermata dalla presenza, fra i pezzi in esame, dell' immagine di un imperatore emergente tra le torri di un castello oppure posto sotto un grande arco, che forse rappresenta la porta di un castello o di una città fortificata: la prima di queste figurazioni è ignota alla tradizionale iconografia imperiale bizantina; nè l'una nè l'altra sono mai comparse

sulle monete dell' impero d'Oriente; esse hanno avuto invece una grandissima diffusione nelle monete centro-europee, in epoche assai anteriori a quella delle monete bizantine.

Un influsso germanico su un periodo dell' arte monetaria bizantina può apparire un fatto assai strano: ma tale impressione si attenua se si considera l'insieme dei tipi monetari bizantini a partire del sec. XIII, sia noti che inediti, e coniati tanto a Costantinopoli che a Salonicco. Fra questi tipi, molti sono nuovi ed originali, e varî sono stati preceduti (e spesso influenzati) da tipi analoghi apparsi su monete sia germaniche che latine e del Levante.

La figura dell' imperatore alato si inserisce perciò in un fenomeno più vasto, costituito dalla grande fioritura di tipi monetari bizantini dopo la quarta crociata. Tale fioritura (che non si era mai verificata con tanta ampiezza in alcuna altra epoca) viene a collegarsi alla cosiddetta rinascita artistica all' epoca dei Paleologi e merita di richiamare l'attenzione dei bizantinisti per chiarire il substrato psicologico che l' ha resa possibile.

Gli argomenti accennati in questa breve comunicazione formano oggetto di uno studio particolareggiato, e debitamente illustrato che sarà pubblicato fra alcuni giorni (1).

T. BERTELÈ.

(1) Da P. e P. Santamaria, Editori in Roma.

IL LIBRO DEI CONTI DI GIACOMO BADOER

(COSTANTINOPOLI, 1436-1440) (1)

Nell' Archivio di Stato di Venezia si conserva un grosso codice manoscritto che porta la seguente intestazione: « Al nome de Dio e de bon guadagno. Libro de mi Jachomo Badoer de viazo de Costantinopoli. Nel qual luogo zunsi a dì 2 setembre 1436 a mezo zorno chon le galie chapitano miser Piero Contarini. » Esso doveva constare almeno di 418 carte ma, poichè esistono due lacune, ne possiede ora circa 360.

Il codice contiene una miriade di annotazioni, che si estendono dal 3 settembre 1436 al 26 febbraio 1439 « more veneto », ossia 1440, indicanti giorno per giorno tutte le operazioni fatte dal detto mercante veneziano. Si tratta di un Libro redatto sotto la forma contabile della « partita doppia », avente da un lato (nella pagina sinistra) il « Dare » e dall' altro (nella pagina destra), l'« Avere », il primo nel quale siano state impiegate le cifre arabiche invece che quelle romane.

Impressionante è la copia delle notizie sicure che esso contiene sul commercio dei paesi mediterranei e, soprattutto, su quello di Venezia coll' Oriente. Sono menzionate merci svariatissime, sia dell' Oriente che dell' Occidente, e di esse sono indicati i più minuti particolari, i modi di imballaggio e di stivamento sulle galee di mercato (che giungevano, navigando a due a due di conserva, da Venezia e da altri porti, a tempi prestabiliti, i quali servivano a fissare il termine per i pagamenti o per l'esecuzione dei contratti); le misure, i pesi ed i prezzi; le spese di custodia, senserie, provvigioni; le spese

(1) Comunicazione fatta all' VIII Congresso Internazionale di Studi Bizantini (Palermo, aprile 1951).

di imbarco e di sbarco ; i dazi dovuti all' imperatore bizantino ed al « bailo » dei veneziani (del quale sono talvolta citate le sentenze nelle cause che sorgevano tra i mercanti) ; e gli utili ed i danni delle operazioni eseguite dal Badoer per commissione, od in società, o per conto proprio.

Sono anche registrate le spese per le assicurazioni arittime, con i variabili prezzi di esse, ed i prezzi dei noli.

Vi appare inoltre il grande uso delle lettere di cambio, che spesso venivano acquistate all' incanto.

Particolarmente notevole è il contributo alla conoscenza dei pesi e misure usate in Levante, e più ancora delle più svariate monete sia orientali (come gli aspri di Caffa, di Trebisonda, di Simisso, e quelli turchi) che europee (specialmente i ducati d'oro veneziani), monete che vengono tutte ragguagliate agli iperperi bizantini, con l'indicazione dei cambi, continuamente variabili.

Ad ogni passo è fatto riferimento ai viaggi delle galee veneziane (e talvolta di altra bandiera), a Gallipoli, a Smirne, a Candia, ad Alessandria ; a Corone, Modone, Ragusa, Messina, Maiorca ; a Caffa ed alla Tana ; a Sinope ed a Trebisonda, ecc.

Poichè il codice è basato su annotazioni fatte a Costantinopoli ; ed il Badoer abitava nel quartiere veneziano, entro le mura di Bisanzio ; ed era in relazione an checon numerosi bizantini ; e le merci trattate sono in gran parte di origine orientale ; e tutte le monete, come si disse, sono ridotte in iperperi bizantini, esso proietta una improvvisa vivida luce sulle condizioni economiche e finanziarie dell' impero bizantino al suo declino, condizioni che ci sono così poco note.

Mentre opere come la « Pratica della Mercatura » del Pegolotti e gli analoghi « Libri di Marcatantie » e « Tariffe » medioevali dedicano solo poche righe alla piazza commerciale di Costantinopoli, limitandosi ad indicare le merci colà più trattate ed i pesi e monete colà usati in dati momenti ; e mentre altri documenti, come gli atti notarili europei, redatti a Costantinopoli e giunti a noi (abbastanza numerosi quelli genovesi, pochissimi invece quelli veneziani), forniscono pure notizie staccate e parziali, nel codice Badoer invece vediamo gli affari in tutto il loro svolgimento cosicchè si possono seguire le varie operazioni dalla loro origine al loro termine,

attraverso tutti i passaggi intermedi, e valutarne il meccanismo ed i risultati.

Sotto le apparentemente aride annotazioni del Badoer formicola una vita intensissima ; ed il quadro che ne risulta è di eccezionale grandiosità ed importanza.

Il codice è noto ai cultori di storia della ragioneria e del commercio, che ne hanno talvolta pubblicato alcune righe, ma buona parte del suo valore è rimasta finora incompresa, e l'opera è sconosciuta ad intere categorie di studiosi.

Uno dei maestri della ragioneria italiana, Fabio Besta, pur valutando il codice Badoer solo dal punto di vista contabile e commerciale, faceva voti fin dal 1898, quale relatore della Commissione per la pubblicazione dei documenti finanziari della Repubblica di Venezia, che esso venisse pubblicato.

Il progetto è stato recentemente ripreso. — Con l'appoggio dell' Ufficio Centrale degli Archivi del Ministero dell' Interno e di quello della Direzione dell' Archivio di Stato di Venezia, il manoscritto è stato provvisoriamente trasferito presso l'Archivio di Stato di Firenze ove il gravoso compito della trascrizione è stato assunto dal Dott. Umberto Dorini, già direttore di quell' Archivio.

Pienamente apprezzando il valore dell' opera, il presidente dell' Istituto per il Medio ed Estremo Oriente, l'illustre orientalista Prof. G. Tucci, ed i dirigenti dell' Istituto hanno incluso il Libro dei Conti del Badoer nella collezione « Il Nuovo Ramusio », da essi recentemente iniziata. La stampa del manoscritto è stata già incominciata.

L'Istituto desidera far seguire alla edizione del testo un volume di commento che ne illumini alcuni lati più importanti, dal punto di vista del meccanismo contabile, della storia commerciale bizantina e turca, e da quello numismatico. Quest' ultima indagine ad esempio dovrà cercare di chiarire la questione dell' iperpero bizantino in quell' epoca, precisando se si trattava sempre di una moneta aurea oppure di una moneta di conto e, in questo secondo caso, a quali altre monete bizantine faceva riferimento e con quale rapporto.

Il codice non contiene menzione di fatti politici, neppure in note marginali ; esso infatti non era un libro di ricordi ma uno strumento di lavoro, e mantiene strettamente questo carattere. Ma ciò non toglie che elementi d'ordine politi

e di portata generale non possano ricavarsi da singole annotazioni o dall' insieme di esse. Basta per esempio la menzione del cambio vigente per gli aspri di Simisso (Samsun), diverso da quello applicato agli aspri delle vicine regioni turche, per dedurre che colà doveva esistere un regime politico particolare.

Dalla massa delle operazioni commerciali si può inoltre valutare l'importanza che la capitale bizantina — in grazia della sua posizione geografica — aveva anche nella prima metà del sec. XV, come centro di un grande traffico internazionale. Da un calcolo sommario risulta che il movimento d'affari del Badoer è stato, per un periodo di tre anni e mezzo, di più di un milione di iperperi, equivalenti a più di 300.000 ducati d'oro veneziani, cifra che ci sembra imponente e che riguarda un solo mercante (sebbene assai attivo ed intraprendente) tra quelli che dovevano trovarsi a Bisanzio.

Assai significativi sono i frequenti rapporti con i turchi, sia dell' Asia Minore che della Tracia, nonostante la precarietà della situazione politica.

Parimenti assai significativa è la partecipazione di elementi bizantini alle operazioni del Badoer, come un Teodoro Vatatze di Candia, capitano di una nave che trafficava specialmente con la Sicilia; il banchiere Costantino Critopulo; i mercanti di panni Giorgio Lascari ed Andronico Sinadino, per non citare che alcuni dei moltissimi nomi che tornano in luce dalle pagine del Badoer. Tale collaborazione veneto-bizantina, che ci era ignota, come pure la ricorrente menzione delle tasse corrisposte all' erario imperiale su molte operazioni, ci sembra contrastare con l'opinione assai diffusa di un distacco dei bizantini dalla vita commerciale e di una invasione di stranieri, sfruttatori delle estreme risorse dell' impero d'Oriente.

Circa alcuni dei predetti nomi, vi è poi da chiedersi se si tratti di oscuri omonimi di quelli di grandi famiglie o per avventura anche di qualche membro di queste ultime.

La collaborazione dei bizantinisti sarà di essenziale aiuto per valorizzare tutti gli elementi fornitici da questo prezioso codice, il solo del genere che ci sia noto per la Costantinopoli bizantina.

T. BERTELÈ.

MEHMED II., DER EROBERER, UND ITALIEN

Too early seen unknown, and known too late.
W. SHAKESPEARE, *Romeo and Juliet* (I, 5).

Am 18. Februar 1951 ist ein halbes Jahrtausend verstrichen, seitdem Mehmed II., der Eroberer von Konstantinopel und Vernichter des byzantinischen Weltreiches, zum zweiten Mal, aber nunmehr endgültig, den Thron seiner Väter bestieg. Und 270 Jahre werden heuer vergehen, seitdem Sieur Georges Guillet de Saint-Georges (um 1625-1705)(1) zu Paris jene beiden Duodezbändchen seiner *Histoire du règne de Mahomet II, empereur des Turcs*, hinausgehen liess, worin er erstmals und bis zum heutigen Tage nicht nachgeahmt oder gar überholt mit den Mitteln und der Sinnesart seiner Zeit den Versuch unternahm, das Leben dieses Weltenstürmers, genau 200 Jahre nach dessen Tode, seiner Mitwelt darzulegen. Es ist in der Tat so : es gibt bis jetzt keine, wissenschaftlichen Ansprüchen auch nur einigermassen genügende Darstellung des Wirkens dieser fast unheimlichen, in jedem Fall aber gewaltigen Persönlichkeit. Natürlich haben die Geschichtsschreiber des Osmanischen Reiches, vor allem Jos. v. Hammer-Purgstall, Joh.-Wilh. Zinkeisen und Nik. Iorga, ihr in ihren Werken entsprechende Beachtung geschenkt, dadurch aber in keiner Weise eine gründliche, die fast verwirrende Vielzahl der Quellen erschöpfende oder verwertende Sonderstudie überflüssig gemacht. Erstaun-

(1) Ueber Sieur Georges GUILLET und seinen seltsamen, schwindelnden Bruder Sieur DE LA GUILLETIÈRE, Verfasser des Buches *Athènes ancienne et nouvelle* (Paris 1675, in-12°), gibt es bisher leider keine halbwegs befriedigende Untersuchung.

lich und fast beschämend ist denn auch das Ausmass der Irrtümer, Verdrehungen, Uebertreibungen, Verfälschungen, Erdichtungen, deren sich alle bisherigen Beurteiler schuldig machten, wobei romantische und neuerlich leider auch nationalistische Verstiegenheiten und Ueberschwenglichkeiten ein Bild entstehen liessen, dessen Missverhältnis zur Wirklichkeit jedem ernsthaften und unvoreingenommenen Untersucher alsbald sinnfällig werden muss. Was etwa, um nur éin Beispiel aus der Menge der Fragestellungen herauszuheben, seit Jahrhunderten über die Seraj-Bibliothek, in der sich nicht nur die Schätze der Paläologenbücherei, sondern auch ungeahnte und verschollene Kostbarkeiten der Literaturen des klassischen Altertums — man denke etwa nur an die dort vermuteten verlorenen Bücher des Livius — befunden haben sollen, an Märchen und Fabeln in Umlauf gesetzt wurde, hat Emil Jacobs in seinen leider unvollendeten « *Untersuchungen zur Geschichte der Bibliothek im Serai zu Konstantinopel* » (1) auf eine fast erregende Art und mit erstaunlicher Gelehrsamkeit auszubreiten verstanden. Eine andere, weiteren Kreisen vertraute Frage stellen die angeblichen Beziehungen Mehmeds II. zur Kunst der Renaissance dar, bei deren Lösung sich Kunsthistoriker und auch Orientalisten (2) aller Länder in kühnen und romantischen Deutungen und Erklärungsversuchen überboten haben. Es muss eine vordringliche Aufgabe des künftigen Lebensbeschreibers Mehmeds II. sein, die Uebertreibungen und den Ueberschwang auf das richtige Mass zurückzuführen, ganz unbekümmert darum, ob das dabei erzielte Ergebnis bei dieser oder jener Richtung Beifall findet oder nicht. Der Gefahr unheilvoller Einseitigkeit zu begegnen sowie romantischen Verzerrungen und irrigen Auffassungen die Grundlagen zu entziehen, wird

(1) Vgl. Emil Jacobs, *Untersuchungen zur Geschichte der Bibliothek im Serai zu Konstantinopel.* I. In : *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wiss.*, philos.-hist. Kl., Jahrg. 1919, 24. Abhdg. (Heidelberg 1919), 151 Ss. in-8°.

(2) Vgl. vor allem Jos. v. Karabacek, *Abendländische Künstler zu Konstantinopel im XV. und XVI. Jahrhundert. I.* : *Italienische Künstler am Hofe Muhammeds II. des Eroberers 1451-1481* (Mit 79 Tafeln und 55 Textbildern). In : Kaiserl. Ak. der Wiss. in Wien, philos.-hist. Kl. *Denkschriften*, LXII. Band, 1. Abhdg. (Wien 1918).

zur vornehmsten Obliegenheit dessen gehören, der diese gewiss nicht leichte Arbeit auf seine Schultern lädt.

Im Folgenden soll der Versuch unternommen werden, das Verhältnis des Eroberers zu Italien in gedrängter Uebersicht darzulegen, wobei weniger von den politischen Beziehungen zu den italienischen Staaten und Städten die Rede gehen soll als vielmehr von der meines Erachtens viel zu wenig erforschten und beachteten Rolle, die Italiener in der nächsten Umgebung Mehmeds II. seit seiner Jugend bis in seine letzten Lebensjahre gespielt haben. Es wird sich, denke ich, bei dieser Betrachtung ergeben, dass die durch nüchterne und sachliche Ueberlegungen und Wertungen gewonnenen Befunde vielen bisherigen und weitverbreiteten Vorstellungen die Berechtigung entziehen.

Dass, verstreut über das Osmanische Reich, vor allem in der sog. Romania, aber auch in Anatolien, schon während der Regierungszeit von Mehmeds Vater Murâd II. zahlreiche italienische, vor allem venedische, genuesische und florentinische Kaufleute anzutreffen waren, die dortzuland ihrem einträglichen Levantehandel nachgingen, wird uns in mancherlei Quellen bezeugt. So berichtet etwa der burgundische Edelmann Bertrandon de la Brocquière (1), der, in geheimnisvollem Auftrag Anfang 1433 aus Kleinasien und Konstantinopel kommend, durch die Balkanländer nachhause strebte und unterwegs zusammen mit einem mailändischen Gesandten namens Benedetto Folco von Forlí diesen Grossherrn auf seinem Hofsitz in Adrianopel aufsuchte, nicht nur von italienischen Handelsherrn in der damaligen osmanischen Hauptstadt, sondern auch von einem einflussreichen Juden, vermutlich italienischer Herkunft, «*qui avoit grant auctorité autour dudit Turc, qui de mot à mot, rapportoit les paroles de l'un à l'autre en turc et en italien comme il me fu dit, car je ne le pouvois ouyr*» (2). Dem gleichen Reisenden verdanken wir die vielleicht einzige Kunde eines Italieners, der volle zwölf Jahre hindurch am Hofe Murâds II. gelebt haben will

(1) Vgl. *Le Voyage d'Outremer de Bertr. de la Broquière*, hrsg. von Ch. Schefer (Paris 1892).

(2) Vgl. *ebenda*, S. 191.

und am 16. März 1439 zu Florenz einen Bericht, *avviso* (1), abschloss, worin dem Verfasser Messer Giovanni Torsello (Torzelo) weniger daran lag, Aufschlüsse über die Zustände im Osmanenreich zu erteilen als in langatmigen Ausführungen in der Christenheit die Meinung zu verbreiten, dass es gelingen müsse, in weniger als Monatsfrist diesem den Garaus zu machen. Dass Murâd II. sich italienischer Berater bediente und Italiener an seinen Hof zog, wissen wir auch aus anderen gleichzeitigen Quellen. So etwa, wenn Othman di Lillo Ferducci aus Ancona in seinem noch zu erörternden Widmungsbrief (2) an Mehmed II. nicht ohne Stolz und weitschweifig den Sultan darauf verweist, dass sein Vater Lillo Ferducci bei Murâd II. « *incredibili valuit et auctoritate et gratia* », sich eines unglaublichen Einflusses und Wohlwollens erfreute, als er nahezu 24 Jahre in der Türkei zubrachte und in seinem weitläufigen palastartigen Wohnhaus (*regia*) zu Gallipoli den Grossherrn auf dessen Jagdausflügen beherbergte und aus Begeisterung für ihn seinen Erstgeborenen sogar nach dem Stammvater des Herrscherhauses benamte. Nichts habe sein Vater Lillo zeitlebens sehnlicher gewünscht, als unter Türken, *apud Turcos*, zu leben. Sein Tochtermann Angelo Boldoni (3), also Othman's Schwager, der übrigens später als gewiegter Konsul Anconas in Pera amtete, habe, beim Falle Konstantinopels in türkische Gefangenschaft geraten, den Sultan nur an seine Verwandtschaft mit den Ferducci erinnern müssen, um sogleich seine Freiheit zu erlangen. Allzu gern wüsste man mehr und Genaueres über Leben und Treiben dieser italienischen Handelsherren und Hofleute in der Umgebung Murâds II., weil sich daraus am Ende zuverlässigere Anhaltspunkte über Möglichkeiten und Auswirkungen des Umganges ergäben, den Mehmed II. während seiner Kronprinzenjahre

(1) Vgl. *ebenda*, S. 263 ff.

(2) Vgl. Guill. Favre, *Mélanges d'histoire littéraire*, I (Genf 1856), S. 182-188.

(3) Angelo Boldoni's Gefangenschaft wird erzählt von G. Saracini, *Notitie historiche della Città d'Ancona* (Roma 1675), S. 265 f. — A. B. wurde später Konsul Anconas in Konstantinopel und 1474 beauftragt einen Bund zwischen Ancona, Camerino und Ascoli zu schliessen (Saracini, S. 268, 277).

und seiner ersten Regierung in Adrianopel (1) und zu Maghnisa in Kleinasien mit Italienern pflegen konnte. Es darf als sicher gelten, dass Mehmed II. diesen Berührungen seine frühesten Kenntnisse vom Abendlande, von seinen Sitten und Gewohnheiten verdankte. Wir wissen aus der Zeit nach seiner zweiten und endgültigen Thronbesteigung im Jahre 1451 nur von einigen, freilich glänzenden Namen italienischer Humanisten, die er an seinen Hof gezogen hat. Gerade diese Beziehungen müssen mit kritischem Blick betrachtet und bewertet werden, denn der romantische Anstrich, den ihnen Emil Jacobs (2) oder gar der überschwengliche Adolf Deissmann (3) glaubten verleihen zu müssen, hat keinen Bestand vor wägender Prüfung. Dass sich, und zwar geraume Zeit vor der Einnahme von Byzanz, am Hofsitze Mehmeds II. Ciriaco de' Pizzicolli (4) von Ancona aufhielt und vermutlich auch nach der Eroberung noch zum Vertrautenkreise des jungen Sultans zählte, dürfte ausgemacht sein. In der in Zorzo Dolfin's Bericht (5) über die Belagerung und Einnahme von Konstantinopel, *Excidio e presa di Constantinopoli nell' anno 1453*, eingestreuten Schilderung des vermutlichen Augenzeugen « *Domino Jacomo Langusto* » lesen wir : « *Ogni dì se fa lezer historie romane et de altri da uno compagno, do. Chiriaco d'Ancona et da uno altro Italo ; da questi se fa lezer Laertio, Herodoto, Liuio, Quinto Curtio, Cronice de i papi, de*

(1) Vgl. darüber Fr. Babinger, *Von Amurath zu Amurath. Vor- und Nachspiel der Schlacht bei Varna* (1444). In : *Oriens*, III (Leiden 1950), S. 229-265. — Zum Titel vgl. *Oriens*, IV (1951), 80.

(2) Vgl. Em. Jacobs, *Mehemmed II., der Eroberer, seine Beziehungen zur Renaissance und seine Büchersammlung.* In : *Oriens*, II (Leiden 1949), S. 6-29. Dazu derselbe, *Büchergeschenke für Sultan Mehemmed II.* In : *Festschrift für Georg Leyh* (Leipzig 1937), S. 20-26.

(3) Vgl. Ad. Deissmann, *Forschungen und Funde im Serai* (Berlin-Leipzig 1933).

(4) Vgl. darüber Em. Jacobs, *Cyriacus von Ancona und Mehemmed II.* In : *Byzant. Zeitschrift*, XXX (Leipzig 1929 = *Heisenberg-Festschrift*), S. 197-202.

(5) Vgl. G. M. Thomas' Ausgabe der *Cronaca* des Zorzo Dolfin, in : *Sitzungsberichte der Kgl. bayer. Akad. der Wiss. zu München*, philos.-hist. Kl., Jahrg. 1868, 2. Bd. (München 1868), S. 5 ff.

imperatori, de re di Franza, de Langobardi». Bedauerlicherweise wissen wir nichts über des Berichterstatters Stambuler Aufenthalt, noch weniger kennen wir seine ursprüngliche *relazione*, deren von tiefer Einsicht in die staatlichen Verhältnisse und von kluger Berechnung der Zukunft erfüllten altvenedischen Geist bereits Georg-Martin Thomas (1) rühmte. Dass es sich um den aus Venedig stammenden Notar Jacopo, Sohn eines Giovanni Languschi (2) aus Pavia, handelt, dessen etwas verworrene Lebensbahn wir von 1409 bis 1452 verfolgen können und der zuletzt im Dienste der päpstlichen Kanzlei in und bei Pavia gelebt hat, wissen wir zwar, ohne jedoch aus diesen Tatsachen irgendwelche Hinweise auf seine etwaigen Beziehungen zu Mehmed II. und dessen Hof gewinnen zu können. Am wahrscheinlichsten erscheint mir, dass er im Gefolge eines venedischen Gesandten, vielleicht als Rechtsberater des Bartolomeo Marcello (3) im Herbst 1453, nach Stambul gelangte und dort seine Erkundigungen einzog. Noch unklarer ist die Dauer und Art der Gastrolle, die im neueroberten Stambul Giovanni Dario (4) aus Venedig gespielt hat, zweifellos eine der glänzendsten Diplomatengestalten der an solchen überreichen Republik von San Marco. Soviel scheint festzustehen, dass er unmittelbar vor oder nach dem Falle von Byzanz zusammen mit Ciriaco de' Pizzicolli (5) in Stambul verweilte. Ob er aber der *altro Italo* ist, auf den Languschi (6) anspielt, müsste erst näher erwiesen werden. Sein Leben ist von Geheimnissen umwittert, die sich erst zu lich-

(1) Vgl. G.-M. Thomas, *a. a. O.*, S. 39.

(2) Vgl. darüber Arn. Segarizzi, *Jacopo Languschi*. In: *Atti della I. R. Accademia di scienze, lettere ed arti degli Agiati a Rovereto*, III. Reihe, 10. Bd. (Rovereto 1904), S. 179 ff. sowie Rem. Sabbadini, *Brevi notizie storiche di classici latini*. In: *Giornale storico della letteratura italiana*, C (1932), S. 272.

(3) Bartolomeo Marcello wurde der erste Bailo Venedigs nach der Eroberung. Vgl. Mar. Sanudo, *Vite de' Duchi*, bei Muratori, XXII (Mailand 1733), S. 1153 sowie J. W. Zinkeisen, *Geschichte des Osman. Reiches*, II (Gotha 1854), S. 32, 35, 38.

(4) Vgl. darüber E. Jacobs in *Byz. Zeitschr.*, XXX (1929), S. 200.

(5) *Ebenda*, S. 197 ff.

(6) Vgl. E. Jacobs, in *Oriens*, II (1949), S. 18.

ten beginnen, als er Ende Januar 1479 in persönlichen Verhandlungen mit der Pforte und aus einer vielleicht einzigartigen Kenntnis sultanischer Sinnesart heraus jenen Friedensschluss (1) zustandebrachte, der einem 16-jährigen, die Kräfte Venedigs verzehrenden Krieg ein heissersehntes Ende setzte. Wir haben Kenntnis, dass er auch in der Folge zu mehrmaligen Sendungen der Signoria Verwendung fand, die ihn nicht nur nach Stambul, sondern 1485 sogar bis nach Persien (2) führten. Dass er seit 7. März 1487 als Sekretär des Zehnerrates und vermöglicher Mann seine natürliche Tochter Marietta (3), die die Serenissima zum Dank für die Verdienste des Vaters teilweise ausgestattet hat, mit dem Nachbarn Vincenzo Barbaro (4) vermählte, um schliesslich gegen 1493 in seinem VRBIS GENIO (5) geweihten Palazzo am

(1) Vgl. J. W. ZINKEISEN, *a. a. O.*, II (1854), S. 432 ff.

(2) Vgl. G. Berchet, *La Repubblica di Venezia e la Persia* (Turin 1865), S. 150-153, zwei Briefe aus Kaswîn, 10. VII. 1485 und « *In Castris regis Persarum* », 11. VII. 1485 aus dem Archivio Cicogna, heute Civico Museo Correr in Venedig.

(3) Beim Friedensschluss zwischen der Pforte und Venedig am 25. I. 1479 wurde Marietta Dario von der Signoria mit einem Geschenk von 1000 Dukaten zu ihrer Ausstattung bedacht, Vgl. J. W. ZINKEISEN, *a. a. O.*, II, 435.

(4) Marietta Dario ehelichte 1493 Vicenzo Barbaro *quondam* Giacomo. Giov. Dario hinterliess dem Ehepaar seinen Palast, der übrigens dem Palazzo Barbaro unmittelbar benachbart ist. Vgl. darüber die leider nur kurzen Angaben in Gius. TASSINI, *Alcuni palazzi ed antichi edifici di Venezia* (Venedig 1879), S. 182 ff. — Das Geschlecht Dario scheint mit Giov. Dario im Mannesstamm erloschen zu sein. Nach frdl. Mitteilung von Conte Francesco Barbaro (Padua) hatte Vincenzo Barbaro drei Söhne, nämlich Giacomo, Gaspare und Zuane, die alle dem Maggiore Consiglio angehörten. Zuane heiratete eine Nicolosa Malipiero (1533).

(5) Der « fröhlich unsymmetrische » (J. Burckhardt) Palazzo Dario mit antik-römischer Ausschmückung wurde 1905 umgebaut. Vorher beherbergte der Palast, der auf lombardische Baumeister (Pietro Lombardo selbst?) zurückgehen soll (vgl. G. LORENZETTI, *Venezia e il suo estuario* [Venezia o. J. = um 1949], 570 f.), eine Anzahl angeschener Gäste, so etwa von 1838/42 Rawdon Brown, später einen Grafen Zichy, eine Reichsgräfin Kolowrat. Eine an der rückwärtigen Gartenmauer angebrachte Gedenktafel (1948) erinnert daran, dass der franz. Dichter und Romancier Henri DE

Canale Grande sein reichbewegtes Dasein zu beschliessen, ist in gröbsten Umrissen einstweilen alles, was ich über die Laufbahn dieses bedeutenden Mannes zusammenzutragen imstande war. Giovanni Dario wusste auch mit dem Zeichenstift (1) umzugehen und war für die Ueberreste des Altertums in der neuen Hauptstadt der Osmanen besonders begeistert. Denn nur aus diesen Federskizzen gewinnen wir den Anhalt für seinen Stambuler Aufenthalt bereits in den 50er Jahren. Seine persönliche Verbundenheit mit Ciriaco von Ancona (2) kommt dadurch gleichfalls zum Ausdruck. Von der Lebensarbeit dieses Mannes, der in unablässigem Bestreben die Trümmer des Altertums zu neuem Leben erweckte, sind uns leider wiederum nur Trümmer erhalten geblieben und seine letzten Lebensjahre sind in bisher nicht erhelltes Dunkel gesenkt. Der unauslöschliche Trieb des Anconitaners, die ferne Welt zu bereisen, überall und bis in die entlegensten Länder der alten Kulturwelt deren Reste aufzusuchen und zu verzeichnen, ehe die Zeit und barbarischer Stumpfsinn das Werk der Zerstörung vollendeten, gab seiner Erdenwanderung das Gepräge nicht nur der neugierigen Wagelust, sondern auch des unsteten Verweilens, des Hastens von Land zu Land, von Ort zu Ort. Die Hintergründe der Anlässe, die den Kaufmann und Antikensammler Ciriaco Pizzicolli Jahrzehnte hindurch durch die Balkanländer, die Inseln der Aegäis und die Gestade der Levante jagen liessen, sind trotz der Bemühungen seiner Biographen, vor allem Remigio Sabbadini's (3), keineswegs befriedigend

RÉGNIER (1864-1936) von 1899-1901 dort *venezianamente visse e scrisse.* Damals war der Palast Eigentum der Comtesse de la Baume Pluvinal, die ihn um 1891 von einem Fremdenheim-Inhaber erstanden hatte und 1905 völlig erneuern liess. Der jetzige Besitzer ist deren Neffe Marquis de Montcalm (Paris). Der benachbarte Palazzo Barbaro, auch Volkov genannt, war eine Zeitlang Wohnung der Tragödin Eleonora Duse.

(1) Vgl. E. JACOBS in *Byz. Zeitschr.* XXX (1929), S. 288 und das dort in Anm. 1 verzeichnete reichhaltige Schrifttum.

(2) *Ebenda,* S. 200-201.

(3) Vgl. den Artikel *Ciriaco d'Ancona* von R. SA[BBADINI] (1850-1934) in der *Enciclopedia Italiana* und die dort verzeichnete Literatur über C. de' Pizzicolli. — Eine ausgezeichnete Würdigung

geklärt. Erst in jüngster Zeit wurden seine Schicksale in den 40er Jahren durch glückliche Brieffunde (1) in klareres Licht gerückt. Am unbestimmtesten und fraglichsten sind sie aber in den 50er Jahren, in die auch sein Ende zu Cremona fällt (etwa 1455). Ausgerechnet für die Jahre 1450-1452 (2) fehlt bisher jede urkundliche Spur von ihm. Mancherlei spricht für die Annahme, dass er sich damals, vielleicht von Chios oder Phokäa aus, zu dem dazumal in Maghnisa weilenden Kronprinzen Mehmed begab. Dass er in des Sultans Gefolge vor Konstantinopel gelegen und mit dem Eroberer in die erstürmte Stadt eingezogen ist und noch 1454 am grossherrlichen Hofe verweilte, hat Emil Jacobs (3) glaubhaft dargestellt. Sein Aufenthalt in Stambul

des Ciriaco Anconitano findet sich bei Otto JAHN, *Aus der Alterthumswissenschaft* (Bonn 1868), S. 335 ff. in dem lesenswerten Aufsatz *Cyriacus von Ancona und Albrecht Dürer.*

(1) Vgl. vor allem Francisc PALL, *Ciriaco d'Ancona e la crociata contro i Turchi.* Tesi di laurea sostenuta alla Facoltà di Lettere dell' Università di Cluj (Romania). In: *Bulletin historique de l'Académie Roumaine*, XX (Bucarest 1937), auch gesondert Vălenii-de-Munte 1937. — Eine endliche Gesamtausgabe der überall verstreuten Briefe des Ciriaco de' Pizzicolli entspräche einem dringenden wissenschaftlichen Bedürfnis.

(2) Der auch in der Handschrift *De re militari* des R. VALTURIO in der Bibliothek von San Marco zu Venedig (VIII/29) auf Bl. 182 b-Bl. 183a erhaltene Brief des Ciriaco Anconitano an Rob. Valturio vom 24. Juni, abgedruckt bei BANDINI, *Catal.*, II, 374-6 und *Nuova raccolta d'opusc.*, XXXVIII, 132-135, wird von Aldo Fr. MASSÉNA, *Rob. Valturio* (Pesaro 1927 = Sonderdruck aus dem *Annuario dell' Istituto Tecnico 'R. Valturio» di Rimini*, III-IV 1925-26 e 1926-'27), 26 f. mit einleuchtender Begründung ins Jahr 1449 verlegt. Cir. sagt darin, er sei von Rimini nach Ravenna gekommen, erwähnt dann Maffeo Contarini als venedischen *praetor* von Ravenna, woraus sich als Abfassungsjahr 1449 oder 1450 ergäbe, da M. C. vom 5. VI. 49 bis 31. VIII. 58 dort *podestà* und *capitano* war (vgl. S. BERNICOLI, *Governi di Ravenna e di Romagna della fine del sec. XII* [Ravenna 1898], 50). Andererseits war Ciriaco in den ersten Julitagen 1449 in Ferrara (vgl. G. B. DE ROSSI, *Inscript. christ. urbis Romae*, II, 1, S. 374), weshalb man 1449 als Schreibjahr vermuten muss. Darnach ist E. Jacobs zu berichtigen, der des Glaubens ist, dass für 1449 keine Zeugnisse für die Aufenthalte des C. A. vorliegen.

(3) Vgl. *Byz. Zeitschr.*, XXX (1929), S. 177 ff.

noch im Frühjahr 1454 wird in einwandfreier Weise durch einen Brief des Francesco Filelfo (1) an Sultan Mehmed II. vom 11. März 1454 aus Mailand gesichert, worin der wendige Humanist, in seinem Selbstgefühl wie in seiner Charakterlosigkeit immer derselbe, den Grossherrn um Freilassung seiner Schwiegermutter Manfredina Chrysolorina und ihrer beiden Töchter bittet; Lösegeld wolle er gern entrichten soweit es in seinem Vermögen stehe. Des Sultans Sekretär, « *grammateus Kyrizes* » könne ihm die notwendige Aufklärung erteilen. Schon Philipp-Anton Dethier (2) hat die Vermutung geäussert, dass sich hinter *Kyrizes* der Name des *Kyriakos* von Ancona verbirgt. Ein späteres Zeugnis als diese Briefstelle ist bisher für des Ciriaco de' Pizzicolli Aufenthalt am Hofe Mehmeds II. nicht ausfindig gemacht worden. Er muss bald, vielleicht verängstigt über die Zukunftspläne des Osmanenherrschers oder erkrankt, in seine italienische Heimat zurückgekehrt sein, ohne dort kaum mehr als ein Jahr gemächlich die Ruhe und die Früchte seiner irdischen Pilgerfahrten zu geniessen.

Fragt man sich nun, in welcher Weise die bereits bekannten, noch mehr aber vielleicht die noch unbekannten Italiener dem jungen, 1432 geborenen (3) Mehmed II. dienlich wurden, so geben die Nachrichten über die literarischen Neigungen des Sultans aus jenen Jahren hinreichenden Aufschluss. « *Diligemente se informa* », berichtet Jacopo Languschi (4)

(1) Vgl. Carlo de' Rosmini, *Vita di Francesco Filelfo*, II (Mailand 1808), S. 305 f. und die weiteren Ausgaben, die E. Jacobs in *Byz. Zs.*, XXX (1929), S. 281, Anm. 1 verzeichnet.

(2) Nämlich in *Monumenta Hung. Historica*, XXI, 1 (Budapest um 1872), S. 707, Anm. 10. Dieser Band ist niemals im Buchhandel erschienen ; vgl. K. Krumbacher, *Geschichte der byz. Lit.* ² (München 1897), S. 311 f. Der genaue Inhalt ist verzeichnet in *Berliner Titeldrucke*, 58. Heft (Berlin 1932), S. 3846 ff.

(3) Vgl. F. Babinger, *Mehmed's II., des Eroberers, Geburtstag* in : *Oriens* II (Leiden 1949), S. 1-5. — Darnach kam Mehmed II. am Sonntag Laetare, 30. März 1432, in Adrianopel zur Welt. Er starb am 3. Mai 1481 auf der sog. Sultans-Wiese bei Gebse (Anatolien), ward also 49 Jahre alt. Alle anderen bisher überall verbreiteten Zeitangaben sind irrig und berechnen sich oft nach muslimischen Mondjahren.

(4) Vgl. Zorzo Dolfin's *Cronaca*, hrsg. von G.-M. Thomas, S. 5 f.

weiter, « *del sito de Italia, et de i luoghi, doue capitono Anchise cum Enea et Anthenor ; doue è la sede dil papa, del Imperator ; quanti regni sono in Europa ; la quale ha depenta cum li reami et prouincie. Niuna cosa cum maggior aplauso, et uoluptà, che el sito del mundo apprende in scientia di cose militar ; arde de uoluntà de signorizar, cauto explorator de le cose. Cum tale, et cosi fatto homo habiamo a far nui, Christiani* ». In welcher Richtung sich die geschichtliche und geographische Neugier des jungen Sultans bewegten, dafür gibt es eine Anzahl einwandfreier Zeugnisse aus der gleichen Zeit. So, wenn etwa Adam de Montaldo (1), ein Genueser, der in seinem Bericht über die Einnahme Konstantinopels mit fremdem Pfunde wucherte und vor allem Niccolò Sagundino (2) ausgeschrieben hat, behauptet, dass Mehmed II. sich fortgesetzt mit Literatur befasse, und dass er ausser mit einem ihm besonders nahestehenden Araber Umgang mit zwei Aerzten pflegte, deren einer des Lateinischen, deren andrer des Griechischen mächtig sei ; mit Hilfe dieser drei Männer trachte er Kenntnis der alten Geschichte zu erlangen. Niccolò Sagundino (3) aus Negroponte,

(1) Vgl. *Monumenta Hungariae Historica*, XXII, a (Budapest um 1872), S. 37 ff.,bes. S. 43. — Neudruck von C. Desimoni, in : *Atti della Società Ligure di Storia patria*, X (Genua 1874).

(2) Vgl. Niccolò Sagundino bei N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*, III (Paris 1902), S. 318.

(3) Ueber Niccolò Sagundino aus Euboea vgl. immer noch Apostolo Zeno, *Dissertazioni Vossiane*, I (Venedig 1753), S. 333 ff. Er starb 1463 zu Rom, vgl. F. M. Renazzi, *Storia dell' università degli studj di Roma, detta la Sapienza*, I (Rom 1803), S. 170 ; A. V. Reumont, *Geschichte der Stadt Rom*, III, 1 (Berlin 1870), S. 337, dazu *Theolog. Quartalschrift* IIIL (Tübingen 1865), S. 204 sowie L. v. Pastor, *Geschichte der Päpste*, II [10-12] (Freiburg 1928), S. 32. — Ein Abdruck des Abrisses der Osmanengeschichte von N. Sagundino, *De rebus turcicis libri tres, partim a Sagundino... descripti* findet sich in Joannes Ramus, *Elegiarum de rebus gestis archiducum Austriae libri duo* usw. (Lovanii 1553). — Eine fast druckfertige, umfassende Darstellung des Lebens und Wirkens des Niccolò Sagundino sowie seines Sohnes Alvise Sagundino, vor allem auf Grund der Akten des Staatsarchivs zu Venedig, ist mir mit allen Handschriften, Aufzeichnungen usw. usw. am Abend des 16. III. 1945 bei einem englischen Bombenangriff auf Würzburg zugrundegegangen,

der den ersten abendländischen Versuch einer Darstellung der osmanischen Geschichte unternahm und hiefür seine auf wiederholten Sendungen nach der Türkei, erstmals schon im Herbst 1453, gewonnenen Erfahrungen und Ermittlungen verwertete, machte die gleichen Angaben und es ist mehr als wahrscheinlich, dass diese von Montaldo übernommen wurden. Auch seine weiteren anschliessenden Mitteilungen decken sich fast wörtlich, jedenfalls aber inhaltlich, mit dem aufschlussreichen Bericht, der *informazione*, die Niccolò Sagundino am letzten Januar 1454 dem König Alfons I. von Aragonien in Neapel erstattete (1). Er mache sich, so heisst es darin, unter jener Berater Leitung mit den Taten der spartanischen, athenischen, römischen, karthagischen und anderer Könige und Fürsten vertraut: « *Alexandrum Macedonem et Caium Cesarem precipue imitandos delegit, quorum res gestas in linguam suam traduci effecit; in quibus legendis vel audiendis mirum in modum delectatur. Emulatione enim gloriosa quadam illis se parem conatur ostendere, glorieque et laudis studio inflammari videtur atque ardere. Hinc regni aviti ac patrum, quamquam amplissimi, finibus non contentus, latius nomenque famamque propagare molitur et in christiana regna irripere,seseque in illa insinuare proterve induxit animum* », so warnt Sagundino den König von Neapel. Zweifellos unabhängig von diesen Gewährsmännern hat ein Florentiner namens Jacopo Tedaldi, der an der Verteidigung Konstantinopels 1453 teilgenommen hatte, nach Venedig geflohen war, weil er es vorzog, «*potius in manibus et gratia nostra se ponere... quam capitare in manus Turcorum* » (2) späterhin gleichwohl nach Stambul zurückkehrte und 1465 zu den vier Vertrauten des Sultans in der Florenzer Kolonie zählte, in einem nur französisch erhaltenen Bericht (3) «*Sur la prinse de Constantinople* », Mehmed, wie folgt,

(1) Abgedruckt bei N. Iorga, *a.a.O.*, II (1902), S. 316 ff. Eine wissenschaftliche Ausgabe mit Verwertung der vorhandenen Hss. fehlt noch.

(2) Vgl. N. Iorga, *Notes et extraits*, III (Paris 1902), S. 288. Der Senat von Venedig beschloss am 5. VII. 1453 die Abreise des Florentiners Jacopo Tedaldi zu genehmigen.

(3) Vgl. Edm. Martène und U. Durand, *Thesaurus novus anecdoto-*

geschildert ; er sei : «*plus cruel que Néron, se delectant à respandre sang humain, courageux et ardent de seignourer et renverser tout le monde ; voire plus qu'Alexandre, ne César, ne aultre vaillant qui ait esté allégué, qu'il a plus grande puissance et seignourie que nul d'eulx n'avoit : et tousjours faisoit lire leur histoire, demande où et comment est posé Venise, combien loing de terre ferme et comme on y peut entrer par mer et par terre. Et tant legier luy seroit faire ung grand pont durant de Margara à Venise : pour pouvoir passer ses gens d'armes. Pareillement demande de Rome, où elle est assise, et du Duc de Milan, et de ses vaillans, et d'autres choses que de guerre ne parle*». In dieser, übrigens gemeinsam mit zwei weiteren Augenzeugen (1) verfassten, für den « Kardinal von Avignon » bestimmten Darstellung der Stambuler Verhältnisse bald nach der Einnahme meldet Jacopo Tedaldi erstmals von einem, zweifellos durch italienische Berater gewonnenen Kriegsplan, Venedig durch eine vom heutigen Forte Marghera (auch Malghera) auf die Inselstadt zu schlagende Brücke zu erobern. Die Bedeutung des « Schlüssels zum Adriatischen Meer », wie die Feste Marghera mit Recht genannt wurde, sowie einer Lagunenbrücke, die Venedig mit dem Festlande verbindet, hat der schlaue Schlachtenplaner im Osten sehr rasch erkannt. Dass sich Mehmed II. vor allem Alexander den Grossen sowie Julius Caesar zu Vorbildern nahm, denen er nachzustreben und die er am Ende gar zu übertrumpfen trachtete, wird nicht nur in westlichen Quellen erwähnt. Sein griechischer Schönredner Kritoboulos (2) sagt ausdrücklich, dass sich sein Abgott Männer wie Alexander und Pompejus, Caesar und ähnliche Könige, Kaiser und Fürsten zu Mustern erkor und Georgios Phrantzes (3), weit

rum, I (Paris 1717), S. 1819-1825, abgedruckt von Ph.-A. Dethier in *Monumenta Hung. Hist.*, XXII a (um 1872), S. 889-913, hier S. 907. — Eine Neuausgabe besorgte C. Desimoni in den *Atti della Soc. ligure di storia patria*, X (Genua 1874).

(1) Nämlich Francisco de Franc und Jehan Blanchin.

(2) Vgl. die Ausgabe von C. Müller in den *FHG.*, V (1870), S. 56.

(3) Vgl. die Ausgabe von I. Bekker im Bonner *Corpus* (Bonn 1838), S. 93.

kritischer und vorsichtiger als sein einseitig urteilender Landsmann aus Imbros, spricht ebenfalls von Alexander, Augustus, Konstantin und Theodosius als Lieblingshelden Mehmeds II. Wenn Kritoboulos die Achämeniden und die Perserkönige als Vorfahren des Sultans bezeichnet, so wird man auch dabei die Einwirkung seiner italienischen Mentoren vermuten dürfen, die solche Phantasien im Geschmack ihrer Zeiten erzeugten und den ersten König von Troja, Teukros, als Ahnherrn der Türken, der Teucri, hinstellten. Wenn aber der Eroberer anfänglich das Verlangen hegte, es diesen klassischen Gestalten gleichzutun, ward er bald geneigt, deren Taten geringer als jene einzuschätzen, die er selber plante und deren Ausführung für ihn ausser Zweifel zu stehen schien. « *Cesare et Hanniballe, dice, che sono citadini* », also keine Soldaten oder Heerführer — so lässt sich Jacopo Languschi (1) vernehmen — « *Alexandro, fiol dil re de Macedonia, andò in Asia cum minor potentia. Hora dice esser mutato le staxon di tempi, si che, de oriente el passi in occidente, come gli occidentali in oriente sono andati, uno, dice, douer esser lo imperio del mundo, una fide, una monarchia. A far questa unità. più degno loco è al mundo de Constantinopoli,cum questa città puol sottometter Christiani* ». Und wenn der schmeichlerische Othman Ferducci (2) aus Ancona an der erwähnten Stelle erklärt : « *Quanto sit autem et is Caesar et Alexander et Cyrus*

(1) In der *Cronaca* des Zorzo Dolfin, hrsg. von G. H. Thomas, S. 6. Fast wortlich decken sich mit diesen Ausführungen des J. Languschi die Sätze, die Sieur G. Guillet, *Histoire du Règne de Mahomet II*, I (Paris 1681), S. 15 f. niederschrieb (unter Verweisung aus Phrantzes, M. Barlezio, Johs. Thuróczy, J. Cuspinian) : « *Sur tout, il se plaisoit aux endroits de l'Histoire d'Alexandre, qui parlent de sa fureur et de ses voluptés, parce qu'il y voyoit une peinture de son propre Génie. Souvent au milieu de ses Conquestes il se souvenoit de ce Macedonien, et disoit qu'il en renouvelleroit les années triomphantes, ajoutant que comme il n'y avoit qu'un seul Dieu pour la conduite du Ciel, il ne desesperoit pas de voir quelque jour en sa personne un seul Monarque sur la terre : Ainsi, il ne se proposoit pas seulement de suivre Alexandre, mais de pousser ses progrés plus loin.* »

(2) Vgl. G. Favre, *a. a. O.*, S. 186, ferner im von Ph.-A. Dethier besorgten Abdruck der « *Amyris* » in den *Mon. Hung. Hist.*, XXII a (um 1872), S. 275.

scriptorum nobilitatus praestantia, haec non est vulgaris conjectura, quod eorum fama jam pridem esset extincta, sublatis codicibus latinis atque graecis, quorum beneficio sunt nunquam interituri», so hat er damit einer Ueberzeugung Ausdruck verliehen, die, wenn nicht er selbst sie allen Ernstes hegte, ganz gewiss im Sinne des Verherrlichten gelegen war.

Deutlich und unverkennbar treten in den angeführten Stellen die Einflüsse der italienischen Berater Mehmeds II. zutage. Nur durch sie kann er Kenntnis von jenen zur Nacheiferung erkorenen Persönlichkeiten der alten Geschichte erlangt haben, da, von Alexander dem Grossen etwa abgesehen, nicht éine in das islamische Schrifttum (1) eingegangen ist. Alexander freilich, der «zweigehörnte», ist bei den Orientalen nicht nur der Welteroberer und Städtegründer, sondern auch der Held, der bis ans Ende der Welten gelangte. Aber nicht Eroberungssucht, sondern Wissbegierde ist die Triebfeder seiner Handlungen. Deshalb begleiten ihn überallhin die Weltweisen und erregen die Wunder der Natur und Rätselfragen seine besondere Neugier. Die älteste dichterische Bearbeitung der Alexandersage (2) in persischer Sprache rührt von Firdôsî her und eine andere Bearbeitung gab der Dichter Nizâmî. Aus dem Persischen ist der Stoff ins Osttürkische und auch ins Osmanisch-Türkische übernommen worden. Das Alexanderbuch, *Iskender-nâme*, des Ahmedî, der am Hofe des Emirs Sülejmân zu Adrianopel lebte und 1413 verstarb, stellt das erste west-türkische Unternehmen dar, die das ganze Morgenland aufrüttelnden Grosstaten Alexanders des Grossen in epischer Form zu behandeln. Dass Mehmed II. um diese Dichtungen wusste, ist kaum zu bezweifeln, aber mit noch grösserer Sicherheit lässt sich dartun, dass ihm die klassischen Darstellungen der Heldentaten Alexanders vertraut waren. Denn die beste unter den erhaltenen Quel-

(1) Vgl. Fr. [v.] SPIEGEL, *Die Alexandersage bei den Orientalen* (Leipzig 1851) sowie Th. SEIF in: *Festschrift der Nationalbibl.* (Wien 1926), S. 766 ff.

(2) Vgl. Th. NÖLDEKE, *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, in: *Denkschriften der Kais. Akad. der Wiss.*, philos.-hist. Kl., XXXVIII (Wien 1890) und S. FRAENKEL in *ZDMG*, VL (1891), S. 324 ff.

len, die Geschichte der Feldzüge Alexanders von Flavius Arrianus (1), befindet sich in einer Handschrift des 15. Jhdts. unter den Büchern des Eroberers im Stambuler Seraj. Es wird Aufgabe besonderer Forschung sein, einmal die mit Sicherheit als Besitz Mehmeds II. ermittelten griechischen und lateinischen Handschriften auf etwaige Randbemerkungen und Eintragungen seiner italienischen Lehrer zu untersuchen. Dabei ist das Verzeichnis dieser Manuskripte, das Ad. Deissmann (2) angelegt hat, mit grösster Vorsicht zu benutzen, denn dieser geht, wie schon Emil Jacobs (3), bemerkt hat, « viel zu weit in dem, was er als Reste der Bibliothek Mehemmeds anspricht ». Unter diesen Handschriften überwiegen bei weitem die griechischen. Lateinische, wie etwa Seneca (4), eine Uebersetzung des Claudius Ptolemaeus (5), sind bisher wenigstens nur vereinzelt festgestellt worden. Und wenn es mit der wiederholt versicherten Angabe seine Richtigkeit hat, dass der Sultan antike Werke, die es ihm besonders angetan hatten — das wird ausdrücklich z.B. von den drei *Commentaria de bello punico*, einer Bearbeitung der ersten Bücher des Polybius, von Leonardo Bruni (6) aus Arezzo behauptet — ins Türkische übertragen liess, so hat sich bis heute keine dieser Uebertragungen ausfindig machen lassen. Aber auch das gesamte Grundwerk des Polybius ward

(1) Vgl. Leonardo Bruni Aretino, *Humanistisch-philos. Schriften*, hrsg. und erl. von Hans Baron (Leipzig-Berlin 1928), S. 122 f., 167, dazu F. Arrian, *Alexanders des Grossen Siegeszug durch Asien*. Eingel. und neu übertr. von W. Capelle (1950). — Ueber die Arrian-Handschrift im Seraj zu Stambul vgl. Ad. Deissmann, *a.a.O.*, S. 68 sowie das dort verzeichnete Schrifttum.

(2) Nämlich in seinem Buche *Forschungen und Funde im Serai* (Berlin 1933).

(3) Vgl. *Festschrift für Georg Leyh* (Leipzig 1937), S. 20, Anm. 2.

(4) Vgl. Ad. Deissmann, *a.a.O.*, S. 79.

(5) *Ebenda*, S. 80 ff.

(6) Vgl. E. Jacobs in der *Festschrift für Georg Leyh* (Leipzig 1937), S. 25. — Die Behauptung stammt von Benedetto Dei ; vgl. dessen *Cronaca* bei [Gianfrancesco Pagnini], *Della Decima e di varie altre gravezze imposte dal Comune di Firenze..*, II (Lisbona-Lucca 1765), 278 : « ... *e fattolo traslatare* ».

im Seraj bislang vergeblich gesucht. Lediglich fünf Bücher haben sich davon dort erhalten ; vom Livius — A. D. Mordtmann (1) vermutete seinerzeit wegen des Gleichklanges der Namen eine Verwechslung beider Klassiker — ist keine Spur vorhanden. Es ist schwer, sich eine ungefähre Vorstellung zu machen, in welcher Weise die Unterhaltung zwischen Mehmed II. und seinen italienischen Unterweisern vor sich ging. Fast übereinstimmend melden zwar abendländische, auch griechische Quellen, dass der Sultan sich in drei, ja sogar in fünf Sprachen auszudrücken wusste, wobei ausser Türkisch noch Griechisch und « Slavisch », also doch wohl Serbisch, aufgeführt werden. « *Usa tre lingue : turcho, greco et schiavo* », sagt Jacopo Languschi (2) und G. Phrantzes (3) zählt deren fünf auf, nämlich die drei islamischen Sprachen sowie Lateinisch und Griechisch. Manchmal wird auch behauptet, er habe « chaldäisch » gekonnt, worunter doch wohl nur Hebräisch (4) begriffen werden müsste. Alle diese Angaben sind mit grösstem Vorbehalt aufzunehmen ; dass er Arabisch, Türkisch und Persisch verstand, duldet kaum einen Zweifel, zumal er selbst ja eine persische Gedichtsammlung (5) hinterlassen hat. Wie es aber mit seiner Kenntnis der Sprachen des Westens bestellt war, steht dahin. Falls seine Mutter (6), wie zu vermuten ist, eine

(1) A. D. Mordtmann sen. vermutete, dass die Legende von einer Livius-Handschrift in der Seraj-Bücherei durch die türkischen Worte *bu Livius ta'rîchi* « diese Geschichte des Livius » (*bu Livius* = *Polyvios* !) entstanden sei, was nicht haltbar ist.

(2) In der *Cronaca* des Zorzi Dolfin, hrsg. von G. M. Thomas, S. 6.

(3) Vgl. G. Phrantzes, hrsg., von I. Bekker (Bonn 1838), S. 93.

(4) Vgl. Jos. v. Hammer, *Geschichte des Osman. Reiches*, II (Pest 1828), S. 72 und 550 (*B. Dei* !).

(5) Vgl. Der *Divan Sultan Mehmeds II., des Eroberers von Konstantinopel*, zum 1. Mal nach der Uppsalaer Handschrift hrsg. von G. Jacob (Berlin 1904), überholt durch *Fâtih'in Şiirleri*, hrsg. von Kemal Edip Unsel (Ankara 1946). — Wissenschaftlich wertlos ist A. Navarian, *Les Sultans Poètes* (Paris 1936).

(6) Ueber Herkunft und Rasse der Mutter des Eroberers, die 1449 wohl zu Brusa starb und dort beigesetzt wurde, liegen keinerlei zuverlässige Nachrichten vor. Sicher ist lediglich, dass sie keine Türkin war. — Eine Zusammenstel-

Serbin oder Griechin war, so wäre seine Geläufigkeit in einer dieser beiden Zungen nicht zu verwundern. Seltsam aber ist, dass nirgendwo italienische Sprachkenntnisse bezeugt werden. Lediglich der mit Zurückhaltung zu beurteilende Ph.-A.- Dethier, (1) der allerdings eine Zeitlang grossherrlicher Bibliothekar gewesen ist, behauptet an freilich entlegener Stelle, dass Mehmed II. auch italienisch verstand und dass hiefür die im Seraj erhaltenen Handschriften des Ciriaco Anconitano, die von ihm zur Unterweisung seines Schülers in seiner Muttersprache verfasst worden seien, Zeugnis ablegen, wenngleich die Mehrzahl der Gelehrten, die jene Codices zu Gesicht bekamen, in ihnen — katalanische, also wohl spanische Texte vermutet hätte. Fällt es schon schwer zu glauben, dass ein Handschriftenforscher nicht zwischen Italienisch und Spanisch zu unterscheiden vermag, so werden diese Mitteilungen vollends unglaubwürdig, wenn man weiss, dass von solchen Niederschriften des Ciriaco in der Serajbücherei bisher nichts ans Licht getreten ist. Betrachtet man deren Bestände mit Vorsicht auf ihre frühere Zugehörigkeit zu den Schätzen des Eroberers, so heben sich deutlich gewisse Gruppen nach ihrem Inhalt ab: geschichtliche, erdkundliche, kriegswissenschaftliche und allenfalls noch religiöse Werke, meist Bibelübertragungen, machen diese alte Bibliothek, soweit nichtislamisches Schrifttum in Betracht kommt, aus und lassen unschwer Neigungen und Interessen ihres Besitzers und Benützers erkennen. Es gehört ein vollgerüttelt Mass von üppiger Phantasie dazu, diese Handschriften « als Nachlass und Abbild eines Säkularmenschen » anzusehen, « der eine Weltenwende heraufgeführt hat und der, an der Pforte zwischen Morgenland und Abendland stehend, die Geisteskultur des Ostens und des

lung wohl aller erreichbaren Nachrichten über die Mutter Mehmed's II. enthält mein bisher ungedruckter Beitrag (1949) zur « *Festschrift* » für Paul Diels (München) « *Die Herkunft der Mutter Mehmed's II., des Eroberers* ».

(1) Philipp-Anton Dethier (1803-1881) aus Kerpen (Rheinland) war Direktor der österr. Schule in Stambul und zeitweilig Bibliothekar des Sultans. Er war Autodidakt mit vielseitigen Neigungen.

Westens in sich zu vereinigen suchte » (Ad. Deissmann (1).

Es heisst die Wesensart und die politischen Absichten des Weltenstürmers Mehmed völlig verkennen, wenn man ihn, wie das Ad. Deissmann in den eben angeführten Worten in beseligter Verzückung getan hat, als von abendländischem Geist erfüllten Renaissanceherrscher würdigt. Es mag wohl sein, dass seine italienischen Lehrmeister in ihm die Gier nach dem Ruhm zu wecken beitrugen, indem sie ihm leuchtende Vorbilder der klassischen Welt, bei deren Völkern diese Sehnsucht das vielleicht edelste und tiefste Handlungsmotiv, den innersten Pulsschlag ihrer Geschichte ausmachte (2), vor Augen stellten, aber von jener Art der Ruhmsucht, wie sie etwa Petrarca aus dem Grab erweckte und als eine neue Triebfeder der modernen Welt zugeführt hat, ist bei Mehmed II., wenn man näher hinsieht, kein Hauch zu verspüren. Ihm kam es darauf an zu erfahren, mit welchen Mitteln und auf welchen Wegen Gestalten wie Alexander der Grosse oder Xerxes oder Caesar zu ihren weltbewegenden Erfolgen gebracht wurden. Sein ganzes Sinnen und Trachten war darauf abgestellt, mit Hilfe seiner italienischen Lehrmeister sich eine möglichst genaue Kenntnis der Länder im Westen zu verschaffen, ihre Kriegskunst (3) auf ihre Brauchbarkeit zu erproben und vor allem über den Widerstreit ihrer politischen Ziele, über die Tiefe ihres gegenseitigen Hasses gründlichste Aufschlüsse zu erlangen. Wenn ein Wahlspruch und ein Leitgedanke der seinige war, so ist es das *divide et impera*, das man vielleicht zu Unrecht seinem französischen Zeitgenossen

(1) Vgl. Ad. Deissmann, *Forschungen und Funde im Serai* (1933), S. 24. Der fast unerträgliche Schwulst dieser Schrift des grossen Neutestamentlers macht deren Lesung zur Qual.

(2) Vgl. Georg Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*, I³ (Berlin 1893), S. 123.

(3) Vgl. Fr. Babinger, *Eine italienische Balkankarte aus dem Besitze Mehmeds II. (um 1452)*, Vortrag gehalten am 7 April 1951 zu Palermo auf dem VIII. Internationalen Byzantinisten-Kongress, veröffentlicht in englischer Sprache u. dem Titel *An Unknown Italian Map of the Balkan Peninsula, presumably owned by Mehmed II, the Conqueror* (1452/53), in : *Imago Mundi*, VIII (Stockholm 1951).

Ludwig XI. zuschreibt, das aber ganz gewiss im Sinne jener Zeiten war und das spaterhin Niccolò Macchiavelli in seinem Werk « *Il principe* » zum Bild eines Fursten verwertete, dem das Recht zu jeder Grausamkeit und Treulosigkeit zusteht, wenn er nur die politische Zerrissenheit mit Kraft, *virtù*, uberwindet. In welchem Umfang die Forderungen Macchiavellis an einen Machthaber und Gewaltmenschen für die Personlichkeit Mehmeds II. zutreffen, lehrt jedes Blatt seiner freilich noch zu schreibenden Geschichte.

Man mag die Mitteilungen der italienischen und griechischen Gewahrsleute uber die dem Abendlande durch den Eroberer Konstantinopels drohenden Gefahren weniger ernst nehmen als sie gemeint waren, man mag dabei eigensuchtige und nebenbuhlerische Beweggrunde als mitbestimmend vermuten, soviel steht fest, dass sich wenn nicht schon vorher, dann mit Sicherheit nach dem Falle von Byzanz, die Kriegsplane des Sultans gegen das Abendland richteten und in der Niederwerfung Italiens, spater vielleicht sogar Deutschlands, gipfelten. Niccolò Sagundino (1) uberliefert uns eine wichtige, bisher nicht weiter beachtete Bekundung dieser Absichten. « *Innixus vaticiniis et predictionibus quibusdam, per que sibi regnum Italiae ac urbis romane expugnatione promittunt ac sibi concedi celitus Constantinopoli sedem ; hanc vero Romam esse, non Constantinopolim videri equum valdeque congruere, quasi filiam vi ceperit, hanc etiam matrem capere posse.* ». Dass Mehmed II. Wahrsagern (2) williges Gehör schenkte und Weissagungen eine Bedeutung beimass, die sich vielleicht nicht immer im ublichen Rahmen jener aberglaubischen Laufte hält, dafur gibt es zahlreiche Beweise. Hier aber wird zweifellos auf die alte osmanische

(1) Vgl. N. Iorga, *Notes et extraits*, III (Paris 1902), S. 319.

(2) Mehmed II. war uberaus aberglaubisch und liess sich jeweils vor seinen Kriegsunternehmungen das Horoskop stellen. Welche Bewandtnis es aber mit der Zuverlässigkeit dieser Sterndeutereien hatte, beweist das Horoskop des Persers Chatâ'î al-Gilani vom 24. V. 1480, von dem sich mehrere Abschriften in Stambuler Buchereien erhalten haben. Vgl. F. Babinger in *Oriens*, II (Leiden 1949), S. 5, Anm. 2.

Prophezeiung (1) angespielt, in der es heisst, dass ein «Padischah der Türken» kommen werde, der das «Heidenland» einnimmt, den «roten Apfel» erobert und ihn festhält. Zwar waren sich die Gelehrten des Osmanenreiches niemals einig, welche Stadt unter dem «roten Apfel», *qyzyl elma*, (2) zu verstehen sei. Dass man zu Mehmeds II. Herrschaft den Ausdruck allgemein auf Rom deutete und dass in den Worten des Niccolò Sagundino der wohl älteste bisher erreichbare Beleg für diese Auslegung gesucht werden darf, kann nunmehr mit gutem Grunde gemutmasst werden.

Die auf die Eroberung der Apenninenhalbinsel gerichteten Pläne Mehmeds II. blieben in Italien, versteht sich, keineswegs verborgen. Statt sich aber zu gemeinsamer Abwehr dieser alle bedrohenden Gefahren zusammenzufinden, zerfleischten sich die Städte und Staaten untereinander und versuchten nicht nur des Wohlwollens des «*Gran Turco*» sich zu versichern, sondern dessen Heere zum Verderben des Nachbarn auf italienischen Boden zu locken. Jakob Burckhardt (3) bemerkt denn auch in seiner «*Kultur der Renaissance in Italien*» zu Recht, dass, so gross der Schrecken vor den Türken und die wirkliche Gefahr gewesen sein mochten, so sei doch kaum eine bedeutendere Regierung gewesen, die nicht irgend einmal frevelhaft mit Mehmed II. und seinen Nachfolgern einverstanden gewesen wäre gegen andere italienische Staaten. «Und wo es nicht geschah», heisst es weiter, «da traute es doch jeder dem anderen zu». Kein Vor-

(1) Vgl. W. Heffening, *Die türkischen Transskriptionstexte des Bartholomaeus Georgievits aus den Jahren* 1544-1548 — *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, XXVII, 2 (Leipzig 1942), S. 12 ff. u. 33 ff.

(2) Ueber Qyzyl Elma vgl. F. Babinger in *Der Islam*, XII (Berlin 1921), S. 109-111 sowie das von W. Heffening, *a.a.O.*, verzeichnete weitere Schrifttum. Nachzutragen wäre dort Ett. Rossi, *La leggenda turco-bizantina del Pomo Rosso* in : *Studi bizantini e neoellenici*, V (Rom 1937), S. 542-553.

(3) Vgl. J. Burckhardt, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, hrsg. von Werner Kaegi, in *Jacob Burckhardt-Gesamtausgabe*, V (Berlin-Leipzig 1930), S. 68.

wurf freilich scheint mir in diesem Zusammenhang weniger begründet zu sein, als der von Hans Pfeffermann in seinem Buche « *Die Zusammenarbeit der Renaissancepäpste mit den Türken* » (Winterthur 1946) (1) erhobene. Was die Zeiten Mehmeds II. belangt, so sind, worauf wiederum J. Burckhardt (2) verwiesen hat, die beiden ehrenwertesten, Nikolaus V. und Pius II., in tiefstem Kummer wegen der Türken gestorben, der zweite sogar unter den Anstalten einer Kreuzfahrt, die er selbst leiten wollte. Dass gewisse einzelne Bevölkerungen im Uebergang an die Osmanen nicht mehr etwas besonders Schreckliches erblickten, und sei es, dass sie damit nur gegen drückende Regierungen gedroht haben sollten, lässt sich geschichtlich unschwer beweisen. Am Ende des zweiten Buches seiner Schrift « *De calamitate temporum* » gibt Battista Mantovano (3) deutlich zu verstehen, dass die meisten Anwohner der adriatischen Küste etwas der Art voraussähen und dass es namentlich Ancona wünsche. Diese erstaunliche Gleichgültigkeit gegenüber einem osmanischen Einfall verwirrte noch im 16. Jhdt. die Gemüter, was jener Abgeordnete von Ravenna (4) zu beweisen scheint, der einem Kardinallegaten drohte, wenn der Türke nach Ragusa komme, so würden seine Landsleute sich diesem übergeben. Es mutet ziemlich akademisch an, wenn noch im 19. Jdht. Jules Michelet sich mit der Ansicht vernehmen lässt, dass die Türken sich in Italien wohl verwestlicht hätten.

Die Geschichte der Beziehungen der einzelnen Herrscher und Herrschaften Italiens zu Mehmed II. harrt noch ihres Darstellers. Sie ist ungewöhnlich verwickelt und wäre bis ins letzte nur aus geheimen Aktenstücken zu klären, die sich aus dem 15. Jhdt. nur an manchen

(1) Der Verf. sucht darin nicht mehr und nicht weniger darzutun, als dass von einer dauernden päpstlichen « Türkenallianz » gesprochen werden muss.

(2) Vgl. *a. a. O.*, S. 69.

(3) Vgl. J. Burckhardt, *a.a.O.*, S. 69, Anm. 17.

(4) *Ebenda*, S. 69 nach Tommaso Gar, *Relazioni degli ambasciatori veneti alla corte di Roma*, I, 55 (= Eug. Albèri, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, II. Reihe, 1. Band, Florenz 1862).

Orten und wohl nur bruchstückweise erhalten haben. Die Frage etwa, ob die Landung osmanischer Streitkräfte bei Otranto im Sommer 1480 auf Betreiben des Lorenzo il Magnifico oder aber der venedischen Signoria erfolgte, ist zwar für diese wahrscheinlich gemacht und von Moritz Brosch (1) aktenmässig überzeugend dargelegt worden, aber keineswegs so beweiskräftig, dass nicht auch der Stadtherr von Florenz vor jeglichem Verdacht einer Beihilfe geschützt bliebe. Darüber wird noch einiges zu vermerken sein.

Hauptbuhler um des Grossherrn Gunst waren zu Lebzeiten Mehmeds II. Venedig und Florenz. Mailand und auch Neapel traten kaum in Erscheinung. Genua, dessen Levantehandel damals bereits im Verlöschen war, erfreute sich zwar anfänglich der Grossmut der Eroberers, war aber in der Folge seinem ständigen Grimm ausgesetzt, bis die Wegnahme von Kaffa (2) auf der Krim die letzten Hoffnungen auf ein gütliches Einvernehmen zuschanden machte. Von den kleineren Herrschaften Italiens haben manche, wie etwa Rimini und Ancona, darnach gestrebt, sich die sultanische Freundschaft und Milde zu sichern, ohne indessen jemals das mit solchen Anbiederungen verfolgte politische Ziel zu erreichen. Dass bei solcherlei Bemühung Hofdichter, Gelehrte oder Maler sich in den Dienst der Sache stellen mussten, hat den Erforschern von Kunst und Wissenschaften des Cinquecento mehr Kopfzerbrechen bereitet und ihre Einbildungskraft beflügelt, als sich bei näherem und nüchternem Zusehen vielleicht rechtfertigen liesse. Dabei sind ganz gewiss nicht alle diese stets vorübergehenden Besuche italienischer Humanisten oder Künstler urkundlich erweisbar. Fürsprache oder Ratschlag von Mitgliedern italienischer Siedlungen in Pera oder an der anatolischen Westküste, die mit

(1) Vgl. Mor. Brosch, *Julius II.* (Gotha 1878), S. 17-20. — Vgl. nunmehr die gründlichen Untersuchungen von Ernesto Pontieri, *Per la storia del regno di Ferrante I d'Aragona, re di Napoli* (Neapel o. J. = 1947), = *Collana Storica*, I), S. 232 ff.: *Ultime nebbie*, mit reichen Literaturangaben.

(2) Vgl. darüber nummehr Marian Małowist, *Kaffa — kolonia genueńska na Krymie i problem wschodni w latach 1453-1475* (Warschau 1947) mit franz. *resumé* auf S. I-XXXII am Ende des Buches.

Mehmed II. in persönlicher geschäftlicher Verbindung standen, mögen in fast jedem Falle die Veranlassung geboten haben.

Venedigs Beziehungen zu Mehmed II., politische sowohl als solche persönlicher Art, haben, wie es scheint, das erste Jahrzehnt der Herrschaft des Grossherrn nicht überdauert, um schliesslich nach erfolgter Beendigung eines 16-jährigen Kampfes in den beiden letzten Lebensjahren des Osmanenherrschers wieder aufzuleben. Solange zwischen der Pforte und der Signoria Kriegszustand herrschte, versiegten sie alle. An ihre Stelle traten unterirdische Verbindungen (1), die teils über Ragusa, teils über die Stiefmutter des Sultans, die serbische Despotentochter und Witwe Murads II. Carica Mara (2), in klösterlicher Abgeschiedenheit zu Kosinitza am Fusse des alten Pangaios lebend, liefen, traten aber vor allem Mordanschläge gegen Mehmed II., zu deren Ausführung sich verwegene Gestalten vom Kartäusermönch bis zum grossherrlichen Leibarzt oder zum albanischen Barbier bereit erklärten. Ein Italiener spielt hierbei eine geheimnisvolle Rolle, nämlich der Leibarzt *maestro* Jacopo aus Gaeta (3), der volle drei Jahrzehnte hindurch sich des unerschütterten Vertrauens des Grossherrn erfreute, zu wichtigen Aemtern berufen ward und schliesslich sogar als Ja'qûb-Pascha seine Tage beschliessen konnte. Wie dieser jüdische Arzt sowohl von seinem

(1) Vgl. darüber vor allem Vlad. LAMANSKY, *Secrets d'État de Venise* (St.-Petersburg 1884), wo S. 818 und 819 die Anschläge auf Mehmed II. kurz, aber unvollständig zusammengestellt sind. Vgl. dazu Arm. BASCHET, *Les Archives de Venise. Histoire de la chancellerie secrète* (Paris 1870) sowie vor allem R. FULIN, *Errori vecchi e documenti nuovi* (Venedig 1882 = *Atti del R. Istituto Veneto di Storia Patria*, V. Reihe, 3. Bd.).

(2) Ueber die *carica*, auch *amirissa* Mara vgl. Const. JIREČEK, *Geschichte der Serben*, II. Bd., 1. Hälfte (Gotha 1918), S. 245 f. sowie die in F. BABINGER, *Ein Freibrief Mehmed's II. für das Kloster Hagia Sophia in Saloniki, Eigentum der Sultanin Mara (1459)*, in *Byz. Zeitschrift*, XXXXIV. Bd. (München 1951 = *Dölger-Festschrift*) auf S. 11-20 verzeichnete weitere Literatur.

(3) Vgl. darüber Fr. BABINGER, *Ja'qûb-Pascha, ein Leibarzt Mehmed's II.—Leben und Schicksale des Maestro Jacopo aus Gaeta.* In: *Rivista degli Studi Orientali*, XXVI Bd. (Rom 1951), S. 87-113.

Brotherrn als auch von der Signoria zu diplomatischen Auf trägen verwendet wurde, wie ihn der Freistaat von San Marco für einen Meuchelmord am Sultan gegen stattliche Belohnung zu gewinnen suchte, wie er allen Anfeindungen, vor allem von türkischer Seite, zu widerstehen verstand, um am Sterbelager Mehmeds II. mit seiner Kunst zu versagen, das alles wird an anderer Stelle dargelegt und kann daher füglich an diesem Orte mit einigen Andeutungen abgetan werden. Maestro Jacopo, der zweifellos ein geschickter Arzt, aber vielleicht ein noch geschickterer Diplomat und Menschenkenner gewesen ist, hat als einziger Italiener den Launen und der Ungnade seines Brotgebers zu trotzen gewusst, ein in der Geschichte höfischen Dienstes im Morgenlande vielleicht einzigartiger Fall. Mit Bestimmtheit darf vermutet werden, dass Maestro Jacopo massgeblich an der Auswahl italienischer Lehrer und Ratgeber beteiligt war. Er was es, der von Ragusa und Venedig medizinische Bücher besorgte, um ihnen Vorschriften und Heilmittel zur Linderung und Bekämpfung der vielfachen Leibesnöte des Sultans zu entnehmen. Was ihn veranlasst haben mag, den wenigstens vom Dogen Cristoforo Moro wenige Wochen vor dessen Ableben unterzeichneten Vertrag (1) auf Ermordung Mehmeds II. unerfüllt zu lassen, bleibt leider in kaum mehr zu hellendem Dunkel verborgen.

Ungleich mehr als über den venedischen Einfluss auf den Eroberer wissen wir über die Rollen, die die Signoria von Florenz oder einzelne Florentiner am Sultanshofe zu spielen vermochten. « *Fiorenza dall'anno* 1460 *all' anno* 1472 *a sempre tenuto e tiene pratiche e intelligenze col Gran Turco e con Maomet pascià... e sempre son fiorentini con loro in campo e al fine non si spende l'anno cinquemila ducati* », so heisst es wörtlich in der *Cronaca fiorentina* des Benedetto Dei (2), jenes als Kaufmann getarnten Send-

(1) Vgl, *ebenda*, S. 100 f.

(2) Urschrift : Cod. 119 des Archivio di Stato in Florenz. Inhaltsangabe bei Maria Pisani, *Un avventuriero del Quattrocento. La vita e le opere di Benedetto Dei* (Genua-Neapel-Florenz 1923), S. 47 ff. Die türkischen Jahrbücher (*annali*) 1453-1479, Bll. 73-88 des Cod. 119 ; Abdruck nach der Abschrift Flo-

lings der Medici und Kundschafters der Signoria von Florenz, der aus seinem Auftrag gar kein Hehl macht, wenn er etwa verrät, er habe gesucht « *tritamente e con assai tempo... quanto hanno d'entrata e in che modo si possono offendere e per qual mezzo e per qual via benché siano paesi lontani e strani del Mezzodì... e caldissimi* » (1). Es ist der gleiche Benedetto Dei, der als politischer Späher des Stadtherrn von Florenz im Jahre 1463 nach der Levante aufbricht, um als Schatzmeister oder Sachwalter beim — venedischen Grosskaufmann und Alaunhändler Girolamo Michiel, also etwa keineswegs bei einem Florentiner Handelshaus, seine heikle Aufgabe zu übernehmen. Er muss ein überaus geschickter Heuchler und Rollenspieler gewesen sein, denn wenige haben Venedig und dessen Levantepolitik so gehasst wie dieser schlaue Florentiner. Glänzend ist es ihm gelungen, sich in das Vertrauen des Grossherrn einzuschmeicheln und bei diesem den venedischen Nebenbuhlern nach Kräften zu schaden. Selbst wenn man gut daran tut, einen Teil der Bemerkungen auf seine Eitelkeit und Grossprecherei zurückzuführen, die die Verwertung seiner Angaben, besonders aber der bis heute nicht wissenschaftlich veröffentlichten und erläuterten Chronik (2) der von ihm erlebten oder erkundeten Ereignisse in der Türkei während der Jahre 1453-1479 zu einem oftmals gewagten Unternehmen gestaltet, so muss man die Drohung ernster nehmen, die er einmal ausstösst. Die Venediger hatten, so erfuhr er auf dem Rückweg von Stambul nachhause, einige seiner an Lorenzo dei Medici gerichteten Schreiben erbrochen und an die Signoria gesandt. « *Se il fatto è vero* », schrieb er an Lorenzo il Magnifico, « *tornerò da Ottoman Uguli* (d. i. Osmansohn, ‘Osmân-oghlu = Mehmed II.) *per far vendetta* » (3). Die

renz, Biblioteca Nazionale, cod. Magliab. II, I, 394, saec. XVI (vgl. G. Mazzatinti, *Inventari dei mss. delle biblioteche d'Italia*, VIII [Forlì 1908], S. 109 bei [Gianfrancesco Pagnini], *Della Decima e di varie altre gravezze imposte dal Comune di Firenze..*, II (Lissabon-Lucca 1765), S. 235 ff., vgl. S. 42.

(1) Vgl. M. Pisani, *a.a.O.*, S. 17.

(2) Vgl. S. 151, Anm. 2.

(3) Vgl. M. Pisani, *a.a.O.*, S. 18,

Republik von San Marco hatte wirklich allen Grund, das Treiben dieses gefährlichen Widersachers, soweit die Zeitumstände es irgend zuliessen, zu überwachen und seines Briefwechsels mit Florenz habhaft zu werden. Denn Benedetto Dei stand in der Tat beim Sultan in hohem Ansehen, obwohl er diesem gegenüber aus seinen patriotischen Gefühlen und seiner italienischen Ueberzeugung keinerlei Hehl gemacht haben will. Gleich nach seinem ersten Eintreffen in Stambul ward er in den Palast geladen, wo sich zwischen ihm und Mehmed II. eine Unterhaltung (1) entwickelt haben soll, die er teilweise fast wörtlich wiedergibt. Der Grossherr erkundigte sich alsbald nach den Verhältnissen Italiens, vor allem aber über die Zustände an den italienischen Höfen. Vier *potenze*, Mächte, so gab ihm Benedetto Dei zu verstehen, hätten dortzulande « *denari e forza e armi* », nämlich der Herzog von Mailand, der König Ferdinand von Aragonien, Venedig und Florenz. Es gebe 16 freie Signorien und zwei an Waffen wie an kraftvollen Persönlichkeiten überreiche Städte, Bologna und Perugia. Er, der Sultan, möge sich hüten, die Italiener von heute mit denen des Altertums zu vergleichen. « *Fiorentino mio* », erwiderte Mehmed II., « *io ho inteso tutto quanto tu hai detto,... e lo credo benissimo..., ma io ti rispondo e dico che i gran fasti ch'ella ha già fatto per lo passato tempo, ella non potria più fare al presente, perchè a quei tempi ch'ella fe' maraviglia, ne fu cagione la potenza dei Romani, ch' erano lor soli signori d'Italia.... e oggi voi siete venti Signorie e Potenze in essa, e siete mal d'accordo l'un con l'altro e nemici cordialissimi... e so molte cose le quali mi stanno tutte per giovare al mio pensiero fatto : e vedendomi io e giovane e ricco e benigna fortuna favorevole, intendo di gran lunga passare e Cesare e Alessandro e Serse* ». Sprach's und wandte sich von Benedetto Dei ab, auf seinen *padiglione*, Thronhimmel, zuschreitend. Der Florentiner jedoch liess sich nicht einschüchtern, wenigstens behauptet er es. Er nahm das abgebrochene Gespräch wieder auf, schilderte die ungeheure Seemacht Italiens und sprach also : « *... ogni volta tu*

(1) Vgl. darüber M. Pisani, *a.a.O.*, S. 13 f,

vorrai passare a far guerra in Italia, vedrai movere contro di te tutti i cristiani... e se non si son mossi pei veneziani è stato cagione che le quattro Potenze d'Italia sono nemici di detta Nazione e vorrebongli vedere spacciati. Ma venendo tu in Italia si muoverebbero contro di te, e credi a Benedetto Dei » (1).

Schon vor dem Eintreffen Benedetto Dei's in Stambul hatte die dortige Florenzer Kaufmannschaft bei Mehmed II. eine Sonderstellung erlangt. Ragusäische Helfershelfer hatten 1461 dem Sultan, der ein ungeheures Spahernetz bis tief ins Herz von Deutschland gesponnen hatte und fast uberall bezahlte Spitzel unterhielt, Briefschaften in die Hande gespielt, die Venedig an seine Handelshauser in der Levante gerichtet hatte (2). Dieser zog sogleich Mainaldo Ubaldini, den Konsul von Florenz, ins Vertrauen und die grossherrliche Rache erging uber Venedigs Geschäftsunternehmungen im osmanischen Reich, versteht sich zugunsten der dortigen Unternehmer von Florenz. Die Venediger wurden auf grossherrliche Weisung geplundert, in Ketten gelegt, aus ihren Hausern gejagt und diese den Florentinern eingeraumt. « *E li Fiorentini soffiarano nel bossolo* ». Diese gewannen die Oberhand uber die venedischen Nebenbuhler. Ihr Ansehen stieg beim Sultan von Jahr zu Jahr. Venedigs Handel und Wandel in der Levante, wo seine Kaufherren vor

(1) Vgl. M. Pisani, *a.a.O*, S. 14.

(2) Ueber das Spahernetz Mehmed's II. fehlen bisher leider jegliche Untersuchungen. Dass er uberall, vor allem in Italien und auch in Deutschland, bezahlte Spitzel unterhielt, ist ausgemacht. Vgl. darüber F. Babinger in *Rivista degli Studi Orientali*, XXVI (Rom 1951), S. 101, A. 1. — Ueber turkische Spaher, die sich um 1478 in Baiern herumtrieben, vgl. den anschaulichen Bericht bei N. Iorga, *Notes et extraits*, V (Bucarest 1915), S. 25 f. Dort wird ein « Späher » geschildert, der im Land herumreist, oft nach Wasserburg kommt, ein kleines Ross reitet, mit einem grauen Mantel angetan ist und die fallende Sucht vortäuscht. Er wurde in Sachrang bei Aschau beobachtet. Ein weiterer, « Schwartz Hans » aus München geheissen, der sich ganz schwarz trägt, wird genau beschrieben und vor ihm und den übrigen gewarnt. Hunderte seien ausgeschickt, Feuer zu legen und Schaden anzurichten. Spuren dieser sultanischen Spitzeleinrichtungen lassen sich durch die 70er Jahre überall nachweisen.

allem den gewinnbringenden Alaunhandel (1) besorgten, aus Einfuhrzöllen Nutzen zogen, den Seifenhandel beherrschten, das Kupfermonopol ausbeuteten, das Monopol der Münzstätten an allen Prägeorten des Osmanenreiches innehatten — « *l'appalto della zecca e della moneta in tutti i luoghi della Signoria del Gran Turco* » (2) — lohnte reichlich einen Wirtschaftskampf und Wettbewerb, zumal, wenn die Aussichten hiefür die wachsende Gunst des Sultans vermehrten. « *E tutti stavano col bullettino* », berichtet denn auch triumphierend Benedetto Dei aus Florenz (3).

Als im Jahr darauf (1462) die Gattilusi aus Lesbos (4) vertrieben wurden, liess Mehmed II. die Florenzer Kolonie in Pera als seine Freunde und Günstlinge, *amici e benevolenti*, auffordern, Freudenfeuer zu entfachen und Jubelfeste zu veranstalten. Selbst drei Florenzer Galeassen, die damals ins Goldene Horn einliefen, mussten sich an den Feiern beteiligen. Die Angehörigen und *bastonieri*, Bedienten des Grosswesirs Mahmûd-Pascha, nutzten die günstige Gelegenheit und liessen sich auf Kosten der Florenzer Kolonie neu einkleiden und aufs beste bewirten. « *Laonde i Gienovesi e i Vinitiani, li quali erono in Pera e per la Romania, n'ebbono scoppio e chrepore, visto che el Turcho portava tanto amore e tanta benevolenza et tanto credito alla Natione Fiorentina* », lautet die von Benedetto Dei angestellte Betrachtung (5).

Als 1463 Bosnien, (6) also fast das letzte Bollwerk der Christenheit vor der adriatischen Küste, dessen Fall zwar zunächst die Sicherheit Venedigs und seiner dal-

(1) Vgl. darüber W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen-âge*, II (1885), S. 318.

(2) Vgl. [G.-F. Pagnini], *Della Decima* usw., II (1765), S. 254 f.

(3) Vgl. *ebenda*, S. 255.

(4) Vgl. Wm. Miller, *Essays on the Latin Orient* (Cambridge 1921), S. 313 ff.

(5) Vgl. [G.-F. Pagnini], *a. a. O.*, S. 256.

(6) Vgl. darüber Wm. Miller, *a.a. O.*, S. 490. Die Angaben über das Ende des letzten Königs von Bosnien Stjepan Tomašević weichen stark voneinander ab. Vgl. darüber Ćiro Truhelka, *Die Königsburg Jajce* (Sarajevo 1904), S. 8 ff.

matischen Besitzungen, letzten Endes aber auch die von Florenz aufs argste bedrohte, in die Gewalt der Osmanen fiel, liess deren Herrscher aufs neue durch den Florenzer Konsul M. Ubaldini dessen Landsleute, die Kaufherren und Handelsleute in Pera ermuntern, an den Siegesfeierlichkeiten teilzunehmen, ihre Strassen und Hauser mit Teppichen, *arazzi*, Gobelins und Seidentuchern zu schmucken (1). Ja, er liess sie sogar wissen, dass er persönlich sich bei ihnen zeigen wolle, um mit ihnen *taferugli*, also *teferrudsch*, Erholung und Gastereien zu veranstalten. Gehorsam kamen die Florentiner dieser Anordnung nach. Ihre Kirche wurde mit kostbaren Stoffen und Vorhangen ausgekleidet, Raketen und Feuerwerk wurden entzundet, das von einem Haus zum andern geschleudert wurde. Eine *danza macabra*, ein Totentanz, der einen Maler oder Dichter des Quattrocento zu lohnender Darstellung hatte reizen können! Mehmed II. erschien in eigener Person im Hause des reichen Carlo Martelli und des jungen Capponi, des gleichen, den kurze Zeit hernach (1469) zusammen mit vielen anderen Florentinern in Pera die Pest dahinraffte, und tafelte mit ihnen. Dass Benedetto Dei diese makabren Vorgange zeitlich falsch ansetzt, ist um so verwunderlicher, als er den Sultan ja selbst nach Bosnien begleitet hatte, vor Jajce lag und Augenzeuge der Hinrichtung des letzten Konigs von Bosnien war, den, so sagt er, der Grossherr mit eigner Hand umbrachte, «*amazò con sue mani*» (2). Dass Florentiner diesem immer wieder ins Heerlager folgten, wissen wir vom gleichen Gewahrsmann. Aber auch andere Italiener zogen mit Mehmed dem Eroberer ins Feld. So wird von Niccolò Sagundino ausdrucklich (3) berichtet, dass er diesem auf dem Marsche nach Trapezunt sich anschloss und Augenzeuge des Sturzes

(1) Vgl. [G.-F. Pagnini], *a.a.O.*, II, S. 258.

(2) Vgl. M. Pisani, *a.a.O.*, S. 94 nach der *Cronaca*, Bl. 53 v.; dazu C. Jireček, *a.a.O.*, II, 1, S. 227.

(3) Vgl. G. Berchet, *a.a.O.*, S. 100: *Il turco.. andò in persona e prese Trebisonda, nel cui esercito fu Nicolò Sagondino segretario della Signoria nostra* (aus der *Cronaca des* M. Sanudo im Archivio Cicogna zu Venedig, als «*notatione*» des Zorzi di Fiandra).

der Komnenen wurde (15. August 1461). Am 19. Oktober 1465 unterrichtet der gewandte Vertreter des Herzogs Francesco Sforza von Mailand bei der venedischen Signoria, Gherardo da Colle (1), seinen Herrn: « *Quindi adesso dichono publicamente, che esso Turcho ha savio consiglio e che li alcuni Taliani con luy Fiorentini, Zenoesi e Ragusei, che li dano questi consiglij* ». Damit wird gewiss auf die Einrichtung der venedischen *savi del consiglio* angespielt und der Vermutung Ausdruck gegeben, dass es sich nicht um beliebige Ohrenbläser, sondern um gewichtige Ratgeber des Sultans handle.

Venedig befand sich damals längst in offenem Krieg mit der Pforte. Am 9. Nov. 1463 hatte der Rat mit überwältigender Mehrheit den Kreuzzug gegen die Türken beschlossen, nachdem die Signoria mit dem Papst und dem Herzog von Burgund ein Bündnis geschlossen hatte, das gegenseitige Hilfeleistung ausbedang und nur gemeinsamen Frieden vorsah (2). Aus den bei dieser Abmachung veranschlagten drei Jahren wurden sechzehn und die Last des Krieges fiel ausschliesslich Venedig zu. Die mit jugendlicher Begeisterung geschriebene Kreuzzugsbulle Pius II. (3) und die Zusicherung reichster Fülle geistlicher Gnaden verfehlte fasst jegliche Wirkung. Weder Mailand noch Neapel wollten sich in das Abenteuer eines Waffenganges mit Mehmed II. einlassen. Nur der verwegene Sigismondo Pandolfo Malatesta, dem zu Recht der Makel der Treulosigkeit und Unzuverlässigkeit anhaftete, da er in bunter Folge verschiedensten Herren diente, stellte sich in den Sold der venedischen Kreuzzugspläne. Es schien, als ob man in der Stadt des Heiligen Markus vergessen habe, dass er es war, der zwei Jahre vorher mit dem gleichen Sul-

(1) Vgl. *Magyar diplomácziai emlékek Mátyás király korából 1458-1490 = Magyar történelmi emlékek*, IV. Abtg., 1. Bd. (Budapest 1875), S. 36. Kurz vorher wird auch der *maestro* Jacopo aus Gaeta angeführt.

(2) Vgl. L. v. Pastor, *a.a.O.*, II, 255 ff.

(3) Vgl. *ebenda*, II, S. 257. Die Bulle wurde alsbald in der Mainzer Presse von Fust und Schöffer gedruckt. *Ebenda*, II, S. 258, Anm. 1.

tan, den er jetzt zu bekämpfen vorgab, verräterische Verbindung aufgenommen hatte, wobei er Mehmed II. aufgefordert haben soll, nach Italien zu kommen und bei ihm zu Rimini Fuss zu fassen (1). Wie ein Lauffeuer ging die ungeheuerliche Nachricht damals durch Italien, die sich mancherorts zum Gerücht erweiterte, er habe dem Sultan auch seine masslos überschätzte Feldherrnkunst sowie seine Herrschaft zur Verfügung gestellt. Die Rolle, die dabei sein schmeichelnder Günstling und Hofgelehrter Roberto Valturio (2) sowie der Maler Matteo de' Pasti spielten, wird noch zu erörtern sein. Ganz unverhohlen zeigte Florenz seine Abneigung gegen einen Türkenkrieg. « Man sieht es hier », so schrieb der mailändische Gesandte am 11. Juni 1463, « als ein Unglück an, dass der Türke Bosnien erobert hat; aber man betrachtet es als kein Unglück, dass die Venediger etwas zu beissen haben » (3). Der Hass gegen Venedig war denn auch in der Arnostadt so tief gewurzelt, dass man die im Juni 1464 einlaufenden ungünstigen Nachrichten vom griechischen Kriegsschauplatz mit Freuden begrüsste.

Je länger sich die Feindseligkeiten hinzogen, die nirgendwo zu einer entscheidenden, den Krieg verkürzenden Kampfhandlung führten, desto heftiger und massloser wurden Mehmeds Zorn und Verachtung; « *pieno di sdegno e pieno di furia* » (4) tobte er gegen Venedig.

Er beratschlagte sich immer wieder mit seinen perotischen Freunden, den Bank- und Handelsherren der Florenzer Kolonie. Benedetto Dei hatte vor allen dabei die Hand im Spiel (5). Als dieser sich im Mai 1466

(1) Vgl. das Schriftum bei E. Jacobs in der *Festschrift für Georg Leyh* (Leipzig 1937), S. 22. Entgangen ist E. Jacobs die wichtige Arbeit von Aug. Campana, *Una ignota opera di Matteo de' Pasti e la sua missione in Turchia*, in : *Ariminum, I* (Rimini 1928), S. 106-188. Vgl. auch J. Burckhardt, *a.a.O.*, S. 68 mit weiteren Verweisungen.

(2) Vgl. über ihn A. F. Massèra, *Rob. Valturio « omnium scientiarum doctor et monarcha »* (Pesaro 1927 = *Annuario del R. Istituto Tecnico « R. Valturio » di Rimini*, III-IV), 15.

(3) Vgl. L. v. Pastor, *a.a.O.*, II, S. 265 mit weiterem Schrifttum.

(4) Vgl. [G.-F. Pagnini], *Della Decima* usw., II, S. 260 f.

(5) Vgl. Maria Pisani, *a.a.O.*, S. 15 f.

auf Chios befand, gelang es ihm, ein an die venedischen Kaufleute in der Levante gerichtetes Rundschreiben abzufangen und seinem Konsul Mainardo Ubaldini in Pera zuzuleiten. Der hatte nichts Eiligeres zu tun, als es dem Sultan zu überreichen, der darüber in unsagbare Wut geriet. Am Schluss jenes Briefes war allerdings die Rede davon, dass, bevor noch der Monat November zur Neige gehe, Venedig von seinen Priestern zu Konstantinopel in der Hagia Sophia die Messe singen lassen werde. Hören wir nun, was Benedetto Dei (1) über die Folgen seines Schrittes berichtet : Mehmed liess sich die Briefe vorlesen und erklären, berief dann vier der angesehensten Florenzer Kaufherren zu sich, nämlich den Konsul M. Ubaldini, den oben genannten Jacopo Tedaldi, Niccolò Ardinghelli, einen *fuoruscito* und Widersacher des Lorenzo de' Medici, der übrigens Mehmed II. einige Jahre vorher (um 1463) die Kommentarien über den punischen Krieg des Leonardo Bruni verehrt hatte (2), sowie den reichen Bankmann Carlo Martelli. Man ging zu Rate und beschloss, in die Abwehr der vermuteten venedischen Angriffe sogar den Mamlûkensultan zu Kairo, Saif ad-dîn Choškadem, übrigens einen griechischen Sklaven der Herkunft nach, einzubeziehen und ihn durch einen besonderen Botschafter für die gemeinsame Sache zu gewinnen. Auf wen fiel die Wahl des Grossherrn? Auf Benedetto Dei. Was er aber in Aegypten zuwegebrachte, darüber schweigt er sich gründlich aus, so dass man Grund genug hat, in den Erfolg seiner Sendung gewichtige Zweifel zu setzen. Das Strafgericht jedenfalls, das über die venedische Kolonie in Pera niederging, war grauenerregend. Der Vorwand zu scheusslichen Vergeltungsmassregeln war gleich gefunden. Mehmed II. verlangte 95.000 Golddukaten, die ihm angeblich Bartolomeo Zorzi und Girolamo Michiel als Abgaben aus dem Alaunhandel schuldeten, und zu denen sich beide durch Unterschriften des Pisaners Agostino de' Colti und des Florentiners — Benedetto Dei ver-

(1) *Ebenda*, S. 15.

(2) Vgl. E. Jacobs in der *Festschrift für Georg Leyh* (Leipzig 1937), S. 25 f.

pflichtet hatten (1). Das war der letzte Schlag, den dieser den verhassten Venedigern vor seiner Rückkehr in die toskanische Heimat versetzte.

Der Grossherr entschied, zur Bekämpfung seiner venedischen Feinde Streitkräfte in deren Nachbargebiete, nach Albanien, ja nach Friaul und selbst ins Gebiet von Treviso, zu entsenden (2). Schliesslich gab er Befehl, fünfzehn von den im Gefängnis der Sieben Türme eingesperrten venedischen Vornehmen zusammen mit den «Herren von Trapezunt sowie von Lesbos» niederzumachen, indem er ihre Körper von den Türmen von Jedikule mitten auf die Strasse werfen und die Weisung ergehen liess, dass niemand sie entferne oder auch nur berühre. So blieben die Leichenreste der Unglücklichen noch lange liegen, nachdem Hunde, Krähen und wilde Tiere ihr Fleisch gefressen hatten. Das alles, so versichert Benedetto Dei (3), sei aus Rache für die Briefe geschehen, die Venedig in die Heidenschaft gesandt habe und auch aus Liebe zu Florenz, « *e anchora per amore che suoi amici Fiorentini soffiarono nel bossolo* ». Marino Sanudo legt in seinen Jahrbüchern (4) die Stimmung seiner Landsleute fest, wenn er schreibt : « *I Fiorentini e i Genovesi sono quelli che disturbano la pace, e in Constantinopoli sono ritenuti i nostri mercatanti veneziani popolari Domenico Beglia e Antonio Trivisano, i quali stanno in casa del console de' Fiorentini, come ritenuti a requisizione del Signore* ».

So blieb Venedig volle 16 Jahre von jeglichem näheren Verkehr mit der Pforte ausgeschlossen und es hat den Anschein, dass auch keine Venediger sich in sultanischen Diensten befanden oder des Grossherrn Vertrauen genossen. Eine Ausnahme freilich bildet jener Gian-Maria Angiolello (5) aus Vicenza, der beim Falle von Negroponte

(1) Vgl. M. Pisani, *a.a.O.*, S. 16.

(2) Vgl. [G.F. Pagnini] *Della Decima* usw. II (1765), S. 260 f.

(3) Vgl. *ebenda*, S. 261.

(4) Vgl. Mar. Sanudo, *Vite de' duchi di Venezia*, *bei* Muratori, XXII (Mailand 1733), S. 1183.

(5) Vgl. über ihn Jean Reinhard, *Essai sur J.-M. Angiolello* (Angers 1913) sowie ders., *Édition de J.-M. Angiolello. I : Ses ma-*

im Sommer 1470 in türkische Hände geraten war und über den Tod Mehmeds II. hinaus im sultanischen Hofdienst verblieb. Drei Jahre hindurch war er Gesellschafter des Prinzen Mustafâ, um hernach in die nächste Umgebung Mehmeds II. selbst gezogen zu werden. Seine Aufzeichnungen, die immer noch einer befriedigenden Gesamtausgabe und vor allem der Erläuterung harren, gewähren einen ausgezeichneten Einblick in die osmanischen Verhältnisse jener Jahre und vor allem auch in Wesen und Sinnesart des Osmanenherrschers selbst. Sie stellen die weitaus wichtigste und ausführlichste abendländische Quelle über Zustände und Begebenheiten des letzten Jahrzehntes im Leben des Eroberers dar.

Während Gian-Maria Angiolello um 1490 als Christ in seine Vaterstadt zurückkehrte und dort noch bis etwa 1525 als Präsident des Collegio dei Notai am Leben blieb (1), scheinen nicht wenige seiner Landsleute, die das Schicksal unter Mehmed II. nach der Türkei verschlug, dort ihren alten Glauben mit dem Islam vertauscht und teilweise zu hohen Staatsstellungen gelangt zu sein. Von ihnen kann hier nicht weiter die Rede gehen, um so weniger, als von bisher ermittelten italienischen Renegaten kaum mehr als der Name bekannt geworden ist. Wenn etwa ein Sizilier mit dem Namen Mustafâ als zäher Verteidiger des Bergschlosses Sikini («Sechino») an der anatolischen Südküste gegen die italienischen Kreuzfahrer (1473) (2) erwähnt wird, oder wenn es von einem Italiener heisst, er sei als Knabe von den Türken gefangen, erzogen und schliesslich (um 1480) als *protójeros* und Dolmetsch des Sandschakbejs von Morea verwendet worden (3), so lässt

nuscrits inédits (Besançon 1913) und Nicc. di Lenna, *Ricerche intorno allo storico G. Maria Angiolello (degli Anzolelli), patrizio Vicentino, 1451-1525*, in: *Archivio Veneto-Tridentino*, V (Venedig 1924); im Sonderdruck 56 Ss. in-8°.

(1) Vgl. N. di Lenna, *a.a.O.*, S. 39 des Sonderdrucks.

(2) Vgl. N. Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, II (1909), S. 283 nach der Dresdener Chronik F. 33, Bl. 141.

(3) Vgl. N. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge*, VI (Paris 1885), S. 126 sowie N. Iorga, *Gesch.*

sich mit solch vereinzelten und unklaren Angaben kein weiterer Schluss auf die Gesamtzahl der italienischen Renegaten in sultanischen Diensten ziehen. Eine Gestalt freilich ragt aus dieser schattenhaften Reihe hervor, nämlich jener Skender-Pascha (1), von dem G.-M. Angiolello erzählt, dass sein Vater aus Genua, seine griechische Mutter aber aus Trapezunt stammte, dass einer seiner Brüder als guter Christ und Kaufmann in Pera lebte und *all' italiana*, italienisch gekleidet, von seinem muslimischen Bruder mit einer genuesischen Kaufmannstochter verheiratet wurde, wobei die gleichfalls vom Bruder gestiftete Mitgift besonders stattlich ausgefallen war. Dieser Skender-Beg, später Skender-Pascha, gehörte zur vertrauten Umgebung des Sultans, war dreimal Sandschaqbeg in Bosnien, zwischendurch Landpfleger von Rumelien und hat gegen 1506/07 das Zeitliche gesegnet. Von seinen beiden Söhnen stieg Churrem-Pascha zum Statthalter von Qaraman und von Qaiserîje empor, während der zweite, Mustafâ-Pascha, eine Tochter Selîms I. ehelichte und gleichfalls hohe Staatsstellungen bekleidete. Sein Enkel aber, Sohn des Mustafâ-

des Osman. Reiches, II (Gotha 1909), S. 203 f. — Auch Christen fanden im niederen Hofdienste Mehmed's II. Verwendung, ohne dass ihnen, wie es scheint, Glaubenswechsel auferlegt wurde. So war ein Mann aus Lerici (bei Spezia) längere Zeit als *hostiarius* (Pförtner, *qapudschi*) im Palaste des Eroberers beschäftigt ; vgl. F. Babinger in *Rivista degli Studi Orientali*, XXVI (Rom 1951), S. 104, Anm. 1.

(1) Ueber Skender-Pascha vgl. Ćiro Truhelka, *Turksko-slovjenski spomenici Dubrovačke Arhive* (Sarajevo 1911 = *Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXIII), S. 202 f., S. 205, S. 206 ff. Hier wird er als Skenderpaša Mihajlović, also Sohn des Michael (Michele) bezeichnet, mit welchem Rechte, steht dahin. — Vgl. Donado da Lezze (= G.-M. Angiolello !), *Historia turchesca* (1300-1514), hrsg. von I. Ursu (Bucarest 1910), S. 97 : *Schiaderbegh, il padre del quale era Genovese et la madre Greca nata in Trabisonda, haveva un fratello mercante, ch'habitava in Pera, vestiva all' italiana, et era buon Christiano. Schiaderbegh gli maritó una figliuola in un mercante genovese, et gli diede gran dote. Questo Bassa di commissione del gran Turco corse in Friuli et ruppe la gente di san Marco a Lozonz* (= all' Isonzo) usw.

Pascha, namens 'Osmân-Šâh-Beg (1), brachte es zweimal zum Statthalter von Bosnien, dann zu ähnlichen Stellungen in Griechenland, um schliesslich 1567/68 als schwerreicher Mann in Trikkala, wo er sich durch den « Michelangelo der Osmanen », den Baumeister Sinân (2) eine herrliche Moschee samt Türbe errichten liess, zu sterben und begraben zu werden. Ueber die weiteren Nachkommen dieses Genuesers war bisher nichts in Erfahrung zu bringen. Sie scheinen als Grundbesitzer auf griechischer Erde ein unbeachtetes Dasein geführt zu haben und vergessen worden zu sein.

Sieht man von Angelo Vadio (3), dem Humanisten aus Cesena, ab, der durch einen an seinen Landsmann Roberto Valturio gerichteten Brief Ende 1461 in Stambul bekundet wird, so lässt sich in der Folge kaum ein italienischer Gelehrter von Rang im osmanischen Reiche mit Sicherheit feststellen. Ob und wann etwa ein anderer Humanist und Dichter, Giovanni Stefano Emiliano (4) aus Vicenza, der in einer Münchener Handschrift (5) als

(1) Ueber 'Osmân-Šâh-Beg vgl. F. Babinger, *Moschee und Grabmal des 'Osman-Schah zu Trikkala. Ein Werk des Baumeisters Sinân.* In: *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, IV. Bd. (Athen 1929), S. 15-18, dazu An. K. Orlandos, *ebenda*, IV (1929), S. 319-325; ferner F. Babinger, *Beiträge zur Geschichte des Geschlechtes der Malqočoghlu's*, in: *Annali dell' Istituto Orientale di Napoli*, nuova serie, vol. I (Rom 1940), S. 126 f. Es scheinen zwei gleichnamige Personen verwechselt zu werden.

(2) Vgl. darüber F. Babinger's Artikel *Sinân* in der *Enzyklopädie des Islam*, IV. Bd. (Leiden 1934), S. 460 ff. und das dort zusammengestellte Schrifttum.

(3) Vgl. *Cronaca di Anonimo Veronese* 1446-1488, hrsg. von Giov. Soranzo (Venedig 1915 = *Monumenti storici pubbl. dalla R. Deput. Veneta di storia patria*, III. Reihe: *Cronache e Diarii*), S. 149; ferner L. Piccioni, *Il riminese Angelo Vadio, maestro a Cesena*, Sonderdruck aus *Il Cittadino di Cesena*, XV, Nr. 6 (Cesena 1903), S. 6 sowie E. Jacobs in *Festschrift für Georg Leyh* (1937), S. 20 f. Zu welchem Zwecke sich A. Vadio in Stambul aufhielt, bedarf noch der Klärung.

(4) Vgl. über diesen Angiolgabr. di S. Maria (= Paolo Calvi), *Biblioteca e storia di quei scrittori della Città come del territorio di Vicenza*, III (Vicenza 1775), S. 54-77, sowie Ap. Zeno, *Lettere*, II, (Venedig 1785), S. 356, nr. 190.

(5) In der Münchener Handschrift *clm* 904, Bl. 1 f. lautet die von Hartmann Schedel's Hand rührende Ueberschrift

« *familiaris regis Turcorum, ytalus, christianus* » bezeugt wird, wirklich am Hofe des Eroberers, dessen Tod er in einem Klagegedicht besungen hat, sich aufgehalten hat, konnte bisher nicht mit Gewissheit ergründet werden. Es hat ganz und gar nicht den Anschein, dass Mehmed II. während des venedischen Krieges italienische Gelehrte in seine Nähe zog. Von keinem wenigstens ist dies bislang ausgemacht worden. Dass etwa Dr. Lauro Querini, Spross einer über die ganze Levante verbreiteten, vor allem auf Kreta sesshaften venedischen Patrizierfamilie, zum Grossherrn in menschliche Beziehungen trat, macht wenigstens seine am 1. März 1464 aus Candia an Papst Pius II. gerichtete lateinische Denkschrift *De Turci potentia* deshalb nicht sonderlich wahrscheinlich, weil darin vom Osmanenherrscher nur in allgemeinen Redensarten die Sprache geht. Dass indessen Lauro Querini, übrigens ein naher Freund des Ciriaco von Ancona, zu den besten damaligen Kennern des türkischen Reiches zu zählen ist, verrät sein Sendschreiben aufs deutlichste (1).

Zum Schlusse dieser Darlegungen müssen noch einige Bemerkungen und Feststellungen über italienische Künstler (2), vor allem Maler und Bronzebildner, am Hofe des Eroberers Platz finden. Was in diesem Zusammenhang über Matteo dei Pasti (3), über Gen-

Quinti Emiliani Cimbriatis poete epitaphium in magnum Machumetem, Turchorum regem, familaris regis Turcorum, Ytalus, christianus. Dieses Gedicht wird von P. Calvi, *a.a. O.*, nicht aufgeführt und scheint sonst nirgendwo abschriftlich überliefert zu sein. Vgl. N. Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, II (1909), S. 236, Anm. 3.

(1) Dr. Lauro Querini, Sohn des Pietro Q., war ein ausgezeichneter, humanistisch gebildeter Kaufherr, dem Arnaldo Segarizzi, *Lauro Quirini, umanista del sec. XV*, in: *Memorie della R. Accademia di Scienze di Torino*, II. Reihe, 54. Band (Turin 1904), 28 s. 4° die bisher wohl einzige Untersuchung gewidmet hat. N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*, IV (Bucarest 1915), S. 217-221 hat *De Turci potentia* im Auszug und unzureichend nach der Handschrift *cod. lat.* cl. XIV. 265, Bll. 96 ff. der Biblioteca Nazionale Marciana in Venedig herausgegeben.

(2) Vgl. darüber vor allem die oben S. 128 Anm. 2 angeführte Abhandlung von J. v. Karabacek.

(3) Ueber die missglückte Sendung des Matteo de'

tile Bellini, Costanz(i)o da Ferrara (1) von Befugten, noch mehr aber von Unbefugten geschrieben worden ist, kann hier nicht weiter erörtert werden. Die Entsendung Gentile Bellini's an den Stambuler Hof (2), die höchstwahrscheinlich auf eine Anregung von Giovanni Dario (3) zurückgeht, der kurz vorher beim Sultan weilte und als alter Bekannter sicherlich dessen eben vollendeten (4) neuen Palast, das heutige Topkapu-Seraj, besichtigen durfte, lässt sich unschwer mit dem Verlangen des Sultans erklären, sein Seraj von einem wirklichen Maler ausschmücken zu lassen. Dass diesen Wandmalereien, deren Beschaffenheit wohl ausser Zweifel steht, des grossen Meisters Tätigkeit am Sultanshofe vor allem galt, darf man als sicher vermuten. Das berühmte Bildnis des Eroberers, das in den letzten Novembertagen des Jahres 1480, also frühestens 6 Wochen vor der Heimreise des Künstlers nach Venedig vollendet wurde, hat bei diesem sultanischen Auftrag gewiss

Pasti vgl. G. Soranzo, *Una missione di Sig. Pand. Malatesta a Maometto II nel 1461*, in *La Romagna*, VI (1909), S. 43-54 und S. 93-96, derselbe, *ebenda*, VII (1910), S. 62-64, derselbe, *Pio II e la politica italiana nella lotta contro i Malatesti* (Padua 1911), S. 272 f. und 483; Corr. Ricci, *Il Tempio Malatestiano* (Mailand 1924), S. 41-44 und vor allem Aug. Campana, *a.a.O.*

(1) Vgl. Ad. Venturi im *Archivio storico dell' arte*, IV (Rom 1891), S. 374 f.

(2) Vgl. Louis Thuasne, *Gentile Bellini et Sultan Mohammed II.* (Paris 1888) sowie Corr. Ricci, *Gentile Bellini a Costantinopoli*, in: *Nuova Antologia*, vol. 246, fasc. 982 (16. XI. 1912), S. 177 ff. Unzulänglich F. Gilles de la Tourette, *L'Orient et les peintres de Venise* (Paris 1923), dazu vor allem E. Jacobs, *Die Mehemmed-Medaille des Bertoldo*, in: *Jahrbuch der Preuss. Kunstsammlungen*, IIL (Berlin 1927), S. 1-17 mit weiterem Schrifttum.

(3) Vgl. über ihn weiter oben S. 133 f.

(4) Das sog. Neue Seraj ward im Ramazan des Jahres 883 h = Nov. / Dez. 1478 fertig gestellt nach einer Bauzeit von 14 Jahren (Baubeginn: November 1464). Ganz gewiss war die Innenausstattung, vor allem die Wandbemalung damals noch nicht vollendet und wurde G. Bellini damit beauftragt. Vgl. P. Giovio (Jovius), *Elogia virorum bellica virtute illustrium* (Basel 1575), S. 166: .. *e Venetiis Byzantium evocatus pinxerat, quum ibi regiam multis tabulis rerum novarum ad oblectationem jocundissimam refersisset.* In diesen Wandmalereien und nicht in gelegentlichen Bildnissen bestand der Hauptauftrag an Gentile Bellini.

nicht den Ausschlag gegeben. Völlig haltlos, ja unsinnig aber ist die vielfach ernsthaft erwogene Verleihung der Ritter- und Pfalzgrafenwürde (1) durch Mehmed II. an den heimkehrenden Gentile Bellini. Sollten diese Ehrungen nicht einfach als die urkundlich bezeugten kaiserlichen betrachtet werden dürfen, so hat der Maler entweder, der Prahl- und Ruhmsucht seiner Zeiten Rechnung tragend, geflunkert oder aber der Sultan hat sich damit einen Scherz erlaubt. Denn solche Würden hat es im Osmanenreich niemals gegeben, wie jedem auch nur oberflächlichen Kenner seiner Staatseinrichtungen und Geschichte bekannt ist. Was aber die um die gleiche Zeit in der Werkstätte des Bertoldo in Florenz entstandene, der Bellinischen nachgebildeten Bildmünze des Sultans (2) belangt, so hat Emil Jacobs in einleuchtender und geistreicher Weise die Zusammenhänge geklärt. Dieses Geschenk des Mediceers lässt sich darnach nicht allein mit dem Dank für die Auslieferung des Mörders Giuliano's dei Medici, des nach Stambul geflüchteten Bernardo Bandini dei Baroncelli, einleuchtend begründen, sondern muss mit den Eroberungsabsichten Mehmeds II. in der *Magna Graecia*, in Unteritalien, in Bezug gebracht werden. Bliebe noch die gescheiterte Sendung des Matteo dei Pasti durch Sigismondo Pandolfo Malatesta (3) im Herbste 1461, über die ausgezeichnete Untersuchungen italienischer Gelehrter vorliegen. Der Grossherr hatte, und zwar durch den wiederholt erwähnten Alaungrubenpächter Girolamo Michiel, den Brotherrn des Benedetto Dei, an Malatesta den Wunsch herantragen lassen, ihm einen geschickten Bildnismaler zu senden. Der Gewaltherrscher von Rimini entschied sich

(1) Vgl. darüber die langen Ausführungen von E. Jacobs im *Jahrbuch der Preuss. Kunstsammlungen*, IIL (Berlin 1927), S. 8 ff., die jeden verwundern müssen, der etwas von osmanischen Staatseinrichtungen versteht. — Auch Costanz(i)o da Ferrara rühmte sich übrigens solcher Ehrung, vgl. A. Venturi, *a.a.O.*

(2) Vgl. die erwähnte Abhandlung *Die Mehemmed-Medaille des Bertoldo*, in: *Jahrbuch der Preuss. Kunstsammlungen*, IIL (Berlin 1927), S. 1 ff.

(3) Vgl. dazu die oben S. 157, Anm. 3 zusammengestellten Arbeiten.

für seinen Hofkünstler Matteo dei Pasti, der seit 1446 in Rimini lebte. Zusammen mit einem von Roberto Valturio verfassten lateinischen Schreiben (1) sollte Matteo dessen soeben vollendetes Werk « *De re militari* » (2) in Stambul überreichen. Diese Absichten wurden von Venedig durchkreuzt, das Matteo auf Kreta festsetzen und mit der Handschrift des Valturio und, wie es scheint, einer Karte der Adrialänder (3) als *corpora delicti* vor Gericht bringen liess. Der Zehnerrat ordnete freilich bereits am 2. Dez. 1461 die Freilassung Matteo's an, aber diesem war die Lust vergangen, Malatesta's Auftrag ein zweites Mal zu versuchen (4).

(1) Das Schreiben ist wiederholt gedruckt worden. Vgl. etwa *Nuova Raccolta d'Opusculi scientifici e filologici*, XXXVIII (Venedig 1783), S. 136 ff. sowie Ét. Baluze, *Miscellaneorum Liber quartus* (Paris 1683), S. 524 ff. (=Ausgabe von G. D. Mansi, III [Lucca 1762], S. 113). Vgl. dazu E. Jacobs in der *Festschrift für Georg Leyh* [1937], S. 21, Anm. 3, mit einzelnen Stellen, die aus der verderbten Ueberlieferung berichtigt wurden.

(2) Der Erstdruck dieses Werkes, Verona 1472 (vgl. Hain 15847), ist im Seraj zu Stambul vorhanden. Wie und wann er dorthin gelangte, ist bisher nicht auszumachen gewesen. Vgl. E. Jacobs in der *Festschrift für Georg Leyh* (Leipzig 1937), S. 23 f. sowie über das Verhältnis des Erstdruckes zu den Handschriften von Dresden und München Erla Rodakiewicz, *The editio princeps of Roberto Valturio's « De re militari » in its relations to the Dresden and Munich manuscripts*, in : *Maso Finiguerra*, V (Mailand 1940), 15-82 mit weiterem Schrifttum.

(3) Vgl. die Studie von Aug. Campana, *Una ignota opera di Matteo de' Pasti e la sua missione in Turchia*, in : *Ariminum*, I (Rimini 1928), S. 106 ff. — Vgl. dazu die Seekarte des G. Benincasa (?) im Seraj !

(4) In Diensten des Eroberers dürften gegen Ende seiner Herrschaft mehrere bisher nicht ermittelte italienische Künstler tätig gewesen sein. In diesem Zusammenhang sei auf eine slavische Urkunde Mehmed's II., d. d. Stambul, 1480, Febr. 5, verwiesen, worin einem *majstor Pavle*, also *maestro Paolo*, der Betrag von 840 vened. Dukaten angewiesen wird (vgl. Ćiro Truhelka, *Turks o-slovjenski spomenici Dubrovačke arhive* [Sarajevo 1911], S.57, Nr. 64). Ob dieser *maestro Paolo* mit einem Maler dieses Namens, den ʿĀlī, *Menāqîb-i hünerverān* (hrsg. von Ibn ül-emīn Mahmūd Kemāl Bej, [Stambul 1926], S. 68 : *mastori Pavli*) erwähnt, personengleich ist, bedürfte noch der Untersuchung. Jos. v. Karabacek,

Keineswegs besser erging es zwei anderen italienischen Humanisten, die mit ihren Büchergeschenken an den Eroberer auch kein Glück erlebten. Die « *Geographia* » des Florentiners Francesco Berlinghieri (1), deren Handschrift vor nicht langer Zeit in der Seraj-Bibliothek (2) wieder zum Vorschein kam, enthält zwar an zwei Stellen eine italienische Widmung (3) an Mehmed II., aber bei näherer Prüfung ergibt sich, dass beide Zueignungen nicht an diesen, sondern an seinen Sohn und Nachfolger Bâjazîd II. gerichtet sind, weil Mehmed II. inzwischen verstorben war. Welche Absichten Francesco Berlinghieri mit dieser für den Eroberer bestimmten

Abendländ. Künstler zu Konstantinopel im XV. und XVI. Jahrhdt. (= *Wiener Akad der Wiss.*, philos.-hist. Kl., *Denkschriften*, LXII. Bd. [Wien 1918], S. 25 ff.) denkt, ohne übrigens die angezogene Urkundenstelle zu kennen, an einen Paolo da Ragusa (*a.a.O.*, S. 30). Gleichfalls auszumachen wäre, wer jener zweifellos italienische Maler (*musavvir*) « Zorzi » (vened. ; = Zorzo, Giorgio) gewesen ist, der zusammen mit einem geschickten (*hâzik*) jüdischen Arzt am Hofe Mehmed's II. bes häftigt war und auf dessen Gebaren, '*Zorzilik*', ein von A. Süheyl Ünver veröffentlichtes (vgl. *Fatih külliyesi* [Stambul 1936], S. 248) hämisches Gedicht anspielt, das sich etwa wie folgt verdeutschen lässt :

Willst du an des Grossherrn Schwelle je in hohen Ehren stehn,
Musst als Jude oder Perser oder Frenk ins Land du gehn,
Musst als Namen dir erwählen Hâbîl, Kâbîl, Hâmidî
Und wie Zorzi dich benehmen ; lass ' nur keine Kenntnis sehn !
(H. Ritter)

Das Gedicht hat der Herausgeber der Handschrift *Risâlet ül-leṭâ'if ve ḥikâjât* eines Ḥâddschî Ṣabrî b.el-ḥâddsch Ḥüse jn-Efendi (verf. 1198 h = 1784 D), vorhanden in der Privatbücherei von Raif Yelkenci (Stambul), entnommen. Der Arzt kann, muss aber nicht Ja'qûb-ʳaša (vgl. F. Babinger in der *Rivista degli Studi Orientali*, XXVI [Rom 1951], S, 87-113), also maestro Jacopo aus Gaeta sein. — Ueber persische Günstlinge am Osmanenhof vgl. Jos. v. Hammer, *Geschichte des Osman. Reiches*, II (Pest 1828), S. 589 oben. — Über den Perser Ḥâmidî und die Ausgabe seines *Divan* (Stambul 1949) vgl. *Belleten* XIV (Ankara 1950), S. 116 ff.

(1) Vgl. darüber E. Jacobs, *Zur Datierung von Berlinghieri's Geographia*. In: *Gutenberg-Festschrift* (Mainz 1925), S. 248 ff., sowie in Ad. Deissmann, *Forschungen und Funde im Serai* (1933), S. 106 ff.

(2) Vgl. Ad. Deissmann, *a.a.O.*, S. 105.

(3) Vgl. *ebenda*, S. 107-109.

Gabe verfolgte, bleibt ein Rätsel. Zu guter Letzt wäre noch der « *Amyris* » des Giovanni-Mario Filelfo (1) kurz zu gedenken. Des Francesco Sohn hatte während seines Aufenthaltes in Ancona, wo er mit dem dort sesshaften Othman di Lillo Ferducci in Verkehr kam, in dessen Auftrag und wohl auf dessen Kosten ein lateinisches, aus vier Gesängen mit 4706 Versen bestehendes Preisgedicht auf Mehmed II. verfasst, dessen Wert als Geschichtsquelle entschieden bestritten werden muss. Im vierten Gesang richtet sich der wendige Dichter, ein echter Sohn seines Vaters, an den Herzog von Mailand, Galeazzo-Maria Sforza, und ermuntert ihn zusammen mit den Herrschern der Christenheit gegen den gemeinsamen Feind vorzugehen und ihn aus dem Felde zu schlagen. Man wird aus dieser Umstellung den Schluss ziehen dürfen, dass sich Gian-Mario Filelfo, aus welchen Gründen auch immer, entschloss, das für den Sultan bestimmte Werk dem Herzog von Mailand zuzueignen, um das Haus der Sforza, das sein Vater mit Ausdauer und Geschick für seinen Unterhalt heranzuziehen wusste, auch seinerseits zu schröpfen. Dass ihm dabei die Gelegenheit entging, in der Verkündung sultanischen Ruhmes den seinigen zu suchen, mag ihn weniger verdrossen haben als die Minderung seiner finanziellen Vorteile. Ein wahrhaft klägliches Schauspiel, das dieser betrieb- und erwerbsame Tatenbesinger mit seiner längst vergessenen, nur in einer Handschrift überlieferten « *Amyris* » bietet!

Keinerlei sichere Kunde ist bisher auf die Gegenwart gekommen von italienischen Baumeistern und vor allem Befestigungskünstlern, die Mehmed II. für seine Bauten heranzog (2). Dass die zahlreichen Palastanlagen und

(1) Vgl. darüber G. Favre, *Mélanges d'histoire littéraire*, I (Genf 1856), Ss. 7-221 mit Auszügen aus der Dichtung. Einen vollständigen Abdruck lieferte Ph.-A. Dethier in den *Monumenta Hist. Hungar.* XXII a (Budapest um 1872), S. 267-495. — Ein Mikrofilm der Genfer Handschrift (Unicum) im Besitze des Verfassers.

(2) Hans Högg, *Türkenburgen am Bosporus und Hellespont. Ein Bild frühosmanischen Wehrbaus bis zum Ausgang des 15. Jhdts.* (Dresden 1932) geht auf die Möglichkeit der Mitwirkung europäischer Baumeister an diesen Wehrbauten überhaupt nicht ein.

Wehrbauten, die der Sultan und seine Grosswürdenträger zu Adrianopel und Stambul, am Bosporus und in den Dardanellen errichten liess, mit Hilfe auch abendländischer, also gewiss vorab italienischer (1) Architekten aufgeführt wurden, steht ausser allem Zweifel. Nur einmal, als der Grossherr 1466 einen Ueberfall Venedigs befürchten musste und in der Bestürzung seine Florenzer Ratgeber und Freunde ins Vertrauen zog (2), wird berichtet, dass diese ihn zur Anlage des «Kastells der Schmach» (*Castello del vitupero*) ermunterten und auch dessen Bestückung anordneten (3).

Fasst man nun die Ergebnisse der hier vorgetragenen Tatsachen nüchtern und mit Vorsicht zusammen, so ergibt sich ein Bild, das zu verstiegenen und romantischen Betrachtungen zwar wenig Anlass bietet, dafür aber die Wirkung und den Umfang des italienischen Einflusses auf die Geisteshaltung und vor allem auf die politischen Entschlüsse der Eroberers von Konstantinopel um so klarer und schärfer erkennen lässt. Es wird eine, und zwar dankbare Aufgabe italienischer Erforscher des Quattrocento sein, diesen mannigfachen Beziehungen zwischen Italien und Mehmed II. weiter und gründlicher nachzugehen, als dies aus der Ferne und mit Hilfe nahezu nur gedruckter, wenn auch weitverstreuter und fast verschollener Unterlagen hier geschehen konnte.

München Franz Babinger.

(1) Im türkischen Volksmunde werden noch heutzutage alte, nicht bestimmbare Bauten als genuesisch, *dschenewiz*, bezeichnet.

(2) Vgl. oben S. 158 f.

(3) Vgl. Gius. Müller, *Documenti sulle Relazioni delle Città Toscane coll' Oriente* usw. (Florenz 1879), S. 494 :... *li Fiorentini ordinorono che'l Gran Turcho che di fatto facessi el chastello del Vitupero ; e vi pose* 30 *bombarde grosse, chome e Fiorentini gli mostrorno.* Gewährsmann für diese Behauptungen ist freilich — Benedetto Dei. Was unter dem in den Quellen der Eroberzeit öfter genannten *Castello del Vitupero*, Festung der Schmach, Schande, des Schimpfes, zu verstehen ist, vermag ich mit Sicherheit nicht anzugeben. An anderer Stelle, nämlich in seiner *Cronaca* (Hs. des Archivio di Stato, Florenz : ms. 119, Bl. 54 r) berichtet der gleiche B. Dei, er habe sich gerade in Kreta aufgehalten, als der « *gran Turcho fecie il chastello de la Grecia detto el vitupero in sullo stretto* 15 (!) *braccia* ». Vgl. M. Pisani, *a. a. O.*, 96, Z. 8 f.

CHRONIQUE

DER NACHLASS ALBERT EHRHARDS UND SEINE BEDEUTUNG FÜR DIE BYZANTINISTIK

Referat aus dem Byzantinistenkongress in Palermo 3-10 April 1951.

Albert Ehrhard war einer jener Gelehrten, die ihr ganzes oder nahezu ihr ganzes Leben *einer* grossen Aufgabe widmen. Nachdem er als junger Würzburger Professor der Kirchengeschichte in dem kurzen Zeitraum von 2 Jahren den kühnen Wurf einer Literaturgeschichte der byzantinischen Theologie im Krumbacherschen Handbuch gewagt hatte, die ja jedem Byzantinisten wohl vertraut ist, übernahm Ehrhard auf Ansuchen der Berliner Kirchenväter-Kommission die Leitung einer kritischen Neuausgabe der ältesten Martyrer-Akten, sozusagen eines *Ruinartus redivivus*, ohne freilich damals zu ahnen, was für ein Kreuz er sich damit für sein ganzes Leben antat. Aber schon bald wurde es ihm klar, dass, ehe an die geplante Ausgabe gedacht werden konnte, die Ueberlieferungsgeschichte der gesamten hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche geklärt und ihr heutiger Bestand so vollständig wie möglich erfasst werden musste. Und so begann nun unter ungewöhnlichen Opfern an Zeit und Geld ein mühseliges Durchforschen der griechischen Handschriften von Bibliothek zu Bibliothek, zum Teil auch unterstützt durch andere Gelehrte wie vor allem J. B. Aufhauser und W. Hengstenberg, aber auch H. Grégoire, C. Schmidt, Ch. Martin, Paul Henry, Beneševič, Card. Mercati, Cardinal Faulhaber u.a.

Es ist ein ungeheures Material, das sich als Frucht dieser Arbeit allmählich in aller Stille ansammelte. Nur ganz wenige Vertraute

waren in diese Arbeit genauer eingeweiht und in der wissenschaftlichen Oeffentlichkeit liess Ehrhard selten etwas darüber verlauten. Er zog es vor, wie er selbst schreibt, in Geduld zu warten, bis er in der Lage wäre, eine wirkliche Ueberlieferungsgeschichte der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche vorzulegen, ohne die in Dutzenden von Teilpublikationen unvermeidlichen Irrtümer richtigstellen zu müssen. Zum Glück wartete aber Ehrhard nicht, bis er eine restlose Vollständigkeit in seiner Materialsammlung erreicht hatte; denn sonst hätten wir heute wohl sein Material, aber niemanden, der damit etwas anfangen könnte. Immerhin war Ehrhard schon hoch in Jahren, als er mit der Drucklegung seines Lebenswerkes begann. 1936-37 erschien der 1. Band und normalerweise hätte der Druck des insgesamt auf etwa 6 Bände berechneten Werkes wohl 10 Jahre in Anspruch genommen. Aber bereits über den Korrekturen der 4. Lieferung des 3. Bandes nahm der Tod dem Unermüdlichen die Feder aus der Hand am 23. September 1940.

Zunächst übernahm die Betreuung des verwaisten Werkes der langjährige Vertraute und ebenso selbstlose wie sachkundige Freund und Mitarbeiter Peter HESELER, aber auch er konnte nur noch die 4. und 5. Lieferung des 3. Bandes zur Ausgabe bringen, dann zwangen auch ihn eine langjährige Krankheit und die immer grösseren Kriegsschwierigkeiten zur Einstellung der Arbeit.

Inzwischen aber hätte wenig gefehlt und der ganze Rest des Werkes, und zwar nicht bloss das Manuskript, sondern auch das gesamte Material, wäre das Opfer eines tragischen Geschickes geworden. Nach dem Tode Ehrhards war nämlich der grösste Teil seines handschriftlichen Nachlasses mit einem Teil der Bibliothek in den Besitz des Byzantinischen Institutes Scheyern übergegangen, während den Hauptteil der Bibliothek, ebenfalls durch Vermittlung des genannten Institutes, der Bischof von Passau gekauft hatte. Aber schon war die Gestapo auf ihrer Suche nach solchen Fachbibliotheken dahinter her und beschlagnahmte im Mai 1941 den ganzen dem Bischof von Passau gehörigen Teil der Bibliothek in der Meinung, damit die gesamte Bibliothek gefasst zu haben. Nur durch den glücklichen Umstand, dass der handschriftliche Nachlass bereits in Scheyern war, entging er also der Gestapo. Sonst wäre er heute ebenso verloren wie jener Teil der Bibliothek, der zunächst nach Berlin geschafft und der grossen Zentralbibliothek der SS einverleibt und dann gegen Ende des Krieges aus Luft-

schutz gründen in die Cechei verlegt wurde, woher er, wenn er überhaupt noch existiert, kaum mehr zurückzuerhalten ist.

Aber trotz dieser glücklichen Fügung war die Leidensgeschichte des Nachlasses Ehrhard noch nicht zu Ende. Wir in Scheyern hüteten zwar gewissenhaft die Berge von Notizenbündeln und losen Zetteln jeglichen Formats und diversester Herkunft, hatten aber offen gestanden zunächst keine Ahnung von ihrem Wert und waren vor allem ratlos angesichts der greulichen Unordnung, in die dieser Nachlass durch wiederholte Verlagerungen und Transporte geraten war. Wir hatten auch niemanden, der uns über die ursprüngliche Ordnung hätte Aufschluss geben können. Und ausserdem war die Orientierung auch dadurch erschwert, dass, was wir ursprünglich nicht wussten, wichtige Teile des Nachlasses noch in Bonn bei Peter Heseler und in Berlin bei der Kirchenväter-Kommission und auch noch an anderen Orten verstreut lagen. Erst allmählich konnten wir durch mühselige Sichtung einiges Licht in den Wirrwarr bringen und dabei vor allem jene Teile feststellen, die als Manuskript oder wenigstens als Entwurf bzw. als Nachträge für die noch ungedruckten Teile des Werkes in Frage kamen. Sie wurden in den Jahren 1941 und 1942 nach Berlin geschickt und Herrn Lietzmann bzw. seinem Nachfolger Eltester übergeben, leider Gottes allerdings, wie wir heute sagen müssen. Denn die Berliner Kirchenväter-Kommission brachte diese Manuskripte gegen Ende des Krieges in Sicherheit auf das Land und gerade dort fielen sie russischen Soldaten in die Hände, die sie als wertloses Papier vernichteten. So ist nun das Manuskript für den 2. Teil des Werkes (Bestand) nahezu ganz verloren. Nur kleine Reste fanden sich nachträglich noch in Berlin. Auch der Rest des 1. Teiles (Ueberlieferung), der sich bereits zu Ehrhards Lebzeiten in der Druckerei befand, blieb vom Schicksal nicht verschont. Schon bald nach Ehrhards Tod wurde nämlich die Druckerei von einem grossen Brand heimgesucht, wobei auch sein Manuskript an den Rändern stark beschädigt wurde. Als dann schliesslich im Frühjahr 1948 auch noch P. Heseler starb, ehe es ihm noch möglich gewesen wäre eine regelrechte Uebergabe machen oder einen Nachfolger in die Weiterarbeit einweisen zu können, schien das Werk zu einem ewigen Torso verurteilt.

Erst nach langem Schwanken konnten wir uns schliesslich in Scheyern entschliessen dem Wunsch der Berliner Kommission zu entsprechen und zunächst wenigstens den 1. Teil des Werkes

zum Abschluss zu bringen, das angebrannte Manuskript zu ergänzen und zu überprüfen und die Indices zu diesen ersten 3 bzw. 4 Bänden zu schaffen. Eigentlich lagen ja diese Arbeiten unseren eigenen Plänen ziemlich fern. Aber schliesslich verpflichtete uns doch der Besitz des grössten Teiles des Ehrhardschen Nachlasses. Und je mehr wir uns in diesen vertieften, desto mehr ging uns sein einmaliger Wert auf und desto mehr konnten wir uns auch überzeugen, dass auch das verlorene Manuskript des 2. Teiles aus diesem Material mit ziemlicher Zuverlässigkeit wiederhergestellt werden kann und so haben wir uns nunmehr auch zu dieser Arbeit entschlossen. Da diese aber immerhin mehrere Jahre in Anspruch nehmen wird, so soll hier wenigstens ein kurzer Ueberblick darüber gegeben werden und zugleich einige praktische Fragen zur Diskussion gestellt werden, zumal aus vielen Anfragen hervorgeht, dass bei den Fachkollegen ein lebhaftes Interesse an dem Schicksal und an der Zukunft dieses Standardwerkes besteht.

Das Werk umfasst, wie schon im Titel angedeutet, 2 Hauptteile. *Der erste* befasst sich mit der Untersuchung aller Ueberlieferungswege, auf denen die hagiographische und homiletische Literatur der griechischen Kirche zu uns gekommen ist. Darunter sind die liturgischen Sammlungen weitaus die zahlen- und bedeutungsmässig wichtigsten und werden darum als Hauptwege bezeichnet, während alle übrigen als Nebenwege zusammengefasst sind. Von diesem ersten Teil konnte Ehrhard selbst noch rund 1900 Seiten zum Druck bringen. Weitere 260 hat P. Heseler betreut, zum Teil mit eigenen grösseren Zusätzen. Die letzten rund 300 Seiten haben wir auf Grund des durch Brand beschädigten Manuskriptes besorgt. Sie sind im Satz fertig und werden in Kürze erscheinen. Damit ist der 1. Teil des Werkes nach Ehrhards ursprünglichem Plan abgeschlossen. Wir werden aber noch umfangreiche Nachträge und Berichtigungen folgen lassen müssen und vielleicht auch schon eine Reihe von Indices, die Ehrhard erst an den Schluss des ganzen Werkes stellen wollte. Auf vielfachen Wunsch soll auch ein kurzer Führer durch den 1. Teil des Werkes beigegeben werden, da es sich gezeigt hat, dass dieser Teil für die meisten Benützer, die nicht durch intensive Beschäftigung damit vertraut sind, ein undurchdringliches Labyrinth darstellt.

Der 2. Teil soll den Ertrag des 1. Teiles übersichtlich zusammenstellen, indem er von sämtlichen hagiographischen und homiletischen Texten, die auf uns gekommen sind, das *Incipit* und

Explicit, den Autor und sämtliche Handschriften angibt, in denen diese Texte heute noch erhalten sind. Er wird also in gewissem Sinn ein *Gegenstück zur Bibliotheca hagiographica graeca* der Bollandisten bilden, nur dass er nicht wie diese die Ausgaben der einzelnen Texte, sondern deren Handschriften verzeichnet und dabei auch alle unedierten Texte berücksichtigt, und dass er ausser den hagiographischen auch die homiletischen Texte miteinbezieht, die in jener nur zu einem ganz kleinen Teil und eigentlich als unorganischer Bestandteil aufgenommen sind. Abweichend von der *Bibliotheca hagiographica graeca* hatte sich Ehrhard auch entschlossen, die Texte nicht in einem durchgehenden Alphabet zu ordnen, sondern die hagiographischen Texte in 5 Alphabeten (nämlich: 1. Engel und alttestamentliche Heilige; 2. Neutestamentliche Heilige; 3. Martyrer der römischen Verfolgungszeit einschliesslich der persischen Martyrer; 4. altchristliche Heilige bis zum 4. Jahrhundert einschliesslich der späteren Martyrer und endlich 5. die byzantinischen Heiligen vom 8. - Mitte 15. Jahrhundert), die homiletischen Texte aber in 2 Gruppen: 1. Reden auf die Herren- und Marienfeste und 2. die Festreden und Homilien auf das bewegliche Kirchenjahr. Was diese Einteilung angeht, so leuchtet der Grund für die gesonderte Behandlung der homiletischen Texte ohne weiteres ein, dagegen scheint die Einteilung der hagiographischen Texte in 5 Gruppen nicht glücklich. Gewiss hätte sie wissenschaftlich manche Vorteile, aber andererseits erschwert sie doch sehr die praktische Verwendbarkeit, da sie beim Benützer eine viel grössere Vertrautheit mit der griechischen Hagiographie erfordert, als man normalerweise wird voraussetzen dürfen. So dürfte es wohl berechtigt sein in diesem Punkt von Ehrhards ursprünglichen Plänen abzugehen und für den hagiographischen Teil die bewährte Ordnung der *Bibliotheca hagiographica graeca* beizubehalten. Doch wäre ich dankbar, in diesem Punkt die Ansichten der Fachkollegen zu hören. Auch sonst wäre im Interesse der Benützer zu wünschen, dass die beiden Werke in möglichst enger Fühlungnahme stünden, dass insbesondere die Verweise des Bestandes schon auf die in Vorbereitung befindliche neue Auflage der BHG bezogen werden könnten. Wir haben diesbezüglich mit den Bollandisten Verhandlungen aufgenommen, und mit unseren Wünschen bei ihnen bereitwilligstes Verständnis gefunden. Umgekehrt sind wir natürlich bereit, das Ehrhardsche

Material im vollen Umfang für die Arbeit der Bollandisten zur Verfügung zu stellen.

Die Bedeutung des wissenschaftlichen Nachlasses Albert Ehrhards beschränkt sich aber nicht auf die Möglichkeit, aus ihm das verlorene Manuskript zu rekonstruieren. Er behält auch neben und nach Drucklegung des ganzen Werkes noch seinen selbständigen Wert als der weitaus vollständigste und ausführlichste Katalog aller hagiographischen und homiletischen Handschriften, der existiert (allerdings nur bis zum 16. Jahrhundert einschliesslich, da Ehrhard die späteren Handschriften nur ausnahmsweise berücksichtigt hat). Denn nicht alles, was Ehrhard in diesen etwa 3000 häufig bis ins einzelnste gehenden Handschriften-Beschreibungen aufgezeichnet hat, konnte er in sein Werk übernehmen, da es sonst alle erträglichen Grenzen überschritten hätte. Immerhin aber kann aus diesem Werk, namentlich wenn es einmal durch entsprechende Indices erschlossen ist, ersehen werden, wieviele Ergänzungen und Berichtigungen zu sämtlichen heute existierenden griechischen Handschriften-Katalogen, sei es allgemeinen, sei es speziellen wie denen der Bollandisten, aus Ehrhards Material gewonnen werden können. Vor allem für manche schwer zugängliche Bibliotheken des Ostens bedeutet das eine grosse Hilfe.

Ausserdem enthält der Nachlass noch etwa 7000 Fotografien von meist unedierten Texten und eine grosse Zahl von Abschriften solcher Texte. Wer immer also künftig auf homiletischem oder hagiographischem Gebiet arbeiten will, wird, wenn er sich unnötige Arbeit ersparen will, gut tun sich zuvor zu erkundigen, inwieweit ihm durch Ehrhards Material bereits vorgearbeitet ist. Wer zum Beispiel über irgend eine Vita oder ein Martyrion oder Enkomion oder eine Homilie u. dgl. arbeiten will, kann sich künftig das mühselige Wälzen der Handschriften-Kataloge ersparen. Sie sind bei Ehrhard mit wenigen Handgriffen festzustellen, mindestens mit derselben Vollständigkeit als sie einem anderen für den einzelnen Fall möglich wäre. Wir sind gerne bereit bei Bedarf Auskunft zu geben, solange der 2. Teil des Werkes noch nicht im Druck vorliegt. Ueber einzelne Themen-Kreise wie den byzantinischen Kalender, die führenden Typiken u. a. liegen besonders umfangreiche Stoffsammlungen vor.

Ausser diesem hagiographischen Material enthält aber der Nach-

lass Ehrhards auch noch eine Reihe anderer wertvoller Hilfsmittel:

1. — Ein Exemplar der *Bibliotheca hagiographica graeca* mit so zahlreichen Nachträgen und Ergänzungen, dass sie es wohl doppelt so umfangreich machen wie das Original.

2. — Zahlreiche Vorarbeiten für eine Neubearbeitung seiner *Literaturgeschichte der byzantinischen Theologie*, die allerdings im allgemeinen nur bis zum Jahr 1925 reichen, von welcher Zeit an Ehrhard sich ziemlich ausschliesslich der Fertigstellung seines grossen Lebenswerkes zugewendet zu haben scheint.

3. — Den Entwurf einer sehr vernünftigen Dogmengeschichte, der ihm als Unterlage für seine Vorlesungen in Bonn gedient hat.

4. — Endlich eine Sammlung von ca. 14.000 Briefen an Ehrhard, meist wissenschaftlichen Inhalts (und weitere Hunderte, oder vielleicht sogar Tausende, die in seine Notizen und Bücher eingelegt sind), eine Korrespondenz, in der so ziemlich alles, was in der Byzantinistik Rang und Klang hat, aber auch andere gelehrte Zeitgenossen vertreten sind. Sie wird einmal eine reiche Fundgrube für eine Geschichte der Geisteswissenschaften dieses Zeitraumes sein, die allerdings mit Diskretion zu gebrauchen ist.

Eine wertvolle Ergänzung des Ehrhardschen Nachlasses bildet in gewissen Punkten der Nachlass seines langjährigen Freundes und Mitarbeiters Peter Heseler, der sich ebenfalls in unserem Institut befindet. Es handelt sich hier vor allem um umfangreiche Vorarbeiten zur Rekonstruktion und Ausgabe der verlorenen *Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia* und jener griechischen Viten, in denen uns grössere Fragmente dieser Kirchengeschichte erhalten sind, nämlich der vormetaphrastischen *Vita von Metrophanes und Alexandros* (BHG 1279), ferner der vormetaphrastischen *Vita des Athanasios* (BHG 185) und der noch unedierten, ebenfalls vormetaphrastischen *Vita des Paulos Homologetes*, also um eine ähnliche Arbeit, wie sie seinerzeit J. Bidez für die Kirchengeschichte des Philostorgios geleistet hat. Ausserdem findet sich im Nachlass Heselers reiches Material über die *Vita Constantini* und die *Bibliotheca* des Photios.

Bei der grossen Bedeutung, die die griechische Hagiographie in sovieler Beziehung auch für den nicht speziell theologisch interessierten Byzantinisten hat, hoffe ich mit diesem kurzem Bericht über den Nachlass eines der besten Kenner dieses Gebietes und

'nsbesondere über den Stand und die Zukunftsaussichten seines Lebenswerkes den Fachgenossen einen nicht unerwünschten Dienst getan zu haben. Handelt es sich doch dabei um ein Hilfsmittel, das, sobald es einmal vollendet und allseitig erschlossen sein wird, zum unentbehrlichen Handwerkszeug eines jeden Byzantinisten gehören wird, und von dem nur zu wünschen wäre, dass es auch auf anderen Gebieten, wie etwa dem der Florilegien-Literatur, der Kontrovers-Literatur usw. eine Nachahmung fände.

J. M. Hoeck.

Nachtrag. — Der Verfasser dieses Referates wurde inzwischen als Abt nach Ettal berufen ; er behält aber einstweilen die wissenschaftliche Leitung des Byzantinischen Institutes Scheyern bei und wird einen Teil der oben genannten Arbeiten in Ettal weiterführen. Eventuelle Anfragen mögen daher dorthin gerichtet werden (Abtei Ettal bei Oberammergau/Bayern).

LE VIIIe CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES

(PALERME, 3-8 AVRIL 1951)

Le VIIIe congrès international des études byzantines s'est tenu à Palerme du 3 au 8 avril 1951. Le succès en fut considérable, de tous les points de vue. Nos précédentes réunions internationales ont toujours été l'occasion, non seulement d'échanges de vues entre spécialistes sur les problèmes actuels de notre discipline, mais encore de contacts entre savants de cabinet et les sites, les monuments, les documents, les peuples de régions qui furent byzantines au sens littéral du mot, pour avoir fait partie de l'empire d'Orient, ou au sens large, pour avoir gardé quelques traits de la civilisation byzantine. Il est inutile de rappeler les découvertes que la plupart d'entre nous firent à l'occasion des congrès de Bucarest, de Belgrade, d'Athènes, de Sofia, grâce aux excursions admirablement organisées qui suivirent les séances proprement dites. Le congrès de Rome, en 1936, permit pareillement à ses adhérents la visite de terres byzantines comme la Calabre. Quant aux congrès de Paris et de Bruxelles, ils s'efforcèrent, tout au moins, de rappeler cette tradition par des expositions d'œuvres d'art ou de manuscrits byzantins, en particulier, les promenades archéologiques qui suivirent le congrès de Bruxelles sont présentes au souvenir de tous les participants (1). Le congrès de Palerme se rattachait plus directement à la lignée des congrès tenus en terre byzantine, puisque la Sicile fut une province de Byzance, et que le royau-

(1) Pour les congrès de Paris et de Bruxelles, cf. P. LEMERLE, *Les VIe et VIIe Congrès internationaux d'études byzantines* (Revue historique, juillet-septembre 1949) pp. 1-8 ; H. GRÉGOIRE, *Le congrès byzantin* (Le Flambeau, 1948) n° 3, pp. 254-276 ; J. DE BORCHGRAVE D'ALTENA, *L'art byzantin en Belgique*, ib., pp. 293-309. Sur les huit Congrès, y compris celui de Palerme, voyez G. Th. ZORAS, *Ἡ Βυζαντινολογικὴ κίνησις καὶ τὰ διεθνῆ συνέδρια Βυζαντ. σπουδῶν*, dans *Ἑλληνικὴ Δημιουργία, ἔτος δ', τόμος ὄγδοος, τεῦχος* 84, pp. 153-168.

me normand, quoique politiquement hostile à l'empire, a été l'héritier direct de la tradition byzantine. Comme en Roumanie, en Yougoslavie, en Bulgarie et en Grèce, la tenue du congrès byzantin suscita, grâce au fait nouveau de l'autonomie sicilienne, à Palerme et dans tout l'ancien royaume, un intérêt proche de l'enthousiasme dans toutes les classes de la société et dans les églises de tous les rites.

Une féconde émulation se manifesta tout de suite entre l'état italien et l'autonomie sicilienne, qui se disputèrent littéralement le congrès et rivalisèrent à son égard de prévenance et de générosité, tandis que l'université mettait à la disposition de tous les participants ses locaux et son personnel. Le président de l'assemblée sicilienne et le gouvernement autonome, comme le cardinal-archevêque de Palerme, furent présents, non seulement dans les occasions solennelles, mais dans beaucoup d'autres, multipliant ainsi les contacts entre le pays et ses hôtes choyés d'une semaine. Le comité international et le comité organisateur du congrès où M. G. Mercati représentait l'état italien en sa qualité de professeur à l'université de Rome et la cité du Vatican, comme délégué de son frère, le cardinal-bibliothécaire, et M. Bruno Lavagnini, la Sicile, se devait de tenir compte de l'intérêt manifesté pour nos études, d'une manière vraiment pathétique, par la Sicile renaissante. De là la détermination, prise à la veille de l'ouverture, de grouper au programme de plusieurs séances plénières, toutes les communications touchant à la Sicile et à l'Italie méridionale. Les leçons des derniers congrès, notamment de celui de Rome, trop sectionné, et de celui de Bruxelles, fortement centralisé, avaient porté leurs fruits. Mais il est juste de dire qu'à Palerme, nous exagérâmes peut-être la concentration, ce qui nous obligea, pendant les deux dernières journées, à revenir au sectionnement, par une improvisation nécessaire, mais qui gêna quelques congressistes, surtout les Anglo-saxons, ennemis de la surprise et de la bousculade, et qui réclament généralement ce qu'ils appellent la fidélité aux engagements pris longtemps à l'avance. Mais il est équitable aussi de proclamer que, sauf de rares exceptions, toutes les communications annoncées par des congressistes présents à Palerme ou à Reggio, furent réellement faites, et que les communications envoyées par les absents furent lues ou résumées dans la mesure du possible (1).

(1) S'il y eut des déceptions ou des mécontentements, la majorité du Congrès

Nous ne pouvons donner ici, provisoirement et *exempli gratia* qu'un bref résumé des communications les plus importantes au point de vue de l'histoire. Il appartiendra aux organisateurs de publier les actes plus ou moins complets de ce congrès.

Commençons par l'art byzantin, si brillamment représenté en Sicile.

Les deux meilleurs connaisseurs des mosaïques siciliennes, Otto DEMUS, de Vienne, et M. Ernst KITZINGER, de Washington, présentaient respectivement les résultats de leurs recherches, le premier sur *les rapports entre les mosaïques siciliennes, Venise et le Nord*, et le second sur *la restauration des mosaïques de la Chapelle Palatine de Palerme*. Dans son livre déjà classique, *The Mosaics of Norman Sicily* (Londres, 1949) M. Demus prouvait que les mosaïques de Palerme, de Cefalù et de Monreale, remontaient en première ligne à l'influence d'ateliers byzantins, en seconde ligne au travail des ouvriers spécialisés dans cette technique de l'Italie du Sud et de la Sicile. Mais il ne faisait aucune place à la prétendue intervention, dans ces chefs-d'œuvres du XIIe siècle, d'artistes et d'artisans originaires de Venise.

Or, avant M. Demus, il était courant de déceler la manière vénitienne dans les mosaïques de Monreale. C'est l'opinion que l'on trouvait partout, M. Demus a donc pu craindre une réaction des tenants de la fable convenue. Et c'est pourquoi il est venu à Palerme apporter ce que nous estimons avec lui des considérations décisives et dirimantes contre une hypothèse défunte. L'argument capital est celui-ci : pendant le demi-siècle où furent réalisés les chefs-d'œuvres de Palerme, de Monreale et de Cefalù, c'est à dire entre 1140 et 1190, il n'y avait pas encore à Venise d'ateliers de mosaïstes dignes de ce nom, ni surtout capables de former des artistes pour l'étranger. Mais cet argument repose sur un mémoire encore inédit de M. Demus, condensant des recherches sensationnelles sur la date des plus anciennes mosaïques de S. Marc à Venise. C'est un peu avant 1100 que furent exécutées les mosaïques des murs, du portail et du narthex et quelques parties, aujourd'hui perdues de la décoration de la façade de S. Marc. Du même temps seraient les apôtres de la façade principale du Torcello. Or, aucune de ces œuvres n'a rien de commun avec l'art sicilien. Le gros de la

soutint toujours l'autorité des présidents, sans l'énergie desquels les présents auraient été sacrifiés aux absents.

décoration de S. Marc, et ceci est entièrement nouveau et surprenant, est postérieur à l'an 1200, postérieur à la quatrième croisade qui fournit abondamment les Vénitiens de matériel et de main d'œuvre. Au lieu de chercher à Palerme des influences vénitiennes, il faudrait, au contraire, se demander si le rapport entre les deux arts n'est pas inverse. Mais, ici encore, les résultats de la recherche sont négatifs, et M. Demus termine cette communication vraiment capitale par une conclusion en parfait accord avec les leçons de l'histoire. L'art palermitain de la mosaïque était une fleur artificielle qui se flétrit et disparut avec cette dynastie des Hauteville qui l'avait fondée.

Plus limitée est la portée de la contribution de M. Kitzinger, étude documentaire sur la restauration des mosaïques de la Chapelle Palatine. M. Kitzinger s'est servi habilement d'un *codex* des archives capitulaires de la Chapelle Palatine, où se trouvent de nombreuses pièces concernant les travaux exécutés, au XVIIIe siècle, et il est parti de là pour se faire une idée des restaurations systématiques qui débutèrent en 1774 et se poursuivirent jusqu'en 1800. L'étude de ces documents est importante au point de vue positif, mais aussi dans un sens négatif. Les mosaïques, qui ne montrent aucune trace des restaurations en quelque sorte évidentes, de périodes antérieures, et qui d'autre part, ne figurent pas dans la riche documentation de la deuxième moitié du XIXe siècle, pourront être considérées comme relativement intactes.

En dépit de ces travaux et recherches qui feront époque, il reste plus d'un problème à résoudre. M. Demus, en ce qui concerne Monreale, insiste sur l'homogénéité essentielle de l'ensemble et sur le caractère strictement byzantin de ces mosaïques, et, par byzantin, il entend constantinopolitain. M. Wladimir Weidle, de Paris, fait des réserves peut-être justifiées sur le second point. Des comparaisons avec les peintures murales de Nerez et de Vladimir montrent, selon lui, qu'il y a dans la décoration de Monreale, dans les mouvements et gestes des personnages et dans la conception ornementale de l'unité des groupes, des traits nettement occidentaux, indiquant que les *pictores parietarii* de cette équipe n'étaient pas Grecs, seul le *magister imaginarius* pouvait l'être. Dans ce cas, conclut-il, les artistes locaux n'ont suivi que de loin.

M. PH. GRIERSON, professeur à l'Université de Cambridge, fait part d'intéressantes découvertes numismatiques dont la portée historique est considérable. Il s'agit des ateliers monétaires tem-

poraires, dont le fonctionnement est en rapport avec des campagnes ou des mouvements de troupes bien déterminés. M. Grierson, qui avait montré précédemment qu'Héraclius battit monnaie à Chypre et à Alexandrette avant la conquête de Constantinople en 610 (bien entendu, il se servait aussi des ateliers monétaires de Carthage et d'Alexandrie qui étaient déjà en son pouvoir), M. Grierson a démontré également que l'atelier temporaire de Chypre fut rappelé à l'activité de 626 à 628, en fonction des dernières campagnes de Perse. C'est aussi pour des raisons militaires qu'on battit monnaie en Isaurie en 616-17 et 617-18. Pour 617-18, la marque est claire (ISAVR), mais le mérite de M. Grierson est d'avoir lu correctement et brillamment interprété la prétendue inscription SEVSV de l'année précédente. Il faut lire SELIS, c'est à dire *Seleucia Isauriae*. Je ne peux que reproduire les quelques phrases où M. Grierson a condensé ses conclusions : « l'explication naturelle de ces ateliers temporaires est la suivante : lorsque l'Asie mineure fut submergée par les forces perses, les Byzantins purent tenir quelque temps en Isaurie, sans aucun doute grâce à l'appui naval qui leur venait de Chypre, et l'on improvisa à Séleucie un atelier monétaire pour assurer la paie des troupes. La substitution de la marque ISAVR à la marque SELIS est dûe à la prise de Séleucie par les Perses, tandis que les Byzantins tenaient encore Isaura. Enfin la disparition de cette marque après 618, indique qu'alors les montagnes d'Isaurie passèrent sous le contrôle des Perses ». Comme le moindre supplément d'information est le bienvenu dans l'histoire des campagnes d'Héraclius, les Byzantinistes seront reconnaissants à M. Grierson de ces frappantes trouvailles (1).

Nous ne pouvons entrer dans le détail des communications archéologiques, véritables rapports sur des découvertes récentes, de MM. Libertini, Martelli, Agnello, Schettini, Bošković. Il suffira de dire que M. G. Libertini a surtout parlé de la *Chiesa della rotonda*, où il voit un exemple frappant de la transformation partielle d'un édifice public païen en lieu de culte chrétien. D'après lui, la consécration au culte chrétien ne peut être antérieure au VIe siècle et l'église byzantine a dû être consacrée à la *κοίμησις* ou à l'*ἀνάληψις* de la Vierge. M. Gisberto Martelli, de Cosenza, a parlé des *églises*

(1) Sur l'importance de Chypre comme base d'Héraclius pendant sa révolte contre Phocas, voyez ce qui est dit dans *Byzantion* XX, 1950, pp. 123-124.

basiliennes de la Calabre et des trouvailles récentes d'églises du même plan que S. Giovannello di Gerace, faites à Scalea et à Gerace. A Scalea, on a fouillé la *chiesetta dello Spedale* : abside centrale flanquée de deux absidioles, restes de fresques en plusieurs couches, sur les couches les plus anciennes on lit les noms des saints écrits en Grec à côté de leurs auréoles. A Gerace, au milieu de la ville, on a identifié la *chiesetta della Nunziatella*, dont le plan, répétons-le, est identique. Enfin, au printemps de 1950, on a restauré les calottes et en général toute la couverture de cette dernière église.

M. Giuseppe AGNELLO, d'autre part, étudie les fresques byzantines des petits sanctuaires rupestres de Sicile. Ces peintures, qui sont de toutes les époques de la domination byzantine, laquelle a duré trois siècles, ont naturellement subi des altérations et les stratifications doivent être étudiées avec soin. M. Agnello estime que beaucoup reste à faire pour l'exploration scientifique de ces monuments, dont il énumère les principaux : l'oratoire troglodytique de S. Luc à Syracuse, découvert jadis par Paolo Orsi, les grottes de Castelluccio, de Monterosso Almo, de S. Margarita près Buscemi, de Val Savoia, d'Assaro, de Palagonia, d'Agira, de Caltagirone. Mais il y a aussi des restes de peintures dans les églises urbaines, *S. Pietro* hors-les-murs et *S. Pietro intra muros* à Syracuse, *S. Maria della rotonda* à Catane.

Les mosaïques d'Italie par M. Carlo CECCHELLI : une découverte récente nous a restitué sous S. Pierre du Vatican les plus anciennes mosaïques pariétales chrétiennes, dont la figuration est encore syncrétique, puisque c'est le char d'Hélios qui y domine. L'œuvre est du IIIe siècle. Mais si l'on considère les mosaïques proprement basilicales, il faut commencer par celles de S. Aquilin, près de S. Laurent de Milan, basilique aryenne à l'origine, de la seconde moitié du IVe siècle comme le prouvent les études de Chirici sur S. Laurent. Il faut mettre à la fin du IVe siècle les mosaïques du baptistère de Naples, vers le même temps que celles de S. Constance (mausolée et non basilique). On trouve dans tous ces monuments de nombreuses réminiscences des mosaïques murales du monde antique, du moins pour la technique et pour les thèmes décoratifs. Quant aux sujets chrétiens, ils continuent l'art des catacombes. Il ne faut pas oublier non plus l'influence certaine des miniatures, qui ont inspiré les mosaïstes dans la décoration des bas-côtés des basiliques : voyez S. Marie Majeure, du Ve et non du IVe siècle comme on le pensait naguère. De même le cycle biblique dépeint dans une fresque

de S. Paul (époque théodosienne) réflétait des monuments antérieurs et avait des rapports plus directs avec les manuscrits enluminés. L'abside des basiliques fut très souvent décorée de sujets eschatologiques et actuels ou glorifiant l'éponyme de la basilique. L'arc triomphal de la basilique de S. Paul est de la moitié du Ve siècle environ et contient un sujet apocalyptique. Nous savons peu de chose ou plutôt nous ne savons rien de celui de la basilique de S. Pierre à moins de nous fier à une estampe de Pier Sante Bartoli, montrant des sujets voisins de l'art des catacombes, ce qui nous ramènerait au IVe siècle. L'abside de S. Jean de Latran, est, comme on l'a bien vu, une reproduction d'un sujet plus ancien, modifié au XIIIe siècle. L'abside de S. Marie Majeure doit avoir gardé quelque chose du sujet primitif. Celle de S. Pudentienne est du début du Ve siècle et s'inspire de l'idéal du Christ monarque, passé au premier plan à l'époque théodosienne. Toutes ces considérations qui sont les fruits de longues recherches intéresseront tous ceux qui s'occupent de la mosaïque des églises du Moyen âge proprement dit, puisque la décoration des grandes basiliques romaines a été une base et un modèle.

Tandis que M. Cecchelli fit passer sur l'écran une masse considérable de documents, de monuments, M. G. Sotiriou étudia à fond, en la comparant bien entendu à d'autres œuvres contemporaines, une seule mosaïque, celle de la transfiguration qui orne l'abside de l'église du monastère du Sinaï, avec les médaillons qui l'encadrent : bustes des apôtres, des prophètes, portraits de personnages contemporains. De même, scènes de l'apocalypse et de la vie de Moïse au-dessus de l'abside. Souvent mentionnée, mais insuffisamment publiée jusqu'ici, la mosaïque du Sinaï devra à M. Sotiriou une publication définitive. La date en a été souvent discutée, mais, pour nous servir des expressions mêmes de M. Sotiriou, «l'étude du style de la mosaïque et sa comparaison avec d'autres œuvres contemporaines prouve que cette mosaïque est un exemple exceptionnel de l'art monumental de l'école syro-palestinienne de l'époque de Justinien.

Parmi les historiens, les deux délégués allemands, MM. Enssl.in et Babinger (1) se sont particulièrement distingués.

Le premier a eu la coquetterie de choisir un sujet sicilien : *l'ad-*

(1) Cf. ci-dessus

ministration de la Sicile depuis la fin de l'empire romain d'Occident jusqu'au début du régime des thèmes. C'est E. Stein qui, pour expliquer la position administrative très particulière de la Sicile à l'époque byzantine, était remonté jusqu'à Odoacre qui, ayant récupéré l'île sur le Vandale Gensériс, l'avait adjointe à son patrimoine et l'avait fait gouverner d'abord par un *vicarius regis*, devenu, sous Théodoric le Grand, un *comes patrimonii*. Sous les rois barbares, la Sicile était donc soustraite au contrôle de la préfecture du prétoire, et dépendait uniquement du comte de Syracuse. Après la reconquête, Justinien respecta en somme ce régime d'exception, mais le *comes* devint le *praetor Siciliae*, à côté duquel on créa un *dux*, qui, en matière judiciaire, était subordonné au *quaestor sacri palatii*. Ce dernier surveillait, de plus, l'administration civile du préteur, tandis que l'administration financière ressortissait au *comes sacri palatii per Italiam*. Combien de temps dura ce système assez compliqué? C'est ce qu'examine M. Ensslin, qui pose la question de la subordination militaire de la Sicile à l'exarque, au détriment de l'administration civile, évolution qui est à l'origine des thèmes. Il s'efforce ensuite de déterminer la date à laquelle fut constitué le thème de Sicile.

M. C. Marinescoa découvert récemment dans les archives ibériques divers documents, dont un acte rédigé en grec et en latin, donné par Manuel II Paléologue à Paris en 1402, et il revient ainsi à ses toutes premières recherches et à la communication même qu'il avait présentée au 1er congrès international des études byzantines (Bucarest 1924) : Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon. Le congrès salua ce vétéran de nos études, fidèle à sa discipline spéciale en dépit des vicissitudes de son existence d'émigré. Son rôle dans la création du cycle de nos congrès, aux côtés du grand Iorga fut rappelé comme il convenait par des orateurs qualifiés. Tout le monde regretta, en revanche, l'absence d'un autre vétéran de nos congrès, M. Lascaris, professeur à l'université de Thessalonique qui, complètant le travail de F. Babinger, dans le volume *Εἰς μνήμην Σ. Π. Λάμπρου*, s'est efforcé d'établir la généalogie et aussi l'histoire des membres islamisés de la grande famille napolitaine des Tocco, dont deux magnifiques mosquées à Skoplje ont perpétué le souvenir.

Le manque de place nous oblige à énumérer les vœux adoptés, sans les produire *in extenso*. 1. *Lieu et date du prochain Congrès*, le IXe : Thessalonique 1953. 2. *L'enseignement de la langue néo-*

grecque. Les membres s'engagent à faire effort pour introduire l'enseignement du néo-grec dans les programmes universitaires de leurs pays respectifs. 3. *Fondation d'un Institut des Études byzantines et néo-helléniques à Palerme.* 4. *Publication des inscriptions grecques chrétiennes dans des recueils régionaux* à l'exemple du Recueil des Inscriptions de Grèce dont le premier fascicule a paru (Lietzmann, *Βέης* et Sotiriou). 5. *Catalogues des manuscrits grecs,* à établir et à publier d'après un plan unitaire. 6. La Faculté des Lettres de l'Université de Messine est invitée à étudier systématiquement les manuscrits de Messine non compris dans le catalogue du professeur Augusto Mancini. 7. *Prosopographie chrétienne,* entreprise par le P. Laurent et M. Marrou : les byzantinistes sont invités à y collaborer. 8. *Restauration et réparation de la métropole de Cefalis, surtout de ses mosaïques* : elle s'impose d'urgence, mais rend indispensable la fondation d'une école sicilienne de mosaïstes. 9. *Corpus des mosaïques paléochrétiennes et byzantines.* 10. *L'Hellénisme de la Calabre et de la Terre d'Otrante* : le Congrès exprime le vœu de voir se poursuivre des études spéciales destinées à aboutir à la rédaction d'un ouvrage sur les mœurs et coutumes des divers centres de la Calabre et de la Terre d'Otrante où l'on parle encore, ou bien où l'on parlait dans le passé la langue grecque ; de même il souhaite l'enregistrement mécanique des dialectes grecs et de leur littérature orale. 11. Enfin l'édition critique des vies des saints italo-grecs, que réclamait déjà le Congrès de Rome, fait l'objet d'un vœu particulièrement pressant.

Henri Grégoire.

PRÉSENTATION DU
CENTRE D'ÉTUDES D'ASIE MINEURE
RECHERCHES D'ETHNOGRAPHIE (1)

M. Jean DENY, *Directeur honoraire de l'École des Langues Orientales, à Paris, sollicité par* Madame MERLIER *qui n'avait pu se rendre à Istanbul au Congrès des Orientalistes, a bien voulu déposer au Secrétariat la présente communication, ainsi que les publications du Centre d'Études d'Asie Mineure.*

Cette communication ne porte pas sur un sujet précis, aussi n'aura-t-elle pas l'unité et la densité d'une communication scientifique. Je m'en excuse. J'ai cru pourtant utile de vous présenter le *Centre d'Études d'Asie Mineure*. Ses recherches intéressent les ethnographes et les folkloristes en général ; elles intéressent également les spécialistes de la Grèce et de l'Asie Mineure de l'antiquité à nos jours. Enfin les spécialistes turcs et les turquisants trouveront, me semble-t-il, de nombreux sujets d'étude communs à la Turquie et à la Grèce.

L'hellénisme d'Asie Mineure a inspiré depuis plus d'un siècle de remarquables travaux, qui portent surtout sur la période antique. L'archéologie, l'épigraphie, la numismatique, l'histoire, toutes ces disciplines nous ont fait connaître plusieurs aspects de quelques provinces d'Asie Mineure.

On constate que les travaux se font plus rares à mesure que nous nous éloignons de l'antiquité, et qu'ils manquent presque totalement lorsqu'il s'agit de l'hellénisme moderne. Il aurait fallu étudier cet hellénisme lorsqu'il vivait encore sur la terre ancestrale dans le cadre de ses traditions plusieurs fois séculaires. Le sort, la *Μοῖρα*, en a voulu autrement.

(1) Communication faite au 22e Congrès des Orientalistes à Istanbul.

Après les revers militaires de la Grèce en 1922, l'Asie Mineure se vida de ses habitants grecs. 1.200.000 réfugiés déferlèrent sur la Grèce, qui ne comptait à l'époque que quatre millions et demi d'habitants.

Frappés de ce coup du sort, les Grecs de Mysie, d'Ionie, de Lydie ; les Grecs de Carie, de Lycie, de Pamphylie ; de la Cappadoce et du Pont — pour ne citer que ces provinces — se trouvèrent, et dans quelles conditions, en Attique, dans le Péloponnèse, en Crète, en Eubée, en Thessalie, en Macédoine, et partout ailleurs où il fut possible de les installer.

Ce fut là une occasion tragique, en même temps qu'un devoir, d'étudier la civilisation populaire de ces populations grecques, de recueillir également, en dehors de ces éléments, tout ce qu'elles pouvaient nous apprendre sur leurs régions et leurs villages, dont quelques-uns ne se trouvaient même pas notés sur les cartes.

Des recherches aussi vastes nécessitent des moyens matériels et humains très importants, que seuls peuvent fournir un état ou une ou plusieurs institutions culturelles. Mais ces quarante dernières années furent marquées, pour le monde en général et pour la Grèce en particulier, par des épreuves qui ne favorisaient pas les recherches scientifiques, œuvre de paix par excellence.

C'est en 1930 que commencèrent nos premières recherches. Elles furent d'ordre musicologique, mais c'est elles qui donnèrent naissance au *Centre d'Études d'Asie Mineure*. C'est à ce titre que je voudrais exposer très brièvement ce que furent ces premières réalisations.

En 1930 le gouvernement d'Elefthérios Vénizélos et un Comité de personnalités grecques d'une part, et d'autre part le très regretté helléniste Hubert Pernot, alors directeur de l'*Institut de Phonétique* et du *Musée de la Parole* de Paris, voulurent bien me demander de préparer une campagne d'enregistrement de chansons populaires grecques. Les enregistrements furent effectués par la Maison Pathé dans les meilleures conditions techniques de l'époque. Il en résulta 222 disques, avec 573 chansons et airs de musique populaire, plus 66 mélodies de musique d'église. Ainsi furent créées les *Archives musicales de folklore*.

Sur nos 573 chansons, 256 sont des chansons de réfugiés de Thrace et surtout d'Asie Mineure. Ce sont ces dernières qui ont décidé de la création du Centre d'Études d'Asie Mineure. Voici comment.

Préparant l'édition des chansons micrasiatiques je recueillais les informations nécessaires pour les encadrer, les expliquer et les commenter. Je commençai par la Cappadoce. Cette province d'Asie Mineure, ainsi que l'hellénisme réduit qui l'habitait, avaient été très peu étudiés. C'est pourquoi les informations que je rassemblais ne portaient pas seulement sur le folklore. Ce que nous savions des quatre-vingt deux villes, bourgs et villages qui constituaient l'hellénisme de la Cappadoce, ne suffisait pas pour situer nos chansons dans leur cadre géographique.

Le cadre historique était encore plus difficile à restituer et il constitue même aujourd'hui une de nos plus grandes difficultés. L'histoire de l'hellénisme cappadocien n'a jamais été écrite, aussi bien l'histoire ancienne, chrétienne et byzantine, que l'histoire moderne et même récente. Nous ignorions tout du pays de nos chansons.

Nous ignorions aussi tout de leur langage : 50 localités sur 82 sont turcophones ; il fallait donc savoir le turc ou avoir un interprète. Il le fallait aussi, au début, pour les villages grecs dont les dialectes nous étaient inaccessibles. Nous nous mîmes au travail, mon regretté collaborateur, le folkloriste Démètre Loucopoulos, mort pendant la guerre, et moi-même. Nous n'étions que deux.

Les renseignements que nous récoltions nous surprenaient par leur abondance, leur intérêt, et les perspectives étonnantes de travail qu'elles suggéraient. Je décidai d'explorer — car c'était bien d'une exploration qu'il s'agissait — l'Asie Mineure hellénique, telle qu'elle s'était survécu à elle-même dans ses populations de l'Exode.

Il s'agissait à partir de ce moment de tout autre chose que de recueillir des documents pour seulement encadrer, expliquer et commenter les chansons enregistrées. *Le Centre d'Études d'Asie Mineure* était né.

*
* *

Comment a-t-il été organisé ?

Il nous a fallu d'abord établir un programme de travail. Explorer l'Asie Mineure hellénique actuelle ? C'était le faire dans des conditions pour le moins inusitées. Une nouvelle et terrible *diaspora* avait dispersé à travers la Grèce les Hellènes de toutes les provinces d'Asie Mineure. Il fallait d'abord les retrouver. Mais auparavant, et pour mieux chercher, il fallait les replacer en Asie

Mineure et les grouper théoriquement, ce qui équivalait à refaire l'Asie Mineure hellénique de nos jours. Nous n'avons pas tenu compte, dans ce groupement, de la division administrative turque, ni de celle de l'Église grecque en évêchés. Elles étaient trop vastes, et l'élément hellénique s'y trouvait ou bien dispersé, comme en Cappadoce, en Lycie et ailleurs, ou d'une très grande densité comme dans le Pont et sur le Littoral Ouest. Dans l'un et dans l'autre cas il nous fallait des divisions plus petites, parce que plus faciles à explorer, mais par ailleurs devant trouver leur place dans un cadre rationnel. Voici comment nous avons procédé.

Nous avons gardé les noms antiques des provinces — Bithynie, Pont, Cappadoce, etc. — qui représentent des divisions géographiques et évoquent des souvenirs historiques, mais nous nous sommes réservé la liberté de déplacer les limites de ces provinces lorsque l'exigeait l'histoire moderne de leurs populations helléniques.

Nous avons divisé chacune de ces provinces en régions. Chaque région est constituée par un centre urbain, centre administratif ou économique, le plus souvent les deux à la fois. Autour de ce centre nous avons groupé les villages grecs ou mixtes, c'est à dire habités par des Turcs et des Grecs, ainsi que les villages turcs avec lesquels les villages grecs étaient en relations.

Cette division n'a point pour base des éléments communs de civilisation chez les Grecs que nous groupions par régions, mais après vingt années de travail, nous n'avons pas trouvé mieux. Il est vrai que nous avons surtout expérimenté cette méthode en Cappadoce, où l'hellénisme était clairsemé. Si nous avions pu explorer plusieurs provinces d'Asie Mineure, nous aurions peut-être été amenés à d'autres classements, non seulement géographiques, administratifs et économiques, mais aussi culturels et de civilisation. Je ne sais si le temps permettra ces réalisations.

J'ai entrevu cette possibilité dans un seul cas. En recueillant du matériel ethnographique et folklorique de la région d'Aïvali, nous nous sommes aperçu que l'on ne pouvait étudier l'hellénisme moderne de cette région sans celui de Mytilène, mais aussi sans remonter au moins jusqu'à Adramyti. Ainsi toute la côte mysienne et éolienne, y compris Lesbos, paraissait former une seule aire d'investigation, qu'alors nous appelions l'Éolide. Malheureusement nous n'avons pas pu, après les premiers sondages, continuer nos

recherches, pris comme nous l'étions par la Cappadoce, et trop peu nombreux pour nous disperser.

*
* *

J'ai expliqué dans un petit fascicule, le premier en date de nos publications, pourquoi j'ai choisi la Cappadoce comme premier champ d'investigation.

« Province inconnue de l'hellénisme » : nous aurions pu inscrire cette phrase en tête de toutes nos études la concernant, comme le regretté P. de Jerphanion avait inscrit sur son magistral ouvrage « Les églises rupestres de Cappadoce » : « Une province inconnue de l'art byzantin ».

D'une province inconnue on recueille et on étudie tout, avec une extrême minutie ; c'est ce que nous avons fait. Voici les principaux sujets de nos recherches :

Géographie physique ; géographie humaine ; topographie.

Dialectes.

Histoire.

La maison. La vie de l'homme : de la naissance à la mort. La vie religieuse ; les cultes populaires.

La vie économique et sociale. Les institutions. Le droit populaire.

La vie agricole. Les différents métiers.

La littérature orale. L'art populaire. La musique populaire.

Nous avons essayé de conduire ces vastes recherches avec beaucoup de prudence, d'autant que les spécialistes, pour la plupart des domaines étudiés, nous faisaient et nous font encore défaut. Les spécialistes se forment peu à peu.

Pendant les dix premières années, nous avons exploré la Grèce pour découvrir où s'étaient réunis ou éparpillés les Cappadociens originaires de nos 82 localités ; nous avons étudié le pays où il nous fallait ensuite voir vivre nos Hellènes afin de pouvoir recueillir toutes les informations concernant leur vie matérielle et spirituelle, individuelle et sociale ; nous avons établi nos différentes disciplines ; recueilli des milliers de pages sur la plupart des sujets cités plus haut ; constitué nos multiples fichiers ; établi, réuni, et même recopié en partie, notre bibliographie. Nous avons, pendans cette période, travaillé avec plus de 600 informateurs, nous en avons actuellement plus de 1.000.

Tel qu'il est aujourd'hui, le *Centre d'Études d'Asie Mineure* se présente chronologiquement comme la première École d'Ethnographie en Grèce.

*
* *

Le *Centre d'Études d'Asie Mineure* ne connut, jusqu'en 1949, aucune aide sérieuse. Nous étions 2 de 1930 à 1935 ; 3 de 1935 à 1938 ; 4 en 1939. Une coupure de 4 ans pendant la guerre ; mes collaborateurs dispersés ; le plus ancien, mort en 1944. Au cours de ces 4 années j'essayai de travailler seule, comme je pus.

Le travail commun ne reprit qu'en 1945 avec mes 3 anciens collaborateurs. En 1948, les deux premières publications du Centre lui amenèrent des collaborateurs bénévoles. Nous étions 10 en 1948 ; 19 en 1949 ; nous sommes 32 aujourd'hui, pour la plupart bénévoles.

Ce développement n'aurait pas été possible sans l'aide de la *Direction Générale des Relations Culturelles* de France, qui autorisa l'*Institut Français* d'Athènes à accorder sur son budget une subvention annuelle au *Centre d'Études d'Asie Mineure*, bien inférieure sans doute à ses besoins, mais d'autant plus généreuse et inestimable qu'elle a été et qu'elle reste la seule aide qui m'ait été accordée.

Si j'ai exposé ces difficultés c'est pour expliquer le retard de nos réalisations, qui n'ont commencé qu'en 1948. La collection du *Centre d'Études d'Asie Mineure* est insérée dans celle de l'*Institut Français* d'Athènes. Ici encore, sans le concours aussi généreux que compréhensif de la *Direction Générale des Relations Culturelles*, nous n'aurions pu, faute de moyens, publier nos livres.

*
* *

Dans cette seconde partie de ma communication j'exposerai surtout, en partant de nos éditions, comment se présente l'influence turque et vice versa dans les aires d'hellénisme cappadocien. Nos premiers livres étudient les dialectes, la littérature orale, les cultes populaires. Je dirai, en les présentant, combien il nous semble nécessaire que des recherches parallèles soient faites dans les mêmes régions, par des spécialistes turcs et des turquisants. Elles enrichiraient, me semble-t-il, non seulement la science turque et la science grecque, mais aussi la science en général. J'ai parlé

d'aires d'hellénisme. Au moment de l'exode des populations grecques c'étaient des îlots dans une mer turque. On s'explique ainsi, dans certaines régions, la disparition de la langue grecque, comme on s'étonne, dans les autres, de la force de résistance de l'hellénisme.

Nous pouvons distinguer trois catégories de régions :

a. — Les régions *hellénophones*. Bien que les Grecs, du moins les hommes, y soient toujours bilingues, parlant parfaitement le turc, la langue parlée par les habitants grecs est le Grec, la littérature orale, les chansons, sont grecques d'inspiration et de langue. Nous avons pu recueillir dans ces régions des chansons akritiques en décadence, il est vrai, sur celles du Pont, de Chypre et du Dodécanèse, mais qui montrent une persistance de 11 siècles.

Les principales régions hellénophones sont celles de *Farassa*, de *Procopion*, (Ürgüp) ; de *Néapolis* (Nevşehir). Dans les deux dernières, les villages sont hellénophones, mais les centres urbains — Ürgüp et Nevşehir — sont turcophones.

b. — J'appellerai *mixtes* les régions où, dans l'ensemble des villages, nous ne trouvons pas, en ce qui concerne la conservation des dialectes et de la littérature orale grecque, deux exemples identiques. Telle est la région de *Nigdi* (Niğde) avec ses vingt villages grecs ou habités aussi par des Grecs, région difficile par son caractère disparate. Certains villages sont hellénophones avec une littérature orale florissante, d'autres sont turcophones, mais conservent encore des vestiges de leurs dialectes maternels. Tel village est hellénophone, mais chante en Turc, tandis que ses contes et une partie de ses proverbes sont grecs. Tel autre est aussi hellénophone, mais ne conserve en Grec, de toute sa littérature orale, que les *κάλαντα* — les calendes — de St. Basile et quelques contes. Il est intéressant de noter que les chansons cèdent plus facilement que la littérature non chantée.

c. — Je ne multiplierai pas les exemples. Les régions mixtes constituent le passage naturel à notre dernière catégorie, la *région grecque turcophone*. Nous en citerons deux très importantes : celle de *Césarée*, domaine spirituel de Saint Basile, vint-deux villages ; celle d'*Akséraï-Ghelvéri*, cinq villages, où se concentrent les souvenirs de Saint Grégoire de Nazianze, aujourd'hui Nénézi, surnommé Bekâr, à 13 km. de Ghelvéri. Dans les régions turcophones, la langue, la littérature orale et les chansons sont naturellement turques.

Il me semble que l'énumération seule de ces trois catégories de régions et de leurs caractéristiques évoque déjà des sujets d'étude et de comparaison. Nous allons, si vous le voulez bien, commencer par les dialectes.

Depuis que le Centre s'est attaché un jeune linguiste, M. *Kessissoglou*, nos recherches sur les dialectes ont beaucoup progressé. Sur nos cinq livres parus, deux sont des monographies dialectologiques. La première porte sur le dialecte de *Farassa*, un des villages les plus à l'est de la Cappadoce ; l'auteur en est M. *Andriotis*, professeur de linguistique à l'Université de Salonique. La seconde monographie, écrite par M. Kessissoglou, élève de M. Andriotis, étudie le dialecte d'*Oulagatch*, petit village de la région de Nigde, dont M. Kessissoglou est originaire. Enfin nous avons sous presse une étude sur le dialecte d'Axo (Hasakoï), village de la région de Nigdi, par M. *Mavrochalyvidis*, instituteur, originaire d'Axo et M. *Kessissoglou*.

Les travaux dialectologiques, ainsi que les recherches faites sur les dialectes d'autres villages cappadociens, nous montrent que :

Les parlers de tous les villages hellénophones ont été influencés par le Turc. Mais nous ne savons pas si ce Turc est le Turc commun ou le Turc commun influencé par des dialectes, ou bien si c'est l'élément dialectal qui en constitue le fonds. Cette influence du Turc sur les dialectes grecs de Cappadoce ne porte pas seulement sur le vocabulaire, mais aussi sur la phonétique, la morphologie et la syntaxe.

Nous ne savons pas d'une manière rigoureuse si certaines déformations phonétiques du Turc sont dues uniquement aux Grecs, ou si elles se rencontrent également chez les Turcs de Cappadoce, ainsi qu'il paraît probable.

Le Turc a fait quelques emprunts au vocabulaire grec. Il existe aussi des réemprunts : des mots grecs empruntés par le Turc, modifiés par lui et repris par les Grecs sous cette forme modifiée. De nombreux noms de lieux se trouvent dans cette catégorie.

Les dialectes grecs semblent avoir conservé certaines particularités qu'on ne trouve plus dans les parlers turcs.

M. *Jean Deny*, Directeur honoraire de l'École des Langues Orientales à Paris, a bien voulu transcrire pour nous les chansons turcophones de la Cappadoce et du Pont que nous avons enregistrées. Il appartient à l'éminent turcologue de nous révéler

certains aspects peu connus que présentent les parlers turcs des Grecs de Cappadoce.

***

Du langage aux monuments de la parole, — c'est de ce beau nom qu'on désigne dans le folklore grec la littérature orale — il n'y a qu'un pas. Un grand nombre de chansons, de proverbes, de récits, de traditions étaient communs aux deux peuples. Il est souvent impossible de démêler ce qui appartient à l'un et à l'autre. Pour arriver à un résultat la première tâche consiste à recueillir et à publier le matériel ; la comparaison et la critique suivent cette première phase du travail. C'est ce que nous avons fait en publiant les *Proverbes de Farassa*. Ils ont été traduits et préfacés par M. *Merlier*. Un certain nombre de ces 900 proverbes, écrit le traducteur, ont certainement leurs correspondants en turc. Nos collègues turcs en jugeront. Me permettront-ils d'exprimer un vœu? Multiplions les traductions ; le turc et le grec sont encore trop peu connus pour être lus par les spécialistes de tous les pays. M. Merlier traduira également les 1.200 proverbes *de Macri* et *Livissi* (*Lycie*), que Mme *Calliope Bouyoukou* a réunis. Cette publication paraîtra en 1952.

Un troisième recueil de proverbes est à l'étude, mais il présente pour nous beaucoup de difficultés car ces proverbes sont en langue turque. Ils ont été recueillis par les collaborateurs du Centre sachant le Turc, et se trouvent entre les mains de M. Svoronos, jeune savant grec actuellement à Paris. M. Svoronos a étudié le Turc à l'École des Langues Orientales avec M. Deny. L'an dernier, à Paris, M. Svoronos me disait combien il aurait besoin de recueils de proverbes turcs et d'études les concernant.

Passons maintenant des proverbes aux contes et aux chansons. M. Kessissoglou prépare un volume de contes de la région de Nigdi. Quant aux chansons j'ai dit le prix que j'attachais à l'édition des chansons turcophones par M. Jean Deny, dont nous espérons commencer bientôt la publication. Je termine ce court paragraphe sur la littérature orale par un ouvrage spécifiquement grec. C'est un *Corpus des Chansons Akritiques de Cappadoce*. Je l'ai confié à Mlle Marguerite Mathieu, aspirante du Fonds National Belge de la Recherche Scientifique, élève de M. Henri Grégoire, le rénovateur inspiré des études akritiques. Exécuté par

Mlle Mathieu qui, malgré sa jeunesse, s'est déjà distinguée dans plusieurs travaux scientifiques, et sous l'égide d'Henri Grégoire, ce *Corpus* ouvrira la voie, je l'espère, à d'autres publications similaires des principales régions akritiques de l'hellénisme.

*
* *

Sur nos cinq livres parus (1) le troisième porte sur la religion populaire de Farassa. J'ai dit auparavant que dans cette seconde partie de ma communication, j'exposerais, en partant de nos éditions, comment se présente l'influence turque sur l'élément hellénique de Cappadoce et vice versa. S'agissant de cultes populaires on est amené à se demander s'il peut exister des influences réciproques entre deux peuples de religion différente. Poser cette question c'est ignorer les acquisitions de l'ethnographie. Les progrès de l'ethnographie ont tué, non seulement le chauvinisme des folklores, soi-disant purement nationaux, mais aussi celui des religions et des cultes. Car, comment parler d'exclusivité lorsque des traditions et des rites, étudiés par d'éminents spécialistes étrangers et grecs, se retrouvent dans toute l'histoire de l'hellénisme — de l'Antiquité jusqu'à nos jours en passant par Byzance — mais existent également, non seulement dans d'autres pays proche-orientaux et européens, mais aussi chez des peuplades d'Afrique et d'Australie? Dire que ces rites ne sont pas grecs c'est nier l'évidence d'une persistance presque bimillénaire dans le même pays. Dire qu'ils ne sont que grecs n'est pas possible puisqu'on les retrouve ailleurs. Se sont-ils propagés par le véhicule de l'hellénisme? Il faut le prouver. En tout cas ils se sentent chez eux. Car un des caractères les plus troublants, mais aussi les plus émouvants, que souligne l'ethnographie, c'est le fonds humain qui, parce que humain, peut se retrouver dans tout homme, où qu'il se trouve — c'est ce qu'on a justement appelé les *anthropismes*, ou caractères propres à la nature humaine. Et c'est peut-être cette science si neuve, l'ethnographie, appliquée aussi bien à l'étude des peuples dits « non civilisés » des continents éloignés, qu'aux peuples historiques, qu'il appartiendra de démontrer l'unité de l'homme.

J'ai fait un détour ; j'ai anticipé sur la fin de cette communi-

(1) Voir la liste de ces ouvrages, ci-dessous, pp. 199-200.

cation. Dire maintenant que, même dans les croyances et les rites populaires, nous trouvons des cas identiques chez les Turcs et les Grecs n'étonnera personne. Pour ne citer que les Sept dormants d'Éphèse. J'ai également admiré — malgré ce qu'on pouvait souvent dire et même faire — la noble tolérance des uns et des autres en matière de religion.

***

Je termine. J'espère que le *Centre d'Études d'Asie Mineure* athénien établira un contact étroit et suivi avec la science turque. Avec nos pauvres moyens nous faisons déjà ce que nous pouvons pour suivre et profiter des travaux qui se font dans le pays voisin et ami. Quatre de mes collaborateurs, Cappadociens, anciens maîtres d'école, qui connaissent le Turc, ont été chargés des traductions du Turc en Grec. L'un d'eux a dépouillé pour le Centre les volumes de votre si intéressante revue de folklore « Halkbilgisi haberleri » dont il nous a donné des résumés, mais aussi des traductions complètes de certains articles. Me servant de ces résumés et traductions j'en ai fait moi-même un large exposé dans la séance plénière du 18 juin 1950. Un autre de ces quatre collaborateurs a également traduit en entier le petit livre sur Nevşehir de Avni Ali Candar, paru en 1933, la région de Nevşehir étant une des régions que nous avons étudiées. C'est un des premiers projets du Centre de constituer une bibliothèque turque en traduction.

J'espère que des collègues turcs voudront bien venir à Athènes pour parler de ces sujets, qui sans doute les intéressent autant que nous. Ces contacts seront aussi précieux pour l'amitié que pour l'élargissement de notre savoir, surtout lorsqu'il s'agit d'ethnographie, cette science nouvelle mais riche d'avenir, qui ne fait que constater, avec des preuves toujours plus éclatantes, les pensées et les sentiments communs aux peuples, qui les rapprochent et les unissent dans la grandeur pathétique de leur condition humaine.

Melpo MERLIER.

(1) *Μέλπω Μερλιέ. Τὸ Ἀρχεῖο τῆς Μικρασιατικῆς Λαογραφίας. Ἀθήνα* 1948. (*Μουσικὸ λαογραφικὸ ἀρχεῖο. Ἀρχεῖο Μικρασιατικῆς Λαογραφίας. Διεύθυνση Μέλπως Μερλιέ. Τόμος* 4. *Καππαδοκία* 1.

= *Collection de l'Institut Français d'Athènes*, 7) 8*ον*, 59 p. (Voyez le compte rendu de M. St. Kyriakidis, *Λαογραφία, τόμος ΙΓ', τεῦχος ΑΒ'*, pp. 154-157, 1950).

(2) *Ν. Π. Ἀνδριώτης. Τό Γλωσσικὸ Ἰδίωμα τῶν Φαράσων Ἀθήνα* 1948. (*Μουσικὸ Λαογραφικὸ Ἀρχεῖο. Ἀρχεῖο Μικρασιατικῆς Λαογραφίας. Διεύθυνση Μέλπως Μερλιέ. Τόμος* 4. *Καππαδοκία* 2. = *Collection de l'Institut Français d'Athènes*, 8) 8*ον*, 108 p. (Voyez le compte rendu de M. St. Kyriakidis, *Λαογραφία, τόμος ΙΓ', τεῦχος ΑΒ'*, pp. 157-162, 1950) et de M. R. M. Dawkins, *Byzantion*, tome XX (1950), pp. 354-364).

(3) *Δ. Λουκόπουλος - Δ. Πετρόπουλος, Ἡ Λαϊκὴ Λατρεία τῶν Φαράσων. Ἀθήνα* 1949. (*Μουσικὸ Λαογραφικὸ Ἀρχεῖο. Κέντρο Μικρασιατικῶν Σπουδῶν. Διεύθυνση Μέλπως Μερλιέ. Καππαδοκία* 3. = *Collection de l'Institut Français d'Athènes*, 34) 8*ον*, 162 p. (Voyez *a*) le compte rendu de M. K. A. Romaios, *Νέα Ἑστία, Ἔτος ΚΔ', τόμος* 48*ος, τεῦχος* 552, 1 *Ἰουλίου* 1950, pp. 899-902 et *b*) le compte rendu de M. St. Kyriakidis, 4. *Λαογραφία, τόμος ΙΓ', τεῦχος ΓΔ'*, pp. 389-394, 1951).

(4) *Ι. Ι. Κεσίσογλου. Τὸ Γλωσσικὸ Ἰδίωμα τοῦ Οὐλαγάτς Ἀθήνα* 1951. (*Κέντρο Μικρασιατικῶν Σπουδῶν. Μουσικὸ Λαογραφικὸ Ἀρχεῖο. Διεύθυνση Μέλπως Μερλιέ. Καππαδοκία* 4. = *Collection de l'Institut Français d'Athènes*, 40.) 8*ον*, 190 p.

(5) *Δ. Λουκόπουλος - Δημ. Λουκάτος. Παροιμίες τῶν Φαράσων. Ἀθήνα* 1951. (*Κέντρο Μικρασιατικῶν Σπουδῶν. Μουσικό Λαογραφικό Ἀρχεῖο. Διεύθυνση Μέλπως Μερλιέ. Καππαδοκία* 5. = *Collection de l'Institut Français d'Athènes*, 21.) 8*ον*, 219 p.

(5a) D. Loucopoulos - Dém. Loucatos, *Proverbes de Farassa*, traduits du grec et présentés par Octave Merlier, Athènes 1951. (*Centre d'Études d'Asie-Mineure. Archives musicales de Folklore*, dirigés par Mme Melpo Merlier, Cappadoce 5 A. = *Collection de l'Institut Français d'Athènes*, 21 b) in-8, 75 p.

COMPTES RENDUS

Allan Ch. JOHNSON and Louis C. WEST. *Byzantine Egypt: Economic studies* (= Princeton University Studies in Papyrology, VI) Princeton University Press, 1949, in-8°, VIII-344 pagg., prezzo 5 dollari.

Questo libro è una specie di raccolta di fatti economici dell' Egitto bizantino, condotta in parte sul modello di A. Ch. Johnson, *Roman Egypt*, in *Economic Survey of the Roman Empire* di Tenney Frank A differenza di questo libro, non contiene una crestomazia di testi tradotti. Il libro si divide in 4 sezioni: la terra, la popolazione, la difesa, le tasse. E' preceduto da una breve introduzione e termina con una breve bibliografia e un indice generale. La moneta è trattata in un libro separato: *Currency in Roman and Byzantine Egypt*, Princeton, 1944; già da me recensito in *Aegyptus*, XXVII, 1947, pp. 227-30.

Una recensione più garbata che critica del libro, scritta da Claire Préaux (*Chronique d'Égypte*, XXV, n. 50, pp. 346 segg.), non entra in particolari e si limita a discutere alcune delle tesi più importanti del libro.

L'assunto degli AA. che l'età bizantina è stata per l'Egitto un'età di progresso, che per gli AA. si identifica con un'età di prosperità economica, sarà discussa da noi solo incidentalmente. Nella recensione del libro mi soffermerò su quegli argomenti a me più familiari e che molto spesso sono anche quelli che più attraggono l'attenzione dello studioso.

L'età bizantina in Egitto si inizia per comune consenso colla riforma di Diocleziano del 297.

L'Egitto in misura forse ancora maggiore degli altri paesi dell' Impero è un paese di contadini. Lo studio dell' economia egiziana è fondamentalmente lo studio della sua economia agraria, alla quale gli AA. dedicano la prima parte del libro.

Cominciamo col riassumere le loro idee. Il suolo egiziano (p. 5)

è in gran parte terra regia e pubblica, che i contadini coltivano con un regime analogo a una locazione perpetua. Una parte è tenuta dai cleruci greci. Sotto i Tolemei i contadini sarebbero legati al suolo dalla consuetudine e non dalla legge. Sotto i romani i contadini sono legati maggiormente alla terra per il principio dell' *origo*, sviluppato dai romani, pur non diventando servi della gleba. Qualunque sia il carattere della riforma di Diocleziano essa avrebbe eliminato i privilegi della popolazione greca perequando le imposte fondiarie. Secondo gli AA. tale perequazione fa scomparire l'opportunità di classificare il suolo in regio, ieratico, usiaco per cui queste categorie sarebbero abolite. Costantino e i suoi immediati successori avrebbero intrapreso questo passo, e con questo il contadino sarebbe diventato *possessor* del suolo che prima aveva in affitto perpetuo. Per quanto limitato possa essere stato il possesso, e per quanto il diritto del possessore fosse probabilmente limitato a poter alienare il fondo agli appartenenti allo stesso villaggio, il contadino dell' età bizantina avrebbe acquistato nuova dignità e nuova importanza.

Queste conclusioni relative alla trasformazione del contadino egiziano in un *possessor*, da affittuario che era prima, sono un anticipo dei risultati della ricerca degli AA. Essi vi giungono attraverso l'esame dei papiri e di alcune costituzioni del codice Teodosiano. A pag. 13 segg. gli AA. si occupano delle dichiarazioni di proprietà rese obbligatorie dall' editto di Optato del 297. In questa dichiarazioni il titolare del suolo usa i termini *κτῆσις, κτῆμα, κεκτῆσθαι* per indicare il suo rapporto col fondo, sia che si tratti di terra regia che di terra privata. Gli AA. dicono che non risulta se la *κτῆσις* è dovuta ad un assegnamento forzato o a un affitto volontario, e che queste dichiarazioni molto probabilmente si riferivano a terre marginali. Nella dichiarazione di Dionisia a Teadelfia *P. Théad.* 54 ripubblicato con correzioni in *Études de Papyrol.* III, 18, il terreno di Dionisia è terra regia che Dionisia ha come *ἐπιβολή*. Il titolo di Dionisia è *κεκτῆσθαι*. Il registro dei terreni di Theadelphia del principio del IV sec. *P. Princeton* 134, comprende terre private e terre regie. La terra regia sparisce e in mancanza di informazioni dirette gli AA. suppongono che essa diventasse *corporate responsibility* del villaggio in cui è sita, mentre quella data in *ἐπιβολή* diventasse proprietà dei privati. Secondo gli AA. la proprietà comune del villaggio o passa sotto il patronato di una persona potente e diventa sua proprietà, o i contadini col processo del tempo diventano

padroni virtuali del terreno. Che voglia dire padroni virtuali viene poi meglio chiarito dagli AA. Essi dicono (pag. 16), che Sabino e i suoi colleghi *censitores* avevano il potere di conferire i titoli di possesso. 50 anni dopo il censo in un contratto di vendita il titolo del venditore nel Fayum era stato conferito dal censo di Sabino, *BGU* 917 e 1040. I proprietari in questo contratto non parlano di un possesso, ma di piena proprietà (*ὑπάρχειν*). Secondo gli AA. non si può dire se il loro possesso fosse diventato *dominium* o se lo fosse sempre stato. L'uso di *κτῆσις* e *κτῆμα* per indicare *land tenure* si riscontra dal tempo di Diocleziano in poi.

Gli AA. a p. 16 dalla formula di dichiarazione di proprietà *BGU* 917 e 1049 di Hermopolis *P. Cornell*, 20A (302?) *ἀπογράφομαι ἀνεκτῆσθαι καὶ ἔχειν καὶ παρειληφέναι*, intendono *ἀνεκτῆσθαι* come un rinnovo del titolo del possesso, mentre *ἔχειν* a Hermoupolis designa sempre proprietà privata. Secondo gli AA. si tratterebbe di un rinnovo ogni 5 anni (col censo) del titolo del possesso. Io penserei piuttosto che volesse dire 'dichiaro di aver acquistato'.

In *An essay on the Nature of Real Property*, 1943, pp. 97 segg. e in *Byzantine Colonate, Traditio*, IV, 1947, pp. 103 segg. mi sono occupato di molti problemi che hanno interessato gli AA., e ho espresso punti di vista diversi dai loro. Le parole greche *κτῆσις* e *κτῆμα*, che si sogliono tradurre con « proprietà », a volte possono indicare la proprietà in un senso analogo al *dominium* romano e a volte invece possono anche significare una locazione perpetua. Nel linguaggio comune si bada più al significato economico che a quello strettamente giuridico della parola e non si fa una distinzione netta fra il titolo di un immobile che paga una imposta da quello che paga un canone fisso allo Stato. Questo argomento è ampliamente sviluppato nel mio libro sulla natura della proprietà fondiaria degli antichi e ad esso rimando. *Κτῆμα* e *κτήτωρ* dopo l'età di Diocleziano sono tradotti in latino normalmente con *possessio* e *possessor*. La diffusione della terminologia *possessio* e *possessor* in un senso piuttosto indeterminato è probabilmente dovuta all'uso in Oriente dei termini greci più indeterminati. Il termine « possesso », « possessore » per « proprietà » e « proprietario » è comune nel linguaggio volgare delle lingue neolatine. Certo si riconnette alla riforma di Diocleziano, perché compare da allora. Colla applicazione generale della imposta fondiaria, della *iugatio*, non esiste più una proprietà nel senso romano classico perché la proprietà non è più immune, non esiste più neppure la distinzione fra il possesso

del suolo provinciale e il *dominium* sul suolo italico perchè tutti sono egualmente soggetti a un' imposta fondiaria. L'imposta fondiaria per diritto romano è incompatibile col titolo di proprietà; quindi, propriamente parlando, il *dominium* del suolo non esiste più ma solo un possesso. Il possesso così inteso è analogo alla nostra moderna proprietà fondiaria. I greci non avevano neppure la parola corrispondente al termine romano « proprietà ». Per loro *κτῆμα*, *κτῆσις*, *ἔγκτησις* corrispondono a « proprietà » nel caso dell'antica proprietà ateniese, a *possessio* nel senso della nostra proprietà moderna nei paesi ellenistici allorchè la sovranità era impersonata da un principe. Naturalmente ai tempi di Diocleziano il termine *κτῆσις*, più vago di *dominium*, faceva molto comodo ed era tradotto con *possessio*. Gli AA. pensano che nei papiri *κτῆσις* di una terra regia non potesse essere che possesso, e *κτῆσις* di una terra privata fosse proprietà. Io ritengo che gli AA. si pongano una questione che non è quella posta dai papiri. Credo che la terra regia *κτῆμα* di un privato sia terra regia che è diventata (diciamo così) proprietà del privato come di solito la *ἰδιόκτητος* e la *ἰδιοτικὴ γῆ* del periodo romano. Per me quindi la questione del censo di 50 anni dopo il 297 del *κτῆτωρ* che vende la terra regia facendo risalire il titolo al censo di Sabino non presenterebbe difficoltà.

A rigore si potrebbe anche supporre che il venditore della terra regia vendendo non trasferisse la proprietà ma solamente il suo titolo, come ad es. faceva il venditore di una terra cleruchica. Questa ipotesi però non mi sembra attraente. La riforma fiscale secondo i nostri AA. ha avuto per scopo di creare un' uniformità nel regime delle imposte fondiarie. Certo Diocleziano ha voluto che i pesi fiscali fossero meglio e più equamento distribuiti con un sistema uniforme in tutte le province. Questi scopi sono espressamente indicati dallo stesso legislatore. Ma se si cerca in che consistesse questa uniformità dell' imposta fondiaria in Egitto non si arriva a conclusioni perché il materiale è scarso e non concludente. I testi danno l'impressione che l' uniformità dell' imposta fondiaria fosse più apparente nell' età romana che in quella bizantina. I testi che ci illuminano sulla riforma di Diocleziano sono quelli della Siria e non quelli dell' Egitto. (Vedi A. Segrè, *Iugatio and Capitatio*, *Traditio* III 1945 pp. 108-114 e pp. 121-125). Se sulla scorta dei dati della Siria, che certo danno un' idea esatta del sistema dell' imposta fondiaria di Diocleziano per quanto riguarda la pro-

prietà fondiaria, cerchiamo di ricostruire qualcosa di simile per l'Egitto, i nostri sforzi non portano a risultati concreti.

Non direi che Diocleziano avesse potuto prevedere gli effetti che la riforma fiscale ha avuto nei primi decenni del IV secolo.

Nel periodo che va dagli ultimi anni di Diocleziano agli ultimi anni di Costantino, in Egitto scompaiono le classifiche di terra regia ieratica e cleruchica. Io ne avevo concluso che la terra regia, che costituiva circa la metà del suolo egiziano, era stata venduta ai privati, ed avevo affacciato l'ipotesi che il fisco avesse venduto la terra regia perché dissestato e che si fosse adattato a vendere le terre pubbliche a prezzi piuttosto bassi per ricavarne un' entrata sicura sotto forma di alte imposte fondiarie. Credo ancora che questa ipotesi sia ragionevole perché la tendenza ad alienare le terre pubbliche e a costringere i proprietari vicini a coltivarle, molto probabilmente si è accentuata negli ultimi decenni del III sec. in un periodo di difficoltà finanziarie. In ogni caso l'alienazione su larga scala dei terreni pubblici a privati gravati da una forte imposta fondiaria è un fatto indiscusso. L'abolizione della terra pubblica ha una particolare importanza nei paesi ellenistici. Uno degli effetti forse non immediati della riforma fiscale di Diocleziano è stata la trasformazione delle terre pubbliche in terre private. Questo effetto è importante nei paesi in cui come in Egitto la terra pubblica è molto estesa e probabilmente molto meno importante in Italia e nelle Gallie. In ogni modo l'effetto nei paesi dell'Oriente deve essere stato notevolissimo. Questa trasformazione è avvenuta in grandissima parte dopo l'abdicazione di Diocleziano.

Mentre ho supposto che lo Stato avesse cercato per prima cosa di vendere terre regie direttamente ai privati, gli AA. suppongono piuttosto cessioni delle terre regie ai villaggi con responsabilità collettiva dei loro abitanti e che lo Stato avesse esercitato pressioni sui villaggi perché comprassero le terre regie. Il villaggi avrebbero poi servito da intermediari per rivendere ai privati. Secondo me invece è più probabile che lo Stato quando non trovava compratori privati che per amore o per forza comprassero si rivolgesse ai villaggi. Dato il sistema dei *merismoi* delle imposte, si dovrebbe pensare che lo Stato quando non poteva vendere direttamente ai privati imponesse ai singoli proprietari di compare una determinata quantità di terreno proporzionata ai loro mezzi e come per le imposte esistesse una responsabilità collettiva del villaggio. Il villaggio in questo caso avrebbe dovuto provvedere alla ripartizione degli

acquisti coattivi, come provvedeva la merismos delle imposte. Secondo me il trapasso delle proprietà delle terre regie ai villaggi sarebbe stata cosa temporanea. Le terre gravate da una forte imposta fondiaria in un periodo di crisi come è quello del principio del IV secolo non potevano essere vendute che a bassi prezzi. E' probabile però che i prezzi chiesti dallo Stato fossero più alti di quelli che i privati avrebbero offerto liberamente e che i villaggi fossero costretti a comprare in blocco le terre che i privati non volevano e che poi le ripartissero. Dato il regime di inflazione il singolo compratore poteva beneficiare dell'inflazione, mentre nell' insieme gli abitanti del villaggio subivano perdite. L'inflazione, in definitiva, facendo il giuoco del compratore poteva in parte attenuare gli effetti della vendita forzata delle terre ai prezzi richiesti dalla Stato. Non si può dire di più perché tutto dipendeva dall' andamento dell' inflazione, dal tempo in cui i villaggi avrebbero tenuto le terre e dalla ragionevole ipotesi che i villaggi avrebbero dovuto rivenderli a prezzi presso a poco eguali ai prezzi di acquisto. La responsabilità del villaggio per le imposte non implica che il villaggio avesse personalità giuridica. Riteniamo solo che gli abitanti del villaggio fossero obbligati in solido come *ἀλληλέγγυοι* per le terre passate al villaggio come lo erano per le imposte.

Gli AA. affermano che l'abolizione delle terre regie nel IV sec. avrebbe portato all' emancipazione dei servi, al risorgere della lingua indigena egiziana e al fiorire della cultura bizantina in Egitto. La riforma di Diocleziano a me appare sotto una luce completamente diversa. La vendita forzata, o quasi forzata, delle terre regie è stata una speculazione dello Stato. I compratori volenti o nolenti si sono trovati ad essere oberati dall' imposta fondiaria. La conseguenza alla lunga è stata la ricostruzione della grande proprietà sotto forma di latifondi privati, il patrocinio e il colonato che fa di una parte della popolazione servi della gleba in una posizione giuridica ed economica peggiore di quella dei vecchi coltivatori regi. Non abbiamo davvero tracce di una formazione di borghesia nel principio del IV sec. La borghesia inoltre non è mai stata una classe di contadini arricchiti, ma è piuttosto una classe costituita da abitanti delle città con una cultura cittadina. Il periodo bizantino è caratterizzato dalla decadenza di questa classe e di questa cultura. La borghesia nell' antichità ha avuto essenzialmente una cultura greca in oriente, latina in occidente irradiata dalla città, greca o romana.

Nel periodo che va dal 300 circa alla fine del regno di Costantino, l'inflazione procede rapidamente (Vedi A. SEGRÈ, *Byzantion*, XV, 1940/41, p. 250) contro l'opinione degli AA. Anche sotto l'aspetto monetario non vedo il principio del IV secolo come l'alba di un' èra nuova come gli AA., che vedono nel IV secolo il sorgere di una classe di piccoli proprietari, una specie di borghesia di contadini. Io vedo piuttosto un impoverimento generale e il fallimento dello Stato che è costretto a disfarsi delle sue terre colla speranza di cavarne un maggior utile colle vendite e colle forti imposte fondiarie. Non si può dire se lo Stato vendesse più per far denaro o più perchè non era più in grado di far funzionare il sistema vecchio delle terre regie per mancanza di capitali. Il periodo burrascoso della fine del III secolo ha portato molto probabilmente a un deterioramento delle terre per una forzata trascuratezza del regime delle acque. In questo caso lo Stato avrebbe avuto bisogno di capitali per la restaurazione nelle terre. Il fenomeno della epibole mostra come lo Stato ricorresse volentieri all' impresa privata quando mancava di capitali e non poteva disporre di un sufficiente lavoro forzato. In ogni modo non è il caso di parlare di un risorgimento della cultura miegitto quando il fenomeno prevalente è la decadenza della cultura greca. Gli AA. vedono invece nella riforma di Diocleziano con un ottimismo che l'esperienza storica raramente giustifica. Per di più una liquidazione delle terre pubbliche anche a condizioni favorevoli per gli acquirenti difficilmente avrebbe potuto sollevare notevolmente la classe dei contadini. Nella stessa Francia quando si dichiararono beni nazionali la proprietà fondiaria della Chiesa e della nobiltà emigrata che corrispondeva a 1/4-1/5 dell' intiera superficie della Francia, gli acquirenti non furono i piccoli contadini, ma la borghesia delle città. I contadini parteciparono solo in piccola parte agli acquisti. Anche in Francia gli acquisti dei terreni furono facilitati dall' inflazione degli assegnati. I terreni furono venduti dallo Stato per supplire alle necessità della guerra a condizioni straordinariamente favorevoli per i compratori. In Egitto invece abbiamo ragione di credere che molti acquisti fossero forzati. Credo che anche in Egitto gli acquirenti delle terre in condizioni più favorevoli non fossero di solito plebei rustici, ma cittadini agiati.

Nella parte che si riferisce al colonato le critiche agli AA. si possono desumere direttamente dal mio studio *The Byzantine Colonate, Traditio*, V, 1947, p. 103, di cui gli AA. non hanno tenuto

conto. Dalla bibliografia a p. 433 segg. sembrerebbe che gli AA. non abbiano preso in considerazione opere uscite dopo il 1945.

Secondo gli AA. le misure degli imperatori per combattere il patronato in Egitto avrebbero avuto successo. L'opinione più diffusa degli studiosi di storia egiziana è che la legislazione imperiale avesse servito a poco e che i contadini egiziani fossero rimasti in una condizione di servaggio sotto il controllo dei latifondisti analogo a quello dei feudatari dell' occidente. Questa tesi (p. 23, n. 1) sostenuta da ZULUETA, *De patrociniis vicorum*; ROUILLARD, *L'Administration civile de l'Égypte byzantine*; BELL, *The Byzantine Servile State J. E. A.* IV (1917) pp. 86 segg. è anche secondo me esagerata (vedi *Byzantine Colonate*, p. 118 segg.), ma prima ancora di me GELZER, *Studien zur byzantinischen Verwaltung*, 1909 pp. 72 segg. aveva sostenuto la tesi che anche nell' età bizantina la maggior parte dei contadini era libera. I lavori di Gelzer di economia bizantina sono a mio avviso fra i migliori. Gli AA. non li citano e apparentemente non li usano. Non credo si debba ignorare un libro semplicemente perchè uscito qualche decennio fa, quando il materiale era più scarso di quello d'oggi. La storia non è costituita da una semplice raccolta di materiali. Quanto alle condizioni dei contadini nei vari paesi dell' Occidente, i papiri farebbero piuttosto pensare che se per l'Occidente avessimo fonti dirette simili ai papiri il quadro di un contadinume asservito alla gleba quale ci si presenta dalle fonti giuridiche e letterarie potrebbe essere modificato in un senso meno pessimistico. In ogni modo il colonato quale si è sviluppato in altri paesi dell' impero romano probabilmente aveva forme alquanto diverse dal colonato egiziano che si è sviluppato più tardi che in varie altre parti dell' impero. Per quel tanto di vero che ci può essere nel materialismo storico, è da prevedere che nell'Egitto bizantino la condizione economica e giuridica del contadino egiziano fosse assai più simile a quella del coltivatore regio dell' età romana che a quella del colono nei paesi dell' occidente dove in altri tempi l'economia era basata in parte notevole sul lavoro forzato degli schiavi. Però sarei propenso a credere che il lavoro degli schiavi sotto l'impero avesse una parte molto inferiore a quella che molti autori attribuiscono e che lo stesso si debba pensare del lavoro dei veri e propri servi della gleba. La Costituzione di Costantino, C. *Th.* V 17, 1 (332), per cui i coloni *alieni iuris* trovati sul fondo dovevano essere da questi non solo restituiti, ma questi doveva pagare la capitatio per tutto il periodo della loro assenza e i coloni

dovevano essere venduti come schiavi, e la Costituzione di Costanzo, *C. Th.* XIII 10 3 (357), per cui i coloni dovevano essere venduti col suolo, non sembrano applicarsi all' Egitto. Così ritengono gli AA. e credo abbiano ragione, perché nella prima metà del IV secolo in Egitto il colonato non poteva avere avuto uno sviluppo compatibile colle due costituzioni imperiali.

Gli AA. seguendo Zulueta, *De patrociniis vicorum*, attribuiscono all' Egitto costituzioni imperiali che non si riferiscono all' Egitto, ma alla Siria, come credo di aver dimostrato in *Colonate* p. 105 sg.

La prima è la costituzione di Costanzo *C. Th.* XI 24 I (360) secondo la quale una moltitudine di coloni si erano posti sotto la protezione di funzionari militari e civili abbandonando i loro compagni dei villaggi, *vicani*, coi quali avevano costituito una comunità, *vicani quorum consortium recesserant*. Per quanto ci possano essere stati in Egitto κοινὰ γεωργῶν, questi non sono il *consortium vicanorum* dei contadini della Siria. Il patronato è combattuto in Siria nel 398 *C. Th.* XI 24 1-6, una commissione di tre esamina i titoli di possesso acquistati col patronato, la commissione è sciolta nel 416 e sostituita da un augustale che deve perseguire solo i casi di acquisti del patronato posteriori al 398. Il titolo stesso di patronato deve scomparire. In tutti i titoli del possesso acquistati col patronato i *possessores* devono riconoscere pro rata gli obblighi ai quali i coloni sotto al loro patronato avrebbero dovuto adempiere nei loro villaggi. Gli AA. dicono (p. 27 n. 9) che queste costituzioni si riferiscono all' Egitto e solo all' Egitto, mentre si riferiscono invece alla Siria e solo alla Siria. Con queste costituzioni le metrocomie (della Siria) sarebbero costituite, dicono gli AA., come un ordine chiuso. I contadini dei villaggi in compenso diventano *possessores* dei loro fondi e il patronato viene eliminato negando il possesso agli estranei. Questa costituzione parebbe dettata da un motivo fiscale. Si vuole assicurare il pagamento dell' imposta colla responsabilità collettiva del villaggio. La responsabilità fiscale collettiva dei villaggi è esistita molto prima dell' età bizantina. Basta pensare al sistema fiscale romano dei *merismoi* e in particolare alla *laographia* come *merismos*. In Egitto, che io sappia, non troviamo disposizioni analoghe a quelle della Siria per cui estranei non potevano aver possessi nelle metrocomie, disposizioni del Theodosiano conservate da Giustiniano *C.* XI 54 1 e XI 56 1. Il caso del *P. R. G.* III 8 del IV secolo di Euhemeria secondo gli AA. è il primo di patronato su un villaggio egiziano. Gli AA. dicono che i

Codici distinguono tre categorie di coloni, *Originales*, *homologi* ed *adscripticii*. Gli AA. sono tratti in errore dai testi della Siria. La categoria degli *homologi* non è egiziana, ma Sira ed è una categoria particolare di contadini della Siria. Il termine *homologus* vuol dire a mio avviso, *Colonate* p. 105, che ha riconosciuto certi determinati obblighi. Il *C. Th.* dice che gli *homologi* avevano obblighi liturgici e potevano essere messi a coltivare i terreni dei villaggi e se li abbandonavano e passavano ad altri padroni o ad altri villaggi questi erano tenuti a restituirli a adempiere alle liturgie che gli *homologi* avevano trascurato e a indennizzare dei danni i vecchi padroni. Gli *homologi* erano quindi contadini che avevano consentito a prestare determinate liturgie e che erano ai servizi di determinati padroni che avevano diritto a determinate prestazioni. Non erano quindi nè schiavi, nè servi della gleba. Non si sa nulla di più sul loro conto. Gli AA. ritengono che gli *homologi* fossero contadini senza terra (p. 29), ma potrebbero essere *vicani* con o senza terra. Credo inoltre che molti degli obblighi del *C. Th.* XI 23 6 (416) si possano attribuire a qualunque membro del consortium dei contadini di un villaggio. Dal *Th.* si vede (p. 46) che vi sono *homologi adscripti* a villaggi abbandonati. Sono invece classi generali di coloni, gli *adscripticii*, *ἐπαναπογράφοι*, i veri servi della gleba (*Colonate* p. 107) e i *μισθωτοὶ ἐλεύθεροι* del *C. J.* XI 48 19, coloni che diventano liberi dopo 30 anni conservando le loro proprietà. La costituzione attribuita ad Anastasio, ripetuta nel *C. J.* XI 48 19, decreta che i figli dei coloni liberi restano tali, ma devono coltivare i campi dei loro padri. Vi sono dunque coloni servi della gleba in condizioni simili a quella degli schiavi e contadini liberi, ma legati alla gleba. Da testi egiziani (p. 30) gli *adscripticii*, come notano gli AA., non risultano in condizione servile come nel codice di Giustiniano. Si parla di *ὑπάρχοντα* degli *adscripticii*, ma gli *ὑπάρχοντα* possono benissimo essere un peculio. L'*adscripticius* in Egitto poteva essere un libero tenuto a coltivare la terra del padrone con un peculio di cui poteva disporre. Anche in questo caso non ci si può aspettare dai papiri una terminologia rigorosa. Gli AA. dicono che è da notareche gli *ἐπαναπογράφοι* delle proprietà degli Apioni sono Aurelii. E che altro avrebbero potuto essere? Che forse un servo della gleba egiziano avrebbe cessato di essere Aurelio?

Sono d'accordo cogli AA. che in Egitto non si è sviluppato uno stato servile analogo a quello degli *adscripticii* servi del *Cod. Just.*

Ma non credo che questo dipendesse dalle prospere condizioni dell' Egitto bizantino come ritengono gli AA. L'Egitto è un paese in cui la massa della popolazione costituita da contadini è sempre vissuta oppressa, ma non schiava. La condizione del *βασιλικὸς γεωργός*, ripeto, non doveva essere molto diversa da quella del colono bizantino. Mentre il primo dipendeva dalla burocrazia governativa il secondo era ai servizi di un privato che se era un grosso latifondista aveva anche una organizzazione amministrativa ai suoi servizi molto simile a quella dei fondi imperiali. Sono d'accordo cogli AA. che la grande proprietà (p. 45) nell' Egitto bizantino sia sorta in gran parte attraverso il patronato che da principio servì a difendere i contadini dall' oppressione fiscale. Il Governo bizantino era essenzialmente interessato a riscuotere le tasse. Le nostre informazioni sulle condizioni della proprietà privata del principio del IV secolo sono scarse. È certo però, se questa si è estesa rapidamente nel periodo fra la fine del regno di Diocleziano e la fine del regno di Costantino, nelle condizioni da noi supposte a p. 207, che una piccola proprietà spezzettata in quelle condizioni non potesse durare. Noi abbiamo supposto che gli acquirenti delle terre fossero in parte cittadini benestanti e in parte minore contadini. Il piccolo proprietario senza capitale oppresso dalle tasse e senza difesa contro lo Stato era costretto a rivendere i fondi oberati dalle tasse e a ritornare alla sua vecchia condizione di contadino affittuario. Chi comprava la terra al contadino era uno che di solito aveva modo di difendersi dal fisco. Quanto allo Stato l'unica cosa che l'interessasse seriamente era il pagamento delle imposte ed era contrario al patronato sino a quando questo gli impediva di riscuotere. A un certo punto lo Stato trovò più conveniente accordarsi coi patroni e riscuotere le imposte sui contadini servendosi dei latifondisti o magari dei villaggi, per cui a un certo momento sorse l'*autopragia*.

Gli archivi della famiglia di Dioscuro di Aphrodito (metà del VI sec.) e più ancora quelli della famiglia degli Apioni di Oxyrhynchos dalla metà del V sec. al periodo arabo mostrano la tendenza al concentramento della proprietà. La storia degli Apioni e delle loro tenute è stato studiata dagli editori dei papiri di Oxyrhynchos che hanno pubblicato i testi con elaborate introduzioni traduzioni e note. Hardy, *The large estate of Byzantine Egypt* ha raccolto di nuovo il materiale relativo alla famiglia degli Apioni elaborandolo ma senza andar molto oltre a quanto gli Editori dei testi avevano

detto. Gli AA. hanno ripreso il tema, ma non hanno fatto progressi notevoli in parte anche per la natura dei materiali di cui si dispone.

Non sono ancora chiari i rapporti fra i villaggi e gli Apioni, Gli Apioni possedevano terre nel territorio del villaggio e quindi non erano esclusi dal possesso delle terre di villaggi di non vicanei. nè pare esercitassero il patrocinio di interi villaggi (vedi *P. O.* 133 e *B.* 43. *Egypt* p. 54 n. 40). Probabilmente questi problemi non sarebbero neppure posti se non si fossero attribuite all' Egitto le costituzioni imperiali della Siria. Gli AA. prendono anche in considerazione gli archivi di Christodora di Cynopolis *P. O.* 2026 del principio del VI sec. Opportunamente mettono in rilievo la domanda di Sereno diacono della grande chiesa di Oxyrhynchos come pronoetes di uno dei piccoli fondi degli Apioni ad Oxyrhynchos perchè questo testo dà un' idea dell' amministrazione dei fondi. Da esso si rivelerebbe che le tasse assorbono quasi l'intiero reddito. Di 4008 artabe e 16 choen., 3585 e 19 choen., sarebbero pagate come tasse. Dai conti anzi l'amministrazione risulterebbe passiva. I grandi proprietari potevano benissimo possedere terreni che erano passivi e che dovevano coltivare per poter pagare le tasse. La grandissima parte delle terre degli Apioni era data in affitto e gli affitti probabilmente passavano di padre in figlio. Una parte dei fondi è *ἐν αὐτουργίᾳ*, cioè non è data in affitto, ma coltivata direttamente dagli Apioni. Non risulta che i coloni affittuari fossero tenuti a prestazioni di lavoro come nelle terre padronali dei latifondi dell' occidente.

Gli AA. (p. 66) passano a studiare la proprietà ecclesiastica in Egitto che nel VI sec. pare piuttosto estesa. Il potere dei religiosi in Egitto e specie quello del patriarca di Alessandria era sostenuto da una notevole proprietà fondiaria ecclesiastica. Dopo una breve trattazione del diritto di enfiteusi e di superficie (pp. 72-74), gli AA. (pp. 74-93) esaminano le vendite e gli affitti di terreno. Essi cominciano col notare la scarsezza di contratti di compravendita di terreni nell' età posteriore a Diocleziano che credono poter spiegare supponendo che le vendite fossero per lo più contratti di patronato che le parti non volevano conservare. Dicono che questa scarsità non è accidentale perché i contratti di affitto sono frequenti come nell' età romana. A mio avviso invece la scarsità potrebbe essere dovuta alla scomparsa del documento pubblico. I documenti privati probabilmente erano peggio conservati e se ne facevano meno copie. I contratti di affitto di solito erano documenti privati anche

nell' età imperiale per cui a parità di condizioni la loro frequenza non avrebbe dovuto diminuire nell' età bizantina. Molti contratti pubblici del breve periodo fra la fine del regno di Diocleziano e la fine del regno di Costantino possono essere andati dispersi coll' abolizione degli archivi. I contratti di affitto di terreni sono piuttosto rari nel v sec. Dopo il v secolo è frequente l'offerta dell'affittuario di assumere la locazione di sua spontanea volontà e liberamente e di obbligarsi lui solo all' adempimento del contratto (WASZYNSKI, *Bodenpacht*, p. 164). Questa clausola fa pensare a una certa frequenza di affitti coattivi eventualmente connessi al patronato. Gli affitti sono di solito per brevi termini, molto spesso per un anno. Non era difficile trovare affittuari! La clausola della locazione per un tempo a piacere del locatore del fondo compare per la prima volta nel 486, *SB* 4481 Fayûm.

La lista dei contratti di affitto (pp. 80-93) data dagli AA. è certo di grandissima utilità per i papirologi, ma i materiali raccolti non sono stati elaborati. Probabilmente gli AA. hanno visto che era difficile cavare un costrutto dalla massa dei materiali dei quali disponevano.

La frequenza delle clausole per cui il proprietario del fondo poteva far terminare l'affitto a suo piacere e si sentiva sicuro di potere affittare per termini assai brevi, e il maggiore o minore asservimento alla gleba dei contadini, secondo noi sono incompatibili colla tesi degli AA. che la popolazione Egiziana come massa stesse meglio nell' età bizantina che sotto l'impero. La sezione « popolazione » (pp. 94-214) è la più estesa di tutto il libro. Gli AA. ammettono una possibile personalità giuridica del villaggio, che riconnettono alla responsabilità fiscale dei funzionari del villaggio e alla possibilità di questo di possedere immobili. Ritengono a ragione che l'età di Diocleziano non portasse mutamenti radicali nella natura giuridica del villaggio. Non so sino a che punto si possa sostenere l'ipotesi degli AA. che gli affittuari di terre regie e ieratiche convertissero il canone di affitto in imposta e che così fossero avvantaggiati perchè potevano alienare le terre. Gli AA. riprendono la costituzione del *Th.* XI 24 6 e l'applicano a torto all' Egitto. Qualche ragionamento generico derivato dal testo siro si può applicare anche all' Egitto, non quelli specifici di cui a pp. 2095 della nostra recensione.

Colla riforma di Diocleziano del 297 si accelera la decadenza dell' elemento greco. Già alla metà del III sec. dopo Cr. l'elemento militare e la burocrazia, in gran parte di origine militare, diventa

l'elemento dominante eliminando sempre più la borghesia greca. Gli AA. dicono che l'esenzione dalla *capitatio* del proletariato urbano pone l'elemento greco e quello egiziano nella città sullo stesso piede *C. Th.* XIII 10 2, *C. Just.* XI 49 1. L'epicrisi e l'appartenenza al ginnasio perdono il loro significato e l'efebia presto sparisce. (L'ultimo caso noto è *P. O.* 42 [323]). Sembra inoltre che la creazione del pago abbia decentralizzato l'amministrazione del nomo una volta concentrata nella metropoli, la capitale del nomo. Gli AA. dicono che quando tutta la terra diventò proprietà privata e i privilegi fiscali furono aboliti la supremazia dei greci cessò. Io dubito che questo avvenisse per le considerazioni esposte in *Traditio*, III, 1945, pp. 102-106. I greci restarono in gran parte la classe dominante nelle città anche dopo la scomparsa degli istituti connessi ai *gymnasia*. Se, come è probabile, la borghesia greca delle città decade, le classi dominanti vengono ricostituite coll' ascensione delle famiglie dei funzionari militari e civili che di regola non sono egiziani indigeni. Gli A. dubitano che la legislazione del IV sec. sui curiali abbia avuto effetto in Egitto *C. Th.* XII I 1-192 e specialmente XII 1 97. I dubbi degli AA. si basano sulla differenza delle città egiziane da quella del resto del mondo greco-romano, p. 103. Secondo gli AA. la riscossione delle tasse non sarebbe stata devoluta ai curiali, ma a una classe di persone chiamata *συντελεσταί* JOHAN. MALALAS p. 394 (Dindorf). Gli AA. però riconoscono le funzioni fiscali dei curiali *πολιτευόμενοι* ad Alessandria *SPP* XX 217 Arsinoe (580) *P. Cairo* 67004 (Ombi) GIUST. *Ed.* XIII p. 103 n. 22.

L'industria e il commercio sono trattati assai imperfettamente nel capitolo 3. I dati sono assai scarsi e casuali. Per di più mancano notizie di Alessandria che è il solo centro commerciale e industriale dell' Egitto. Gli oggetti trattati sono, miniere, preziose e semi preziose, vetro (le maggiori informazioni derivano dalle notizie degli scavi di Karanis dell' Università di Michigan), ceramiche, metalli, tessili, aromi, schiavi, materiali da scrivere. Di queste sezioni, quella dei tessili è la più interessante e la più elaborata. Gli AA. si sono potuti servire di lavori citati particolarmente a p. 120 n. 48 dai quali traggono importanti notizie sulla tecnica degli egiziani e sul carattere dell' industria tessile. I dati papirologici sono relativamente meno importanti di quelli archeologici e letterari. Essi furono in gran parte elaborati da Reil, *Gewerbe*, 1913. La lista dei prodotti tessili di Reil è integrata da una degli AA. a p. 124.

A pp. 137 segg. gli AA. studiano le vie commerciali e sostengono l'opinione di Diehl e Warmington che gli Etiopi erano i principali intermediari del commercio fra l'Egitto e l'estremo Oriente, mentre Bell propende per relazioni dirette fra l'Egitto e l'India. Dopo l'età di Giustiniano il commercio con l'India attraverso il Mar Rosso declina e prende sempre più la via della Siria e dell' Asia Minore.

A pp. 139-140 gli AA. dànno una lista di tipi di navi menzionati nei papiri. A p. 140 troviamo alcuni dati sommari sulle vie marittime del Mediterraneo. Gli AA. dubitano, credo a torto, che la lista dei noli e prezzi addizionali pubblicata da Jacobi e De Grassi e poi da Grazer in TAPA 1940 p. 157 segg. appartenga all' Editto di Diocleziano. Frammenti dell' Editto sono trovati assai frequentemente; è quindi assai improbabile che un' epigrafe contenente una tariffa di un'età che si presume assai vicina a quella di Diocleziano non sia un pezzo dell'Editto. (Vedi A. Segrè, *Byzantion* XVI 1942/43 p. 405).

A p. 142 sono raccolti i dati relativi alle vie interne. Tanto per il Mediterraneo che per le vie interne sarebbero state utili indicazioni bibliografiche. Per il commercio gli AA., pp. 143-151, non vanno oltre ad una raccolta di materiali. E' da notare che l'Egitto esportava più che non importasse. Il più importante prodotto di esportazione era il grano, in parte considerevole pagato come tributo. Anche per questo l'esportazione egiziana superava l'importazione. I principali prodotti importati erano il vino e l'olio che provenivano in gran parte dalla Grecia e dai paesi dell' oriente ellenistico. Probabilmente l'olio e il vino importati erano destinati alle classi abbienti, mentre la massa della popolazione consumava prodotti locali. La parte più considerevole del commercio di importazione, a parte forse il legname, era costituita da prodotti di lusso e dalle spezie. Molti di questi prodotti erano lavorati in Egitto e davano luogo ad un commercio di transito. Il consumo dei prodotti di lusso era in grandissima parte limitato ad Alessandria per la quale i papiri dànno scarsissime notizie.

A p. 151 segg. gli AA trattano le corporazioni. La questione se il *κοινὸν τῆς κώμης* fosse persona giuridica è discussa. Non credo che in senso stretto lo fosse. Una responsabilità solidale degli abitanti del villaggio, come *ἀλληλέγγυοι*, esiste per le tasse, per le liturgie e in genere per tutti gli obblighi verso lo Stato, come si rileva dal sistema fiscale dei *μεϱισμοί*. Esiste naturalmente anche una organizzazione politica del villaggio, ma è molto probabile che

il diritto greco-egizio (come quello tedesco medioevale) si sia fermato a metà strada e non sia arrivato a considerare il villaggio staccato dai suoi membri. Il concetto di persona giuridica in diritto romano si è sviluppato durante l'impero coi *municipia* e poi si è esteso alle corporazioni dando ad esse statuti simili a quelli dei municipii. Solo dopo M. Aurelio sembra che a tutte le associazioni autorizzate (*quibus coire licet*) fosse riconosciuta personalità giuridica senza particolare concessione. In Egitto la costituzione dei *κοινά* ha ragioni prevalentemente fiscali. *I πρωτοκωμῆται*, gli *κτήτορες*, i *γεωργοί* nell' ambito stesso del villaggio costituiscono consorzi.

Alle corporazioni di mestieri gli AA. dedicano poco più di una pagina (p. 154 seg.). Lo scopo delle corporazioni era essenzialmente quello di ripartire le imposte fra i membri e di ripartire equamente le prestazioni allo Stato. In altri termini, le corporazioni in Egitto si sono formate per la pressione dello Stato e non hanno mai avuto funzioni politiche analoghe a quelle delle corporazioni medioevali. A questo argomento dedico una parte di un saggio « *Aurum coronarium, a. negotiatorum* e *capitatio* in Egitto » scritto nel 1944 e tuttora inedito.

A pp. 155-163 gli AA. studiano i trasporti e primo di tutti il trasporto del grano dall' interno dell' Egitto ad Alessandria e da Alessandria a Costantinopoli. I dati più importanti si traggono dal *C. Th.* e dal *C. Just.*; i papiri forniscono solo particolari in più, relativi al trasporto per terra e sul Nilo. Ritengo che il pagamento di un denario per modio in Kase *Papyrus Roll* X (318-319) XI-XII (321) e *P. Goodspeed* (343) ai quali non si sa se ravvicinare il frammento dell' Editto di Diocleziano pubblicato da E. Grazer in *TAPA* 71 1940 p. 165 1.23 deve essere calcolato col denario uguale a 1/100 di modio castrense vedi A. Segrè, *Inflation* (*Byzantion* XV 1940/41 p. 279), altrimenti il pagamento di un denario per modio non avrebbe avuto più senso parecchio tempo prima della data del *P. Goodspeed* (Vedi *Byzantion* XV, p. 263).

A pp. 163-167 gli AA. si intrattengono sul servizio postale pubblico e privato.

A pp. 167-172 sono trattati mutui e pegni. Gli AA. adoprano in gran parte gli stessi dati di A. Segrè, *Mutuo e tasso di interesse* (*Atene e Roma*, V, 1924, pp. 119-138). Essi non tengono sufficiente conto dei prestiti in solidi in cui l'interesse è pattuito in miriadi di denari (Vedi *Metrologia*, 1928, pp. 459 e 535 segg.). A p. 168 affermano

che la violenta inflazione dell' età bizantina avesse per effetto una virtuale cancellazione dei debiti, il che è certo esagerato perchè di regola i termini dei mutui erano molto brevi, al massimo di un anno. I termini brevi in tempi normali erano dovuti essenzialmente al divieto dell' anatocismo, in tempo di inflazione si aggiunge anche la preoccupazione del creditore di non perdere per l'inflazione. Spesso nei mutui sono prestati un certo numero di solidi meno un certo numero di silique. Gli AA. suppongono che il mutuatario ricevesse la cifra indicata nel mutuo, x solidi -y silique, e restituisse x solidi. Le y silique sarebbero il pagamento anticipato degli interessi. Questa ipotesi non regge. Nell' età bizantina si conteggia normalmente in solidi meno silique. Gli AA. a p. 169 si accorgono della debolezza della loro ipotesi. Nel *P. Cairo* 67309 (569), 9 solidi ognuno meno 6 silique dànno un interesse di 300 tal. per solido, cioè di 45 miriadi di denari. Se l'interesse è del 12 % il solido può essere calcolato a 4500 miriadi, cifra possibile, perchè nel *P. Oxy.* XVI 1911 (557) il solido è a 5169 miriadi.

Il contratti di vendita con pagamento anticipato o differito diventano frequenti nell' età bizantina e spesso sono di fatto mutui. Non è esatto che, come affermano gli AA., comincino nel III sec. (p. 171), se ne trovano anche nell' età tolemaica. Vedi per l'argomento A. Segrè, *L'obbligazione letterale nel diritto greco e romano*, *Aegyptus*, XXV, 1945, p. 76 e p. 82.

A pp. 172-175 gli AA. trattano le banche pubbliche e private. A pp. 175-194 gli AA. raccolgono i dati sui prezzi dei cereali ed altri cibi, delle vesti, dei manufatti e di merci varie. A pp. 194-198 raccolgono i dati sui salari, a pp. 198-203 i prezzi e gli affitti delle case e a p. 204 dati vari su vendite e affitti di fabbricati. Di tutti i dati sui prezzi i più importanti sono quelli che riguardano i cereali. I prezzi dell' orzo a p. 175 seg. presentano dati che dovrebbero essere in qualche modo commentati. Mentre i prezzi di *P.E.R.* E. 200 (314) di Hermoupolis di 10000 dr. per artaba è eguale a quello di *Harv. St.* LI (1940) p. 44 del 315 d. Cr. in *SB* 7621 di Philadelphia il prezzo di un' artaba di orzo è di 1000 dr. Col corso dell'aureo nel 316 calcolato da me (*Byzantion* XIV p. 250 seg.) a circa 3500 dr. il prezzo dell' orzo sarebbe 1/3 di solido per artaba. L'anno dopo a Philadelphia sarebbe 10 volte più basso. Confrontiamo con questi dati i prezzi del grano raccolti dagli AA. Nel 314 in *P.E.R.* E. 200 a Hermoupolis il grano costa come l'orzo 10000 dr., nel 315 a Philadelphia *SB* 7651 il grano costa 3000 dr. L'orzo e il grano

possono avere presso a poco lo stesso prezzo se si considera l'orzo sgusciato. Il rapporto fra il prezzo dell' orzo e quello del grano altrimenti è di 3 a 5. Il prezzo del grano in base all' Editto di Diocleziano (A. SEGRÈ, *Byzantion*, XV, p. 278 segg.) è di 1 - 2 $^1/_{12}$ solidi per artaba, prezzo assai alto confrontato con quelli dell' età imperiale e dell' età bizantina più tarda. Dai dati del 315 il grano a 3 artabe circa per solido sarebbe comparabile a quello dell' Editto di Diocleziano. In ogni modo per l'Egitto sarebbe un prezzo alto mentre il prezzo del SB 7621 (315) più di tre volte più basso, sarebbe un prezzo che corrisponderebbe a quello dell' età bizantina più tarda e per il principio del IV secolo sarebbe un prezzo basso. Se le letture dei testi sono corrette, o si dovrebbe supporre forti sbalzi nei prezzi o una moneta di conto diversa. Per contro nel *P. O.* 85 (338) i prezzi del grano a 24 talenti per artaba e dell' orzo a 13 talenti e 500 dr. per artaba stanno in un rapporto assai vicino a quello solito di 5 a 3. La nota degli AA. a p. 177 e il dato sul prezzo dell' orzo a p. 176 sono dovuti ad un equivoco degli AA. già da me segnalato nella recensione a West and Johnson, *Currency in Roman and Byzantine Egypt*, Princeton, 1944, in *Aegyptus* XXVII, 1947, p. 229. I prezzi del vino e dell' olio a p. 178 segg. oscillano molto di più di quelli del grano, dato che la qualità della merce qui incide fortemente sul prezzo e che si tratta di prodotti con prezzi per loro natura molto più oscillanti di quelli del grano. Per di più per i liquidi molto spesso non si conoscono esattamente i valori delle misure di capacità.

A pp. 205-214 gli AA. si occupano del bestiame in Egitto nell' età bizantina. *Ὄρνιθες* e *ὀρνίθια* nei papiri bizantini sono le galline, come in greco moderno. A pp. 212-214 gli AA. raccolgono i dati sui prezzi del bestiame. A p. 206 gli AA. suppongono che la tassa per il trasporto del grano di 50 denari per arura per il terreno seminativo e di 160 denari per arura per il terreno a pascolo sia regolata in modo da impedire lo sviluppo dei terreni a pascolo. Non credo che dai dati Egiziani del principio del IV secolo si possa inferire uno sviluppo dei terreni a pascolo a detrimento di quelli seminativi. In terreni a pascolo possono essere più redditizi di quelli seminativi, specie se si tratta di pascoli irrigui.

Il VI capitolo del libro (pp. 215-229) è dedicato allo studio dell' organizzazione militare dell' Egitto bizantino. Gli AA. si servono principalmente di Maspero, *L'organisation militaire de l'Égypte Byzantine*, e dei lavori di Wilcken e di G. Rouillard. La lettura

del *P. Lips.* 62 col. II 1 21 è *ἀπὸ λόγου χρυσοῦ ἀρουρα[τί]ονος*, cfr. *P. Cairo* 67239 (529-30) pg. II 1 9 *πάσης τῆς ἀρουρατίονος τῆς αὐτῆς κώμης* (vedi A. SEGRÈ, *Jugatio and Capitatio*, in *Traditio*, III, 1945 p. 108 n. 37). Per *l'aurum tironicum* vedi alcune mie osservazioni in *Annona civica and annona militaris*, *Byzantion* XVI 1943 p. 418 segg. L'Annona militare è trattata dagli AA. a p. 218-229. Lo stesso tema è trattato da me in *Byzantion* XVI 1943 pp. 406-444.

A p. 230 gli AA. iniziano lo studio del sistema fiscale bizantino coll' esame del noto editto di Optato del 297 col quale si introduce in Egitto un' *aruratio*, parallela alla *jugatio* delle altre parti dell' impero. L'*aruratio* è una imposta fondiaria che fissa una volta tanto l'imposta per ogni arura tenendo conto delle culture e della qualità del suolo e un tanto di *capitatio* per la popolazione rurale con esenzioni per un' età minima e massima. Non abbiamo dati che stabiliscano una formula del censo che tenga conto della qualità del terreno. La contribuzione per l'*ἐμβολή* del *P. O.* 2113 (316) può forse dare un' idea della formula egiziana del censo, ma le contribuzioni sono talmente basse che non era necessario di tener conto oltre che delle culture anche della qualità dei terreni. (Vedi A. SEGRÈ, *Jugatio and Capitatio*, Traditio III 1945, p. 108 segg.).

I dati di *Hist. Eccl.* II 13 dai quali risulta una distribuzione di 80000 pani al giorno a Costantinopoli nel 342 pari a circa mille artabe di grano e gli altri dati raccolti dagli AA. a p. 235 non servono a dare un' idea dei quantitativi di grano mandati dall' Egitto a Costantinopoli. L'unico dato sicuro che abbiamo è quello dell' Editto XII Giustiniano che ci dice che l'Egitto mandava a Costantinopoli 8 milioni di artabe di grano all' anno. Per altri dati assai congetturali vedi A. Segrè *Traditio* III p. 401 segg. Per l'economia Egiziana sarebbe importante di poter stabilire quanto del grano fosse comprato e quanto esatto come imposta. Le cifre del *C. Th.* XIV 16 3 (434) *C. J.* XI 24 2 riportati dagli AA. che fissano una cifra di 500 libbre d'oro, nel 409, aumentate a 611 nel 434 per l'acquisto del grano per l'annona di Costantinopoli corrispondono a circa mezzo millione di artabe di grano. Questi dati però non bastano davvero a stabilire quanto grano fosse comprato ad Alessandria e quanto semplicemente riscosso come imposta e passato all' annona di Costantinopoli.

In base al registro delle tasse di Antaioupolis *P. Cairo* 67057 dell' età di Giustiniano, gli AA. calcolano che un tributo di 8 mi-

lioni di artabe a Costantinopoli avrebbe richiesto 6400000 arure di terreno. Il calcolo presuppone che ogni arura avrebbe pagato un tributo di 1 1/4 artabe di grano. Il calcolo dell' area coltivata in Egitto nel 1882 secondo Barois, *Irrigation en Égypte* tradotto in inglese da Miller 1889, a p. 32, è di 1320000 ettari. Questa è la cifra che corrisponde quasi esattamente a 6400000 arure. Il calcolo degli AA. a p. 236 n. 31 è viziato dall' aver essi assunto l'arura come in quadrato di 100 piedi di lato di 525 mm. invece che di 96 piedi di 463, 8 mm. Vedi *Metrologia* p. 100. Non abbiamo dati per poter fissare quello che può essere stato il contributo medio per arura nell' età bizantina. Credo che il contributo di un' artaba e poco più per arura si possa meglio inferire dai dati dell' età imperiale relativi all' imposta sulle terre catecìche e private che in base agli sporadici dati dell' età bizantina. Poichè l'Egitto al tempo di Augusto forniva 6 milioni di artabe di grano e il registro di Antaioupolis dà una media di imposta apparentemente più bassa di quella del tempo dei Romani, secondo gli AA. (p. 240) nell' età bizantina l'area coltivabile in Egitto era aumentata. Siccome poi la popolazione dell' Egitto pagava continuamente imposte in oro gli AA. suppongono che agli Egiziani rimaneva sempre denaro sufficiente oltre quello che serviva loro per vivere. Da questo essi concludono che nonostante l'oppressione fiscale nell' età bizantina la condizione dei contadini era probabilmente migliore che in ogni altro periodo della loro storia. Non ci sentiamo di sottoscrivere a questi ragionamenti. In paesi in condizioni economiche come quelle dell' Egitto il criterio più ragionevole per misurarne la prosperità è quello demografico. In Egitto i mezzi di pura sussistenza determinavano l'ammontare della popolazione. I dati demografici dell' Egitto antico non bastano neppure per congetture. Si può solo ritenere con una certa ragionevolezza che dopo passato il periodo critico della fine del III secolo e di parte notevole del IV le condizioni dell' Egitto si fossero stabilizzate a un livello più alto di quello del periodo da Diocleziano a Costantino. Questo punto di vista era da me sostenuto in *Circolazione monetaria e prezzi nel mondo antico* (1922), dove però, studiando la circolazione monetaria, davo una importanza forse esagerata al problema dell' inflazione (vedi A. Segrè, *Byzantion*, XV, 1940/41, p. 162).

A pp. 240-49 gli AA. esaminano le addizionali delle tasse in natura. Essi raccolgono vari dati, ma le diversità delle pratiche nelle varie regioni e nelle varie epoche non dànno la possibilità di giun-

gere a risultati concludenti. A pp. 249-54 gli AA. studiano gli alimonia delle città egiziane e delle chiese. Procopio (*Anecdota* XXVI 41) riporta che l'Augustale Efesto confiscò l'alimonia di Alessandria che allora ammontava a 2.000.000 medimni. Se i medimni sono medimni alessandrini corrispondevano a 2.400.000 artabe cioè a poco meno di un terzo del grano mandato dall' Egitto a Constantinopoli, e corrispondono all' approvvigianamento di poco più di 100.000 persone mentre secondo Leonzio di Napoli, c. 2, circa 50 anni dopo, il numero dei poveri di Alessandria è calcolato a 7500 da Giovanni l'Elemosiniere. Secondo gli AA., p. 252, non appare che nel IV-V secolo la chiesa in Egitto avvesse aiuti finanziari dal Governo come nel VI secolo.

A pp. 254-259 gli AA. studiano le imposte fondiarie in denaro. Nel P. Lips, 62 col. II, 1 21 di Hermoupolis (385) una ricevuta di 720 solidi *ἀπὸ λόγου ἀρουρα[τί]ονος διγραμμ... τῆς ιβ' ἰνδικτίονος* che si intende due scrupoli d'oro ; però l'*aruratio* rende piuttosto perplessi perché due scrupoli d'oro corrispondono a circa 5 artabe di grano, cifra certo troppo elevata come *aruratio* (Vedi A. SEGRÈ, *Traditio*, III, 1945, p. 108, n. 37, e p. 122). A p. 256 gli AA. esaminano il *P. O.* 1905 che essi attribuiscono cogli edd. alla fine del IV sec. - principio del V, ma che credo debba attribuirsi a una data assai vicina al 370 (*Byzantion* XVI 2 1942/43, p. 418 n. 41). A pp. 259-264 gli AA. studiano vari documenti relativi alle imposte fondiarie del V-VI sec. senza poter arrivare a conclusioni. I materiali di cui disponiamo, per quanto abbondanti, sono di difficile elaborazione.

A pp. 259-264 gli AA. studiano la *capitatio* bizantina. Come è noto, l'editto di Optato del 297 introduce la *capitatio* per la popolazione agricola. Le osservazioni che farei a questi capitolo discendono dalla mia trattazione in *Traditio* III pp. 100-106, 114-121. Gli AA. concordano con me (p. 260) che l'*ἐπικεφάλαιον πόλεως* dei primi anni del IV sec. ad Oxyrhynchos non si riferisce alla popolazione della città, ma ai plebei rustici che vivono entro di essa. Non credo per contro che la *capitatio* bizantina sia stata abolita perché l'inflazione la riduceva continuamente. Questa imposta secondo me si è poi fusa con una imposta sui mestieri riscossa come *capitatio*, ma di questo tratto nel saggio inedito sull' *aurum coronarium aurum negotiatorum* e *capitatio*, nel quale tratto anche gli argomenti relativi alla imposizione delle tasse studiati dagli AA. a pp. 265-269. A p. 269-288 gli AA. studiano le tasse del VI sec.

La raccolta dei materiali però non sembra abbia permesso agli AA. di andare più avanti di quanto avvevano visto nella maggior parte dei casi gli Edd. dei testi. A pp. 289-297 gli AA. studiano le varie *sportulae* che si riscontrano nei testi bizantini. A pp. 297-321 gli AA. raccolgono in ordine alfabetico varie tasse di varie specie. Il *SB* 7668, citato dagli AA. a p. 298, è stato frainteso da E. P. Wegener *Four Papyri of the Bodleyan Library*, *Mnemosine* III 1936 p. 238 segg. L'errore della lettura si è conservato in *SB* 7668. Il testo va letto *ὑπὲρ λόγου ἐργασίας* e non *ἐγγαρίου* = *ἀγγαρίου*. Cadono quindi le osservazioni degli AA. a p. 298. A p. 298 non mi persuade l'interpretazione degli AA. del *PSI* 965, che secondo loro si riferirebbe a una tassa del 12 1/2 % sulle vendite. L'impossibilità di questa interpretazione risulta dal *P. Oslo* III 83 e *P. Ryl.* inv. 650. Gli AA. propongono l'integrazione del P. Oslo III 83 11. 11-12 *τῶν ἑκατ]ὸν δὲ νούμμων εἰς δώδεκα ἥμισυ Ἀττικὰς* [considerando il *nummus* come il denario equivalente al tetradrammo egiziano equivalente alla dramma attica ; essi dicono si avrebbe qualcosa di molto simile a una tassa del 12 1/2 % o l'*octava* del *C. Just.* IV 61 7-8 (366-381) che figura come il dazio dovuto in questo periodo. Dai testi da me esaminati in *Byzantion* XV 1940/41 pp. 252 segg. si vede che *nummus* non vuol dir mai denario. Inoltre non sembra verosimile che nello stesso rigo del testo il denario si chiamasse ora *nummus* e ora dramma attica. Oltre a tutto, il testo sembra *]ων δὲ νούμμων* e non *]ον δὲ νούμμων* come propongono gli AA. Il cap. 11 relativo alle liturgie e agli onori (pp. 321-333) si basa su Oertel, *Liturgie*, del 1917. Gli AA. danno un breve sunto del lavoro di Oertel aggiornandolo coi più recenti materiali.

Il libro si chiude con una bibliografia (pp. 333-335) piuttosto sommaria. Non sono citate le opere di Gelzer che, per quanto scritte una quarantina di anni fa, sono sempre istruttive perchè meditate. Non è citato A. Segrè, *Byzantine Colonate*, *Traditio* IV (1947) pp. 103-133, mentre per contro sono citati come importanti scritti che certo non lo sono.

Il libro di Johnson e West è certamente utile ai papirologi per la raccolta di materiali, e per questo dobbiamo essere grati agli AA.

A. Segrè.

G. Ostrogorskij, *Pronija*, prilog istorii feudalizma u Vizantiji i u Južnoslovenskim zemljama. (*Srpska Akademija Nauka, posebna izdanja, Knjiga* CLXXVI = Vizantološki Institut, Knjiga 1) Beograd, 1951, 200 pages, y compris un excellent index pp. 177-186 et un résumé en allemand [*Das Pronoia-System*, Ein Beitrag zur Geschichte des Feudalismus in Byzanz und den südslavischen Ländern, pp. 187 à 200].

M. Georges Ostrogorskij porte partout la clarté. Aussi est-on heureux de le voir aborder une des questions les plus épineuses de l'histoire externe comme de l'histoire interne de Byzance, celle de la *pronoia*, que les travaux antérieurs, ceux de F. J. Uspenskij, A. Maïkov, V. Makušev, St. Novaković, P. Mutafčiev n'avaient pas entièrement élucidée. En particulier, le dernier cité, P. Mutafčiev, mort récemment, en niant le caractère principalement militaire de l'institution, avait fait reculer, plutôt que progresser, l'étude de la *πρόνοια* à Byzance et chez les Slaves du Sud.

De quoi s'agit-il, en effet? De ceci, très exactement. Lorsque les Croisés, au XIIIe siècle, se partagèrent l'empire byzantin, ils n'eurent à aucun moment, ni nulle part, conscience d'une différence essentielle de structure sociale entre Occident et Orient. Ils considérèrent comme les « pairs » des féodaux francs les seigneurs grecs du type de Léon Sgouros, par exemple, ce qui prouve que, sous les Comnènes, les grands personnages auxquels les empereurs avaient donné des terres en échange de prestations militaires faisaient office de vassaux. Or, ces apanages territoriaux sont désignés sous le nom de *πρόνοια*. M. Ostrogorskij a raison de dire : « Entre la *πρόνοια* byzantine et le fief occidental il n'existait en réalité aucune différence essentielle. La Chronique de Morée, en particulier, montre bien que *πρόνοια* et fief sont des concepts identiques. Du côté byzantin, les *προνοιάριοι* représentent la seule puissance avec laquelle les conquérants doivent vraiment compter. La résistance aux Latins dura aussi longtemps qu'elle fut menée par les *προνοιάριοι*. Ceux-ci ne se soumirent aux envahisseurs que lorsqu'on les confirma dans la possession de leurs biens de pronoïaires ; mais cette confirmation accordée, ils acceptèrent facilement le nouveau régime. Tout était sous le signe des fiefs de *πρόνοια*, les Latins s'efforçant d'en acquérir le plus possible, les Grecs, d'en garder le plus qu'ils pouvaient. » M. Ostrogorskij nous dit encore : « Le système de la *πρόνοια* a joué aussi un rôle considérable dans les domaines restés sous la domination by-

zantine. Cela est prouvé aussi bien par les nombreuses indications qu'on trouve dans les documents de l'empire de Nicée que dans ceux (beaucoup moins nombreux mais très caractéristiques) des domaines du Despotat d'Épire. A côté des pronoïaires byzantins qualifiés de *στρατιῶται*, qu'on trouve dans les provinces gouvernées par les Occidentaux, on rencontre aussi, dans l'empire de Nicée, des seigneurs d'Occident, chevaliers ayant pris service dans l'armée byzantine et pourvus de fiefs dans le pays. Ainsi les documents du monastère de la *Λεμβιώτισσα* près de Smyrne nous parlent d'un pronoïaire du nom de Syrgares, voisin très gênant des moines et qualifié de *λίζιος καβαλλάριος* de l'Empereur... Tous ces pronoïaires, les indigènes comme les immigrés, appartiennent à la couche supérieure de la société, à celle des féodaux. Tous sont propriétaires de terres plus ou moins étendues, qu'ils tiennent à condition de servir par les armes. Outre des terres, le pronoïaire reçoit aussi des pêcheries (Anne Comnène dit que son père « a distribué des *πρόνοιαι* sur terre et sur mer »).

Avant d'aborder l'histoire de l'institution chez les Slaves du Sud (le plus ancien document qui en parle est un acte du roi Milutin pour le monastère de S. Georges Gorgos près de Skoplje de l'année 1299-1300, et il s'agit d'une *πρόνοια* d'origine byzantine, c'est à dire octroyée par un empereur de Byzance et confirmée par le monarque serbe), examinons les diverses thèses en présence pour nous rendre compte de la *πρόνοια* byzantine. Qu'elle ait été, à l'époque des Comnènes, essentiellement une donation de terres, avec cession de droits régaliens sur ces terres, à charge pour le bénéficiaire de fournir des troupes à l'empereur, voilà ce qui paraît évident, et ce caractère de fief militaire se marquera de plus en plus en pays serbe à partir du XIVe siècle.

Comment se fait-il, dans ces conditions, que feu Mutafčiev ait pu soutenir sérieusement « que l'association avec le service militaire n'est pas une caractéristique essentielle du système byzantin de la *πρόνοια* »?

C'est que, dans certains cas, il résulte des documents qu'un pronoïaire n'est pas astreint au service militaire. Mais ces cas, peu nombreux, appartiennent à la courte période pendant laquelle l'institution se développe, acquiert ses traits essentiels et qui dureront. Cette première période va du règne de Constantin Monomaque (1042-1055) à celui d'Alexis Comnène. La première *πρόνοια* que nous connaissions est celle du Monastère des Manganes,

donnée par le Monomaque au célèbre homme d'État et savant, Constantin Lichoudès (SKYLITZÈS-CÉDRÉNUS II, 645, 1 ; ZONARAS III, 657, 7), favori de l'empereur, auquel celui-ci cédait l'« administration » (car *πρόνοια* = *οἰκονομία*) du monastère, avec ses revenus. Et d'après Attaliate (200, 22), le logothète Nikephoritzès, le tout-puissant favori de Michel VII Dukas (1071-1089) conférait titres honorifiques et *πρόνοιαι* à toutes ses créatures contre bon paiement, cela va de soi.

Il est évident qu'il ne peut s'agir ici d'obligations militaires. Kekaumenos, auquel rien de militaire n'est étranger, est absolument muet sur la *πρόνοια*...

Quand donc la *πρόνοια* prend-elle l'aspect, qui demeurera classique, d'un fief militaire, obligeant son bénéficiaire au service armé? Ici nous avons un texte précis : sous les Comnènes, et plus particulièrement sous Manuel Comnène, nous dit Nicétas Choniate, qui décrit le système (p. 272, 3 sqq. Bonn) dans un passage classique. Manuel Comnène octroyait des *πρόνοιαι* aux personnages éminents qui s'engageaient à fournir des troupes à l'Empereur : ces *πρόνοιαι* consistaient en terres fertiles peuplées de paysans attachés au sol ; ces paysans étaient sous la dépendance absolue et exclusive de leur nouveau maître. Nicétas reconnaît que ce système était antérieur à Manuel Comnène, que « ses prédécesseurs » l'avaient déjà employé ; mais il insiste sur ce point que si, précédemment, la *πρόνοια* avait été une récompense de services militaires antérieurs, désormais elle était comme le gage (ou l'obligation) de prestations nouvelles.

Texte éloquent, mais que les pièces d'archives ne confirmaient guère. C'est seulement depuis la publication des *Actes de Lavra* (I, 1937) par G. Rouillard et P. Collomp que nous pouvons le vérifier (*Actes*, n° 57). Les moines de Lavra rappellent leurs anciennes querelles (antérieures à un arrangement de 1119) avec trois *στρατιῶται* bénéficiaires d'une *πρόνοια* qui, en 1162, avait passé, mais non par droit d'héritage, à un certain Pankratios Anemas. M. Ostrogorskij en déduit 1° que les *στρατιῶται* avaient reçu leur fief d'Alexis Comnène ; 2° que *στρατιῶται*, ce qui est confirmé par d'autres textes, était le nom officiel des pronoïaires ; 3° que, depuis la dynastie des Comnènes, il y a un rapport étroit entre *πρόνοια* et service militaire.

Nous pouvons à présent replacer l'évolution de la *πρόνοια* dans son cadre historique — et nous garder d'une confusion très commune,

produite par l'usage du terme de *στρατιώτης*. Il n'y a aucun rapport génétique entre les *πρόνοιαι* et les « biens de soldats », les propriétés des soldats-paysans qui, à l'époque macédonienne, malgré tous les efforts du gouvernement, furent absorbés par les grandes familles « militaires » d'Asie Mineure et de Thrace. Et M. Ostrogorskij a raison de dire que, tandis que les petites propriétés militaires furent à la base de la force byzantine à son apogée, les *πρόνοιαι* sont devenues un des éléments et une des causes de sa décadence. Après avoir été accordées, sous les épigones de la dynastie macédonienne, à l'aristocratie des hauts fonctionnaires en lutte avec les généraux latifondiaires, elles ont été données en masse, sous les Comnènes, à ces derniers. Ajoutons que Manuel Comnène, en généralisant ce dernier système, s'inspira des mœurs féodales de l'Occident, et créa, dans l'empire, cette artistocratie vraiment féodale, qui donna au XIIIe siècle à la société byzantine, une structure qui la fit ressembler, d'une manière frappante, à celle de la société occidentale. Telle est, en bref, la réponse à la vieille question : « Y eut-il, à Byzance, une féodalité ? » La réponse, on le voit, est affirmative. *Στρατιώτης*, dans les textes cités, équivaut au latin *miles*, au sens féodal du mot.

Il va de soi, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'à partir du XIIIe siècle, l'assimilation de la *πρόνοια* byzantine au fief à l'occidentale, ne cesse de progresser. Le *προνοιάριος* devient de plus en plus le maître et seigneur de sa terre et de ses hommes. Les biens accordés à titre de *πρόνοια* jouissent, comme d'autres propriétés privilégiées, d'une immunité et d'une autonomie de plus en plus grandes vis-à-vis de l'État. Mais il n'est pas encore question d'hérédité pour les *προνοιάριοι*. L'affaiblissement progressif du gouvernement central devait engendrer, comme en Occident, cette conséquence extrême du système. Le premier texte vraiment classique sur la *πρόνοια* est celui de Nicétas Choniate que nous avons cité plus haut. En voici un second, celui de Pachymère, qui dit (I, 97) que Michel VIII Paléologue rendit immortelles les *πρόνοιαι* données jusqu'alors à vie : *τοὺς μὲν καθημεριναῖς φιλοτιμίαις ὤφελλε καὶ χρυσοβούλλοις τὰ ὑπεσχημένα τούτοις ἐπλήρου καὶ πρὸς τὸ μέλλον εὐθυμοτέρους καθίστα, ὡς ἀθανάτους τὰς τῆς ζωῆς προνοίας καὶ τὰ διδόμενα σιτηρέσια τοῖς παισὶν ἕξοντας.* Et, bien entendu, les *πρόνοιαι* se multiplient. Pour le XIVe siècle, nous possédons une grande quantité de documents où l'empereur, à la demande des bénéficiaires, confirme et constate que les terres,

accordées *κατὰ λόγον προνοίας*, leur sont maintenant concédées *κατὰ λόγον γονικότητος*. Hérédité, est-ce à dire propriété privée, allodiale? On l'a pensé, mais M. Ostrogorskij estime que, même dans cette nouvelle phase, ces fiefs héréditaires sont loin d'être des alleuds. Le *προνοιάριος* et ses héritiers ont désormais le droit d'apporter à leur domaine des améliorations, *βελτιώσεις*, mais ils n'ont pas celui d'aliéner la *πρόνοια*, ni par don ni par vente, ni par legs en faveur d'autres que ses héritiers légitimes et mâles, capables de se charger des obligations, surtout militaires, du *προνοιάριος*. Ainsi, l'un des caractères de la *πρόνοια* est son inaliénabilité. Et le gouvernement s'efforce, comme autrefois en faveur de la petite propriété militaire, d'empêcher toute aliénation des terres qui constituaient la base de l'organisation militaire.

C'est que les *προνοιάριοι* étaient des hommes de confiance auxquels on sacrifiait volontiers, malgré les protestations de l'Église, les propriétés monastiques dont le rendement pour la défense militaire était naturellement faible. Il faut citer ici deux textes capitaux.

Après la bataille de la Maritza et la mort d'Uglješa (1371), l'empereur byzantin enlève à tous les monastères de l'Athos, comme aux autres couvents de l'Empire, la moitié de leurs possessions, pour les attribuer à des *προνοιάριοι*, à titre provisoire il est vrai. Mais en décembre 1408, Manuel II Paléologue constate que, la situation générale ayant empiré, il n'est pas question de revenir sur la mesure prise en 1371, mais qu'il importe, au contraire, de l'étendre et de la généraliser. Et un acte de Dochiariou de mai 1409 stipule que, même sur les terres qui demeurent propriété de couvents, les taxes principales seront payées désormais à des *προνοιάριοι*.

Est-il besoin de dire que le système de la *πρόνοια* a duré à Byzance jusqu'à la fin de l'Empire? En Morée, Georges Gémiste Pléthon et ses fils se voient accorder, par des chrysobulles et des argyrobulles, de nombreuses *πρόνοιαι* à propos desquelles on peut dire que le tout dernier pas est franchi vers la féodalité à l'occidentale. L'hérédité est depuis longtemps acquise, mais Gémiste Pléthon et ses fils sont plus que des propriétaires de fait. Ce sont aussi des seigneurs territoriaux, donc des vassaux presque indépendants avec, bien entendu, l'obligation du service militaire, cette clause demeurant obligatoire et étant indissolublement liée à l'exercice de tous les droits du *προνοιάριος*.

La πρόνοια en Serbie.

Le premier document est dû au roi Milutin de l'an 1299-1300 et délivré au monastère de St-Georges Gorgos près de Skoplje (cf. *Byzantion*, III, p. 512). Parmi les donations faites à ce couvent figure la Царска прония d'un certain Dragota, laquelle est évidemment d'origine byzantine, puisque le roi venait de s'emparer de la région. D'ailleurs, ce n'était plus Dragota, mais son beau-fils Manota, qui était le bénéficiaire de cette *πρόνοια* ; et c'est Manota, qui, pour ne pas perdre la dot qu'il tenait de son beau-père, ьстна прикия, entre au service du couvent et s'engage à lui prêter le service militaire оу воиничьски законь ; il en sera de même de ses fils et petits-fils. Dans ce document, le roi serbe, d'une manière absolument conforme à la doctrine byzantine, marque très fortement pourquoi il a pu disposer de la terre de Dragota : c'est que ce n'était pas une propriété héréditaire, баштина, de Dragota, mais une царска прония c'est-à-dire une propriété de l'État, dont le souverain peut disposer comme bon lui semble, ce qui n'empêche nullement la transmission héréditaire du bénéfice. Quant au devoir du *προνοιάριος*, il consiste dans le service armé, mais, et c'est le seul trait nouveau, *le service est prêté au couvent et non pas à l'État* (1).

Dans l'empire de Dušan le système de la *πρόνοια* était si répandu que le § 68 du célèbre Code qui prétend déterminer les devoirs de tous les serfs envers leur seigneur, en fait n'envisage que les serfs qui vivent sur les *πρόνοιαι*. Mais tandis qu'à Byzance le revenu féodal du *προνοιάριος* était payé en argent, en Serbie par contre, à part « l'hyperpre royal » dû par le *προνοιάριος* à l'État, celui-ci exigeait de ses paysans surtout la corvée (deux jours de travail par semaine pendant toute l'année et plus souvent pendant la récolte).

La *πρόνοια* ne mourut pas avec le grand empire de Dušan. Des documents émanés de son demi-frère Siniša (1361) l'attestent en Épire, comme des documents du despote Uglješa (1369) l'attestent en Macédoine orientale. Un document inédit de Raguse (14 mars 1447) nous apprend que le despote Georges Branković a permis aux

(1) M. Michel Lascaris estime qu'en fait, ce service militaire était racheté, remplacé par une rente en argent ou en nature. Le même savant a identifié très heureusement Dragota et Manota. Voir plus loin, p. 265-266.

citoyens de cette ville la saisie des biens fonds de leurs débiteurs serbes, mais à l'exception des domaines constituant des *πρόνοιαι*, lesquels ne sont pas la propriété privée du *προνοιάριος* mais sont à la disposition absolue du souverain : *e che la soa Signoria possa far de tal caxe e possession, date in pronia, ogni so voler.*

Mais pour la question si controversée de la transmission héréditaire ou non de la *πρόνοια* en Serbie (cf. TARANOVSKI, *Istorija srpskog prava*, I, p. 36 et III, pp. 119-120) le document décisif versé au débat est celui publié par M. LASCARIS, *Byzantinoslavica*, VI, pp. 184-185 et analysé dans *Byzantion*, XII, p. 678. Le 4 décembre 1457, le despote Lazare Branković octroie à son trésorier Radoslav à titre de *πρόνοια* trois villages et dispose qu'après sa mort ou bien au cas où il entrerait dans un couvent, ces villages passeraient à ses neveux « afin qu'ils les tiennent en *πρόνοια* et par conséquent servent et prêtent le service de guerre comme les autres *προνοιάριοι* ».

La πρόνοια, en Bosnie, se transforme en baština.

Nous avons saisi en quelque sorte sur le vif la transformation de la *πρόνοια* byzantine en institution serbe dans l'acte de Milutin pour Saint-Georges de Skoplje en 1299-1300. Nous allons voir maintenant le dernier et le plus riche des *προνοιάριοι* serbes que nous connaissons, le logothète Étienne Ratković, qui tenait en *πρόνοια* plus de trente villages, passer au service du roi de Bosnie Étienne Tomaš, lequel, par un document du 14 octobre 1458, lui confirme la tenure de tous les villages qui lui avaient été octroyés par les despotes de Serbie, pour lui et ses descendants masculins et féminins, « pour l'éternité », *mais comme baština* ! Grande faveur, dira-t-on, mais elle s'imposait pour ainsi dire au nouveau souverain, car la Bosnie ignorait le système de la *πρόνοια*. Non seulement Étienne Ratković se voit autorisé à donner ses biens à l'Église, à les vendre, à les engager, à les constituer en dot, bref à faire ce qu'aucun *προνοιάριος*, byzantin ou serbe, n'avait jamais été autorisé à faire, mais voici le comble : Étienne Ratković et ses héritiers sont *exemptés de tout devoir militaire, même s'il s'agit de la guerre contre les Turcs !*

Ici se marque de la manière la plus frappante la différence d'esprit qui, malgré toutes les ressemblances, continue à exister entre Byzance et les Serbes, d'une part, et d'autre part, l'Occident féodal (Occident auquel se rattache la Bosnie). Car c'est seulement

si le roi lui-même, en personne, entrait en campagne qu'Étienne Ratković devait le suivre avec ses troupes. C'est le lien de fidélité entre suzerain et vassal, reposant sur un libre accord mutuel, qui s'oppose ici à la notion des devoirs du sujet envers le souverain, caractéristique de Byzance et de l'empire de Dušan.

Ainsi le seul *προνοιάριος* qu'on trouve en Bosnie est un *προνοιάριος* serbe et en passant au service de la Bosnie il cesse d'être *προνοιάριος* !

La πρόνοια dans la Zeta.

Nous ne connaissons la *πρόνοια* dans ce pays qu'à l'époque vénitienne. Mais il résulte des sources vénitiennes elles-mêmes que la *πρόνοια* y était d'ancienne tradition et que le gouvernement vénitien n'avait fait que consacrer une institution préexistante. Car nos textes datés du début du xve siècle se réfèrent aux us et coutumes de l'époque précédente et exigent des *προνοιάριοι* de la région de Skadar les mêmes services auxquels ils étaient astreints précédemment. Les *προνοιάριοι* et leurs biens sont justiciables du Grand Conseil de Venise et c'est ce Grand Conseil qui, comme les souverains byzantins et serbes, accorde ou retire le bénéfice. Les *προνοιάριοι* se recrutent parmi la noblesse locale pour qui l'octroi d'une *πρόνοια* est la récompense de la fidélité à la Sérénissime République. En fait la domination vénitienne s'appuie sur les *προνοιάριοι*, dont le loyalisme était indispensable à la République. Mais le système le plus efficace se heurte à l'écueil de toutes les constitutions et de toutes les institutions, qu'on l'appelle crise de confiance, désaffection, manque de conscience dans la manière de servir. La Sérénissime se plaint, dans un document de 1419, des pronoïaires « qui habent certas obligationes, quas minime observant ». Il est vrai que Venise en demandait trop, et l'énormité de ses exigences financières, sans aucun rapport avec les redevances minimes de l'époque classique, suffit à expliquer ces doléances officielles. Mais l'institution était souple et résistante et dans la Zeta du Nord, elle a survécu à la domination vénitienne, puisqu'on la trouve encore à la fin du xve siècle sous les Crnojevići du Monténégro.

Corfou, le 25 août 1951. H. G. et Michel Lascaris.

P.S. — Voici la table des chapitres qui composent ce lumineux mémoire, qu'avec l'autorisation de l'auteur, M. H. Grégoire a commencé à traduire en français.

1. Introduction (pp. 1-5) contenant un historique du problème, rendant hommage à l'exactitude foncière des travaux d'Uspenskij et critiquant la thèse de Mutafčiev, lequel n'a pas vu que les *πρόνοιαι* sans obligation militaire sont toutes de l'époque où, vers la fin de la dynastie macédonienne, les empereurs accordaient des apanages fonciers et autres rentes à des fonctionnaires *civils* en lutte avec l'aristocratie militaire, c'est-à-dire antérieures à la fixation de l'institution dont le but, depuis les Comnènes, est d'assurer, par l'entremise de grands vassaux, des prestations militaires perdues depuis qu'on a laissé disparaître la classe des *πένητες στρατιῶται*.

2. *Πρόνοιαι* et petites propriétés militaires. Ressemblance apparente, différence radicale (pp. 5-10).

3. Pronoïaires et charisticaires (pp. 13-16).

4. Développement du système au temps de la grande propriété militaire (pp. 16-36).

5. Pronoïaires byzantins sous l'occupation latine (pp. 36-41).

6. Pronoïaires dans l'Empire de Nicée (pp. 41-58).

7. Pronoïaires dans le Despotat d'Épire (pp. 58-61).

8. *Πρόνοια* au temps des premiers Paléologues. Luttes entre les pronoïaires et les monastères (pp. 61-105).

9. *Πρόνοια* à l'époque de l'invasion turque. Les biens des monastères fondés à titre de *πρόνοια* (pp. 105-122).

10. La *πρόνοια* à la veille de la chute de l'empire byzantin. Les pronoïaires administrateurs territoriaux ou vassaux-gouverneurs (pp. 122-127).

11. La *πρόνοια* dans l'empire serbe au Moyen Age (pp. 127-151).

12. La *πρόνοια* dans la Zeta sous la domination vénitienne (pp. 151-176).

Le volume se termine par un index copieux (pp. 177-186).

Ordo Portae, Description grecque de la Porte et de l'armée du sultan Mehmed II, éditée et commentée par Serif Baştav. *Ordo Portae, Görög leírás II. Mehmed szultán Portájáról és hadseregéről.* Budapest, 1947, 43 pp. (Magyar-görög Tanulmányok, *Οὐγγροελθ-ληνικαὶ Μελέται, διευθυνόμεναι ὑπὸ Ἰουλίου* Moravcsik, nº 27). Ed. Pâzmâny Péter Tudományegyetemi Görög Filológiai Intézet. *Πανεπιστημιακὸν Ἰνστιτοῦτον Ἑλληνικῆς Φιλολογίας.*

Ce petit livre, qui constitue la thèse de doctorat de l'auteur, est le résultat des suggestions formulées par M. Moravcsik dans ses excellents *Byzantinoturcica*. Il est composé d'une préface (pp. 3-4), d'un texte du xve siècle, contenant la description grecque de la Porte et de l'armée du sultan Mehmed II, avec traduction française en regard (pp. 6-11), d'un commentaire du texte (pp. 12-35), d'un index des mots grecs (pp. 36-38) et turcs (39-40), d'un résumé en hongrois (pp. 41-42), de la table des matières (p. 43) et d'une planche hors-texte, reproduisant le *fol.* 425^v^ du *ms.* édité.

L'intérêt du texte, publié pour la première fois, d'après le *cod. Par. gr.* 1712, *fol.* 424^v^-426^v^, est double, historique et linguistique.

Dans la préface, l'auteur fixe avec succès, croyons-nous, la date approximative de la composition de l'ouvrage, après 1473 et avant 1481 (et non 1781, comme on l'a imprimé par erreur). Au sujet de l'auteur de cette description, il est dit qu'il reste inconnu. Je suppose que certains éléments linguistiques, dont nous trouvons la survivance dans le grec dialectal actuel, pourraient nous amener à préciser au moins le pays d'origine de l'auteur. Une confrontation avec d'autres textes de la même époque, dans lesquels de semblables éléments sont attestés, pourrait pousser la précision davantage. Ainsi, les formes abrégées du pronom *αὐτός* : *τῶν ἀγαπημένων καὶ φίλων τ ω ς ἀνθρώπων* (7, 19), *τὸ καθολικόν τ ω ς* (8, 35), *οἱ καλύτεροί τ ω ν ε* (8, 35), *μὲ τὰς τέντες τ ω ν ε* (8, 58), *πάραυτα τ ώ σ ε δίδουν* (8, 51) caractérisent les dialectes néo-helléniques de Crète et d'autres îles de la mer Égée, et aussi quelques-uns de l'Asie Mineure (Smyrne, p. ex.) (1). La forme *ἀπέ* de la proposition *ἀπό* : *ἐὰν γυρίζουν ἀπὲ τὴν δύσιν τὰ φουσσάτα*

(1) Voir H. Pernot, *Études de linguistique néo-hellénique...*, Paris, 2 (1946), 155 ; M. Philindas, *Γραμματικὴ τῆς Ρωμαίικης γλώσσας*, Athènes, 1 (1907), 250. Pour le xviie siècle nous trouvons ces formes dans *Dig. Akritas, vers. Oxf.*, vv. 350, 358, 366, 479, 854 et passim.

(10, 80) caractérise aussi quelques dialectes insulaires, micrasiatiques et de Thrace (1). Des formes comme *ῥαβδές* (v. plus loin), la transcription par un *χ* du son turc š (*τσαούχηδες* - čavuš), la syntaxe du cas objet avec nominatif (*ἔχει σηληκτάροι ἑξακόσιοι*) pourraient être significatives à ce point de vue.

Le texte, un des premiers de ce genre, écrit en langue populaire (2) nous donne, si bref qu'il soit, et d'une façon assez abondante, des termes turcs entrés dans le grec byzantin, et montre la façon dont s'est faite leur adaptation phonétique et morphologique à une date assez ancienne pour constituer une base d'observation de leur évolution jusqu'au grec moderne. A ce point de vue il est précieux.

Nous aurions aimé plus d'unité orthographique dans l'édition ; malgré l'effort d'explication, l'auteur ne peut pas nous convaincre, par exemple, qu'il faut écrire la même forme une fois *δύσιν* et l'autre *δύσην*. On ne peut pas non plus admettre aujourd'hui l'introduction dans un texte byzantin d'orthographes comme *ὀγδῶντα*, ni des transcriptions comme *σηληκτάροι*, *καρηπηγήτλεροι*, aussi conventionnelles que les graphies du *ms.* *συλήκταροι* etc., qui ne correspondent ni à la réalité phonétique, ni à une analogie orthographique historiquement justifiée.

Deux corrections que l'auteur introduit dans le texte ne me paraissent pas non plus justifiées.

P. 8, 50 : *Καὶ τῶν 'ἀπεθάνῃ τινὰς ἐξ αὐτοὺς πάραυτα τώσε δίδουν ἀπὸ τοὺς ἀτζαμῆδες εἰς τόπον τοῦ ἀπεθαμένου διὰ νὰ εἶναι πάντοτε σωστοί.* L'éditeur traduit « Si quelqu'un meurt, on remplace immédiatement le décédé ... ». Le *ms.* donne *τον' ἀπεθάνῃ* ; il semble que M. Baştav se soit laissé tromper par l'apostrophe du *ms.* Il faut lire : *καὶ τὸ ν' ἀπεθάνῃ τινὰς ἐξ αὐτούς*, qui signifie : « à la mort, après la mort de quelqu'un d'entre

(1) Voir *Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς*... Athènes, 2 (1939) 414 *a*. *Dig. Akritas, vers. Oxf.*, v. 1699 et passim, nous donne de pareils exemples de Chio, pour le XVIIe s. Pour Chypre voir MACHÉRAS, *Χρον. Κύπρου*, 1, 4 (éd. DAWKINS), XIVe s.

(2) Populaire dans l'acception du terme qu'on doit admettre en ce qui concerne un texte byzantin. A presque toutes les lignes nous trouvons, ici encore, des formes savantes. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner et qualifier de phénomène « bizarre » (p. 13) la forme thucydidéenne *ξυμβάλλει*, ni expliquer comme des phénomènes réguliers dans le grec populaire du temps des hypercorrections comme *ὑποσόν* = *ποσόν*, *ὑποσότητα* = *ποσότητα* (p. 12) etc.

eux ». Il s'agit d'un subjonctif articulé qui n'est qu'un infinitif analysé. L'équivalent de ces deux formes se trouve dans Spanéas (éd. Legrand), v. 119 :

ἂν δύνασαι νὰ εὐεργετῇς καὶ ἂν εὐπορῇς χαρίζειν

Nous trouvons souvent le sens « dès que, après que » de l'infinitif articulé dans les textes byzantins. Cf. *Χρονικὰ Μορέως* (éd. J. Schmitt) *cod. H* 1698 :

καὶ ἀπαύτου ἐκίνησαν κ' ὑπάουν στὸ κάστρο τῆς Κορώνης
κ' ηὗραν τὸ κάστρον ἀχαμνὸν ἀπὸ τειχέα καὶ πύργους.

1698 *τὸ σώσει δὲ τὰ πλευτικὰ τὸν γῦρον τὸ ἐγυρίσαν.*

= à l'arrivée, après qu'ils furent arrivés ; là ou le *cod. P* 1698 donne :

ὡς ἔσωσαν τὰ πλευτικὰ τὸν γῦρον ἐγυρίσαν.

Le même texte *H* 1073 :

Ἐκεῖνοι δὲ οἱ Κορωναῖοι ὅπου ἦσαν εἰς τὸ κάστρον
τὸ ἰδεῖ τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ, τοῦ πολέμου τὸ θάρσος,
ἐλάλησαν κ' ἐζήτησαν συμπάθειον νὰ τοὺς ποιήσουν

= à la vue, après avoir vu.

Dans les Poèmes Prodromiques (éd. Hesseling-Pernot). *cod. g, v.* 50 : *εὐθὺς τὸ βράσειν τὸ θερμὸν λέγει πρὸς τὸ παιδίν του* = immédiatement après que l'eau a bouilli ...

D'ailleurs, lire *τῶν*, comme le propose l'éditeur, c'est-à-dire comprendre le mot comme un génitif partitif, n'aurait aucun sens, puisque vient ensuite *τινὰς ἐξ αὐτῶν* « quelqu'un d'entre eux » ; de plus, un tel emploi de la forme abrégée du pronom *αὐτός* n'est pas connu du grec.

P. 10, 81 : *εἰς τὸ εἶπα ὑπάγει ὁ αὐθέντης τῆς δύσης ἔμπροσθεν.* Le *ms.* donne la graphie *ὕπα* ; l'éditeur, corrigeant le texte, traduit « comme je viens de dire ». Je crois que la leçon du *ms.* est la bonne ; *εἰς τὸ ὕπα* signifie « à l'aller ». Il s'agit ici d'un impératif articulé, qui tient la place d'un substantif post-verbal ; cf. grec mod. : *τὸ ἔμπα καὶ τὸ ἔβγα* = l'entrée et la sortie, *τὸ διάβα* = le passage, *τὸ σῦρε κι ἔλα* = l'aller et retour (1), et pour le grec byzantin *Χρον. Μορέως H* 6699 :

καὶ νὰ κρατοῦν τὰ διάβατα, τὸν τόπον νὰ φυλάττουν ;

B 8347 :

τὰ διάβατα ὅλα ἔπιασαν, τὲς στράτες καὶ κλεισοῦρες,

(1) V. A. Tzartzanos, *Νεοελληνικὴ Σύνταξις*², Athènes 1946, pp. 298-299.

où *διάβατα* est un pluriel de l'impératif substantivé *διάβα*, d'après *πρᾶγμα - πράγματα*. *Θανατικὸν τῆς Ῥόδου*, v. 84, dans WAGNER, *Carmina Graeca medii aevi*, p. 35 :

καὶ θάμπηναν τὰ μάτια μου ἀπὸ τὸ πὲ καὶ κλάψε.

Ὕπα est une forme de *ὑπάγω* = aller, grec mod. *πάω*. L'impératif *ὕπαγε*, après chute du *γ* intervocalique connu du grec post-classique et moderne, a pris la forme *ὕπαε* ; la rencontre des voyelles *αε* a donné naissance à une diphtongue *αε*, monophtonguée par la suite ; cf. *ἀετός* > *ἀτός* : *Digénis Akritas, vers. Oxf.* vv. 203, 750, 752 et passim ; *ἔφαγε* > *ἔφαε* > *ἔφα* : *Θανατ. Ῥόδου* v. 23 ; *Περὶ Γέθροντ.* v. 45 (*Carmina Graeca* ... p. 107) (1). Cette forme *ὕπα* précisément, avec l'emploi de l'impératif, est attestée dans la chanson populaire à l'adresse d'Alexis Comnène : *Τὸ Σάββατον τῆς Τυρινῆς, | Χαρῆς, Ἀλέξιε, ἐννόησές το | καὶ τὴν Δευτέραν τὸ πρωΐ | ὕπα καλῶς, γεράκιν μου* (2).

Dans un commentaire nourri qui suit le texte, M. Baştav fait plusieurs observations intéressantes. Il y en a qui sont la marque d'un débutant en linguistique. Pour l'histoire du grec, par exemple, la question de la date des emprunts est d'une importance capitale et d'un ordre dépassant l'intérêt linguistique. Or, M. Baştav, trompé par la ressemblance matérielle de mots comme *πορτάροι, καβαλλάροι* etc. (p. 12), est d'avis qu'il s'agit plutôt d'emprunts à l'italien. Nous avons pourtant, d'une date de beaucoup antérieure au texte de l'*Ordo Portae*, des formes comme *πορτάρι(ο)ς, καβαλλάρι(ο)ς, νοτάρι(ο)ς*, qui ont leur féminin en *-αρέα*, et qui sont instructives non seulement pour l'histoire de l'évolution phonétique du grec (*πορτάριοι* > *πορτάροι*, mais sing. *πορτάρις*, pas *πορτάρος*, qui se rapporterait à l'italien « portaro »), mais aussi pour la civilisation gréco-romaine en général.

P. 12 : l'auteur écrit : « On devrait supposer la disparition du *ι* semivocalique dans la forme *ῥαβδές* (au lieu de *ῥαβδιές*), mais ne serait-il pas plus juste d'y voir l'effet de la palatalisation du *δ* qui a, pour ainsi dire, englouti la semi-voyelle ? » Tout d'abord le *ι*, s'il existait ici, ne serait pas une semi-voyelle, mais bien une

(1) Pareils traitements en grec moderne v. dans M. PHILINDAS *Γραμματικὴ τῆς Ρωμαϊκης Γλώσσας*, p. 100.

(2) V. N. G. POLITIS, *Δημώδη Βυζαντινὰ ᾄσματα*, revue *Λαογραφία* 3. (1912) 643.

semi-consonne *j*. Il est fort vrai que dans ce cas (*δj*) le *δ* serait palatalisé, c'est-à-dire assimilé, au point de vue du point d'articulation, par le *j* (cf. *διατί* < *γιατί* (pron. *jατί*), *διά* < *γιά* (pron. *já*) etc. (1) ; dans ce cas, il n'aurait pas englouti, mais il serait englouti par le *j* (*ῥαβjές*). Pourtant, dans la forme supposée *ῥαβδιές*, nous n'aurions pas affaire à un groupe de deux, mais bien de trois consonnes (*βδj*) ; dans ce cas aussi, ce serait la consonne du milieu qui devrait disparaître (*ῥαβjές*) ; cf. *εὐδία* (pron. *ἐβδία*) > *ἐβδjά* > *ἐβjά*, etc. Donc une connaissance plus approfondie de la phonétique du grec aurait amené l'auteur à l'explication exacte qui est plus simple. Dans le cas de *ῥαβδές*, il ne s'agit que de contraction de deux voyelles identiques (*ῥαβδέες*), le singulier du mot étant *ῥαβδέα* (2).

P. 13 : *ἄλυσίδας* n'est pas un pluriel de *ἄλυσις*, comme dit l'auteur, mais bien de *ἁλυσίδα*.

P. 22 : l'auteur s'efforce d'expliquer le mot *κάβος* d'après le turc « ḳavas » ; la difficulté de cette interprétation me paraît insurmontable ; comment expliquer le déplacement de l'accent? D'ailleurs le turc « ḳavas » est entré dans le grec sous la forme *καβάσης*. Je serais plutôt pour un emprunt à l'italien. En grec moderne, *τραβάει τὸν κάβο* dans la danse, signifie « être en tête » des personnes qui forment l'hémicycle de la danse. De là jusqu'au sens de « chef », que doit signifier *κάβος* dans le texte, la distance n'est pas grande.

Mais, malgré les remarques de ce genre, il faut louer l'effort et l'application que l'auteur met à expliquer, dans la mesure du possible, tous les détails de son texte. En effet, plus d'une fois, sur le plan sémantique surtout, il nous donne des précisions intéressantes. C'est le cas de *ἄσπρα ἄρματα* (p. 15), où M. Başṭav fixe pour la première fois la signification et la date la plus ancienne de l'attestation

(1) Voir l'explication phonétique et la date de l'apparition du phénomène dans Stam. C. CARATZAS, *Renouvellement de la valeur expressive de quelques suffixes vieillis en grec moderne*, dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 44 (1948) 85 et suiv.

(2) Cf. *Digén. Akritas*, *vers. Andros* en vers : 3075, 3117 : *ῥαβδέαν*, 3095 : *τῆς ῥαβδέας*, 3107 : *καλὰς ῥαβδέας*. V. aussi G. N. CHATZIDAKIS, *Μεσαιωνικὰ καὶ Νέα Ἑλληνικά*, Athènes 1 (1905) 353 et 2 (1907) 252 s. ; la forme *ῥαβδιά* « coup de bâton », que l'auteur cite (p. 14) d'après le dictionnaire d'Hépitès appartient au grec moderne commun, et est le résultat de synizèse du byzantin *ῥαβδέα*, après déplacement de l'accent.

de ce terme, non seulement dans le grec, mais aussi dans les langues auxquelles il a été emprunté. Les explications historiques, données par l'auteur, paraissent plus intéressantes que les linguistiques.

Il est de bon augure que cette édition soit faite par une personne dont le turc est la langue maternelle, et l'on souhaiterait voir de semblables entreprises donner suite à cet effort, aussi bien du côté turc que du côté grec, réciproquement méfiants jusqu'à présent, pour des motifs étrangers à la science.

Silvia JANNACCONE.

Ljetopis popa Dukljanina, éd. V. MOŠIN, Zagreb, 1950, 105 pp. in-4° en deux colonnes. Édition de la *Matica Hrvatska.*

Nous avons devant nous la *dixième* édition de cette source, aussi capitale que décevante, de l'histoire des Croates, des Serbes et aussi des Bulgares que nous appelons la *Chronique du prêtre de Dioclée.* Mavro Orbini, dans un ouvrage rarissime, *Il regno degli Slavi*, Pesaro 1601, en donna une traduction italienne, Johannes Lucius fit paraître à Amsterdam (1666), dans son *De regno Dalmatiae et Croatiae*, l'original latin. Négligeons d'autres versions et éditions pour citer le livre méritoire d'Ivan Črnčić, Kraljevica 1874, et surtout la grande édition commentée de Ferdo Šišić, Belgrade, 1928 (cf. *Byzantion*, V, p. 555).

Cette édition de Šišić a fait l'objet d'un mémoire très important de N. Radojčić dans le *Glasnik* de la Société scientifique de Skoplje, XV, 1935, pp. 1-28, sous le titre *Organisation sociale et politique chez les Serbes dans le Haut Moyen Age, selon le prêtre de Dioclée* (qu'il appelle *Barski rodoslov*, ou le *Généalogiste d'Antivari*).

M. V. Mošin, « à l'occasion du huitième centenaire du Prêtre de Dioclée » (1149-1949), nous donne, précédé d'une introduction de trente-six pages, le texte latin de la Chronique avec, en regard, une traduction nouvelle en croate. Au bas des pages court la vieille version croate, découverte au début du XVIe siècle, donc un siècle avant Orbini, et qui remonte à un texte latin différent de l'original d'Orbini et du texte copié et publié par Lucius. Mais il faut noter tout de suite que les altérations et omissions de ce texte croate, qui d'ailleurs n'a que 28 chapitres sur les 46 du texte latin, n'autorisent pas l'éditeur de la Chronique à le mettre à la base de son travail. Un exemple suffira : chap. VIII, *Ostroyllus* ...

obtinuit totam Dalmatiam et maritimas regiones, donec advenit et recedit in regione « Praesalitana ». Cette ancienne province romaine, dont le nom avait survécu dans la géographie ecclésiastique est inconnue du texte croate qui lui substitue des noms modernes.

M. Mošin a reproduit en principe le texte de Šišić, tant pour le latin que pour le croate, en omettant le texte italien d'Orbini auquel il n'est renvoyé qu'occasionnellement, en note, à propos de certaines variantes. Je pense qu'il y a là une assez grave erreur de méthode, car si, comme on vient de le voir, la version croate est d'une valeur plus que douteuse pour la reconstitution de l'original, en revanche, Šišic l'a surabondamment démontré, le texte latin, sur lequel se fonde la traduction italienne d'Orbini, valait mieux que celui de Lucius. Et surtout, l'accord d'Orbini et de Lucius forme une base solide sur laquelle on peut, et même on doit, se fonder pour la critique et l'exégèse du texte. En ne rendant point justice à Orbini, M. Mošin empêche parfois le lecteur de faire un choix judicieux entre les *variae lectiones*. Voici un exemple que j'emprunte au chap. XLV : *Igitur Gradichna manens in Rassa accepit ibi uxorem, de qua genuit tres filios : primus* [*erat*] *Radoslavus,* [*deinde*] *Johannes et Vladimirus.* L'édition Mošin, par le fait qu'elle néglige Orbini, laisse ignorer au lecteur que ce très important témoin donne ici au lieu de *Johannes* le nom de *Labano*. Comment expliquer cette variante, qui a évidemment le mérite d'être la *lectio difficilior*? Ici encore, l'édition de Mošin ne nous est d'aucun secours, parce qu'il ignore en principe une série de variantes qui résultent des divergences entre le texte *imprimé* de Lucius et le manuscrit de cet auteur ou plutôt l'*apographon* rédigé de sa main, d'un manuscrit aujourd'hui perdu. La question de ces variantes, nous l'allons montrer dans un instant, est capitale. Dans le cas présent, le texte imprimé par Lucius donne *Lobari*. Il était déjà grave que Šišić, à *Lobari*, confirmé en quelque sorte par *Labano* d'Orbini, eût préféré *Johannes, lectio facilior* de l'*apographon* de Lucius. Mais du moins Šišić, en mettant *Johannes* dans son texte, avait averti le lecteur : Тако у рукопису, у штампаном тексту *Lobari*. M. Mošin, au contraire, écrit *Johannes*, sans aucune note, et passe entièrement sous silence la leçon d'Orbini.

Nous croyons avoir montré par des exemples éloquents, que non seulement l'édition du huitième centenaire ne saurait remplacer celle de Šišić, mais encore qu'elle est capable d'induire en erreur ceux qui la consulteront sans méfiance.

Puisque j'ai touché à l'irritant problème des divergences entre l'*apographon* de Lucius et son texte imprimé, je dois dire un mot de la plus importante de ces variantes, celle qui touche au synchronisme du premier chapitre de la Chronique et qui peut nous livrer un *terminus post quem* pour la rédaction de l'ouvrage. Je rappelle ce synchronisme par lequel le naïf auteur veut dater l'invasion des Goths qu'il confond avec les Slaves. Il s'agit de l'empereur Anastase, du pape Gélase, des évêques Germain de Capoue et Sabinus de Canusium, enfin de S. Benoît du Mont-Cassin. Anastase régna de 491 à 518, Gélase de 492 à 496. Le choix d'Anastase et de Gélase révèle une intention évidente de dénigrement à l'égard de l'empire byzantin et de dévouement envers le Pape de Rome : Anastase est qualifié d'eutychien et tout le monde savait par le *Liber pontificalis* que Gélase avait écrit contre Eutychès, dont l'empereur de Constantinople était accusé de propager les erreurs. Mais tandis que l'*apographon* de Lucius, d'accord en cela avec la traduction d'Orbini, donne ce texte : *Romae vero praesidente Gelasio papa,* sans addition, l'édition d'Amsterdam de Lucius fait suivre le nom de Gélase de l'adjectif *secundo.* Variante assurément suspecte, car il est clair qu'il s'agit du pape Gélase Ier, puisqu'il fut le contemporain et l'adversaire d'Anastase. Mais la question est de savoir si le prêtre de Dioclée qui a commis tant d'erreurs énormes, n'était pas capable de confondre Gélase Ier avec Gélase II (1118-1119) lequel avait été précédemment abbé du Mont-Cassin. Pour notre part, nous croyons que *secundo* était vraiment dans la chronique originale et que la confusion entre les deux Gélase, si énorme qu'elle paraisse, fait partie d'un système. Le prêtre de Dioclée s'intéresse au Mont-Cassin ; les noms des évêques Germain de Capoue et Sabinus de Canusium, comme celui de S. Benoît lui-même, comme celui même de Totila, il les a tirés d'une seule source, on ne saurait assez le répéter ; et cette source c'est la biographie de S. Benoît par le pape Grégoire le Grand dans ses *Dialogues.* D'ailleurs si ce *secundo* ne figurait pas dans l'original, comment imaginer que cette « correction » ait été ajoutée au texte de son propre manuscrit par un érudit de l'envergure d'un Lucius? Il reste à expliquer pourquoi l'*apographon* de Lucius diffère parfois de son texte imprimé. Mais il nous semble que l'explication est simple : l'édition d'Amsterdam a été faite sur un autre manuscrit fourni par Lucius, et que celui-ci préférait sans doute à l'*apographon* conservé. Cette conclusion confirme une vérité qui est dans

l'air, à savoir que, bien que nous ne possédions aujourd'hui qu'un seul manuscrit du texte latin (précisément l'*apographon* donné par Lucius à la Vaticane), il y en a eu plusieurs, au moins trois, car l'archétype d'Orbini ne coïncide ni avec l'*apographon* de Lucius, ni avec son texte imprimé. Et j'ajoute, en me répétant, que les leçons caractéristiques du texte imprimé ne peuvent s'expliquer toutes, ni comme des bévues de scribe, ni comme des corrections savantes.

Ces remarques que nous croyons pertinentes sur la *ratio istius editionis*, que nous ne saurions approuver, ne doivent pas nous entraîner trop loin au-delà des limites de notre compétence. Nous voudrions toutefois, puisque enfin nous avons touché à la critique et l'exégèse de ce premier chapitre (v. à son sujet Stanojević, *O prvim glavama Dukljanskog letopisa*, *Glas* de l'Académie serbe, tome 126, pp. 93-101), nous voudrions, dis-je, expliquer l'origine du nom mystérieux d'Ostroyllus, qui, comme on le sait, est fabuleux, et que le Prêtre de Dioclée donne pour frère à Totila. Le procédé de l'auteur est simple et sa manière ou sa manie de confondre les barbares divers qui se sont succédés sur les mêmes territoires, ne lui est point particulière. Les noms les plus récents des peuples barbares sont toujours considérés par l'historiographie comme les moins nobles. Voyez les efforts de Cassiodore-Jordanes pour ennoblir les Goths. Pareillement, le Prêtre de Dioclée pense accroître le prestige des Slaves en les identifiant avec leurs prédécesseurs immédiats, les Goths. Il a recherché dans l'histoire gothique et dans celle du Mont-Cassin, on l'a vu, le nom du célèbre Totila qui avait l'avantage de se terminer par un suffixe fréquent dans les noms de personnes des Slaves du Sud (*-ilo*). Et qui ne voit qu'Ostroilo a été fabriqué avec le même suffixe et le premier élément du nom des Ostrogoths qui lui aussi avait une consonance slave (puisque *ostryj* signifie *acer*)? Cette explication évidente ruine du même coup l'hypothèse de Šišić, matérialisée typographiquement dans son texte et d'après laquelle seuls les deux premiers synchronismes, ceux d'Anastase et de Gélase, appartiennent à l'état primitif de la Chronique du prêtre de Dioclée. Il va de soi que Totila est inséparable de la Légende de S. Benoît et n'oublions pas la popularité chez les Slaves de « Grigorij Dvoieslov ».

Nous ne nous prétendons pas en mesure d'expliquer tous les noms énigmatiques que contient la première partie de cette chronique. Les principales *cruces* sont *Templana* du chap. II, *Sylloduxia* du

chap. V, *Silodusia* dans Orbini. (On pourrait penser à *Scythodacia* ou *Illyrodacia*, car il s'agit dans ce chapitre de l'arrivée des Bulgares dans la Scythie mineure, antérieurement à leur conquête de la Macédoine, la troisième étape de leur conquête étant l'occupation de la *provincia Latinorum, qui illo tempore Romani vocabantur*). Il est plus facile d'expliquer dans ce même chap. V, le nom de *Cris, cagan* des Bulgares, *sub quo erant VIIII principes qui regnabant et justificabant populum.* Il y a ici un souvenir de l'histoire de Boris et des dix *comitatus*, dans lesquels le royaume était partagé, selon les *Annales Bertiniani*, PERTZ, M.G.H., tome I, p. 473-474 ; et du reste la tradition yougoslave, dont nous trouvons l'écho chez Constantin Porphyrogénète *De adm. imp.* chap. XXXII, avait gardé le souvenir de la capture par les Serbes du fils de Boris avec douze grands boyards.

Nous aurions plus d'une observation à faire sur les chap. VIII et IX où l'auteur annexe en quelque sorte à l'histoire yougoslave toute l'activité des apôtres des Slaves, Constantin-Cyrille et Méthode. Le procédé est simple. Après le roi Ratimir au nom belliqueux, quatre de ses descendants furent les derniers persécuteurs des chrétiens. Puis vient Svetimir dont le nom annonce la sainteté des rois chrétiens et qui suspend la persécution. Il est suivi de Svetopelek dans lequel il faut naturellement reconnaître le prince bien connu de Moravie. La figure légendaire de Svetomir est naturellement introduite tout exprès pour préparer en quelque sorte le nom et le rôle du roi qui christianise le peuple. Nous ne doutons donc point de l'authenticité et de l'originalité de ce nom de Svetopelek. Une fois de plus l'accord d'Orbini (Suetopelek) et de Lucius (apographon *et* texte imprimé : Sfetopelek) devrait suffire pour laisser ce nom dans l'original. Il est contre toute méthode de lui substituer comme le fait Šišić, le nom de Budimir qui n'est connu que par la traduction croate ; et encore la traduction croate désigne-t-elle Budimir comme roi *Svetoga-puka* (*τοῦ ἁγιωνύμου λαοῦ*), ce qui veut dire que le croate a essayé de *weginterpretieren* le nom de Suetopelek, preuve qu'il le trouvait dans son original latin. Orbini lui aussi, dans une note marginale à sa traduction italienne (cf. Šišić, p. 136) constate l'existence de traditions rivales, mais son système destiné à les concilier est différent : « Costui si chiamò prima Budimir, ma perchè fù il primo de' rè che si fece christiano fù chiamato Suetopelek che agli Slavi suona fianciullo santo ». Orbini ne voyait donc pas dans *pelek* l'équivalent

du slave *polk*, mais un mot signifiant « enfant, jeune homme » (1).

On constate par ce nouvel exemple combien il importe d'établir sur une base solide le texte du Diocléate. Et il n'est que juste de signaler qu'ici, tout au moins, M. Mošin s'est révolté contre le procédé de Šišić et a maintenu Suetopelek dans le texte latin, mais, inconséquent avec lui-même, au début du chap. IX dans son édition du vieux texte croate il a écrit Budimir en supprimant « kralj Svetogpuka », tandis que dans les autres passages il a respecté ce nom de *Svetogpuka*.

Une dernière observation. Depuis Šišić, l'un de nous et feu Nicolas Adontz ont projeté quelques lumières sur la Vie de S. Jean Vladimir qui est une des sources du Prêtre de Dioclée dans la seconde partie de son œuvre. Nous ne voyons pas que M. Mošin ait tiré profit de ces travaux, pourtant facilement accessibles, dont nous donnons en note la courte liste (2). En ce qui concerne le mémoire de N. Adonz (*sic*) cité à la p. 83, note 198, il ne dit que ceci : « Adonz voit dans le récit sur Vladimir un ramassis de traditions confuses ce qui me paraît injustifié ». Or la science doit à feu Adontz au moins cette découverte : Le roman de la fille de Samuel Kosara (?) et de Vladimir captif n'est qu'un doublet de l'aventure, historique celle-là, d'une autre fille de Samuel, et dont Skylitzès a conservé le nom authentiquement slave de Miroslava, avec l'arménien Ašot, fils de Grégoire Taronite. Skylitzès, racontant cette dernière aventure, rapporte des propos de Miroslava qui se retrouvent presque textuellement dans la bouche de Kosara chez le Prêtre de Dioclée. Feu Zlatarski, *Istorija*, p. 713, il est vrai, ne s'étonnait pas de ces similitudes et y voyait deux mariages politiques.

(1) Ceci pose un curieux problème de linguistique slave et balkanique. A quoi pensait Orbini ? A une métathèse de *copil*, *κοπέλος* ? à ce mot *πάλληξ* (latin *paelex*) qui passe pour l'étymon de *παλληκάρι* ? Nous signalons le problème aux compétences.

(2) H. Grégoire, *Une source byzantino-bulgare de la « Tempête » de Shakespeare* (Byzantion, IX, 1934) pp. 787-792 ; Id., *Une source bulgare de la « Tempête » de Shakespeare* (L'Europe centrale, nos du 10 novembre 1934, pp. 729-731, et du 17 novembre 1934), pp. 745-747 ; Id., *L'origine bulgare de la « Tempête » de Shakespeare* (Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, 1935) pp. 81-97 ; Id., *La « Tempête » de Shakespeare et les peuples balkaniques* (L'Europe centrale, n° du 25 mai 1935) pp. 330-333 ; Id., *The Bulgarian Origin of « The Tempest » of Shakespeare*, Studies in Philology (North Carolina) t. XXXVII, January 1940) pp. 236-246 et N. Adontz, *Samuel l'Arménien, roi des Bulgares* (Mémoires de l'Académie royale de Belgique, Classe des lettres, 39, 1938).

– Pour nous, nous nous bornons à rappeler que, d'après une des additions dites de Prokić, à la Chronique de Jean Skylitzès, l'autre fille de Samuel s'appelait Théodora et non Kosara. Kosara doit être une faute de lecture qui, directement ou indirectement, se rattache au titre royal que probablement portait Samuel (pour le titre de *cĕsar* et non *car*, que portait Syméon, voyez Romanski, dans la revue *Bŭlgarski Preglad*, tome I, 1929, pp. 125-128).

La partie la plus importante du travail de M. Mošin est son introduction où l'on trouve résumées les nombreuses hypothèses qui ont été faites pour rendre compte de la composition de la chronique. En général la valeur ou la non-valeur de ces hypothèses est soulignée avec le souci, à propos des théories les plus téméraires comme celles de J. Rus, *Kralji dinastije Svevladićev*, de sauver au moins, comme le dit Mošin, quelques trouvailles positives de cet auteur plein d'imagination.

Michel Lascaris
avec la collaboration de H. G.

La nouvelle série de la « Byzantinische Zeitschrift ».

C'est avec un sentiment de soulagement que tous les byzantinistes ont salué la réapparition régulière de la revue de Karl Krumbacher, indispensable instrument de travail que rien ne peut remplacer, malgré l'inflation de périodiques byzantins qui caractérise notre époque. Il faut féliciter M. Franz Dölger qui aurait pu se consacrer, comme tant d'autres, à ses recherches personnelles, à ses publications modèles de diplômes et à ses travaux sur les institutions de l'Empire, mais qui, fidèle à la tradition de ses prédécesseurs, s'est résigné à assumer, comme par le passé une tâche écrasante à laquelle tout autre que lui succomberait. *Byzantion* se trouve vis-à-vis de sa glorieuse aînée, la *Byzantinische Zeitschrift*, dans une situation qui remplit son directeur de confusion. Alors que M. Dölger emploie ses veilles à lire tout ce que nous publions et rend compte avec une trop généreuse exactitude et une merveilleuse activité des moindres articles parus dans *Byzantion*, dans l'*Annuaire* de notre Institut Oriental, dans *Byzantina-Metabyzantina*, dans le *Bulletin* de notre Académie, dans la *Nouvelle Clio* même, nous

sommes désespérément en retard avec le maître de Munich et ses dévoués collaborateurs. Certes, nous n'avons jamais songé à rivaliser avec l'admirable « Dritte Abteilung » de la *Byzantinische Zeitschrift*, mais nous avons le devoir de rendre compte des articles originaux qu'elle publie et de signaler au moins que beaucoup parmi les notes bibliographiques du directeur lui-même sont non seulement de vrais comptes rendus critiques, mais encore des contributions directes et positives à notre discipline.

Le présent fascicule de *Byzantion*, dont la partie essentielle est composée depuis longtemps, ne nous laisse plus beaucoup de place pour l'accomplissement de ce devoir et c'est seulement à titre symbolique que nous faisons aujourd'hui, dans un cadre trop restreint, ce que nous comptons faire plus largement à partir du fascicule 2.

Nous avons sous les yeux les fascicules 1 et 2 du tome XLIII de la *Byzantinische Zeitschrift*. Nous devons énumérer d'abord les dix articles de fond.

A. Mentz, *Zwei tachygraphische Papyri der Sammlung Ibscher* pp. 1-9. Ces deux papyrus nous révèlent sept signes nouveaux qu'il faut ajouter au « Schülerheft mit altgriechischer Kurzschrift » publié en 1940 par le maître de la tachygraphie byzantine. Ils proviennent de la collection du fameux technicien de la restauration des manuscrits, le Dr Hugo Ibscher, si connu par le sauvetage miraculeux des manuscrits manichéens du Fayoum, décédé malheureusement le 26 mai 1943.

F. Scheidweiler, *Paulikianerprobleme*, pp. 10-39 et 366-384. M. F. Scheidweiler nous livre dans ce très long mémoire qui ne brille pas par la clarté, le fruit de longues recherches sur un problème qu'il m'accuse d'avoir trop simplifié mais qu'il paraît compliquer à plaisir. Ce n'est pas ici le lieu de discuter en détail avec cet aimable contradicteur, mais je serais heureux de profiter dans ma prochaine édition de Pierre de Sicile des observations de M. F. Scheidweiler. Notons toutefois dès à présent que, tout en paraissant triompher de mes thèses principales, M. Scheidweiler là où il s'explique plus ou moins clairement, comme p. 38, veut bien dire : « Photios sowie die auf ihm fussende grosse Manichäerformel und der ebenfalls von ihm abhängige Euthymios Zigabenos, sind für unsere Beurteilung der Paulikianer wertlos ». Je n'ai pas dit autre

chose et je crois que c'est cela qui importe. En ce qui concerne les sources arméniennes, « armenische Quellen », pp. 372 et suiv., je constate que P. Scheidweiler semble ignorer complètement tout ce qu'ont écrit et tout ce qu'ont apporté de neuf à ce sujet Mlle Sirarpie Der Nersessian, ainsi que M. Steven Runciman et toute l'abondante littérature parue depuis quelques années (travaux du Prince Obolenskij, de M. Turdeanu et de beaucoup d'autres, dont je publierai un compte rendu collectif dans le fascicule 2 de *Byzantion* XXI. Il ne connaît pas davantage notre article du *Mémorial Louis Petit*, 1948, pp. 142-151, intitulé *Cathares d'Asie Mineure et d'Italie*, ainsi qu'il résulte de la note 2 de sa page 28.

V. Beševliev, *Zwei Randnotizen zu Theophylaktos Simokattes*, pp. 257-258 ; il s'agit de deux noms de lieux énigmatiques mentionnés par Théophylacte dans le récit de la retraite de Comentiolus en 585 ou 587, *Théophylacte*, II, 15, 3 : *κατῆραν τοίνυν τοῦ Αἵμου ἐπὶ Καλβομοῦντις καὶ Λιβιδουργὸν πολεμησείοντες*. M. Beševliev après Oberhummer et Jireček s'efforce d'identifier ces deux toponymes ; il constate que *Καλβομοῦντις* est certainement un pluriel et il rapproche très heureusement ces *Calvi Montes* des *Γεμελλομούντες* qui figurent dans l'énumération que nous donne Procope dans son *De aedificiis* des *castella* en Mésie restaurés par Justinien ; il va même jusqu'à identifier *Καλβομούντεις* avec *Γεμελλομούντες* et situe le *castellum* dans la partie orientale de l'Haemus sur la route romaine d'Aquae callidae à Marcianopolis, plus précisément entre Aquae callidae et l'Haemus. Quant à *Λιβιδουργόν*, corrigé par Beševliev en *Λιβιδοβουργόν*, ce qui veut dire le *burgus* de *Λιβιδός* il serait à chercher dans la même région. Le site précis des montagnes jumelles d'après M. Beševliev pourrait être un double sommet appelé aujourd'hui Biberna.

C. Wendel, *Die ταπεινότης des griechischen Schreibermönches*, pp. 259-266. Cet article concerne un copiste dont nous connaissons 14 manuscrits de 1278 jusqu'en 1307 et qui signe *Θεόδωρος Ἁγιοπετρίτης ἁμαρτωλὸς καὶ χωρικὸς γραφεὺς καὶ κατὰ ἀνάγκην τάχα καὶ κακογράφος*. Que signifie *χωρικός*, c'est ce que se demande M. C. Wendel. Le véritable sens se déduit d'autres expressions comme *χωρικὸς τῆς γραφῆς* = *ἀμαθής*. On avait cru qu'on avait affaire à un scribe de village, mais il s'agit de l'expression de l'humilité professionnelle du moine. Quant à *Ἁγιοπετρί-*

της on a pensé au couvent de *Σίμωνος Πέτρα*, mais il n'est pas attesté avant 1354. M. Wendel a résolu ce petit problème en partant du cas d'un autre scribe qui s'appelle *Ἁγιοπετρίτης τῶν Γαλατινῶν θέματος Ὑδρούσης* (Otrante) (1). Il s'agit donc du couvent de Saint-Pierre dans la petite ville de Galatina (*Terra d'Otranto*). Ce couvent de Saint-Pierre a donc possédé au XIIIe siècle et encore au XIVe un *scriptorium* très actif. De ce Théodore M. Wendel reconstitue non seulement l'œuvre mais encore la famille ; car Théodore avait une fille, nommée Irène qui se nomme sur un feuillet détaché, rapporté du Sinaï par Porphyre Uspenskij *Εἰρήνη Θεοδώρου καλλιγράφου θυγάτηρ*. Dans un manuscrit complet, resté au Sinaï, elle désigne plus précisément encore son père : *Εἰρήνη ἁμαρτωλὴ θυγάτηρ Θεοδώρου τοῦ Ἁγιοπετρίτου καὶ καλλιγράφου*.

En résumé, note très intéressante, mais dont la conclusion nous laisse rêveur, puisqu'il y est question de « weltliche Kalligraphen », tandis que Théodore est un moine authentique, non pas un hiéromoine sans doute, mais un lecteur *ἀναγνώστης*. Son humilité n'est nullement une imitation du style des « Schreibermönche », c'est la façon naturelle de s'exprimer des moines (*τάχα*).

A. Bombaci, *Due clausole del trattato in greco fra Maometto II e Venezia del 1446*, pp. 267-271, notes sur l'original grec du traité de 1446 entre Mahomet et la République de Venise qui avait échappé à l'attention de Miklosich et de Müller dans leurs *Acta et diplomata graeca*, mais qui était publié par MM. Babinger et Dölger dans les *Orientalia Christiana periodica*, XV, 1949, pp. 225-258, sous le titre *Mehmed's II frühester Staatsvertrag*, M. Dölger s'étant chargé surtout de l'édition du texte grec. M. Bombaci sur deux points rectifie la traduction, et même sur le premier point, la lecture de M. Dölger. Notons surtout que ligne 32 *νὰ τοῦς δίδοι ἡ αὐθ(εν)τία μου* ne signifie pas : ma seigneurie *les* restituera, car il s'agit d'esclaves chrétiens fugitifs qui se seraient faits musulmans et un état musulman ne peut naturellement extrader des individus qui sont devenus des fidèles et des sujets,

(1) C'est P. Batiffol, *L'abbaye de Rossano*, Paris 1891, p. 95 qui a fait cette identification pour le scribe nommé *Καλός* tandis que, *ibid.*, p. 97, Batiffol par inadvertance rattache un autre Hagiopétrite, Nicolas, au village d'Arcadie nommé *Ἅγιος Πέτρος* ! !

mais bien : « *ma* seigneurie *leur* donnera », c'est-à-dire aux Vénitiens, par tête 1000 aspres, etc. » En d'autres termes, *τους* est ici un datif et non un accusatif.

W. Th. Elwert, *Über das « Nachleben » phanariotischer Gräzismen im Rumänischen*, pp. 272-300, critique et supplément à l'ouvrage si copieux de Ladislas Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes, Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται*, publiées par G. Moravcsik, numéro 9, Budapest 1939, 270 pages. M. Gáldi, à la p. 87 de son livre, énumère 150 mots qui, d'après lui, seraient les seuls survivants dans le roumain d'aujourd'hui de la masse d'emprunts néohelléniques, laquelle, selon M. Gáldi lui-même, s'élèverait à 1300 (M. Elwert n'en compte que 1100 chez Gáldi, mais constate qu'il a oublié pas mal de mots connus aujourd'hui de tous les Roumains). Dans ces conditions, M. Elwert a cru utile de procéder à une enquête parmi des représentants de la culture roumaine moyenne. Et il publie à son tour deux listes, l'une de 99 mots qui, d'après son enquête, seraient d'usage courant et une seconde liste de 90 mots de « beschränkt gebräuchliche Wörter ». Si l'on additionne ces deux listes, on constatera que plus d'un cinquième des emprunts phanariotes sont encore vivants ou du moins connus, car M. Elwert lui-même, p. 296, arrive à un total de 250 survivants, tandis que M. Gáldi n'en comptait que 150. Mais il faut élever le débat et c'est qu'a fait dans son compte rendu de la *Revue historique du Sud-Est européen*, XVI, 1940, pp. 66-70, l'illustre martyr de la démocratie et de la science roumaine, Nicolas Iorga. Ce dernier, qui, tout de même, connaissait sa langue, se permet d'observer : « M. Gáldi croit connaître mieux qu'un vieux moldave comme moi le dosage des mots grecs en Moldavie et en Valachie ». Courageusement Iorga rend justice aux Phanariotes. Il repousse la thèse de M. Gáldi, qui croit que les Phanariotes voulaient helléniser les principautés roumaines, alors qu'ils ont, au contraire, libéré celles-ci de la chape de plomb de la langue slavonne.

D. J. Georgakas, *The medieval names « Melingi » and « Ezeritae » of Slavic groups in the Peloponnesus*, pp. 301-333. Aucun problème n'est plus difficile que celui qu'aborde ici M. Georgakas, du moins en ce qui concerne les Melingi, car en ce qui concerne les Ezérites, à vrai dire, il n'y a pas de problème. Ezero est le mot slave qui

signifie « lac » et qui se trouve dans la toponymie non seulement du Péloponèse mais aussi d'autres pays grecs. M. Georgakas raisonne comme si Ezero ou *Ἐζερὸν* péloponésien était une simple traduction du mot grec *ἕλος* qui désigne la plaine littorale à l'Est de l'embouchure de l'Eurotas. Mais cette manière de raisonner est ici déplacée. Vodena n'est pas la traduction de *Ἔδεσσα* (bien que les linguistes, confrères de M. Georgakas, reconstituent la forme *Féδεσσα* et sachent que les deux toponymes ont la même signification), parce que la population slave qui arriva à Vodena ne pouvait connaître le sens de *Ἔδεσσα*, tandis qu'elle était frappée, comme tout visiteur, des cascades caractéristiques de l'endroit. De même, s'ils ont appelé Ezero la plaine marécageuse de l'*Ἕλος* c'est parce qu'ils lui ont trouvé un caractère lacustre ou marécageux et non pas parce qu'ils ont traduit un toponyme archaïque dont le sens leur échappait. M. Georgakas se hâte trop de qualifier *-ίτης* de suffixe grec ; en fait ce suffixe se retrouve dans une série typique de noms de tribus slaves, les *Βερζῖται*, les *Βελεγηζῖται* ou *Βελεγεζῖται*, les *Δρογουβῖται*, les fameux *Βαϊοννῖται* (1), tous ceux-ci connus par des textes grecs (*Miracles de S. Démétrius*, *Kaméniate*, etc.), mais n'oublions pas les Obodrites (cf. NIEDERLE, *Slovanské starožitnosti*, II, 1, pp. 418-419). En ce qui concerne les Slaves de Grèce et de Macédoine, ceux de leurs noms de tribus qui sont susceptibles d'une étymologie slave ont généralement été expliqués comme présentant un suffixe slave en *-itj-*. Le fait suivant prouve l'évidence de cette explication. Entre Berroia et Thessalonique, d'après Jean Kaméniate, habitaient les *Δρουγουβῖται* et la même forme se lit dans les Miracles de S. Démétrius. Or Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, 9, *in fine* parle de *Δρουγουβῖται* russes appelés dans la Chronique de Kiev, selon les manuscrits, Дреговичи ou Дрегвичи. Il va de soi que l'identité de ces noms ne prouve pas l'identité des tribus. Les Drogouvites balkaniques ne viennent pas de Kiev, pas plus que les *Σμολιάνοι* ne viennent de Smolensk. Il serait absurde de faire, comme on y a pensé, une carte des migrations des tribus slaves, basée sur de telles homonymies et d'autre

(1) Sur lesquels M. LASCARIS a écrit une savante étude (*Vagenitia*, Revue historique du Sud-Est européen, XIX, 1942, pp. 423-437) qui, chose extraordinaire, n'a pas été citée par M. Georgakas (qui, pourtant, renvoie à une bibliographie parfois trop abondante) pas plus que l'article du même auteur sur les Rynchines (*Revue hist. du Sud-Est européen*, XX, 1943, pp. 182-189).

part il n'est pas étonnant que l'étymologie d'un nom sûrement slave ne soit pas toujours aussi claire que dans le cas des Drogouvites où l'étymon est le mot russe дрыгва, драгва, дрегва, nom d'une plante caractéristique des forêts marécageuses.

Venons-en au nom des *Μιλιγκοί*. Il ne nous semble pas que M. Georgakas ait éclairci ce vieux problème. La seule contribution de quelque importance qu'on y a faite dans ces derniers temps est de M. Kougéas, *Περὶ τῶν Μελιγκῶν τοῦ Ταϋγέτου* dans les *Πραγματεῖαι* de l'Académie d'Athènes, vol. XV, 1950, nº 3, pp. 1-34, qui a attiré l'attention sur un passage de la *Vie de Saint Nikon Métanoïte* où *Μιλιγκοί* est traduit par *Μυρμιδόνες*, nom couramment donné aux Bulgares au Moyen Age en souvenir des Myrmidons d'Achille, dont l'étymologie par *μύρμηξ*, fourmi, était volontiers rappelée. Or *μελιγγόνι* signifie fourmi ; et ce rapprochement suffit à expliquer l'équation en apparence si singulière entre *Μιλιγκοί* et *Μυρμιδόνες*. Mais on ne voit pas encore très bien comment une facétie érudite de cette espèce aurait valu son nom à une tribu barbare et « païenne ». Malgré tout, nous restons convaincus que les *Μιλιγκοί* portent un nom slave et les essais d'explication trop alambiqués et décidément infructueux de M. Georgakas renforceront, pensons-nous, cette impression chez le lecteur non prévenu. Ce qui plaide en faveur d'une étymologie slave, trouvée ou à trouver, est la mention en Ambracie d'un toponyme *Μελίγκοβα* (Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, p. 72). Ajoutons que *Μελιγκοί* et *Μελιγκοῦ* sont des noms de lieu connus qui paraissent apparentés. Pour ma part, je ne crois nullement que l'origine de ces noms puisse être un adjectif grec *μελιγκός*, signifiant « brun » ou « couleur de miel », pour la bonne raison que cet adjectif est une pure hypothèse, ainsi que l'admet d'ailleurs M. Georgakas, résumant ainsi sa propre théorie (p. 322) : « In my opinion there is no better explanation of the name of the Slavic group *Μελιγκοί* than to connect it with the above *assumed* adjective *μελιγκός* ». Mon étymologie à moi est très simple et j'ai la témérité de la croire évidente. Les *Μελιγκοί*, car c'est par un *ε* et non pas par un *ι* que la *Chronique de Morée* écrit ce nom, devraient leur dénomination tribale à la profession de meuniers que certains d'entre eux ont dû exercer. Comme en grec on ne trouve pas la séquence *λν*, il est normal qu'un *Melĭniki* slave ait subi une métathèse, aboutissant à *Melinki*, grec *Μελιγκοί*. Faut-il rappeler le nom de la ville de Melnik qu'on a transcrit en grec *Μελένικον* ou *Μελένοικος*? Dans les cas où nous avons affaire à

des toponymes au singulier tel que *Μελιγκός, Μελιγκοῦ*, je ne crois pas qu'il s'agit de membres de la tribu des *Μελιγκοί*, mais tout simplement du meunier ou de la meunière. D'ailleurs il n'est pas impossible que les *Μελιγκοί* du Péloponnèse tirent leur origine eux aussi d'un nom de lieu. Un parallèle impressionnant au cas de métathèse que nous avons conjecturé nous est fourni par l'évolution phonétique du slave *čelnik* chef en *τζέλιγκας*, « chef de bergers ». Mais nous rev endrons là-dessus, après avoir pris l'avis des autorités.

R. KEYDELL, *Die Unechtheit der Gregor von Nazianz zugeschriebenen « Exhortatio ad virgines »*, pp. 301-337, reprend la question de l'*Exhortatio ad virgines*, attribuée à saint Grégoire de Nazianze, question importante pour l'histoire de la poésie populaire. Est-il possible d'admettre qu'un poète savant, lettré, classique, comme Grégoire de Nazianze, ait exceptionnellement sacrifié au goût populaire en composant des prières fondées sur le rythme, c'est-à-dire sur l'accent et non plus sur la quantité? S. Augustin l'a bien fait, une fois, dans son Cantique abécédaire contre les Donatistes, qui nous paraît d'une platitude et d'une lourdeur indignes du grand écrivain, mais qui n'en est pas moins authentique. M. Keydell ne croit pas que ce parallèle puisse sauver l'authenticité de l'*Exhortatio*, sorte de centon vulgaire, dont les idées, les images et les mots mêmes, sont empruntés à Grégoire lui-même, mais dont le mètre est presque le vers politique, déjà. Or, si l'*Exhortatio* doit être rejetée du catalogue des œuvres authentiques de Grégoire, il faut renoncer aussi à l'*Hymnus vespertinus*. Conclusion : « Es war doch von vorneherein unwahrscheinlich dass der von klassischer Bildung erfüllte Gregor den Formprinzipien der von ihm, im Grunde seines Herzens immer bewunderten Litteratur, habe untreu werden, und sich der rythmischen Dichtungsform bedienen können. »

F. DÖLGER, *Nochmals : Wer war Theophano?*, pp. 338-339. A l'article publié sous ce même titre dans le *Historisches Jahrbuch*, 62/9, 1949, pp. 646-658, M. Jenkins apporte deux corrections intéressantes que M. Dölger accepte en partie ; nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle concerne une source trop souvent ignorée, la *Synopsis Sathas* dont l'auteur est maintenant connu (Théodore Skoutariotès, seconde moitié du XIIIe siècle ; voyez CHARANIS, *Byzantion*, XIX, 1949, pp. 17-36 et surtout p. 31 sq.). Or Skoutariotès dit de Romain Lécapène *μετ' οὐ πολὺ δὲ ὁ Ῥωμανὸς καὶ*

τοὺς ἰδίους υἱοὺς βασιλεῖς χειροτονεῖ, Χριστόφορον, Στέφανον καὶ Κωνσταντῖνον, ἀλλὰ καὶ τὸν Χριστοφόρου παῖδα Μιχαήλ, ὡς εἶναι ἐν ταὐτῷ βασιλεῖς ἑπτά. M. Dölger avait dit que Mme M. Uhlirz se trompait vraisemblablement en parlant de Michel, fils de Christophe, fils de Romain Lécapène, comme ayant régné avec son père et son grand-père et ses oncles, parce que le Continuateur de Théophane n'en dit rien. L'intervention de Skoutariotès paraît décisive, mais M. Dölger, en reconnaissant le fait, note que cela ne change rien aux objections par lui formulées contre l'idée que Michel Lécapène serait le père de Théophano. Mais le rappel d'une source, qui décidément mérite qu'on ne l'oublie plus, nous vaut des remarques supplémentaires de M. Dölger, remarques que les historiens préoccupés de déterminer la valeur de Skoutariotès feront bien de méditer. En ce qui concerne Théophano, la conclusion demeure que Théophano ne peut en aucun cas être la fille de Romain II.

R. Guilland, *Contribution à l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le Drongaire et le Grand Drongaire de la Veille*, pp. 340-365. Poursuivant ses études approfondies sur les titres et fonctions de l'Empire byzantin, M. R. Guilland, qui nous donnera bientôt une histoire administrative de Byzance, laquelle sera en même temps, grâce à ses index, une magnifique prosopographie, applique sa méthode exhaustive au Drongaire et au Grand Drongaire *τῆς βίγλης*. On sait que les deux termes *δρουγγάριος τοῦ ἀριθμοῦ* et *δρουγγάριος τῆς βασιλικῆς βίγλης* sont absolument synonymes, comme l'atteste un texte de Génésius ; mais les origines de la fonction sont encore obscures. Le premier texte daté qui signale le *δρουγγάριος τῆς βίγλης* se réfère à l'année 791, ce qui semble indiquer une institution de l'époque isaurienne et non antérieure. Mais quant à l'*ἀριθμός*, simple traduction grecque de *numerus*, Bury croyait qu'on avait appelé ainsi trois corps de troupes palatines du ve siècle qu'on avait pris l'habitude d'appeler, au pluriel, *ἀριθμοί* ou, collectivement, *ἀριθμός*. S'il en est ainsi, l'indication des *Πάτρια* nommant *δρουγγάριος τῆς βίγλης* Basilisque, frère de l'impératrice Vérine, femme de Léon I (457-474) serait plutôt un anachronisme ou une erreur de nom qu'une erreur de fait, et il reste troublant qu'en 628, dans sa lettre reproduite par la Chronique Pascale, Héraclius mentionne le drongaire Théodote qui pourrait être déjà un *δρουγγάριος τῆς βίγλης*. Schlumberger pour le Drongaire de la

Veille remontait au VIe siècle. M. Guilland sans trancher, comme on le voit, ces questions d'origine, nous donne une liste, qui paraît complète, des Drongaires de la Veille du VIIIe au XIe siècle. Le premier est Alexis Mosélé, 791-792, homonyme et ancêtre du césar Alexis Mosélé, gendre de Théophile et, comme on sait, Arménien. Arménien aussi le drongaire Pétronas, frère de l'impératrice Théodora I, ce qui nous vaut des notes biographiques très complètes sur le vainqueur des Arabes dont il a été si souvent question dans cette revue. Sous le règne de Théophile toujours, on trouve Ooryphas. M. Guilland ne tranche pas la question de savoir s'il est le même que le célèbre amiral. Puis vient Aétius, non seulement héros, mais martyr, puisqu'il fait partie de la phalange des 42 martyrs d'Amorium ; il eut pour successeur le mari d'une sœur de l'impératrice Théodora, Constantin Baboutzikos dont le Père Peeters s'est occupé dans un brillant mémoire des *Acta Sanctorum*, tome IV de Novembre (cf. *Byzantion*, IV, 1927-28, pp. 801-802). On retiendra que ce règne est l'âge d'or de cette haute fonction, puisqu'on voit défiler tous les grands généraux de l'époque, dont plusieurs sont apparentés à la famille impériale. Sous Michel III, le premier Drongaire de la Veille est encore un Arménien, Constantin ; il était surnommé *ὁ Μανιάκης* et il était le père ou l'aïeul de l'historien Génésius. Ce véritable Ministre de la Police joua les premiers rôles à tous les moments de ce règne épique et tragique ; et naturellement il favorisa l'avènement de Basile I, même par l'assassinat de celui qui avait été son maître et bienfaiteur. Feu Adontz parlait souvent de ce Constantin et le citait à l'appui de sa thèse parfaitement justifiée de l'influence décisive des Arméniens à la Cour pendant tout ce XIe siècle.

Après Constantin, toujours sous Michel III (car Constantin lui-même, qui avait commencé par le drongariat, s'était élevé jusqu'à la dignité de logothète du drôme), nous trouvons Léon Katakalos et un autre Maniakès.

Mais nous ne pouvons pas suivre jusqu'au bout cette intéressante liste. Elle suffit, comme on vient de le voir, à éclairer les sombres drames du règne de Michel III et de l'avènement de Basile I. Comme sous les Héraclides, comme sous les Isauriens, on voit sous la dynastie d'Amorium des Arméniens de haute valeur occuper des fonctions qui les rendent maîtres des événements. Et l'importance du Drongaire de la Veille sous les règnes suivants s'inspire de ce qui est désormais une tradition. Si au XIe siècle, exactement sous Mi-

chel VII Doukas, le Drongaire devient le Grand Drongaire, avec ses attributions élargies à la justice proprement dite et à la surveillance des prisons, c'est là une évolution longuement préparée. Pour le Pseudo-Codinus, le Grand Drongaire est toujours un haut dignitaire dont le titre a existé jusqu'à la fin de l'Empire.

En parcourant la *3. Abteilung* qui, pour le premier fascicule, n'occupe pas moins de 205 pages (pp. 50-255) et, pour le second, 123 pages (pp. 385-508), en tout 328 pages de petit texte très serré, nous avons admiré plus que jamais le prodigieux labeur de M. Dölger, ainsi que la compétence et l'équité avec lesquelles il expose et apprécie des travaux de toute nature, y compris l'histoire de l'art et l'archéologie, en s'efforçant de suppléer provisoirement le regretté Ed. Weigand. Bien que, dans le second fascicule, la *2. Abteilung* (c'est-à-dire celle qui était traditionnellement réservée aux comptes rendus et qui, déjà dans le premier fascicule, était fortement réduite, puisqu'elle ne comptait que 10 pages) ait officiellement disparu, on trouvera, dans presque chaque section de cette admirable bibliographie, des notices si développées qu'on peut les considérer comme équivalant à des recensions. D'ailleurs, la raison donnée à l'appui de l'extension de la *3. Abteilung*, « in der nachträglich über sieben Jahre berichtet werden muss », est plus que valable. Parmi ces notices élargies en comptes rendus, dont les plus nombreuses et les meilleures sont signées F. D., je tiens à citer, comme particulièrement instructives et critiques, naturellement tout ce qui concerne l'histoire des institutions, mais aussi beaucoup de notes numismatiques, littéraires, historiques au sens le plus général, philologiques et linguistiques. Veut-on quelques exemples empruntés à ces diverses sections? Je citerais volontiers comme preuve de la conscience avec laquelle M. F. Dölger s'acquitte d'un office littéralement écrasant, les recensions condensées que voici, dont chacune est un modèle.

Littérature : C.R. du livre de I. P. Mamalakis sur *Georges Gémiste Pléthon* (p. 392), d'un article de G. A. Mégas intitulé *La prétendue civilisation commune des peuples balkaniques. La poésie populaire* (p. 394), les notices sur divers poèmes populaires (pp. 395-396). *Histoire externe* : excellent exposé, très élogieux, des découvertes de M. R. J. H. Jenkins sur la mission de S. Démétrianos de Chypre à Bagdad (pp. 436-437). P. Charanis, *Byzantium, the West and the Origin of the First Crusade* (pp. 437-438) : le témoignage en faveur de la thèse *latine* d'une demande de secours directe et pressante

d'Alexis Ier au pape Urbain II pendant le concile de Clermont, témoignage que M. Charanis avait trouvé dans Théodore Skoutariotès (*Synopsis Sathas, MB* VII, 184 sqq.) est valable. R. L. Wolff et P. Goubert, *The Asiatic Frontiers Once More* et *Note sur l'histoire de la Cappadoce au début du XIIIe siècle.* Arguments *contre* et *pour* la thèse épigraphique du P. de Jerphanion, sur l'appartenance de la Cappadoce, entre 1212 et 1217, à l'empire de Nicée (p. 439) ; mention de la collection monumentale de J. Radonić, *Djuradj Kastriot Skenderbeg und Albanien im 15ten Jahrhundert, Geschichtliche Quellen* (serb.) *Spomenik* de l'académie royale serbe 95 (II, 74), Beograd, 1942.

Histoire interne, etc.. : une critique très juste du dernier travail de feu A. N. Diomidis dans *Byzantina Metabyzantina* (1-2, 1949, pp. 39-80), de Steinwenter, *Νόμος ἔμψυχος,* de J. Deér, *Der Ursprung der Kaiserkrone,* de W. Ohnsorge, *Das Mitkaisertum in der abendländische Geschichte,* de H. Beumann, *Das imperiale Königtum im 10. Jahrhundert,* de D. A. Zakythinos, P. Charanis, Ch. Courtois, P. Lemerle et beaucoup d'autres, les travaux de notre école n'étant pas oubliés, cf. J. Ševčenko (p. 447) ; on notera la précieuse adhésion apportée par la haute autorité de M. Dölger aux positions de M. Abel (qu'avait aussi approuvées feu le P. Peeters), *La portée apologétique de la Vie de S. Théodore d'Édesse* dans *Byzantinoslavica* 10 (1949), 229-240, et tout particulièrement aux études capitales d'Ernest Honigmann, *Studies in Slavic Church History, Byzantion* XVII (1944-1945), 128-182 ; A. Xyngopoulos, *Συμβολαὶ εἰς τὴν τοπογραφίαν τῆς βυζαντινῆς Θεσσαλονίκης* (Ἑταιρεία *Μακεδονικῶν Σπουδῶν, Ἐπιστημονικαὶ Πραγματεῖαι*), a, dans un important travail intitulé *Στάδιον,* clarifié le problème des rapports entre l'église de S. Démétrios et le *Stade,* dont M. Xyngopoulos trouve une représentation dans la fresque considérée par M. Vasiliev comme « le triomphe de Justinien II ».

Il faut le répéter en terminant : la réapparition de la *Byzantinische Zeitschrift* est un événement heureux et décisif même, dans l'histoire de notre discipline. Seule l'équipe de Munich, avec sa longue tradition de travail solide et désintéressé, nous semble capable, à l'heure actuelle, d'assurer l'exécution ponctuelle de la tâche immense que lui a imposée son fondateur Karl Krumbacher.

Une place, la toute première, était à prendre ou à reprendre, malgré le nombre déjà imposant de revues byzantines qui paraissent aujourd'hui. Aucune, même les *Byzantinoslavica* qui ont

fait de très méritoires efforts pour informer leurs lecteurs, en langu française ou anglaise, de la littérature la plus récente, aucune revue byzantine, dis-je, ne pouvait entreprendre avec quelque chance de succès, la besogne d'intérêt vraiment public qui est l'honneur de la *Byzantinische Zeitschrift*. Nous félicitons M. Fr. Dölger et ses collaborateurs : W. Hengstenberg, J. Hoeck, de Scheyern, A. M. Schneider, de Göttingen et E. Seidl, d'Erlangen, Mlle J. M. Hussey, V. Laurent, de Paris, S. G. Mercati, de Rome, G. Moravcsik, de Budapest, auxquels il faut joindre, pour sa contribution au premier fascicule, l'excellent archéologue E. Weigand, mort malheureusement le 5 janvier 1950 (1). H. G.

Un centre de la culture byzantine en Italie méridionale

A. e D. Parlangéli, *Il monastero di S. Nicola di Casole, centro di cultura bizantina in Terra d'Otranto*, dans *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, N. S. vol. V, 1951, pp. 30-45.

L'histoire du monastère de Saint-Nicolas *Τῶν Κασουλῶν* était connue dans ses grandes lignes par les beaux travaux de Ch. Diehl, *Le monastère de Saint-Nicolas de Casole près d'Otrante, d'après un manuscrit inédit*, extrait des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiés par l'École Française de Rome*, I, VI, 1886, reproduit dans l'ouvrage du même auteur *L'Art byzantin dans l'Italie méridionale*, Paris 1894, pp. 170-185, et de H. Omont, *Le typicon de Saint-Nicolas de Casole*, dans la *Revue des études grecques*, III, 1890, pp. 381-410. Feu M. Dmitrievskij, Описаніе литургическихъ рукописей хранящихся въ библіотекахъ православнаго Востока I, *ΤΥΠΙΚΑ*, Kiev, 1895, pp. cxv-cxxi, et 795-836, s'est aussi occupé du typikon de ce monastère.

Deux jeunes byzantinistes italiens de grand avenir ont présenté au Congrès de Palerme une communication sur l'histoire de ce monastère et une autre sur « La scuola poetica greco-salentina del

(1) Parmi les byzantinistes récemment décédés, nous devons citer encore N. Okunev (mort le 22 mars 1949), D. Anastasievič, mort le 20 août 1950, deux jours après le R. P. Peeters et dix jours après l'illustre épigraphiste viennois Ad. Wilhelm. Un autre de nos amis vénérés, Mgr Chrysanthos, ancien archevêque d'Athènes, s'était endormi le 29 septembre 1949. Le théologien yougoslave Ph. Granić, ancien collaborateur de *Byzantion*, s'est éteint le 3 février 1948.

secolo XIII », école dont ce monastère semble avoir été un des centres les plus remarquables.

Dans le travail que nous avons devant nous, les auteurs nous donnent une histoire succincte de ce monastère, détruit en 1480 lors de l'invasion turque en Italie, une liste des abbés, et, surtout, une liste de 14 manuscrits provenant de ce *scriptorium*, auxquels ils en ajoutent deux autres, provenant peut-être du même monastère.

Les moines de Casole, tout en conservant le rite grec, furent dès le XIIe siècle obligés de payer à Rome un cens. « Un' intensificazione della soggezione di Casole alla Chiesa Romana si può scorgere nel fatto che il 18 novembre 1267, essendo re Carlo d'Angiò, il cardinale Randolfo riconsacrò la chiesa del Convento ». Pourtant, encore en 1231, Georges Bardanes, métropolite de Corfou, put avoir à Casole une discussion théologique sur le Purgatoire avec le franciscain Barthélémy, discussion qui a fait l'objet d'une communication au même congrès du Père M. Roncaglia. Ajoutons que sur Nectarius, abbé de Casole, le Père J. M. Hoeck, récemment élu abbé du célèbre monastère bénédictin d'Ettal, a terminé un gros travail en deux volumes qui verront le jour, espérons-le, prochainement, dans la collection *Studi e Testi* de la Cité du Vatican.

Puisque Mlle et M. Parlangèli mentionnent, p. 30, les « pittori greco-salentini che avevano popolato di una folla di santi e di angeli » les monastères de la région d'Otrante, je me permets de leur signaler une lettre de Georges Bardanes, métropolite de Corfou, à Nectarius, abbé de Casole de 1220 à 1235 (publiée par MUSTOXIDI, *Delle cose corciresi*, Corfou, 1846, p. XLIII), lettre portée à Nectarius par un peintre, grec sans doute, qui se rendait de Corfou à Casole : *Ἀνδρὶ τούτῳ τέχνης ἐπιστήμονι χρωματουργικῆς πολλὴ γένοιτο χάρις, χρόνον τε τοσοῦτον μετ' εὐθυγνωμοσύνης ἡμῖν συνδιαγαγότι καὶ ἄρτι στειλαμένῳ τὴν ἀφ' ἡμῶν ἐπὶ χρησταῖς ἐλπίσι τοῦ ἐντυχεῖν τῇ σῇ πανσόφῳ καὶ ἀδελφικῇ ἁγιότητι.*

A la p. 44, les auteurs mentionnent un disciple de Nectarius, le poète « Giovanni Grasso d'Otranto regio notaio ; da lui abbiamo, specialmente nel Laurenziano, oltre ad alcuni tetrastici, delle composizioni più vaste, come i giambi contro Parma ribella e Federico II, un lamento di Ecuba, un dialogo di Venere con un straniero. » A ajouter à ces œuvres du poète d'Otrante les dix-sept vers grecs en l'honneur de saint Arsène, métropolite de Corfou, publiés par le même MUSTOXIDI, *op. cit.*, p. XXXIV. M. LASCARIS.

Byzantina - Metabyzantina, A Journal of Byzantine and Modern Greek Studies, edited by N. G. MAVRIS, dedicated to the Belgian School of Byzantinology, represented by Henri Grégoire and Ernest Honigmann. Volume I, pars II (1949), published by the Society for the Promotion of Byzantine and Modern Greek Studies. New-York, 1949, 130 pp.

Le second fascicule du nouveau périodique gréco-américain, que son directeur-fondateur, M. Nicolas G. Mavris, ancien gouverneur du Dodécanèse, nous a fait l'honneur de dédier à notre école belge de byzantinologie, ne contient que quelques articles ; mais tous sont importants.

Celui de M. PHÉDON KOUKOULÈS, *Ἡ διαπόμπευσις κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους*, pp. 75-101, envoyé à la rédaction il y a plus de cinq ans, a été inséré dans son ouvrage *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, tome III. Il s'agit des peines infamantes infligées en surplus de la peine principale à certaines catégories de délinquants ou de criminels à titre d'exemple, la plus caractéristique étant la procession ou cavalcade dérisoire (à rebours sur un âne notamment). Ce chapitre est particulièrement instructif et bien documenté.

M. Peter W. TOPPING nous donne une utile bibliographie pour les années 1940-1946 dans son article intitulé *Historical studies in Greece*, pp. 113-127 ; on y trouvera plus d'une rareté et on espère en voir paraître la suite. Le retour de M. Topping en Amérique, après un an de mission en Grèce, permet d'espérer aussi que cette suite sera prochaine. M. G. Mavris aura dans cet excellent travailleur un précieux collaborateur. (Mais M. Mavris devient député de Rhodes).

Feu Alexandre DIOMIDIS (*Διομήδης*) sous le titre *Πηγὴ καὶ ἔκτασις τῆς αὐτοκρατορικῆς ἐξουσίας εἰς τὸ Βυζάντιον*, pp. 39-80, envisage surtout le pouvoir impérial à Byzance sous son aspect théocratique et universel et va jusqu'à refuser aux Byzantins toute conception de droit public, exagération contre laquelle proteste avec raison M. Dölger, dans *Byz. Zeitschr.*, XLIII, 1950, p. 443.

M. K. AMANTOS, *Ὀνόματα νήσων*, pp. 1-5, rassemble quelques notes intéressantes sur différents noms d'îles. Il y a ici plus d'une curiosité et plus d'une trouvaille.

Le jeune orientaliste Richard N. FRYE, avec son regretté maître feu Robert P. BLAKE, *Notes on the Risala of Ibn-Fadlan*, pp. 7-37, nous donne une traduction anglaise, avec quelques notes intéres-

santes, du texte publié presque en même temps par Kračkovskij et par Zeki Validi Togan (cf. notre propre compte rendu de ces ouvrages dans *Byzantion*, XVII, 1944-1945, pp. 410-413).

M. Gabriel MILLET, *Église et pont à Byzance*, pp. 103-111, nous fait l'honneur de commenter les curieux passages relatifs au tombeau de Digénis Akritas, sur lesquels nous avions attiré l'attention des archéologues. Seul, l'*Escorialensis* dit ou semble dire que le tombeau (*κιβώριον*) de Digénis s'élève sur le pont qu'il avait jeté sur l'Euphrate. La recension de Grottaferrata dit que le tombeau fut élevé, « en haut dans un défilé », au lieu dit *Τρῶσις*, que nous avons identifié avec Truš. La question est de savoir si le manuscrit de l'Escurial et celui de Grottaferrata, comme il arrive souvent, donnent des indications inconciliables entre elles. Il est ausi permis de croire, comme il arrive également, que le texte primitif doive se constituer par addition des détails que nous donne l'*Escorialensis* à ceux que nous ont conservés les autres rédactions. M. Gabriel Millet est parti de la seconde hypothèse et il l'a rendue plausible par une série de rapprochements avec des édifices associés à des ponts. Les exemples les plus frappants sont en Occident : *τὴν γέφυραν τοῦ Πολλυκορίου σὺν τῇ εὐαγεστάτῃ μονῇ τῆς Θεομήτορος* (TRINCHERA, *Syllabus*, p. 126) ; les chapelles de St-Nicolas sur des ponts à Avignon et ailleurs ; une véritable église sur un pont de Justinien à Constantinople, au faubourg de Rhégion ; à Lacédémone sur l'Eurotas le pont construit par le moine Nicodème en 1027, pont sur lequel le fondateur pour en assurer l'entretien ou la sauvegarde, *εἰς περιπιησιν* (*sic*), a mis une église (M. Gabriel Millet est ici, si l'on peut dire, sur son terrain, puisqu'il s'agit du *typikon* du moine Nicodème, fondateur du pont et de l'église, gravé comme certains actes de Mistra sur une colonne, mais disparu depuis Fourmont : cf., en attendant l'édition définitive de M. Millet, le n° 8704 du *CIG*). Mais M. Millet ne se contente pas de ces exemples chrétiens ; à Constantinople même les *Πάτρια* parlent d'un temple de Zeus érigé sur un pont au IIIe siècle, au lieu nommé plus tard St-Mamas.

La contribution de M. Socrate B. KOUGÉAS, *Ὁ Γεώργιος Ἀκροπολίτης κτήτωρ τοῦ Παρισινοῦ κώδικος τοῦ Σουΐδα* (*Cod. par. graec.* 2625), article qui occupe les pp. 61-74, mérite aussi une mention détaillée, parce qu'elle apporte à la philologie et à l'histoire byzantine une véritable découverte : le *Parisinus* 2625, le meilleur et le plus ancien des manuscrits de « Suidas » qui porte entre deux

croix le titre désormais fameux *ΣΟΥΔΑ*, dont je persiste à croire qu'il faut l'expliquer comme l'abréviation d'un titre en cinq mots, représentés par leurs initiales (système que le Talmud appelle *νοταρικόν* et qui, comme on le sait, a envahi de nos jours toutes les langues du monde), ce fameux manuscrit donc, contient entre autres notes la précieuse notice publiée et commentée par M. Dölger, *Titel des sogenannten Suidas Lexikons*, *Sitzungsberichte der Bayer. Akad.* 1936, Heft 6. M. Dölger avait bien vu que cette notice doit s'expliquer par un document patriarcal de 1351 (1), où l'on voit que Marie, fille illégitime de Michel VIII, celle qui avait épousé le khan des Mongols Abaga, avait acheté les propriétés d'une certaine Maria Akropolitissa que Michel VIII, le 15 août 1261, d'après la notice du *Parisinus*, avait données au propriétaire de ce *codex*. M. Kougeas estime lui aussi que les propriétés vendues en 1351 sont les mêmes qu'énumère la notice du *Parisinus*. Mais tandis que M. Dölger identifiait l'auteur de la notice et par conséquent le propriétaire du manuscrit avec un personnage subalterne, l'*οἰ-*

(1) On notera que dans le document de 1351 la sœur illégitime d'Andronic II, l'épouse du Khan des Mongols, s'appelle *ἡ ὑψηλοτάτη δέσποινα τῶν Μουγουλίων κυρὰ Μαρία ἡ Παλαιολογίνα*. Les religieuses de 1351 invoquent un vieil acte de vente vrai ou faux, dont il résulterait que ce monastère aurait été fondé par la *δέσποινα τῶν Μουγουλίων*, sur un terrain acheté par elle à une *Μαρία Δούκαινα ἡ Ἀκροπολίτισσα*. Ce qui veut dire évidemment qu'en 1351 on expliquait le nom du monastère *τῶν Μουγουλίων* par le titre de *δέσποινα τῶν Μουγουλίων*, étymologie sûrement légendaire puisqu'il résulte d'un document authentique et daté, la notice du *Parisinus*, que ce monastère avait été fondé non pas par cette princesse mais par le beau-père de Georges Acropolite, auteur de cette notice, vraisemblablement Isaac Ducas, oncle maternel de Michel VIII. A moins qu'il n'y ait deux monastères *τῶν Μουγουλίων* il faut en conclure que l'acte de vente est un faux, d'autant plus que Michel VIII n'était pas le grand père de Jean V Paléologue (régnant en 1351) mais son arrière grand-père. L'explication par laquelle M. Kougeas (page 68, note 34) essaie d'échapper à la reconnaissance de cette erreur ne s'impose pas : *ἀλλὰ ὁ ὡς πάππος ἐρχόμενος εἰς τὴν γενεαλογικὴν σειρὰν Παλαιολόγων Μιχαήλ* (Michel IX), *ἀποθανὼν τὸ 1320 ὡς διάδοχος δὲν ἐπρόφθασε νὰ βασιλεύσῃ*. Conclusion finale : le nom authentique et primitif de ce monastère n'a rien à faire avec les Mongols ; il s'agit d'un toponyme slave très répandu en pays grec (*mogyla*), que nous connaissons sous diverses formes, notamment *Μοῦχλι*, *Μαγούλα* ; d'ailleurs à Constantinople même la *Παναγία τῶν Μουγουλίων* s'appelle encore *Μουγουλιώτισσα*, *Μουχλιώτισσα*, *τοῦ Μουχλίου*. M. Kougeas a donc tort de croire que la transformation de *Μουγουλιώτισσα* en *Μουχλιώτισσα* a été faite *κατὰ παρετυμολογίαν ἐκ τῆς ἐν Ἀρκαδίᾳ Μεσαιωνικῆς πόλεως*.

κειακὸς Ἰωάννης ὁ Θωμᾶς du document de 1351, celui qui produisit l'acte de vente suspect, M. Kougeas, heureusement inspiré, a fait une belle trouvaille historique. Celui qui est entré le 15 août 1261 à Constantinople (la notice commence par ces mots : *μηνὶ αὐγούστῳ ιε' ἰνδικτιῶνος δ' τοῦ ἔτους ,ϛψξθ' εἰσήχθημεν σὺν θεῷ εἰς Κωνσταντινούπολιν*) devait faire partie de l'escorte de l'empereur Michel VIII Paléologue, parce que c'est ce jour-là, fête de l'Assomption, que l'empereur rentra dans la Capitale reconquise. Chose remarquable, les sources ne désignent nommément qu'un seul des compagnons du basileus vainqueur : le grand logothète, Georges Acropolite, arrivé avec son maître devant la Porte d'Or dès le 13 août et qui, en l'absence du vieux Nicéphore Blemmydès, avait été chargé de rédiger les hymnes solennels d'actions de grâces et les prières de circonstance et de prononcer celles-ci du haut des tours de la Porte d'Or. Le même Acropolite fut bientôt après nommé professeur de l'Université impériale restaurée et Georges de Chypre, qui fut son élève, le compare à Aristote et à Platon. Le professeur avait une bibliothèque et une bibliothèque qui comptait des livres précieux, puisque Georges de Chypre (lettre 111, p. 86, éd. Sophrone EUSTRATIADÈS) demande à son ancien maître de lui prêter un de ses ouvrages dont il aura grand besoin car *τὸ βιβλίον τῶν ὑπερλάμπρων ἐστίν*. Enfin nous avons la preuve qu'Acropolite connaissait et utilisait la *ΣΟΥΔΑ*. Décidément, des manuscrits comme la *Souda* de Paris et le Venetus A d'Homère *doivent* avoir eu des propriétaires insignes. De tels *codices* ne couraient pas les rues. Souvent, dans un siècle, un seul personnage est digne de les avoir possédés ou capable de les avoir commandés. M. Albert Severyns ne vient-il pas de démontrer que le propriétaire et l'*auteur* du *Venetus* A n'est autre qu'un grand humaniste byzantin qui eût mérité de donner son nom à son siècle, Aréthas de Césarée (*Le Flambeau*, 1951, n° 3)? La découverte de M. Albert Severyns a été publiée encore dans la *Nouvelle Clio* n° 5/6 (1951) pp. 164-171 et dans le *Bulletin de l'Ac. R. de Belg.* du 4 juin 1951, pp. 279-306.

On comprend que M. Kougeas, en terminant son bel article, se soit complu à énumérer les résultats assurés et les conséquences probables ou certaines de ses recherches. Il en énumère jusqu'à six. Il a raison de dire sous le numéro 2 que Marie Paléologue, bâtarde de Michel VIII, ne fut pas la fondatrice du monastère *τῶν Μουγουλίων* en 1285, mais que le monastère avait été fondé par le beau-père de Georges Acropolite en 1261. Il faut ajouter que

ce monastère était une construction basse, probablement à un seul étage (*χαμηλή*) et que c'est en 1266 qu'il fut surélevé et l'église décorée de peintures par un artiste nommé Modestos.

Bien que nous n'entendions pas nier que la *δέσποινα τῶν Μουγουλίων* puisse avoir séjourné au monastère, ou lui avoir fait des donations, il est évident que tout ce qu'on croyait savoir à ce sujet au XIVe siècle repose sur un document suspect, l'ancien acte de vente présenté par l'*οἰκειακὸς Ἰωάννης ὁ Θωμᾶς*, document qui a le tort de passer entièrement sous silence l'œuvre et même l'existence de son fondateur. Tout se passe comme si le toponyme *Μαγουλίων* avait servi de point de départ à la légende de la fondation par une *δέσποινα τῶν Μουγουλίων*, princesse du sang des Paléologues.

En terminant ce compte rendu d'un volume qui fait le plus grand honneur à M. N. G. Mavris et à la science grecque, nous réitérons au directeur et aux collaborateurs gréco-américains du nouveau périodique qui vient de faire si brillamment ses preuves, nos félicitations et nos vœux. Il nous paraît impossible que les Grecs d'Amérique et les puissantes universités américaines ne reconnaissent pas l'intérêt et la valeur d'une publication qui apporte à notre discipline, dès ses premiers numéros, des contributions de premier ordre et des découvertes sensationnelles.

H. G. et M. LASCARIS.

Le Jovien de la Basilique de la Παλαιόπολις de Corcyre

ΙΩΑΝΝΟΥ Κ. ΠΑΠΑΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, Ὁ Ἰοβιανὸς τῆς βασιλικῆς τῆς Παλαιοπόλεως Κερκύρας. Tirage à part de l'*Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, 1942-1944 (*Ἀρχαιολογικὰ χρονικά*), 1948, pp. 39-48.

Toute une littérature savante identifie sans hésitation, avec l'empereur chrétien Jovien, successeur de Julien l'Apostat, un *Ἰοβιανός* qui se proclame lui-même, dans un quatrain épigraphique en hexamètres de son cru, « dévastateur des temples et des autels des Hellènes », et constructeur d'une église chrétienne (1). Ce *carmen epigraphicum* est une des inscriptions grecques les plus

(1) KIRCHHOFF, *C.I.G.*, 8608 ; DITTENBERGER, *I.G.*, IX, 1, 720-721, p. 161.

anciennement connues (depuis Spon et Wheler) et l'une de celles qui ont été le plus souvent reproduites et commentées ; tous les historiens de la fin du paganisme s'en sont servis. Le hasard d'une visite à Corfou m'a permis de l'examiner à mon tour : elle est toujours en place, et parfaitement lisible, sur le linteau du *τρίβηλον* de la basilique de la *Παλαιόπολις*, basilique que M. Jean K. Papadimitriou, alors éphore des antiquités à Corfou, a soigneusement étudiée — et fouillée — il y a quelques années. Sa principale trouvaille a été celle d'un pavement en mosaïque avec inscription ; elle lui a permis de rectifier une erreur d'interprétation aussi générale qu'absurde, commise à propos du sens des hexamètres du linteau. De ces hexamètres, je crois bon de rappeler le texte :

Πίστιν ἔχων βασίλ[ε]ιαν ἐμῶν μενέων συνέριθον
σοί, μάκαρ ὑψιμέδον, τόνδ' ἱερὸν ἔκτισα νηόν
Ἑλλήνων τεμένη καὶ βωμοὺς ἐξαλαπάξας
χειρὸς ἀπ' οὐτιδανῆς Ἰοβιανὸς ἔδνον ἄνακτι.

Traduisons, puisqu'aussi bien les meilleurs épigraphistes et historiens se sont ici mépris :

« Ayant pour alliée de mes desseins la foi impériale (1), c'est à Toi, Maître divin du Ciel, que j'élève ce sanctuaire, après avoir renversé de fond en comble les temples et les autels des Hellènes, moi Jovien, qui, d'une main indigne, l'offre en présent au Prince ».

Comme l'a très savamment montré M. Papadimitriou, l'idée que Jovien serait l'empereur de ce nom est en contradiction absolue avec l'histoire de la destruction du paganisme. En particulier, la démolition officielle des temples ne commence qu'après la ruine du Sérapeion, et l'on sait, par la Vie de Porphyre de Marc le Diacre, qu'Arcadius, fils de Théodose Ier, s'y opposa longtemps, en ce qui concerne le Marneion de Gaza. Si M. Papadimitriou avait connu ce texte classique et nos commentaires, il y aurait trouvé en foule des arguments en faveur de sa thèse, parfaitement justifiée : les destructions des temples de Corcyre et l'édification de la basilique de Jovien ne peuvent être antérieures aux règnes d'Arcadius et de Théodose II et sont vraisemblablement du temps de Théodose II.

(1) Il faudrait *βασίλειον* selon la grammaire commune et classique, car je ne crois pas que la forme *βασίλειαν* soit correcte. Si l'on a accentué ainsi c'est parce que la dernière syllabe du mot, sous peine d'enfreindre le rythme, doit être une brève.

Quant à l'empereur Jovien, il est hors de cause. Jamais il n'a ordonné ni même permis de détruire des temples. Sa politique, favorable certes aux Chrétiens, fut une politique de réaction modérée contre celle de Julien, de tolérance et de « parité ». Au reste, voici l'inscription du pavement en mosaïque dont j'ai parlé au début de cette note :

εὐχαῖς	*ἐπὶ τοῦ*	*ἐποίησεν*	*ὑπ[ὲρ ψυ]*
ἁγίων	*ἐπισκό-*	*Ἐλπίδιος*	*χ[ῆς αὐ]*
	που Ἰο-	*τὸ ἔργον*	*το[ῦ]*
	βιανοῦ	*τοῦτο*	

Si le Jovien de la basilique de Corfou était l'évêque de la ville, il ne peut être l'empereur.

Il faut louer M. Jean K. Papadimitriou aujourd'hui éphore des antiquités pour l'Attique, d'avoir eu le courage de s'inscrire en faux contre des autorités comme Dittenberger, Seeck et Geffcken, et l'envier d'avoir trouvé, en fouillant le sol d'un vénérable monument de l'antiquité chrétienne, la confirmation de ses vues. Il faut décidément effacer Jovien de la liste des persécuteurs de l'« hellénisme ».

Il est plus délicat de décider si *ἄνακτι* du quatrième hexamètre désigne le Dieu des Chrétiens, comme l'invocation *μάκαρ ὑψιμέδον*, ou si le temple dédié à la Divinité suprême était comme d'autres basiliques du ve siècle placé sous le « vocable » de l'empereur (cf. les *Ἀρκαδιαναί*, *Εὐδοκιαναί*, etc...), de sorte que le présent (*ἕδνον*) de l'évêque serait fait au prince dont la foi fut sa collaboratrice et son alliée (*συνέριθος*). Le mot *ἕδνον* (1) suggère le mariage impérial de 421 (Théodose II et la convertie Athénaïs-Eudocie) dont la consécration de la basilique de Corcyre serait contemporaine.

H. G.

(1) L'usage de ce terme au singulier est exclusivement poétique (Pindare, Callimaque, Théocrite, Orphée, Nonnos), et le mot *ἕδνα*, *ἕεδνα* (plur.) est spécialisé dans l'acception de « cadeaux de noces ». A ma connaissance, un seul passage (Théocr., 25, 114) peut être traduit par « cadeau ».

NOTES ET INFORMATIONS

CINQ NOTES A LA Πρόνοια DE M. OSTROGORSKI

1. — Qui est Dragota?

Le plus ancien document serbe mentionnant la *πρόνοια* est le diplôme (1299/1300) d'Étienne Uroš II (Milutin) en faveur du monastère de St Georges *Γοργός* près de Skopljé. La longueur de ce document (peut-être le plus long [1] diplôme serbe) et sa rédaction [2] si maladroite et gauche, expliquent pourquoi, malgré les commentaires dont il a été l'objet, ce document recèle encore tant d'obscurités. Parmi ces obscurités, celle concernant la *πρόνοια* de Dragota et de son gendre Manota n'est pas la moindre, et je n'ai pas la présomption de résoudre ce problème. Je rappellerai cependant que feu Taranovski, en analysant ces dispositions de notre diplôme, semble plutôt hésiter à formuler une opinion [3]. Et quant à M. Ostrogorski, qui consacre plusieurs pages [4] à ces

(1) La division par Kovačević en 79 paragraphes a été adoptée dans les éditions ultérieures de Novaković, Solovjev et Grujić.

(2) Certes les chrysobulles serbes ne peuvent rivaliser avec le style, souvent recherché et savant, des chrysobulles byzantins ; mais ici l'inexpérience du rédacteur dépasse toute mesure ; et les nombreuses répétitions suggèrent la possibilité d'interpolations ultérieures ; en tous cas le texte publié par Grujić est une copie du XIVe siècle, cf. Grujić, *Tri Hilendarske povelje, Zbornik za istoriju Južne Srbije*, I, 1936, pp. 2-3.

(3) Taranovski, *Istorija srpskog prava*, I, Belgrade 1931, pp. 34, 36, 39, 41. Voir surtout p. 41 ; ce n'est qu'à la p. 39 qu'il se risque à assimiler le cas de Manota à une *commendatio*, telle qu'elle se pratiquait dans l'Europe occidentale.

(4) Ostrogorski, *Pronija*, pp. 127-135. Ces pages du texte serbe ont été résumées par l'auteur lui-même à la p. 195-196 : Unter den Schenkungen Milutins an das Kloster wird auch das Grundstück eines gewissen Dragota angeführt und es wird besonders hervorgehoben dass der König es dem Kloster deshalb schenke weil es kein Stammgut, keine « baština » Dragotas darstelle, sondern eine « kaiserliche Pronia »... Inhaber des Gutes war damals nicht mehr

passages peu clairs, il va jusqu'à soutenir que Manota, pour conserver, en partie du moins, la *πρόνοια* de son beau-père Dragota, s'obligea à prêter le service militaire non pas à l'État, mais au monastère.

L'invraisemblance d'une telle thèse m'avait frappé dès le début, lorsque nous étudiions avec M. Grégoire, à Corfou, le nouvel ouvrage de l'éminent byzantiniste. Aussi ai-je pensé qu'il serait important d'identifier ce Dragota et que cela pourrait aider à donner une réponse aux irritantes questions que suscite la condition juridique et la nature des obligations de son gendre Manota.

M. Ostrogorski a fort bien vu (p. 128) que Dragota est un *προνοιάριος byzantin* (c'est à dire ayant reçu sa *πρόνοια* non pas du roi de Serbie, mais du Gouvernement byzantin) et qu'il n'était plus parmi les vivants à l'époque où Étienne Uroš II disposait de sa *πρόνοια*.

Mais je crois pouvoir aller plus loin encore et soutenir :

1) que Dragota a reçu sa *πρόνοια* peu après 1246 de l'empereur Jean Doucas Vatatzès (1) ;

2) que Dragota reçut cette *πρόνοια* en récompense des services rendus à cet empereur ;

3) que la valeur de cette *πρόνοια* a dû correspondre à la grandeur de ces services ;

4) que Manota, le gendre d'un personnage si riche (v. plus loin), n'a pas pu déchoir au rang de simple militaire (2), obligé de servir non pas l'État mais un monastère ; et que, s'il accepta le patronage d'un monastère puissant, c'est qu'il avait sans doute de sérieuses raisons sur lesquelles nous ne pouvons faire que des hypothèses (3).

***

Dragota selbst sondern dessen Schwiegersohn Manota, dem es als « schwiegerväterliche Mitgift » zugefallen war. Da aber der König es nun dem Kloster geschenkt hatte, so trat auch Manota selbst in den Dienst des Klosters um sein « Schwiegervatererbe » nicht zu verlieren und zwar verpflichtete er sich dem Kloster zum Militärdienst... Als militärdienstpflichtiger Pronoiar tritt Manota in den Dienst der Kirche ; das ist ein neuer, in Byzanz unbekannter, Zug.

(1) Rappelons que cet empereur est expressément mentionné dans le diplôme serbe, § I, ainsi que dans le diplôme bulgare du tsar Constantin Tich pour ce même monastère.

(2) « Manota était sans aucun doute un petit *προνοιάριος* (nesumnjivo sitan pronijar) » dit M. Ostrogorski, p. 131.

(3) On peut penser à l'âge avancé de Manota, dont le beau-père Dragota est

On sait que c'est à la fin de l'année 1246 que Jean Vatatzès occupa Skopljé (1) et sa région. Cette conquête fut précédée peu auparavant par celle de Melnik. Il est donc *a priori* très vraisemblable que Vatatzès accorda de riches propriétés dans la région de Skopljé aux trois personnages qui l'ont si puissamment aidé à occuper Melnik, ainsi qu'à l'historien Acropolite, qui l'accompagna pendant cette campagne et qui était présent lorsque les 500 citoyens de Melnik, *ἄνδρες εὐσταλεῖς τε καὶ ἔντιμοι κἀκ μόνης θέας αἰδοῦς καὶ τιμῆς ἄξιοι* vinrent faire leur soumission à l'empereur à *Βαλαβίσδα* (aujourd'hui *Σιδηρόκαστρον*).

Quels sont ces trois personnages?

mort en 1255, ou bien à la disgrâce relative dans laquelle le Gouvernement byzantin a pu tenir les enfants et le beau-fils de Dragota après les événements de 1255 (voir plus loin); mais il se peut aussi qu'au contraire, lorsque après une brève occupation (dont on ne peut malheureusement établir la date exacte) par Constantin Tich, Skopljé passa de nouveau au pouvoir des Byzantins, Manota ait rendu des services à ces derniers et qu'il ait conservé la *πρόνοια* de son beau-père plus ou moins arbitrairement, sans en être investi formellement comme *προνοιάριος*. Voici pourtant une autre hypothèse qui a l'avantage de s'appuyer sur des textes :

Cette *πρόνοια* de Dragota se trouvait dans le village de Rečice (§ XXXIII). Or, ce village, qui subsiste à 4 km. de Kalkandelen, avait été anciennement une propriété du monastère de Saint Georges *Γοργός*; selon le chrysobulle de Constantin Tich (I. Ivanov, *Bŭlgarski Starini*, 2e éd. Sofia 1931, p. 583) il avait été donné au monastère par le « Saint empereur Romain ». Cette circonstance nous aide à comprendre non seulement le § XXXIII de notre diplôme, mais aussi le § XXXV, dont voici la teneur :

« Et Ma Majesté *a réuni* le village de Rečice y compris toutes les *στάσεις* (= propriétés appartenant à des paysans) afin que Saint Georges le tienne [en sa possession] sans en être privé arbitrairement (*bez izma*; voir sur le terme изъмъ, expliqué dans le *Lexicon* de Miklosich par *exceptio*, mais qu'il faut traduire par *αὐτοδικία* : Taranovski, *op. cit.*, I, p. 112, II, p. 116-117, III, 17, 177). Dorénavant et pour l'éternité (*ἀπὸ δὲ τοῦ νῦν καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας*) aucun autre *προνοιάριος* ne doit *entrer* à Rečice, excepté Saint Georges... parce que c'est une *πρόνοια* ecclésiastique et que ce n'est le bien allodial de personne (ponježe crkvena pronija jest, a ne ničija baština) ».

Inutile d'aborder ici la question de savoir qui est l'empereur Romain, mentionné à plusieurs reprises dans les deux diplômes; rappelons que Jireček, Bobčev, Marković l'avaient identifié avec Romain, fils du tsar Pierre de Bulgarie (!), Novaković avec Gabriel-Radomir, fils de Samuel, Iljinskij avec l'empereur Romain IV Diogène et Grujić avec Romain III Argyre.

(1) Acropolite, éd. Heisenberg, p. 78. Pour ce qui suit, v. Acropolite, pp. 74-78, 114-117.

I. C'est d'abord *Δραγωτᾶς*, nommé par les Bulgares gouverneur de Serrès, mais qui était un habitant de Melnik (*ἐς Μελενίκον τὰς οἰκήσεις ποιούμενος*). Après avoir livré l'*ἀκρόπολις* de Serrès à Vatatzès, Dragota, comblé de riches présents et de nombreuses pièces d'or (1), se rendit à Melnik et fit tout pour convaincre les habitants de cette ville de devenir sujets de l'empereur. Après la mort de Vatatzès, Dragota, qui était alors *τοῦ Μελενικιωτικοῦ προεξάρχων στρατεύματος*, espéra obtenir de Théodore II des bienfaits encore plus grands *οὐδὲ γὰρ ἔκρινεν ἄξια τὰ παρὰ τοῦ βασιλέως Ἰωάννου ἐκείνῳ* (lisez : *ἐκείνου*) *κεχορηγημένα καὶ ταῦτα πολλὰ γεγενημένα*. Il se révolta ouvertement et assiégea la forteresse de Melnik pour s'en rendre maître et la livrer aux Bulgares. Mais *ἵππων ποσὶν ἅπαν τὸ σῶμα συντέθλασται καὶ τριταῖος τὴν αὐτοῦ ψυχὴν ἐξεφύσησεν* (1255).

II. C'est ensuite Nicolas *Λιτοβόης*, nommé par les Bulgares gouverneur de Melnik, mais qui était malade (maladie diplomatique ?) et qui ne fit rien pour empêcher les agissements des partisans de Vatatzès.

III. C'est enfin Nicolas *Μαγκλαβίτης* dans la bouche de qui Acropolite met une de ces *conciones* à la manière de Thucydide et de Tite-Live (2).

Or, on est frappé de rencontrer dans le diplôme serbe, de 1299/1300, des propriétés ayant appartenu à un *Dragota*, à un *Ljutovoj* à un *Mьglavit* et à un *Akropolit* (3). Cette coïncidence ne peut pas être fortuite ; elle montre que les quatre personnages signalés lors de la prise de Melnik en 1246 sont bien les mêmes que ceux qui possédèrent des propriétés dans la région de Skopljé (les biens de Nicolas *Λιτοβόης* ayant dû passer à son fils (4) Constantin).

(1) *Ἀλουργὸν δὲ χλαῖναν ὁ Δραγωτᾶς χρυσίῳ συνυφασμένην ἐνεδέδυτο καὶ στατήρων πλῆθος χρυσῶν ἐδέδεκτο*, p. 75.

(2) Malgré le caractère littéraire de cette *δημηγορία*, on ne peut mettre en doute le témoignage de Manglavitès, qui était *εἷς τῶν ἐπιφανεστέρων ἐν τοῖς τοῦ Μελενίκου οἰκήτορσιν* selon Acropolite. Pour convaincre ses concitoyens Manglavitès leur rappela que : *ἡμεῖς δὲ πάντες καὶ ἐκ Φιλιππουπόλεως ὁρμώμεθα, καθαροὶ τὸ γένος Ῥωμαῖοι*.

(3) Déjà Jireček, *Staat und Gesellschaft in Serbien*, I (*Denkschr. Wien. Akad.*, LVI, 1912), p. 26, avait vu que Mьglavit et Akropolit étaient des Grecs, mais ne chercha pas à les identifier.

(4) Mon opinion que Коста Љутовои (§ XXVIII) est un fils de Nicolas *Λιτοβόης*, gouverneur de Melnik en 1246, n'a rien d'arbitraire. Et si l'on m'objecte que ce Constantin appartient à une famille établie à Skopljé depuis au

2. — Note sur le caractère des propriétés du trésorier Radoslav (4 décembre 1457)

En publiant le document du despote Lazare du 4 décembre 1457, j'avais bien vu l'intérêt exceptionnel qu'il offrait pour la question de savoir si la *πρόνοια* était, en Serbie, héréditaire et je renvoyais aux pages de l'importante histoire du droit serbe de Taranovski où cet éminent savant russe traitait de la succession par les femmes ainsi que de la *πρόνοια* avec son habituelle profondeur de vues (v. mon commentaire, *Byzantinoslavica*, VI, pp. 170-171).

Mais j'avais en plus observé, ce que M. Ostrogorski n'a pas souligné, que les propriétés accordées au *trésorier* Radoslav étaient en partie des biens confisqués, et j'ajoute maintenant : confisqués à des Grecs. C'est d'abord la maison dans la ville de Smederevo (*u gradu*) du juge Théophile, sans doute un Grec ; c'est ensuite en dehors de la ville (*na dvoru*) une autre maison, abandonnée par Gjurko, un Serbe il est vrai, mais qui avait été *trésorier* de Thomas Cantacuzène. J'ajoute le village de *Kaloganjevci* dans une région qui en 1457 était au pouvoir des Turcs. Mais ce village, qui avait été *donné auparavant à titre de πρόνοια* à Radoslav, a été égale-

moins un siècle, ainsi qu'il ressort d'une sentence de Démétrios Chomatianos (Pitra, *Analecta sacra et classica*, VI, 261-263, réimprimée par Nitov, *Materiali za istorija na Bŭlgarija, Godišnik* de l'Univ. de Sofia, Faculté historico-phil. XVIII, 1922, p. 11-15) sentence où se trouve inséré un *prostagma* à l'évêque de *Skoplje* de Théodore Comnène d'Epire (Mai 1220) en faveur d'un *Γεώργιος Λιτοβόης*, je répondrai :

Rien ne prouve que notre Nicolas *Λιτοβόης* ait été de Melnik, même pas le chrysobulle d'Andronic II de 1323 ; ce chrysobulle, en faveur de Jean Orestès, énumère les propriétés de ce dernier à Melnik et Radovište parmi lesquelles un champ acheté *ἀπὸ τοῦ Λιτοβόη ἐκείνου* (publié par Goudas dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν*, IV, 1927, p. 227) ; mais ce champ a pu être acquis par Nicolas *Λιτοβόης*, lorsqu'il était gouverneur de Melnik, puis vendu, par lui ou ses héritiers, à Orestès. Rien n'empêche donc que Nicolas *Λιτοβόης* ait appartenu à cette même famille de Skopljé et que Коста Лютовои ait été son fils. Acropolite, qui spécifie que Dragota, gouverneur de Serrès, était habitant de Melnik et que Manglavitès en était un des citoyens éminents, dit seulement que Nicolas *Λιτοβόης* était gouverneur de Melnik en 1246. Je n'ose rattacher à cette même famille le premier *Λιτοβόης* qui apparaît (en 1040) dans une source byzantine (Kekaumenos), bien que sa patrie (Dĕvol en Albanie) fût peu éloignée de Skopljé.

ment la propriété confisquée d'un Grec. Car il est évident que ce village tire son nom de son propriétaire, qui a dû être Kalojan Rusota (*Ῥωσωτᾶς*). Celui-ci apparaît pour la première fois en 1428 comme *douanier* (« gabelotto ») à Novo Brdo, important centre commercial et minier (mines d'argent) ; sur ce personnage v. JIREČEK, *Staat und Gesellschaft im mitt. Serbien*, IV (*Denkschr. Wien. Akad.* LXIV, 1919), pp. 34-35. Selon les Annales serbes, il est mort le 16 Avril 1437. Mais il avait un fils, Manuel, mentionné encore en 1444 et qui a dû être la victime d'une confiscation, antérieure, je suppose, à celle de Théophile et de Gjurko, ces deux dernières ayant été la suite des événements du 3 Mai 1457.

Il convient encore de souligner les fonctions de trésorier (Gjurko), de douanier (Kalojan « gabelotto »), de juge (Théophile), fonctions qui, par leur nature, facilitaient les accusations de prévarication ou de concussion et pouvaient légitimer ces spoliations ; trésorier encore est Radoslav, le bénéficiaire de ces confiscations. On ne manquera pas d'en être quelque peu embarrassé et on cherchera en vain dans toute cette affaire un militaire pour justifier ces *πρόνοιαι*. La seule indication à ce sujet est la phrase par laquelle le despote accorde au bénéficiaire la faveur de transmettre ces biens aux fils de sa sœur, Radoslav et Radovan qui « seront astreints au service militaire (« vojuju ») mais aussi au service civil (« rabotaju » !) comme les autres *προνοιάριοι* » expression bien vague mais qui, pourtant, doit être plus qu'une vaine formule.

3. — Le terme προνοιάριος à Corfou en 1472

Dans le registre du notaire de la ville de Corfou Jean *Χονδρομάτης*, conservé aux archives de cette ville et contenant les contrats passés devant ce notaire en 1472 et 1473, nous trouvons le contrat suivant, qui nous a été obligeamment communiqué par l'érudit directeur de ces archives, M. Nicolas Lefthériotis (nous en respectons scrupuleusement l'orthographe) :

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ (26 décembre 1472) *Δημήτριος ὁ Τριαντάφιλος ἀπὸ χωρίον τοῦ Σκριπεροῦ παρὸν σωματικὸς ὡμολόγεσεν καὶ εἶπεν ὅτι χρεωστεῖ δοῦνε πρὸς τὸν παρόντα εὐγενεῖν ἄνδρα σὲρ Στεφανῆ Φιομάχον προνιάριον κρασὶν μοῦστον ξέστες γ' καὶ μίαν ξέσταν λάγκερον καὶ ὑπόσχεται τοῦ δώσι καὶ κατεβάσι αὐτὸ εἰς τὸν αἰγϊαλὸν τοῦ Γύφου τὸν ἐρχόμενον τρύγον τῆς Ἰνδικ.*

ζ' ὑπὸ μαρτυρίαν Γεωργίου Καβαλαρότου καὶ Ῥεμούντου Κυπουρσοῦ.

Les villages *Σκριπερὸν* et *Ὕψος* (ou *Γύψος*) existent encore aujourd'hui ; la famille *Φιομάχος* (parfois orthographié *Ὀφιομάχος*) s'est éteinte depuis longtemps. Mais il est évident que le terme *προνοιάριος* est employé ici pour désigner le titulaire d'une de ces *baronie* (1) instituées dès l'occupation de Corfou par les Angevins de Naples (1272). Il y a lieu de citer ici, en les résumant, les pages que l'historien Ermanno Lunzi, *Della condizione politica delle Isole Ionie sotto il dominio veneto*, Venise, 1858, pp. 467-477, consacre à ces « baronie » : « I Veneziani non crearono nelle isole il sistema feudale, essi lo trovarono esistente. I principi della casa d'Anjou istituirono a Corfù non pochi feudi, lo storico Marmora (1672) dice, fondandosi non sappiamo sù quale autorità, che all' epoca in cui Carlo d'Anjou divenne signore dell' isola, questa fosse stata divisa in 24 feudi. Il fatto è che nel 1676 solo 14 baronie vi sussistevano, secondo la testimonianza del Provveditore generale Andrea Giustiniani... Le denominazioni di dette baronie erano le seguenti : Bragadina, Midei, Mema, Viara, Gritta, Trona, Canala, Ralli, Frangoni, *Fiomaco*, Darmera, Sant' Ippolito, Brunelli, Altavilla, Duodo ... Ciascun barone era obbligato di tenere uno o più cavalli con certo numero di fanti pronti a qualunque bisogno di difesa dell' isola ... Per la successione al feudo reggeva il diritto di primogenitura, vale a dire il figliuolo primogenito succedeva al padre, il minore fratello al maggiore ; trattandosi però di nipoti, la primogenitura era presa in un senso assoluto, di guisa che il figliuolo del più giovane dei figliuoli del feudatario escludeva dalla successione il figliuolo del primogenito se fosse questo minore di età del cugino ». De plus, il fallait une « investitura » à chaque transmission par héritage et le nouveau titulaire devait prêter un serment solennel au Doge de Venise. J'ajoute que même après la chute de Venise, la loi du 17 mars 1805 de la jeune et éphémère République Septinsulaire exigeait l'*investiture* à chaque transmission de fief par héritage. On peut consulter encore sur les « baronie » à Corfou : l'article de J. Romanos, *Περὶ τοῦ ἀρχαιοτάτου τῶν ἐν Κερκύρᾳ τιμαρίων* dans l'*Ἀττικὸν Ἡμερολόγιον*, d'Irénée Asopios, de

(1) Tout comme dans la *Chronique de Morée* où les *πρόνοιαι* sont assimilées aux fiefs (*τὰ φίε*).

1869, réimprimé dans le *Κερκυραϊκὸν Ἡμερολόγιον* de I. Kallonas, de 1911 ; la brochure de F. Albanas, *Περὶ τῶν ἐν Κερκύρᾳ τίτλων εὐγενείας καὶ τῶν τιμαρίων*, Corfou 1894, 52 pages ; et le grand ouvrage de A. Andréadès, *Περὶ τῆς οἰκονομικῆς διοικήσεως τῆς Ἑπτανήσου ἐπὶ Βενετοκρατίας*, Athènes, 1914, tome I, p. 154 et tome II, pp. 75-81, ouvrage dont Henri Monnier a donné une large analyse dans la *Revue historique de droit français et étranger* de 1916 (ni Albanas ni Andréadès ne citent l'article de Romanos qui garde encore toute sa valeur).

4. — A Scutari on distingue nettement entre « nobiles » et « proniarii »

Une bonne partie (pp. 151-176) de l'ouvrage de M. Ostrogorski est consacrée à la *πρόνοια* dans « la Zeta sous la domination vénitienne » ou, pour être plus précis : dans la région de Scutari en Albanie.

M. Ostrogorski déplore que le précieux cadastre de Scutari (1416) n'ait pas été publié en entier par Ljubić dans les *Starine* de l'Acad. youg. XIV, 1882, pp. 30-57 ; il rappelle que Miklosich lui-même en préparait une édition peu avant sa mort ; et il ajoute (p. 152) : « Ce très précieux document n'a pas eu jusqu'à ce jour la bonne fortune d'une édition complète. » Il y a lieu de signaler que cette édition a été donnée en 1940 par le Père Fulvio Cordignano.

En commentant avec sa sagacité coutumière le rapport du capitaine de Scutari, Donato di Porto, du 9 juillet 1403 (*Acta Albaniae*, II, N° 737), M. Ostrogorski a fort bien vu (p. 160) que le gouvernement vénitien distinguait entre « nobiles et magnos proniarios » de Scutari et « alios proniarios et capita villarum, minoris conditionis ». C'est ici qu'il y a lieu de rappeler qu'à Scutari au moment de la conquête par les Turcs (1478), on ne confondait pas les « proniarii » avec les « nobiles ».

C'est ainsi que nous lisons dans Marinus Becichemi, *Ad serenissimum principem Leonardum Lauretanum et illustrissimum Senatum Venetum panegyricus*, dans *Opera*, vol. I, Brescia s. d. [= 1503] réimprimé dans la revue albanaise *Leka*, 1939, pp. 118-119 : « ex triplice ordine, nobilium, proniariorum (qui, ut olim equites romani, medii erant), plebeiorum. »

On objectera peut-être que ce lettré de Scutari qui professa à

Raguse (cf. JIREČEK, *Der ragusanische Dichter Šiško Menčetić*, *Arch.f.sl.Phil.* XIX, 1896, pp. 36, 78-79 et *Beiträge zur ragusanischen Literaturgeschichte*, *ibid.* XXI, pp. 447-448), à Brescia et à Padoue où il mourut en 1526, ne constitue pas une source absolument sûre. Pourtant comme l'observe M. FRANCISC PALL (*Marino Barlezio, Mélanges d'Histoire Générale publiés par* C. MARINESCU, II, Cluj, 1938, p. 175) : « I famigliari del Becichemi, Pietro, suo nonno, Florio suo padre, Marino, lo zio, e infine i suoi numerosi parenti, ebbero una notevole parte nella storia della città. Nel assedio del 1478, quando il Becichemi ancora fanciullo era lontano dal teatro della guerra, oltre suo padre caddero nella difesa non meno di 23 dei 30 cugini che aveva dentro Scutari. Diventato professore di retorica, egli compose verso il 1503 l'indicato trattato, con le notizie raccolte sopratutto in seno alla famiglia ».

Il est encore plus intéressant de constater que la même distinction est faite par le Sénat de Venise, lorsque celui-ci prenait des mesures en faveur des Albanais réfugiés dans les états vénitiens après la cession de Scutari au Sultan : Le 8 Mai 1479, le Sénat prend une décision en faveur de 80 familles de « popolani » de Scutari, et le même jour une autre décision en faveur de 40 autres familles qu'il distingue en trois catégories : gentiluomini ; proniari ; boni cittadini.

Un bref régeste de ces deux documents des Archives de Venise (*Senato Mar*, R° 11, c. 38-39) est donné par les Pères F. CORDIGNANO et G. VALENTINI, *Saggio di un Regesto storico dell 'Albania* Scutari 1937-1940, N°s 1155 et 1156.

5. — Προνοιατόρου — Pignatorre

Nous trouvons dans la version grecque de la Chronique de Morée les formes *προνοιάτορας* et *τοῦ π ρ ο ν ο ι α τ ό ρ ο υ ὁ ἀφέντης* (vers 1999 et 1201). Je soupçonne que c'est de cette forme que dérive le nom d'une famille très connue de Céphalonie, nom italianisé en Pignatorre.

Selon EUGÈNE RIZO-RANGABÉ, *Livre d'or de la Noblesse Ionienne, II, Céphalonie*, Athènes 1926, p. 516 « la famille Pignatorre est originaire de Sicile d'où elle vint s'établir en Céphalonie vers l'an 1500 ». Tige de cette famille est Georges Pignatorre, qui « né en Sicile en 1445 alla s'établir à Céphalonie en 1500 et y est mort en 1524 ». Georges eut deux fils selon Rangabé : Raphaël, né peu

après 1500, mort en 1584, et Théodore *protopapas* de Céphalonie, né vers 1505, mort sans descendants ; celui-ci fut l'élève du grand protecteur de l'île, Saint Gérasime ; il assista à sa mort, survenue le 15 août 1579 et à la translation de son corps, le 20 octobre 1581.

Rangabé renvoie à l'ouvrage de Tsitselis, *Κεφαλληνιακὰ σύμμικτα*, I (seul paru) Athènes 1904, p. 528. Comme il fallait s'y attendre, Tsitselis ne parle pas de la Sicile, mais dit vaguement et sans mentionner aucune source : *Οἱ Πινιατόρροι κατάγονται ἐξ Ἰταλίας, ἐγκατεστάθησαν δ' ἐν τῇ νήσῳ τὸ 1500.*

On est en droit de se demander comment cet immigré sicilien et ses fils portent des noms grecs aussi caractéristiques que Georges, Raphaël et Théodore ; et encore comment Georges (qui, s'il était sicilien, devait être catholique) eut comme fils un *πρωτοπαπᾶς* orthodoxe et familier de St Gérasime.

Encore plus éloquent est le silence de Marino Pignatorre (1771-1818) auteur non seulement de *Memorie della famiglia Pignatorre* (restées manuscrites) mais aussi de deux volumes de *Memorie storiche e critiche di Cefalonia*, publiés par son fils Nicolas P., en 1887 et 1889 à Corfou. Le premier ancêtre dont Marino P. parle dans cet ouvrage (tome I, p. 145) est Nicolas Pignatorre en 1686 ! Et les « documenti relativi alla famiglia Pignatorre » qu'il publie, I, pp. 158-160, datent des années 1688, 1693, 1715, 1737, preuve évidente que la famille ne possédait pas de documents plus anciens.

Il résulte de tout ceci qu'à Céphalonie au XVIe siècle on ne comprenait plus le sens exact des expressions : *ὁ προνοιάτορας, ὁ υἱὸς τοῦ προνοιατόρου*, puisqu'on a pu si facilement croire à une origine italienne de cette famille et faire remonter son établissement dans l'île à la date fameuse de 1500. Rappelons que c'est en 1500 que les Vénitiens, aidés par les Espagnols de Gonzalve de Cordoue conquirent l'île qui resta vénitienne jusqu'en 1797. Sur les événements de 1500 voir en dernier lieu D. Zakythinos, *Κεφαλληνίας ἱστορικὰ καὶ τοπωνυμικά*, *Ἐπετηρὶς Ἑτ.Βυζ.Σπουδῶν*, VI, 1929, pp. 187-192, qui cite la monographie de J. Fuentes, *Gonzalvo de Córdoba en Cefalonia.*

M. Lascaris.

Note à l'article de M. Menges (1)

Le savant mémoire, tout à fait capital, de M. K. Menges, appelle quelques menues observations.

P. 99. A propos du titre de *tarqan*, il n'est pas exact de dire qu'on ignore où se trouve présentement l'inscription de 904 : voyez la note de B. Filov, dans les *Izvestija* de l'Institut archéologique bulgare, XI (1937), p. 302 et l'article de M. Lascaris, *Les sources épigraphiques de la légende d'Oleg*, dans les Mélanges Henri Grégoire, t. III (*Annuaire de l'Institut de Phil. et d'Hist. orient. et slaves*, t. XI). Quant à l'explication de *ολγου τραχανου* par le turc *uluγ*, « grand », la paternité en appartient à M. Paul Wittek, comme il est dit dans l'article de M. H. Grégoire ; mais celui-ci reconnaît bien volontiers qu'en bonne méthode, on doit tenir compte des inscriptions de l'Orχon invoquées par M. Menges, bien que le sens « grand tarqan » convienne mieux, dans l'inscription de 904, que celui de « fils de tarqan ».

Pp. 99-100. Pour le titre *ὁ καναρτικεῖνος*, attesté par Constantin Porphyrogénète (*De Caerim.* I, p. 681, éd. Bonn), il y a lieu de mentionner l'avis de feu J. Mikkola, *Was ist Kanartigin?* (*Sbornik* en l'honneur de V. N. Zlatarski, Sofia 1926, pp. 131-133), qui voudrait lire *ὁ <ἀ>κανὰρ τικεῖνος*. « Als Bezeichnung des älteren Bruders begegnet uns im Tungusischen *akin, aku*, und im Schriftmongolischen *aganar*... Da *Kanartigin* unter den Söhnen des Chans als älterer Bruder zu erster Stelle genannt wird, so ist er hier als Thronerbe besonders hervorgehoben ». — Si cet article du turcologue finnois a échappé à l'érudition de M. Menges, c'est qu'il ne l'aura vu cité par M. Beševliev ni dans son *Corpus* des inscriptions proto-bulgares, ni dans son *Supplément* à ce *Corpus*, paru en 1936. Il est vrai que M. Beševliev ne pouvait inclure dans son recueil épigraphique le texte du Porphyrogénète, et qu'à propos de celui-ci, qu'il cite p. 66 du *Corpus*, il renvoie à son article des *Izvestija Ist. Družestvo*, XI-XX, 368 sqq. (cf. *Byzantinische Zeitschrift*, XXXIII, pp. 13 sqq.).

P. 107 (cf. p. 104) : Omourtag, *Κοῦβερ*, Kuvrat, et autres noms bulgares d'origine iranienne. M. Menges à propos d'Omourtag,

(1) Publié ci-dessus, pp. 85-118.

aurait peut-être dû dire que mon explication iranienne du nom d'Omourtag se fonde sur la forme bien attestée de ce nom sans l'O initial. Cf. *Μορτάγων, Μουτράγων*, Моуртагонъ et le nom de lieu *Μουνδράγα* (en Bulgarie, mentionné par Constantin Porphyrogénète, Georges le Moine et Léon le Grammairien). Dans ces conditions, 1° il devient probable que l'*o* (ou *ω*) par lesquels commencent tant de noms de princes bulgares est, ou bien l'article grec, ou un équivalent turc, synonyme à la fois et homonyme de l'article grec, hypothèse qu'admet d'ailleurs M. Menges lui-même pour rattacher à l'iranien Chosroes le nom d'(O)korses (cf. supra, p. 108). Pour Murtag, comment ne pas identifier ce nom avec le Mourdagos attesté par l'épigraphie grecque de la Russie méridionale? C'est ce que nous avons fait dans notre article de *Byzantion*, XVII (1944-1945), p. 114, n. 33.

2° D'autant plus que les cas d'(O)murtag et d'(O)korsès ne sont pas isolés. Il me semble évident qu'Asparukh est d'origine et d'étymologie iranienne. Et quant à Kouvrat, comment le séparer de *Χροβάτος* (*Κοβρᾶτος*)? Voyez notre article cité plus haut, *Byzantion*, XVII (1944-1945), p. 102, n. 14, et S. Sakač, *Iranische Herkunft des Kroatischen Volksnamens* (cf. *Byzantinische Zeitschrift*, 1950, p. 467) qui, comme beaucoup d'historiens yougoslaves, se fondant sur le *Χορο(ύ)αθος* de deux inscriptions de Tanaïs et sur le nom de la ville de *Χορχοάδ* dans l'Afghanistan du Sud, admet que les Croates viennent de ces régions! D'après nous, le caractère iranien d'un nom de personne, ou même d'un nom de tribu (qui peut venir d'un nom de personne) ne prouve rien pour l'origine du peuple croate ou du peuple bulgare. M. Menges, d'ailleurs, applique notre méthode non seulement dans des cas comme Okorses - Chosroes, mais encore à propos de *KPYMECIC*, *Κορμέσιος*, qu'il rapproche de Qormuzda, Qormyzda, Xormuzda, Hormisdas.

H. G. et M. Lascaris.

Le titre des anciens souverains roumains de Valachie

Pour désigner les souverains de Valachie et de Moldavie, les historiens étrangers se servent habituellement du titre de prince, de duc, de voïvode, quelquefois de roi, et aussi, pour les temps plus rapprochés, de celui de « hospodar » inconnu des Roumains. — Le

nom national de *Domn* est généralement ignoré. Mot latin, demeuré dans la langue roumaine sans avoir changé de sens, « domn » (dominus - domnus) signifie le seigneur, le maître, le prince.

Le peuple de la « Ţara Romaneasca » (le pays, la terre roumaine) qui, pour les étrangers, est la Valachie, — ainsi que celui de la « Ţara Moldovei » ou Moldavie, — s'est toujours servi de ce nom. Même après l'union des deux principautés jusqu'à la proclamation du Royaume de Roumanie, le titre officiel du prince était : « Domnul României » ou « Domn al Românilor ». C'est celui des chroniques et des vieux textes.

L'introduction de la langue slavonne dans la chancellerie princière de Valachie, et plus tard de Moldavie, date du XIVe siècle. Elle est certainement due aux relations de famille entre les souverains roumains et ceux d'au delà du Danube, de Serbie et de Bulgarie, et son usage s'est maintenu jusqu'au XVIIe siècle, époque à partir de laquelle les diplômes et les chartes princiers seront rédigés en roumain uniquement.

Le titre du Domn dans la diplomatique slavonne était formulé ainsi : « Voevoda i Gospodin vlahiskoi zemli », — c'est à dire voïvode et maître du pays roumain (en roumain : « voïvod si domn al Ţarii-Romanesti »). — Le nom de voïvode, d'origine slave, n'a pénétré dans le langage courant et n'a été employé que sous la forme contractée de « *voda* », accolée au nom du prince : Radou-voda, Mihai-voda. Celui de domn s'est maintenu seul jusqu'à nos jours.

La preuve que le terme de voïvode n'était en usage que dans le style officiel, tandis que celui de Domn, plus ancien, était du domaine courant, se trouve dans le fait que le premier n'a donné aucun dérivé. Les Roumains n'ont connu que les noms, adjectifs, verbes et adverbes suivants : *domnia* (le règne), *doamna* (la princesse) et *domniţa* (fille du prince), *domnire* (régner), *domnesc* (princier), *domnişor* (petit prince, ainsi que prétendant au trône), *domneşte* (royalement), etc. Par contre, il n'existe en roumain aucun nom dérivé de voïvode (comme seraient, par exemple : voivodie, voivoada ou voivodesa, voivodire) dans le vocabulaire populaire ou littéraire.

Emprunté aux Slaves à une époque qui ne peut être déterminée, le nom de voïvode était donné à certains chefs militaires ou seigneurs que nous trouvons aux XII-XIIIe siècles en Transylvanie. En deçà des monts, les chartes des rois de Hongrie mentionnent en 1247 deux seigneurs puissants : Litovoï « woiavoda » et « Seneslaus woia-

voda », les prédécesseurs des princes de Valachie, dont Bassaraba sera vers 1320 le premier Domn et Grand-voïvode de tout le Pays roumain.

A ce sujet, je tiens à faire remarquer que ce titre de voïvode s'applique à des personnages de différentes situations. Ainsi nous pouvons distinguer : 1. Les grands voïvodes, souverains héréditaires, comme furent les princes de Valachie, puis ceux de Moldavie. 2. Le gouverneur ou vice-roi de Transylvanie, un des grands dignitaires du royaume de Hongrie, du XIIe au XVIe s. (non héréditaire). 3. Des voïvodes roumains régionaux, comme les comtes de Maramureş, vassaux du roi de Hongrie à la même époque. 4. Enfin des chefs ou seigneurs des communautés roumaines en Transylvanie, de moindre importance.

Il nous reste à dire quelques mots sur une dénomination en usage à l'étranger pour les princes du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle : celle de *hospodar*. Ce mot, qui n'a jamais existé dans les pays roumains, est tiré tout simplement de la formule slavonne dont nous avons parlé : « voïvode et gospodar », le dernier mot n'étant que la traduction du roumain « domn ». Dans les chartes rédigées en roumain ou en latin, domn, dominus et voïvode figurent uniquement, jamais « gospodar ».

Il s'agit ici d'une interprétation fantaisiste de quelque chancellerie étrangère, qu'on s'est obstiné à employer jusqu'en 1859 (union des principautés), longtemps même après que la formule slavonne était abandonnée. Le « hospodar », enraciné dans tous les dictionnaires, devrait être rejeté par les historiens comme un terme arbitraire et faux.

Voici, pour illustrer, ces notes les titres complets de quelques princes du XIVe et XVe siècle. Ladislas I s'intitulait en 1369 : « Ladislaus Dei Gratia Voivoda Transalpinus et Banus de Zevrino, Dux de Fagaras, novae Plantationis ». Mircea le Grand : « par la grâce de Dieu Io. Mircea Grand-Voivod et Domn souverain de tout le Pays roumain et au delà des monts, Duc de Fagaraş et d'Amlaş, seigneur du comté de Severine et des contrées tatares, maître des deux rives du Danube jusqu'à la mer ». — Dans un diplôme de 1390 : « Miricius Woivoda Transalpinus, Fagaras et Omlas Dux, Severini comes ». Dane II, diplôme slavon de 1431 : « Io. Dan Grandvoivode et Domn par la grâce de Dieu de tout le Pays roumain et d'outremonts, etc. ». — En Moldavie : Pierre I (1384) : « Petrus Woivoda Dei gratia Dux terrae Moldaviae ». Étienne le Grand (1470) :

« Stephanus Voivoda Dei gratia heres Dominusque Terrae Moldaviensis ».

On pourrait s'étonner de la présence, dans ce titre, de deux termes qui semblent synonymes. En réalité ils ne le sont pas. Je crois valable l'explication suivante : le titre de voïvode est personnel, il est attaché au nom (Vlad-voivod = le voïvode Vlade), souvenir de l'origine ancienne de la qualité de chef militaire (*belli dux*) du voïvode, conservé par tradition chez les princes roumains. Le « domn » d'autre part, le « maître » par excellence, porte un titre lié au territoire, au pays dont il est le souverain.

Du vivant de son père, le fils du prince est toujours voïvode, il n'est *jamais* domn. Cela suffit pour marquer cette différence.

Pour finir, voici le domn dans son milieu : il est entouré de sa cour, *curtea* (de « curtis »), et de ses familiers, *Casa domneasca* ; *Oastea* (hostis) est l'armée, *judecata* la justice ; les provinces, dont les noms conservés jusqu'à nos jours sont connus au XIVe s., sont les *judetze*.

Vieilles institutions du haut moyen âge daco-romain, sur lesquelles viendront naturellement se greffer des éléments nouveaux. Les emprunts faits à l'Empire byzantin aux XIVe et XVe siècles, au moment où nos princes développaient leurs relations extérieures et donnaient plus d'ampleur à leur cour, ne sont pas les moins importants. Ainsi, depuis Mircea le Grand, quelques dignitaires portent des noms de la cour byzantine : le logofet (logothétês), le spatar (spatharios), le vistier (protovestiarios), le comis, et autres charges secondaires.

Les rapports entre Byzance et les pays roumains ont continué à travers les siècles. Je rappellerai seulement les échelles et les forteresses du Danube et de la Mer Noire sur les traces du monde hellénique, le commerce avec l'Orient, le transit des marchandises occidentales par la Valachie, et sur le plan spirituel l'Église et les relations avec le Patriarcat de Constantinople, les fondations richement dotées des princes roumains au Mont-Athos, enfin, après la chute de l'Empire, l'influence que les réfugiés grecs ont exercée dans les pays roumains, leur nouvelle et accueillante patrie, grâce à la protection de ces Domni dont je viens d'évoquer le souvenir.

O. G. Lecca.

Les « Mélanges Dölger »

Au moment du tirage de cette dernière feuille, nous recevons le T. XLVI, Heft 1-2 de la *Byzantinische Zeitschrift*. C'est une *Festschrift* offerte à notre illustre et savant collègue et ami à l'occasion de son soixantième anniversaire. Nous rendrons compte, dans le fasc. 2 de *Byzantion* XXI, de ce magnifique ouvrage, ainsi que de l'émouvante cérémonie du 13 octobre, au cours de laquelle il fut présenté au jubilaire par l'éditeur, le R. P. Johannes M. Hoeck, devenu depuis peu le Révérendissime Abbé du monastère bénédictin d'Ettal.

La « Bibliothèque Byzantine » de Paris

Nous sommes heureux de publier l'annonce suivante, que nous venons de recevoir de M. Paul Lemerle, directeur de la « Bibliothèque Byzantine », publiée par les *Presses Universitaires de France* :

Vient de paraître : Série « Études », t. I : A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, 1 vol. 8°, 230 p., 4 cartes : 800 francs français.

Sous presse : Série « Documents », t. I : V. Laurent, *Documents de sigillographie byzantine : la collection C. Orghidan*, 1 vol. 4°, 350 p., 70 planches phototypiques.

En préparation : Série « Textes », t. I-II : *Le Düsturname d'Enveri*. Introduction, texte et traduction, par I. Melikoff-Sayar ; commentaire historique, par P. Lemerle. — Série « Documents », t. II : V. Laurent, *Études et recherches de numismatique byzantine*.

Encore les Melniki-Melingi

Nous recevons une lettre importante de notre ami et confrère P. Skok, de Zagreb, qui trouve séduisant notre rapprochement du nom de Mělnik avec les Melingi du Péloponèse, rapprochement reposant sur l'étymologie, certaine, de τσέλιγγας par le slave čelьnik. Mais il pense que le nom de lieu Mělnik vient du slave mělь, *sable, calcaire* (comme c'est le cas pour le Mělnik tchèque). De même que les Ezérites seraient les gens des marais, les Melniki ou Melingi seraient les habitants d'un terrain calcaire.

H. G.